







Universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviensis





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE,
OU
HISTOIRE
DE LA

LITTERATURE FRANÇOISE.

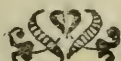
Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut retirer des Livres publiés en François depuis l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissance des Belles Lettres, de l'Histoire, des Sciences & des Arts ;

Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur les principaux ouvrages en chaque genre écrits dans la même Langue.

Par M. l'Abbé GOUJET, Chanoine de
S. Jacques de l'Hôpital.

TOME CINQUIÈME.

Seconde Edition revue & corrigée.

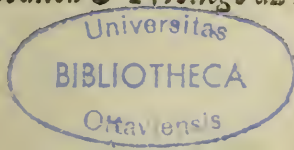


A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez } PIERRE-JEAN MARIETTE, aux
Colonnes d'Hercules.
} HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, à
Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy:



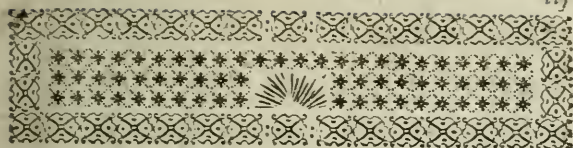
PQ

100

.G68B5

#5

1747



AVERTISSEMENT.

EN donnant les deux premiers volumes de l'ouvrage dont je publie aujourd'hui le cinquième & le sixième, j'ai invité ceux qui cultivent les lettres à me faire part de leurs lumieres., & je ne me plaindrai pas que cette invitation ait été inutile. On a goûté mon plan, on n'en a pas désapprouvé l'exécution, & l'on s'est empressé à m'offrir pour la suite des secours sans lesquels je marcherois avec beaucoup plus de peine dans la vaste carrière où je me suis laissé engager.

Ces secours sont de deux sortes: secours de livres, & secours de conseils pour la suite de mon travail, & d'observations & de remarques pour ce qui en a

déjà été rendu public. Entreprenant de parler de tous les livres François, il faudroit, s'il étoit possible, les voir tous, les examiner tous; & cet examen, quelque attention que l'on y apporte, ne suffit pas même toujours: il faut souvent chercher dans plusieurs livres écrits en d'autres Langues les jugemens que les Scavans ont portés sur ceux dont on a à parler, & les anecdotes qui regardent ces livres & leurs auteurs. Quelle reconnoissance ne dois-je donc pas à ceux qui m'ont mis à portée de faire ces recherches!

Que M. l'Abbé Sallier, Garde de la Bibliothèque du Roi, me permette de la lui témoigner ici cette reconnoissance. Malgré ses travaux si multipliés, je l'ai toujours trouvé disposé à me communiquer avec empressement tout ce que renferme le précieux trésor qui est confié à

AVERTISSEMENT. *v*

fes soins , & qu'il enrichit tous les jours. Peu satisfait de m'accorder si libéralement tous les livres dont je crois avoir besoin , il m'indique souvent ceux que je ne connois point , & il en fait lui-même la recherche pour me les faire connoître.

J'ai trouvé le même accès dans les autres Bibliothèques de Paris , & le même zèle dans ceux qui les gouvernent. Ces sçavans Bibliothécaires sont assez connus , & ils n'ont pas besoin de mes éloges.

M. de Bombarde & M. le Marquis de Calviere , qui ont formé l'un & l'autre un très-beau recueil de nos Poètes François , & plusieurs membres illustres de l'Académie des belles Lettres , m'ont aussi ouvert leurs riches cabinets. Je ne dirai donc point ce que l'Abbé de Marolles disoit autrefois à son ami l'Abbé de Castellan , que les livres étoient per-

vj *AVERTISSEMENT.*

us pour le public dès qu'ils étoient renfermés dans ces vastes Bibliothèques ; ils ne sont perdus que pour ceux qui ne veulent point les voir , & pour moi je puis assurer que je n'ai point rencontré d'avare sur cet article.

Combien même de Sçavans , ou d'amateurs de la littérature , qui vivent dans la Province , ont prévenu sur cela mes besoins, en m'offrant d'eux-mêmes la communication de tout ce qu'ils possèdent , en m'indiquant ce qu'ils ont de plus rare , & en se montrant disposés ou à me l'envoyer , ce que plusieurs même ont fait , ou à m'en donner des notices plus que suffisantes.

La meilleure maniere de leur en témoigner ma juste reconnoissance , ce seroit de faire de leurs avis & de leurs instructions un usage qui pût répondre à leur zèle , à leurs lumieres , & à l'attente du public. Mais si je n'ose

AVERTISSEMENT. vij
me flatter d'en avoir fait un usage si excellent , je puis assurer du moins que je l'ai tenté , & j'espere que l'on me saura quelque gré de mes efforts.

C'est à ces mêmes Sçavans que je dois une partie des additions & corrections que j'ai données dans la seconde édition des deux premiers volumes de mon ouvrage , & que j'ai fait imprimer séparément pour ceux qui n'auroient que la premiere édition. C'est aux mêmes que je suis redevable d'un grand nombre des observations & des remarques qui ont servi à perfectionner mon troisiéme & mon quatriéme volume , ou du moins à en diminuer les omissions & les défauts. On m'a conseillé d'en faire part ici , & je me suis rendu volontiers à ce conseil. J'y ferai même entrer quelques corrections & additions qui ne

viij *AVERTISSEMENT.*
font point partie de celles que
j'ai données sur les deux premiers
volumes. Je ne puis mieux prou-
ver , ce semble , mon exactitude
& ma docilité.



CORRECTIONS ET ADDITIONS

Pour les deux premiers volumes.

L Es écrits françois sur la grammaire, l'éloquence, les étymologies de notre langue, nos proverbes; les traductions des anciens Orateurs, & les ouvrages d'éloquence de nos Orateurs modernes sacrés & profanes, dont j'ai omis de parler, sont en trop grand nombre pour que j'entreprenne ici de m'étendre sur chacun d'eux. Ce détail fera peut-être quelque jour la matière d'un nouveau volume en forme de supplément. Je pourrai y faire connoître en particulier les ouvrages suivans.

1. *Les Remarques sur la langue françoise*, par le sieur Cotelendi, insérées dans l'ouvrage qu'il donna en 1700. à Paris, in-12. sous le titre de *Saint-Evremoniana, ou Dialogues des nouveaux Dieux, &c.*

2. *L'Etymologie ou explication des*

x *AVERSISSEMENT.*

proverbes françois , divisés en trois livres , par chapitres , en forme de Dialogues , par Fleury de Belinghen , à la Haye 1656. in-8°. Je n'ai cité que l'Essai que l'Auteur avoit publié en 1653.

3. *Les Proverbes en rimes , ou les rimes en Proverbes , tirés en substance , tant de la lecture des bons livres , que de la façon ordinaire de parler , & accommodés en distiques ou manieres de Sentences , &c. par le sieur le Duc , à Paris , 1665. in-12. deux volumes. L'Auteur dédie son livre à ses amis , mais il a dû les ennuyer par la prolixité de ses complimens , & par le pompeux galimathias qui regne dans sa dédicace. Sa Préface est dans le même goût ; & tout ce que l'on y apprend , c'est que le sieur le Duc aimoit les proverbes , qu'il les recueilloit de tous les livres où il en trouvoit , qu'il en amusoit ses amis , & que ceux-ci lui ayant conseillé d'en faire part au public , il les mit en rimes , les rangea par ordre alphabétique , & les livra à l'impression. On en trouve un grand nombre qui ne méritent que fort improprement le titre de proverbes ; ce sont plutôt des sentences ou pensées morales , qui ont du moins le mérite d'être fort courtes.*

AVERTISSEMENT. xj

4. *Les Remarques sur la langue françoise*, de René Bary, dans sa *Rhétorique*, où ces remarques sont sous le titre d'*Usages des mots & des phrases*, pages 253. & suivantes de l'édition de 1663. à Paris, in-12.

5. Le Discours sur les difficultés de la langue françoise, qui est à la fin de *la Politesse de la langue françoise*, de Noël François; troisième édition, à Paris, 1664. in-12. Ce traité de la politesse de la langue françoise n'est au reste qu'un extrait des remarques de Vaugelas, & de la censure de ces remarques par la Mothe le Vayer.

6. Lettre d'Antoine de Laval à M. Hinselin, où il fait l'apologie de sa manière d'orthographe: elle est dans la préface de sa paraphrase sur les Pseaumes, à Paris 1605. in-4^o.

7. *Le Prédicateur*, à Paris, 1638. in-8^o.

8. Un endroit du troisième tome des œuvres mêlées de M. de Buffry-Rabutin, édition d'Amsterdam in-8^o. L'Auteur y agite cette question, s'il est nécessaire que les gens de qualité étudient, & à quel genre d'études ils doivent s'appliquer; & à cette occasion il traite de la grammaire & de l'éloquence, aussi-

xij AVERTISSEMENT.

bien que de la Logique , de la Physique , &c.

9. *La censure des vices & des manières du monde , troisième édition , à Paris , 1715. in-12.* Le quatrième chapitre de cet ouvrage est un petit traité du *Prédicateur apostolique*, où l'on trouve des regles excellentes pour la prédication & pour l'éloquence de la chaire , soutenues d'exemples tirés des Saints Peres , & écrites d'un style mâle , élégant & très-pur. Cette troisième édition est augmentée des *Entretiens de Palémon & d'Aristarque , sur la critique du mauvais langage , & sur la Rhétorique de saint Augustin*. Il y a deux parties dans ces entretiens : la première regarde la langue : & ce que l'Auteur en dit , est curieux & bien traité. Il établit surtout la justesse de l'expression avec beaucoup de solidité , & sa critique paroît toujours bien fondée.

10. Le panégyrique de Théodose , écrit en latin par Pacatus , traduit en françois par Florent Chrestien , *in-8°.* à Paris , 1608.

11. Traduction du même panégyrique , par M. Andry , à Paris , 1687. *in-12.*

12. Discours sur la clarté & le subli-

AVERTISSEMENT. xiiij

me , par M. de Marivaux , dans le *Mer-*
cure de Mars 1719. Il est vrai que ce
discours n'est pas analogue au titre : car
en parlant de la clarté , l'Auteur le fait
d'une manière si obscure , qu'il est
quelquefois impénétrable.

13. Dans le chapitre des Rhétori-
ques des anciens , j'ai parlé de la Lettre
de M. Huet à M. le Duc de Montau-
fier , pour défendre son sentiment sur
le passage de la Genèse , contre celui
de Longin & de M. Despreaux ; de la
réponse de celui-ci , & de l'avertisse-
ment de M. Renaudot : mais j'ai oublié
de parler de la réponse violente qui fut
faite à cet avertissement , & que l'on
trouve , sans nom d'Auteur , dans la
Bibliothèque choisie de le Clerc , tome
26. J'ai oublié aussi les remarques de
le Clerc sur la dixième réflexion de M.
Despreaux sur Longin. On a ces re-
marques dans le tome 26. de la même
Bibliothèque choisie. Ces deux pièces
ont aussi été réimprimées dans le qua-
trième tome des œuvres de M. Des-
preaux , à Amsterdam , 1717. *in-12*.
En ajoutant ces deux écrits à ceux dont
j'ai fait mention , on aura , je crois ,
toutes les pièces du Procès.

Je n'étendrai pas davantage cette

liste d'écrits : on m'a envoyé les titres d'une vingtaine d'autres ; mais n'en connoissant rien de plus pour le présent , je n'en dirai rien ici. J'espère d'ailleurs que la moisson deviendra plus ample dans la suite , & il sera toujours assez tems de revenir sur mes pas.

Avant de quitter les deux premiers volumes , je dois avertir que les Plaidoyers de M. le Noble , dont j'ai parlé , ne sont point d'Eustache le Noble , si connu par ses écrits satyriques , mais de M. le Noble Substitut du Procureur Général du Parlement de Rouën , qui avoit épousé une fille de M. le Diacre des Effarts , Conseiller au même Parlement.

Voici encore deux remarques que je dois à M. Lautour du Chatel , & que je donne sur son autorité , l'une que le sieur *Poulain* , Auteur des *Rapports de la langue latine à la françoise* , étoit un Prêtre Lorrain , qui se retira depuis à Genève , où il embrassa la Religion protestante ; l'autre , que Gaspard de Tende , à qui l'on doit les *regles de la traduction* , où il a pris le nom de l'Estang , étoit petit-fils d'Annibal , fils naturel & légitime de Claude de Savoye , Comte de Tende.

*Corrections & Additions pour le
troisième volume.*

J'Ai cité dans l'Avertissement du troisième volume , page v. la Dissertation de M. l'Abbé Sallier sur les poësies manuscrites de *Charles Duc d'Orleans*. Mais il y a eu plusieurs Princes de ce nom , & l'on m'a demandé qui étoit celui dont les poësies font l'objet de la dissertation citée. C'est le petit-fils de Charles V. Roi de France , pere de Louïs XII. & oncle de Francois I.

Faute d'avoir consulté l'édition in-4°. du Commentaire du Pere Calmet sur les Pseaumes , & pour m'être arrêté seulement à la date de l'édition in-folio , j'ai fait entendre que le *Discours de M. l'Abbé Fleury sur la poésie des Hébreux* , avoit paru d'abord dans les Mémoires de littérature & d'histoire recueillis par le Pere des Moletz (tome onzième premiere partie , & non tome dixième , ce qui est une faute d'impression) c'est le contraire. Le Commentaire du Pere Calmet sur les Pseaumes , a paru dès 1713. & ce dis-

xvj AVERTISSEMENT.

cours s'y trouve ; & le volume des Mémoires de littérature n'est que de l'année 1731. Ce discours de M. Fleuri est d'ailleurs fort différent dans le Pere Calmet , & dans le Pere des Moletz. Il finit par les mêmes mots dans les deux éditions , mais le reste ne s'accorde pas. Il suffit d'en avertir ; on peut aisément en faire la comparaison.

Dans le même chapitre , où je fais usage du discours de M. Fleuri , j'aurois pû ajouter aux écrits apologétiques de la poësie , le quinzième des *Entretiens de feu Monsieur de Balzac* , imprimés à Paris en 1657. in-12. Cet entretien est adressé à *M. Chapelain* , & intitulé : *Défense contre les accusateurs de la poësie*. Balzac dans cet écrit , qui n'a que quatre pages , ne répond qu'à ceux qui auroient voulu bannir la poësie à cause des abus que l'on en fait. On abuse des choses les plus innocentes , & l'on ne doit ordinairement faire le procès qu'à ce qui est mauvais en soi. Voilà sa these ; les preuves qui la confirment sont en petit nombre , & connues de tout le monde.

Page 66. Je dis que le Bibliothécaire du Verdier auroit pû se tromper en mettant en 1544. la premiere édition.

AVERTISSEMENT. *xviij*
de la traduction en vers de l'Art poë-
tique d'Horace par Jacques Peletier ;
du Mans. Je n'ai pû découvrir cette
édition de 1544. mais il est certain que
celle de 1545. que je cite & que j'ai
lûe , en suppose une précédente. Sur
l'avis qui m'en a été donné , j'ai voulu
revoir cette édition , & le titre m'a con-
vaincu qu'elle n'étoit pas la premiere.
Ce titre est : *l'Art poétique d'Horace*
traduit en vers par Jacques Peletier du
Mans , reconnu par l'Auteur depuis la
premiere impression. MOINS ET MEIL-
LEUR. Imprimé à Paris par Michel de
Vascosan , au mois d'Août ; avec privi-
lege de la Cour , 1545. in-12. Au fo-
lio verso : il est dit : *La Cour a permis*
à Jacques Peletier pouvoir faire imprimer....
l'Art poétique.... par lui-même
revû & corrigé.

Je profiterai de cette observation
pour ajoûter quelque chose touchant
cette traduction. Dans l'avis au lecteur
Peletier parle en peu de mots de son
nouveau systême d'ortographe , d'écrire
comme on prononce , & il donne quel-
ques raisons pour autoriser ce systême
auquel il étoit affectionné. L'Epître dé-
dicatoire qui suit cet avis en prose , est
adressée à très-vertueux & noble homme

xviii *AVERTISSEMENT.*
Crétof le Pérot, Ecuyer, Sénéchal du
Maine. C'est une apologie de notre
langue & une pressante exhortation à
l'étudier, & à composer en cette lan-
gue. Il reprend ceux qui la négligent
pour ne se livrer qu'au Grec & au La-
tin. Il convient cependant qu'on est re-
devable aux Auteurs qui ont écrit en
ces deux langues des anciennes décou-
vertes dans les sciences & des progrès
de celle-ci. On trouve ensuite ce di-
zain que Peletier adresse à son livre.

Petit livret qui n'est mien qu'à demi ,
Te dois-je mettre en vûe ? Pourquoi non !
De quoi crains-tu l'envieux ennemi ,
Lequel ne peut rabaisser ton renom ?
C'est le vrai point si les hommes de nom
Ne sont de toi & de moi malcontents :
Au fort , je n'ai du tout perdu mon tems ,
Car je suis sûr que ceux qui te liront ,
Posé qu'en toi ne prennent passêtens ,
A tout le moins profit y sentiront.

Page 86. Je me suis furement trom-
pé en mettant la mort de Jérôme Vida
en 1500. Elle n'est arrivée que le 27.
de Septembre 1566.

Page 102. J'ai parlé de l'*Abregé de*
l'Art poétique françois, par Ronsard. Je
ne connoissois alors que l'édition par-

AVERTISSEMENT. *xix*

ticuliere de 1585. & celle qui fait partie du recueil des ouvrages de l'Auteur. On m'en a fait connoître une autre imprimée en 1565. *in - 8°.* à Roüen , chez Jean & Pierre Gaultier , par conséquent vingt ans avant celle de 1585. Cette édition de 1565. n'a que 15. pages.

Pages 108. & 109. Il faut ajouter que celui qui a eu la principale part au *Recueil des pièces fugitives de littérature* , &c. imprimé en 1704. est feu M. l'Abbé Tricaut de Belmont , connu par d'autres ouvrages.

Page 115. Il faut corriger le titre des remarques du Pere Vavasseur sur les réflexions du Pere Rapin , dont je parle en cet endroit. Si le Pere Vavasseur avoit mis dans le titre de son écrit le nom du Pere Rapin , il n'auroit pu feindre , comme on le dit , qu'il ignoroit celui contre qui il écrivoit ; aussi ne donna-t-il sa critique que sous le titre de *Remarques sur les nouvelles réflexions touchant la poétique.* Ces remarques parurent , non en 1671. mais en 1675.

Pages 136. & 137. Il faut ajouter que les *Réflexions* du Pere du Cerceau , Jesuite , sur la poësie françoise , ont été

xx AVERTISSEMENT.

réimprimées pour la quatrième fois en 1742. à Paris , in-12. avec deux autres écrits du même , qui avoient aussi , comme le premier , paru déjà dans quelques volumes du Mercure. J'avois cru que les *Réflexions* méritoient peu la seconde & la troisième édition dont elles avoient été honorées. Celui qui a procuré la quatrième a pensé fort différemment : il fait un grand éloge , de cet écrit , & cet éloge , dit M. l'Abbé des Fontaines , sied bien à un éditeur. Mais est-il fondé sur le vrai ? Je m'en rapporte à la critique même que M. l'Abbé des Fontaines a faite de ces réflexions dans ses observations sur les écrits modernes , tome 28. lettre 408. En comparant l'écrit du Jésuite avec cette critique , je ne crois pas qu'un lecteur judicieux trouve que celle-ci soit outrée. Si elle avoit paru avant la mienne , je n'aurois pu mieux faire que de l'adopter.

Pages 246. & suivantes , chapitre 7. des écrits sur la Poësie pastorale , l'Eglogue & l'Idyle. J'ai oublié de parler de quelques écrits sur l'Eglogue : il faut réparer ici cette omission.

Je commence par l'*Avis à Ménage sur son Eglogue intitulée Christine*. Cet

AVERTISSEMENT. xxj

écrit est de Gilles Boileau , de l'Académie Françoisé , frere de M. Boileau Despreaux. Il parut pour la premiere fois en 1656. *in-4^o*. à Paris. Je ne connois que cette premiere édition , & la quatriéme. Celle-ci est dûe à M. de la Monnoye, qui inféra cet écrit dans le tome premier du *Recueil de piéces choisies tant en prose qu'en vers* , imprimé en 1714. à Paris sous le titre de la Haye. *L'avis à Menage* , dit M. de la Monnoye , dans la préface de son recueil , est une critique railleuse & piquante , où regne une agréable érudition , jointe à une grande pureté de langage. On y releve d'une maniere un peu caustique la liberté que se donnoit M. Ménage d'adopter trop fréquemment dans ses poësies les pensées & les expressions d'autrui. Voilà en effet tout ce que l'on trouve dans la plus grande partie de ce petit ouvrage. Les réflexions sur la nature , & les caracteres de l'Eglogue y sont en petit nombre , & elles ne présentent rien de plus que ce qu'on lit dans tous les écrits qui ont été composés sur ce genre de poésie. C'est ce qui me l'avoit fait négliger dans le compte que j'ai rendu de nos ouvrages françois sur la poésie pas-

xxij *AVERTISSEMENT.*

torale. J'avois lû celui-ci autrefois : & la seule idée qui m'en étoit demeurée , c'est qu'il falloit plus le considérer comme une critique de *Ménage*, que comme un ouvrage didactique sur l'Eglogue. Je l'ai relu de nouveau, & j'en ai encore la même idée. Si j'en parle ici, ce n'est que pour déferer aux avis de quelques amis qui ont désapprouvé mon silence sur cette pièce.

*La lettre de François Ogier à M. Lenquestz sur la premiere Eglogue de M. de Segrais, & la réponse de celui-ci adressée à M. Huet, contiennent plus de réflexions sur l'Eglogue en général, que l'Avis à Ménage. Mais comme ces deux Lettres regardent encore davantage la premiere Eglogue de M. de Segrais, je me reserve à en parler plus au long lorsque je toucherai l'article de cet illustre Poëte. La Lettre de M. Ogier est du 6. Septembre 1655. & la réponse de M. de Segrais est apparemment de la même année. On trouve l'une & l'autre dans l'édition des Eglogues de M. de Segrais, publiée à Paris en 1733. in - 8°. & dans le *Segraiana*.*

Dans la même édition des Eglogues de M. de Segrais, on voit huit *réflex*;

AVERTISSEMENT. *xxiij*

xions sur l'Eglogue, qui m'ont paru dignes d'être lûes. L'Auteur y pose entr'autres ces principes : Que l'on doit considérer trois choses dans l'Eglogue, sa matiere ou le sujet, la forme, & les interlocuteurs : Que la matiere & la forme en constituent la nature, & que les interlocuteurs ne sont, pour ainsi dire, que les instrumens dont le Poëte se sert pour exécuter son sujet : Que le but que le Poëte doit se proposer c'est de plaire; & que pour plaire il faut soustraire aux yeux du lecteur tout ce que la campagne peut avoir de grossier & de déréglé, toutes obscénités, toutes rusticités, tout emportement, fureur, violence, &c. Que tout ce qui peut faire le sujet des entretiens des Bergers, peut servir de matiere à la poésie pastorale; qu'ainsi M. de Fontenelle n'a pas dû dire, que la poésie pastorale ne doit rouler que sur l'amour, & que c'est une erreur, du Pere Rapin, de penser que la poésie pastorale ne doit parler que de ce qui regarde la campagne, c'est-à-dire, de choses peu considérables, comme sont les affaires des Bergers. Notre Auteur croit que si l'on réduit ceux-ci à ne chanter que des bagatelles; à ne parler que d'amour, de fleurs,

xxiv AVERTISSEMENT.

de moutons , & d'autres choses semblables , c'est que nos préjugés sont toujours la regle de nos décisions , & que nous jugeons du tems passé par le tems présent. Il fait voir la différence que l'on doit admettre entre ces tems ; ce qui le porte à distinguer deux sortes de Bergers , les uns polis , spirituels , tels que les Princes que l'on travestit , tels qu'étoient les Bergers des premiers tems ; les autres , gens du commun , gens ordinaires , dont le langage doit être par conséquent différent de celui des premiers. Mais on verra mieux sur cela la pensée de l'Auteur en lisant ses réflexions mêmes.

Je ne ferai presque qu'indiquer non plus le *Discours sur l'Eglogue* par M. Richer , imprimé dans un recueil de ses poësies , à la suite de sa traduction des Epîtres choisies d'Ovide , à Paris , 1723. in-12. Ce discours est fort succinct , & je le trouverois même assez mal intitulé. M. Richer y dit à peine quelques mots de l'origine de l'Eglogue & de ses caracteres. Il rapporte des exemples de quelques défauts qu'il a cru appercevoir dans les Eglogues de Théocrite , de Virgile , de Racan , de Segrais , & de quelques autres ; après quoi il

AVERTISSEMENT. xxv

Il discours sur les anciens & les modernes : Et voilà ce qui occupe plus de la moitié de ce petit écrit, où le but de M. Richer, comme il le dit lui-même, est de prouver qu'on ne doit point avoir pour les anciens un respect si aveugle, qu'il nous ferme les yeux sur leurs négligences, ni aussi un mépris qui nous fasse éviter leurs tours & leurs pensées comme un écueil. Il fait sur cela de bonnes réflexions.

Page 255. Dans l'idée que j'ai donnée du Discours de M. de Fontenelle sur la poésie pastorale ; j'ai dit que ce célèbre Ecrivain blâmoit Théocrite d'avoir donné trop de délicatesse à ses Bergers ; j'aurois dû ajouter, qu'il le blâme encore plus de leur avoir donné trop de grossièreté.

Page 273. chapitre VIII. des écrits sur l'Élégie. Il faut ajouter aux écrits dont il est fait mention dans ce chapitre, le Caractere élégiaque, par Jules Pilet de la Mesnardiere, imprimé à Paris, chez la veuve de Jean Camuset, in-4°. 1640. Ce livre n'est point à mépriser.

Sur la Satyre, qui fait la matiere du chapitre x. j'ai oublié deux écrits. Le premier est le *Discours sur les Satyres*,

xxvj *AVERTISSEMENT.*

par M. de la Valterie, imprimé en 1680.
à la fin du second volume de sa traduction des Satyres de Perse & de Juvénal. Ce discours n'a que cinq pages. Scaliger définit ainsi la Satyre : Un Poëme libre , dont l'air a quelque chose de celui des Compagnons de Bacchus : un Poëme où il n'y a point d'ordre qui est un renversement de toutes choses , & qui est parfait lorsqu'il y a beaucoup des traits piquants & une continuelle médifance. M. de la Valterie combat cette définition & cette idée de la Satyre , principalement par l'analyse des Satyres de Juvénal , qui montrent qu'il y a un art véritable de composer des Satyres , & que les anciens ont suivi de certaines règles qu'il est difficile d'imiter , mais aisé de remarquer dans leurs ouvrages. Du reste ce discours ne dit rien de nouveau.

Je préférerois la *Lettre* de l'Abbé Cotin à M. Tuffier , Maître des Comptes à Paris , sur la Satyre , & principalement sur le Madrigal. Elle fait partie du tome second des Oeuvres de l'Auteur , depuis la page 451. jusqu'à la page 471. Cotin commence par réprover la liberté que se donnent les Poë-

AVERTISSEMENT. xxvij

res de nommer les vicieux dans la Satyre, & il soutient qu'on n'y doit attaquer que le vice & le ridicule, sans écrire ni désigner le nom de ceux qui en sont atteints. Il avoit un intérêt particulier à établir cette maxime & à la faire valoir, mais il n'a pas été servi à son goût. Il confond presque l'Epigramme avec le Madrigal, qu'il croit être un petit Poëme susceptible de faillies & d'un bon mot. Il y a quelques recherches assez bonnes dans cette Lettre. Bien des gens pensent qu'à regarder de près l'Abbé Cottin, il n'étoit pas un Ecrivain aussi méprisable que M. Despreaux a voulu le faire croire.

La Réponse à la Lettre d'une personne de condition, &c. dont je parle à la fin du même chapitre, pag. 308. n'est point de M. le Maître de Sacy, mais de M. Arnauld, Docteur de Sorbonne : cela est prouvé par les Lettres de ce Docteur.

Entre les écrits sur l'Epigramme, qui sont l'objet du chapitre onzième, j'en ai oublié un de l'Abbé de Marolles, que je ne connoissois point encore. C'est le *Traité de l'Epigramme*, imprimé à la tête de sa traduction de Mar-

xxviii *AVERTISSEMENT.*

tial en vers. Le fond de cet écrit est tiré de celui que Raderus , sçavant Jesuite , a composé en Latin. Je n'en dirai rien de plus ici : j'en parle suffisamment dans le tome vi. page 277. à l'occasion de la traduction de Martial que je viens de citer.

Mais dans le même chapitre *page* 315. il faut rectifier ce que je dis de la premiere traduction du traité latin de M. Nicole sur l'Epigramme. Je donne cette traduction à Costar , & j'ajoute que c'est sous son nom qu'elle a été imprimée à Toulouse en 1686. La premiere préface du recueil où cette version se trouve , m'a trompé. On y donne en effet ce recueil à Costar : mais dans l'avertissement qui précède la traduction dont il s'agit , on dit que cette traduction n'avoit pas été faite pour être mise au jour , & que celui qui en est l'Auteur , ne l'entreprit que pour imprimer plus fortement dans sa mémoire les excellentes remarques dont la Dissertation latine (de M. Nicole) est toute remplie. Ce Traducteur vivoit en 1689. puisque le Libraire ajoute , qu'il l'honoroit de son amitié , & que c'étoit par cette raison qu'il lui avoit permis de faire impri-

AVERTISSEMENT. xxix

primer sa traduction. Or Costar étoit mort dès le 13. de Mai 1660. Le Traducteur de la Dissertation signe d'ailleurs L. S. G. L. A. C. ce qui ne revient pas au nom de Costar. Le titre entier de cette traduction est :
 « Traité de la beauté des ouvrages
 » d'esprit , & particulièrement de l'E-
 » pigramme , où l'on donne des regles
 » certaines pour en connoître le vrai
 » & le faux , traduit en françois d'une
 » Dissertation latine qui est à la tête
 » d'un livre intitulé : *Delectus Epigram-*
 » *matum* , imprimé à Paris chez Char-
 » les Savreux l'an 1659. » A l'égard
 de Claude-Ignace Breugiere de Baran-
 te , auteur de la seconde traduction de
 la même Dissertation , j'ai dit , sur la
 foi de plusieurs catalogues dressés par
 M. Martin , célèbre Libraire de Paris ,
 fort habile dans la connoissance des li-
 vres , que c'étoit le fameux Richelet
 qui s'étoit caché sous ce nom. C'est
 une erreur dont M. de Barante lui-
 même , qui exerce encore avec beau-
 coup de distinction la profession d'Avo-
 cat à Riom sa patrie , a bien voulu me
 détromper. C'est à lui , & non à Riche-
 let qu'on doit le *Recueil des plus belles*
Epigrammes des Poëtes François depuis

xxx AVERTISSEMENT.

Marot, imprimée en 1698. avec la traduction de la Dissertation de M. Nicole qui fait partie de ce recueil. M. de Barante entreprit cet ouvrage par le conseil de M. du Bois, de l'Hôtel de Guise, dont il étoit connu & ami. L'Auteur le présenta à Madame la Présidente de Crevecœur, fille de M. le Chancelier Boucherat, pour obtenir le privilège, & il y mit son nom tel qu'il est rapporté. La Dame qui honoroit M. de Barante de sa protection; se chargea d'obtenir le privilège, à condition que dans le recueil d'Epigrammes qui suivoit la Dissertation traduite, il ne s'en trouveroit point qui pussent offenser les bonnes mœurs. Peu de tems après, M. de Barante fut obligé de revenir en Auvergne, & pendant ce tems, le privilège fut expédié, & l'ouvrage fut imprimé à son insçu. Voilà au vrai l'histoire de ce recueil.

En parlant des écrits sur la poésie burlesque, dans le chapitre XIII. j'ai fait remarquer contre une note de la dernière édition de la *Bibliothèque choisie* de M. Colomiez, que c'étoit M. de Balzac, & non le Pere Pétau, qui avoit engagé le Pere Vavasseur à écrire sur ce sujet. La preuve que j'en ai

donnée est sans réplique : mais je pouvois en tirer une autre aussi forte du trente-huitième Entretien de Balzac , sur-tout de la Lettre françoise & de la note latine qui accompagnent cet Entretien. Dans la Lettre françoise Balzac dit au Pere Vavasseur : « Cette ma-
 » tiere du burlesque méritoit de tom-
 » ber entre vos mains ; pour sa dernière
 » perfection , elle n'auroit besoin que
 » de deux ou trois journées de votre
 » critique , &c. » Cette lettre est du 20.
 Février 1653. & le Pere Petau étoit mort l'onzième de Décembre 1652.
 Dans la note latine il est dit encore plus expressément que ce fut à la priere de Balzac que le Pere Vavasseur écrivit sur le burlesque. A l'égard de l'Entretien trente-huitième de Balzac , il roule sur la même matiere , & le burlesque y est assez maltraité.

Page 400 au chapitre XVI. des écrits sur la versification , j'ai parlé de l'Ecole des Muses par François Colletet : mais outre l'édition de 1656. que je cite , & une autre qui est indiquée dans le Catalogue à la fin du quatrième volume , j'en ai vu depuis une troisième faite en 1664. dont le titre est : Le Parnasse françois , ou l'Ecole des Muses , dans

xxxij AVERTISSEMENT.

laquelle sont enseignées toutes les règles qui concernent la poésie françoise : à Paris , in-12. C'est par erreur que dans le Catalogue on a mis le nom de Guillaume Colletet , au lieu de celui de François , ainsi qu'on le lit page 400. du troisième volume. L'édition de 1664. ne désigne aucun Auteur.

*Additions & corrections pour le
tome quatrième.*

LE tome quatrième demande aussi quelques corrections & additions : voici du moins les plus considérables.

Dès le premier chapitre , j'ai oublié une traduction de Musée , en prose , imprimée en 1681. à Paris , in-12. & intitulée : *Les Amours de Leandre & d'Hero*. Le nom du Traducteur ne m'est point connu. On dit dans l'avertissement « que l'on a jugé que cette » traduction françoise du Poëme qu'on » attribue à Musée ou Homere, seroit lûe » avec d'autant plus de plaisir , qu'elle » le est fidèle. » Mais l'on ajoute ensuite « que si l'on n'a pas traduit mot » pour mot , l'on a tâché de rendre par-

AVERTISSEMENT. xxxiiij

» faitement bien le sens , d'éclaircir &
» de porter les pensées de l'Auteur auf-
» si loin qu'elles pouvoient aller , &
» d'accommoder assez au tems cette
» histoire écrite il y a plus de deux mil-
» le ans. » Ce correctif étoit nécessaire : car il est certain que cette traduction est fort libre , & qu'elle sent moins l'antiquité que la galanterie moderne. Il est sur-tout un peu singulier de voir insérer des vers de Boileau dans un ouvrage que l'on donne pour la traduction d'un Poëme écrit il y a plus de deux mille ans.

Dans le même chapitre , pages 17. & 29. j'ai averti que Jean Albert Fabricius n'avoit point cité la traduction d'Homere par Jamyn , ni l'édition de 1681. de la traduction du même Poëte par M. de la Valterie. Il est vrai que Fabricius a oublié Jamyn dans la première édition de sa Bibliothèque Grecque , qui est celle que je possède ; mais il a réparé cette omission dans sa seconde édition. Pour la traduction de M. de la Valterie , imprimée en 1681. elle est citée dans les deux éditions de Fabricius. Dans la même page 29. une lettre mise pour une autre , ligne 27. fait demander avec raison quelle faute

xxxiv AVERTISSEMENT.

j'ai prétendu reprocher à M. Bernard & à Jean Albert Fabricius. J'ai dit que ces deux habiles critiques ont nommé le Traducteur d'Homere dont il s'agit *M. de la Vallerie*, & l'Imprimeur a mis *M. de la Valterie*, ce qui n'auroit point été une faute, puisque c'est ainsi que se nommoit ce Traducteur.

Page 24. J'ai eu raison de conjecturer que l'édition de 1627. de la traduction de l'Iliade, par du Souhait, n'étoit pas la premiere édition de cette mauvaise version. Il y en avoit eu une en effet en 1614. in-8°. Fabricius, page 300. de sa Bibliothèque Grecque, en cite une troisième en 1640. Je ne la connois point.

Sans sortir du même chapitre, voici quelques corrections & additions sur les traductions de la *Batrachomimachie* d'Homere. Il y a, par exemple, contradiction entre ce qui est dit page 43. & la maniere dont on s'est exprimé page 445. au sujet de la traduction de Guillaume Royhier. Là on dit que cette traduction est en vers, ici on la donne comme étant en prose, & imprimée en 1650. & en 1654. Cette traduction fut imprimée en 1554. à Lyon, chez Jean Temporal in-4°. selon la Bi-

AVERTISSEMENT. xxxv

Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne. Mais l'on ne dit point dans cette Bibliothèque si elle est en vers ou en prose. La Croix du Maine & du Verdier disent qu'elle est en vers. L'édition de 1550. citée par Fabricius, est revoquée en doute dans la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, où l'on dit que Guillaume Royhier étoit Docteur en Droit Civil & Canon, Conseiller du Roi, Avocat au Parlement de Bourgogne dès 1555. Qu'il fut plusieurs fois fait Maire de Dijon, & qu'il mourut vers 1603. dans un âge avancé, puisqu'il étoit né à Dijon en 1529.

La traduction en vers du même ouvrage d'Homere, par M. Boivin, imprimée en 1717. est in - 8°. & non in - 4°. Elle avoit déjà paru en 1715. (& non depuis 1717.) dans la premiere partie du *Nouveau choix de pièces de poésie*, imprimé en 2. volumes in - 12. On prétend que ce recueil, dont j'aurai occasion de parler ailleurs, est dû aux soins de M. Bruzen de la Martiniere. Mais un homme d'esprit qui m'a dit avoir connu l'Editeur de ce recueil, prétend que M. de la Martiniere n'y a eu aucune part. La traduction de M. Boivin a été réimprimée une troisième

xxxvj AVERTISSEMENT.

fois en 1738. à Anvers chez Michel Bonnefoy (ou plutôt à Roüen) dans un autre recueil qui a pour titre ; *Fables choisies de M. de la Fontaine , traduites en vers latins , & autres pièces de poésie latines & françoises.* L'Editeur de ce recueil , & l'Auteur de la préface , est M. l'Abbé Saas , alors chargé du soin de la Bibliothèque de l'Eglise de Roüen , aujourd'hui Curé de Saint Jacques près de la même Ville , & Associé de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Roüen.

Quoique je me sois efforcé de parler en écrivain impartial dans le compte que j'ai rendu des écrits que la dispute sur Homere a enfantés au commencement de ce siècle , quelques personnes dont je respecte le mérite , ont cru que je n'avois pas pris assez fortement la défense de Madame Dacier , & que j'avois marqué trop d'inclination pour les réflexions de M. de la Motte sur la critique. On a cru même voir que je loüois plus volontiers les écrits des partisans des modernes que ceux des partisans des anciens. Ce jugement m'a un peu surpris ; mais comme je ne le crois pas fondé , l'on me dispensera de m'expliquer davantage sur ce point.

AVERTISSEMENT. xxxvij

J'adopte volontiers dans toute son étendue le jugement qu'un anonyme a porté de cette dispute, ou au moins des deux principaux contendans, dans ces quatre vers qui furent trouvés le 10. Janvier 1717. écrits avec du charbon en gros caracteres sur la porte du cabinet de l'Académie Françoisé.

La Motte & la Dacier avec un zele égal
Se battent pour Homere, & n'y gagneront rien :
L'une l'entend trop bien pour en dire du mal,
L'autre l'entend trop mal pour en dire du bien.

Ces quatre vers sont, comme on le voit, une parodie de ceux de Pierre Corneille.

Qu'on parle bien ou mal du fameux Cardinal, &c.

A l'égard des écrits qui ont été si multipliés dans cette dispute, quelque recherche que j'en aye faite alors, deux me sont échappés, le *Parallele burlesque, ou Dissertation, ou Discours qu'on nommera comme on voudra, sur Homere & Rabelais* : & le *Parallele du bouclier d'Achille dans l'Iliade d'Homere & dans l'Iliade de M. de la Motte*, par lequel chacun jugera de ces deux Auteurs selon qu'ils sera plus ou moins prévenus

xxxviiij *AVERTISSEMENT.*

ou pour les anciens , ou pour les modernes. Ces deux écrits , plus comiques que sérieux , sur-tout le premier , qui est aussi beaucoup plus étendu , sont de M. Riviere du Frény , & ont été réimprimés en 1731. dans le tome cinquième de ses Oeuvres. Ils avoient déjà paru dans le Mercure auquel M. du Freny a travaillé plusieurs années.

Page 145. en parlant de la traduction d'Hésiode par Richard le Blanc , au lieu de ces mots , *il crut faire sa cour au Duc leur pere* en la lui dédiant , il faut lire , *il crut faire sa cour au Duc de Guise* , &c. Ce n'étoit point de l'éducation des enfans de ce Duc dont le Blanc étoit chargé , & M. de Morainville dont il élevoit les fils , n'étoit qu'Officier de ce Duc.

Page 184. & suiv. J'ai abrégé ce que le Pere Brumoy dit de la Phedre de M. Racine , dans son Théâtre des Grecs , & souvent je me suis contenté de copier les paroles mêmes de ce sçavant Jesuite. Mais M. Racine le fils , si connu par ses deux Poèmes sur la Grace & sur la Religion , m'a fait remarquer que le Pere Brumoy s'étoit trompé en prétendant que Phedre , dans M. Racine , étoit forcée de céder à sa passion. En

AVERTISSEMENT. xxxix

effet , lorsqu'on lit cette Tragédie avec attention , il est facile de s'appercevoir que jamais M. Racine ne dit que Phedre fut *forcée* de céder à sa passion , mais seulement d'en faire l'aveu , ce qui est bien différent. Phedre le dit à Hippolyte :

Cet aveu si honteux le crois - tu volontaire ?

C'est sa passion qui l'emporte , les Dieux ne la nécessitent point. Elle dit elle - même :

Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle :

De séduire le cœur d'une foible mortelle.

Séduire n'est pas *nécessiter*. Phedre ne dit jamais qu'elle soit forcée au crime ; & quand elle chasse Oenone , c'est Oenone qu'elle regarde comme la cause de son malheur. Il paroît d'ailleurs que le Pere Brumoy ne s'est pas exprimé avec assez d'exactitude sur le système de la fatalité. Quand les Payens raisoient en Philosophes sur cette question , ils donnoient tout , ou presque tout à la liberté. Mais dans la passion ils avoient un autre langage : c'étoient les Dieux qui les entraînoient. Ils le

xl AVERTISSEMENT.

disoient pour s'excuser. M. Racine a imité ce langage. Il fait dire à Phedre que la colere de Venus a allumé en elle une passion ; mais jamais il ne lui fait dire que les Dieux la contraignoient de céder à cette passion , puisqu'au contraire elle se reconnoît toujours si coupable & si déchirée de remords. Jamais M. Racine n'a eu intention de peindre dans cette pièce une force nécessaire.

Pages 207. & 208. Il faut ajouter que les fragmens qui nous restent de la traduction du Plutus d'Aristophane par Ronfard , ont été imprimés dès 1617. à Paris chez Nicolas Buon in-12. dans le *Recueil des Sonnets , Odes , Hymnes , Elégies & autres pièces retranchées des éditions précédentes des Oeuvres de P. de Ronfard Gentilhomme Vandomois.*

Page 232. Ajoutez que le Roman où Mademoiselle de Scudéri fait Anacréon & Sapho contemporains , est le Grand Cyrus. Bayle cite ce Roman dans l'article curieux qu'il donne de Sapho dans son Dictionnaire. Dans le même article , dont j'aurois pû faire plus d'usage , le critique prétend que quoique les âges d'Anacréon & de Sapho ne s'accordent pas assez pour un commer-

AVERTISSEMENT. *257*

te de galanterie , cependant l'on ne doit pas mettre entre eux l'intervalle de cent ou six vingt ans que Mademoiselle le Fevre y a mis. Renvoyons pour les preuves à l'article même de Bayle.

Page 243. Je n'ai pas bien compté le nombre des Odes que l'Abbé Regnier des Marais a traduites ou imitées d'Anacréon : il en faut mettre dix-huit au lieu de quatorze , au moins dans la nouvelle édition des poësies de cet Abbé , donnée en 1730. à Paris in-12. L'imitation d'une Ode de Sapho suit ces dix-huit Odes. Dans le même article , page 238. il faut ajouter que l'Auteur des *Nouvelles poësies amoureuses* , &c. est le fleur du Four , Médecin , dont j'ai eu plusieurs fois lieu de parler dans les cinquième & le sixième volumes de cette Bibliothèque. Le recueil de du Four avoit été imprimé dès 1660. in-12. à Paris sous ce titre : *Les Odes amoureuses, charmantes & Bacchiques des Poëtes Grecs, Anacréon, Sapho & Théocrite, & autres galanteries de divers Auteurs en prose & en vers*. Comme je n'ai point vu cette édition , je n'ai pu la comparer avec celle dont j'ai parlé.

Dans le chapitre VIII. des traduc-

tions des Poëtes Bucoliques Grecs , on peut ajouter une Idille imitée de Bion en vers françois par Urbain Chevreau , dans ses œuvres mêlées , à la Haye 1717. in-12.

Page 312. J'ai dit que la garde des livres du cabinet du Louvre , avoit été réunie à l'Académie des Inscriptions & Belles lettres : je me suis trompé , elle a été réunie à la Bibliothèque du Roi.

Pages 313. & 314. Méléagre qui vivoit sous Seleucus VI. dernier Roi de Syrie , lisez dernier Roi de Syrie de ce nom : car il y a eu depuis plusieurs Rois de Syrie , dont Antiochus XIII. est le vingt-septième & dernier.

Page 325. Il faut mettre la mort de Pierre de Fermat en 1665. & non en 1655. Dans le même chapitre , p. 327. il faut ajouter que Pierre de Marcellus a traduit en prose les deux premiers livres des Dionysiaques de Nonnus. Cette traduction a été donnée depuis celle de Boitet , à Paris en 1631. in-4°, sous ce titre *les Dionysiaques ou le parfait Héros*.

Entre les traductions de Plaute dont je fais mention dans l'avant dernier chapitre du tome IV. j'ai oublié celle de la Comédie intitulée *Mostellaria* , que l'on

AVERTISSEMENT. xliij

doit au Président Nicole. Elle est en vers , & on la trouve à la suite des œuvres de Nicole de l'édition de 1657. in-12. Je ne fais pourquoy elle n'a point été mise dans l'édition des mêmes œuvres en deux volumes. Cette traduction porte en tête la date de 1656. Elle n'est point fidèle , mais les vers n'en sont pas mauvais : elle est dédiée à Madame de Bonnelle ; & l'Epître dédicatoire est signée , Nicole.

Page 398. Je dis qu' Antoine Verard, fameux Imprimeur de Paris, ne paroît pas avoir passé le regne de Louis XII. Je me suis trompé. Louis XII. mourut en 1514. & il est certain que Verard donna depuis *la Bible historiée par Guyars des Moulins à Paris 1517. 2. vol. in-folio.* Je remarquerai à cette occasion que Verard a exercé l'Imprimerie sous quatre Rois, Louis XI. Charles VIII. Louis XII. & François I. On voit deux livres imprimés par lui dès 1480. Ce que la Caille dit de ce célèbre Imprimeur n'est point exact.



TABLE

DES NOMS DES AUTEURS , dont il est parlé dans les cinquième & sixième Tomes de cet Ouvrage.

A.

- A** DAM , (Jean) tome 6. page 345. 346.
 Æneas Sylvius , t. 6. p. 3.
 Alciat , (André) t. 5. p. 3.
 Amboise , (Michel d') t. 5. p. 424. & suiv. m
 6. p. 28. 94. 160. & suiv.
 Aneau (Barthelemi) t. 6. p. 22. 29. 30.
 Archimbaud , (François) t. 6. p. 184. t. 6. p.
 315.
 Argone (Dom Noël) t. 5. p. 2. 259. 335.
 Arnauld d'Andilly , (Robert) t. 5. p. 169.
 Aroüet de Voltaire , (François-Marie ,) t. 5.
 p. 279.
 Ascensius , (Joffe Badius) t. 5. p. 286. & suiv.
 Alloucy , (Charles Coyneau d') t. 6. p. 98. &
 suiv. 323.
 Astruc , (Jean) t. 6. p. 326. & 339.
 Aubert , (Guillaume) t. 5. p. 77.
 Aubert (Pierre) t. 5. p. 257.
 Avenelles , (Albin des) t. 6. p. 3. & suiv.
 Aulteltz , (Guillaume des) t. 5. p. 12.

B.

- B** ACHET , (Guillaume) t. 5. p. 433. &
 suiv.
 Baif , (Lazare de) t. 6. p. 28. 124.
 Baillet , (Adrien) t. 5. p. 3. 33. 76. 104. 139.
 278. t. 6. p. 179. 248. 250. 303. 315.

NOMS DES AUTEURS. *xl*

- Bannier, (*Antoine*) t. 6. p. 20. & suiv. 45. & suiv. 49 & suiv.
- Barciot, (*N.*) t. 5. p. 150.
- Baron, (*Michel Boyron, dit*) t. 5. p. 327.
- Barre, (*Louïs-François-Joseph de la*) t. 6. p. 293. & suiv.
- Barre de Beaumarchais, (*Antoine de la*) t. 6. p. 47. 48. 53. 54.
- Barrin, (*Jean*) t. 5. p. 440. & suiv. 448. 450. & suiv.
- Barthius, (*Gaspard*) t. 5. p. 33.
- Bas du Coudray, (*N. le*) t. 5. p. 110. & suiv.
- Baudouin, (*Benoit*) t. 6. p. 201.
- Bayle, (*Pierre*) t. 5. p. 294. t. 6. p. 1. 69.
- Belet, (*N.*) t. 6. p. 302.
- Bellay, (*Joachim du*) t. 5. p. 72. & suiv. 76. 212. 314. 421. t. 6. p. 264.
- Bellefleur, (*N. de*) t. 5. p. 430. & suiv. 448.
- Bellegarde, (*Jean-Baptiste Morvan de*) t. 5. p. 176. 356. 438. t. 6. p. 45. 48.
- Bellenger, (*François*) t. 5. p. 180.
- Benevent, (*Jerôme de*) t. 6. p. 317.
- Benferade, (*Isaac de*) t. 6. p. 57. & suiv. 60.
- Bentley, (*Richard*) t. 5. p. 378. 381.
- Bergier, (*Nicolas*) t. 6. p. 260. 261.
- Bernard, (*Jacques*) t. 5. p. 360. 374.
- Bertaut, (*Jean*) t. 5. p. 86. & suiv.
- Bez, (*Ferrand de*) t. 5. p. 72.
- Bienvenu, (*N.*) t. 5. p. 337. 338.
- Bimard, Baron de la Bastie, (*Joseph de*) t. 5. p. 277. 278.
- Binard, (*Jean*) t. 6. p. 68. 69.
- Blainville, (*N. de*) t. 6. p. 8. 13.
- Blanc, (*Richard le*) t. 5. p. 53. & suiv. 209. t. 6. p. 94.
- Blondel, (*François*) t. 5. p. 297.

Alv NOMS DES AUTEURS.

- Bochart, (Samuel) t. 5. p. 264. & suiv.
 Boileau, (Gilles) t. 5. p. 113. & suiv.
 Boileau Despreaux, (Nicolas) t. 5. p. 22. 24.
 t. 6. p. 99. 136. 137. 159. 186.
 Boillot (Henri) t. 6. p. 95.
 Boispreaux, (N. dn Jardin de) t. 6. p. 234
 & suiv.
 Boissy, (Loüis de) t. 5. p. 184.
 Boivin, (Jean) t. 5. p. 402.
 Bouhier, (Jean) t. 5. p. 34. & suiv. 114. 115.
 232. 443. t. 6. p. 75. 76. 135. 136. 240.
 & suiv.
 Bourgeois, (N.) t. 5. p. 201.
 Bourlé, (Jacques) t. 5. p. 8.
 Brébeuf, (Guillaume de) t. 5. p. 148. t. 6. p.
 190. & suiv.
 Breugiere de Barante, (Claude Ignace) t. 5.
 préf. t. 6. p. 214. 216. & suiv.
 Brie, (N. de) t. 5. p. 319. & suiv.
 Briffet, (Rolland) t. 6. p. 200.
 Brosse, (N. de la) t. 5. p. 428.
 Brumoy, (Pierre) t. 5. p. 393. t. 6. p. 96.
 197.
 Brume, (Jean de la) t. 6. p. 128.
 Bruys, (François) t. 5. p. 406.
 Bruzen de la Martiniere, (Augustin) t. 5. p.
 329. & suiv.
 Buffier, (Claude) t. 6. p. 194.
 Burette, (Pierre Jean) t. 5. p. 392.

C.

- C**ALVY DE LA FONTAINE, (François) t.
 6. p. 94.
 Canterus, (Guillaume) t. 6. p. 85.
 Castellan, (l'Abbé de) t. 6. p. 280. & suiv.
 Catrou, (François) t. 5. p. 77. & suiv.
 260. & suiv.
 Ceillier, (Dom Remy) t. 6. p. 353.

NOMS DES AUTEURS: *xlviij.*

- Cerceau, (*Jean Antoine du*) t. 5. p. 305. & 292.
 Chaillou, (*Michel*) t. 6. p. 314. 315.
 Challine, (*Denys*) t. 6. p. 168. 169.
 Chalvet, (*Matthieu*) t. 6. p. 207.
 Chapelle, (*Jean de la*) t. 5. p. 28. & suiv.
 t. 6. p. 110. & suiv.
 Charpentier, (*François*) t. 6. p. 214. 227.
 Chastlain, (*Louïs*) t. 6. p. 348. 349.
 Chastellet, (*Jean du*) t. 5. p. 7.
 Chauſſieu, (*Guillaume Amfrye de*) t. 5. p. 30.
 t. 6. p. 59.
 Cheſne, (*André du*) t. 6. p. 33. 145. 162. & ſ.
 Chevalier d'Agneau, ou d'Agneaux, (*Robert
& Antoine le*) t. 5. p. 77. & suiv. 212. 222.
 313. & suiv.
 Chevreau, (*Urbain*) t. 5. p. 333. 402.
 Clerc, (*Jean le*) t. 5. p. 228. 232. 233.
 Coëffeteau, (*Cuillaume*) t. 5. p. 8.
 Colin, (*Jacques*) t. 5. p. 398. t. 6. p. 26. 27.
 Colin, (*D. Ambroiſe*) t. 5. p. 422. t. 6. p.
 353.
 Colletet, (*Guillaume*) t. 5. p. 8. 9. 10. 32.
 44. 314. 428. t. 6. 278.
 Colletet, (*François*) t. 6. p. 148. 174. 175.
 Cordier, (*Mathurin*) t. 5. p. 8. 9.
 Corneille, (*Pierre*) t. 6. p. 252. 253. 346.
 347.
 Corneille, (*Thomas*) t. 5. p. 333. 439. 453.
 t. 6. p. 42. 43.
 Coſſar, (*Pierre*) t. 5. p. 33. t. 6. p. 264. 285.
 & ſuiv.
 Coſte, (*Pierre*) t. 5. p. 352. & ſuiv. 402.
 Cotel, (*Antoine de*) t. 6. p. 94.
 Cottereau, (*Claude*) t. 6. p. 144.
 Court, (*Louïs de*) t. 6. p. 206.
 Courtin, (*Jacques de*) t. 6. p. 337. 338.
 Couſſures, (*Jacques Parrain, Baron de*) t.
 5. p. 19. & ſuiv.

xlviij NOMS DES AUTEURS.

Couture , (*Jean-Baptiste*) t. 5. p. 402. t. 6. p. 63.

Crinitus , (*Pierre*) t. 5. p. 289. t. 6. p. 324.

Croix du Maine , (*François Grude de la*) t. 5. p. 43. 44. 55. 57. 71. 156. 303. 417. t. 6. p. 28. 137. 199. 330.

D

DACIER , (*André*) t. 5. p. 302. 365. & suiv. t. 6. p. 107.

Deimier , (*Pierre de*) t. 5. p. 426. 427.

Desfontaines , (*Pierre-François Guyot*) t. 5. p. 24. 193. & suiv. 216. 266. 290. t. 6. p. 298. 300.

Deffrans , (*Christophe*) t. 6. p. 32. 33.

Denyse , (*Loüis-Tranquille*) t. 6. p. 126. 131. & suiv.

Desgrouais , (*Jean*) t. 5. p. 203. & suiv.

Desmarets , (*Roland*) t. 5. p. 13.

Desmarets de Saint Sorlin , (*Jean*) t. 5. p. 90. & suiv. 248. & suiv.

Desportes , (*Philippe*) t. 5. p. 314. 428.

Desvignoles , (*Alphonse des*) t. 5. p. 196. 290.

Digne , (*Nicolas le*) t. 6. p. 199. 200.

Divry , (*Jean*) t. 5. p. 51.

Douespe de Saint Oüen , (*Loüis de la*) t. 5. p. 134.

Drouet de Maupertuy , (*Jean-Baptiste*) t. 6. p. 351.

Durand , (*Guillaume*) t. 6. p. 139. & suiv.

E^ESQUIEU , (*N.*) t. 6. p. 207.

F

FABRE , (*Jean Claude*) t. 5. p. 18. 187. & suiv. 212. 265. 285. t. 6. p. 132. 133.

Fabricius , (*Jean Albert*) t. 5. p. 3. 19. t. 6. p. 132. 224.

Falconia Proba , t. 6. p. 354.

Fare ,

NOMS DES AUTEURS. xlix

- Fare, (*Marquis de la*) *Charles Auguste*. t. 5.
p. 305. t. 6. p. 107.
Fauchet, (*Claude*) t. 5. p. 7.
Fevre de la Boderie, (*Guy*) t. 6. p. 342. &
suiv. 350. 351. & suiv. 325. & suiv.
Fevre, (*Tanneguy le*) t. 6. p. 129. 130.
Fontaine, (*Charles*) t. 5. p. 43. 44. 417. &
suiv. t. 6. p. 11. 12. 251. 310. 311.
Fontaine, (*Jean de la*) t. 6. p. 45.
Fontanini, (*Juste*) t. 6. p. 354. 355.
Fosse, (*Antoine de la*) t. 5. p. 293. 305.
Foulon, (*Abel*) t. 6. p. 137. 138.
Four, (*N. du*) t. 5. p. 31. 32. t. 6. p. 96. 101.
132. 283. 305.
Fourmont, (*Etienne*) t. 5. p. 402.
Fraguier, (*Claude*) t. 5. p. 240. 241.
Franc (*Jean Jacques le*) t. 5. p. 135. t. 6. p. 76. 77.
Frassen, (*Claude*) t. 6. p. 353.
Fréron, (*N.*) t. 5. p. 25.
Fresneuse, (*N. de*) t. 5. p. 107. & suiv. 284.
285.
Furetiere, (*Antoine*) t. 5. p. 145. 146. 315.

G

- G** AFFAREL, (*Jacques*) t. 5. p. 275.
Galaup de Chasteuil, (*François*) t. 6. p.
240. 252.
Garnier, (*Robert*) t. 6. p. 200.
Gassendi, (*Pierre*) t. 5. p. 14. 15.
Gédoyn, (*Nicolas*) t. 5. p. 297. & s. 409. 410.
Géfrier; (*N.*) t. 6. p. 147. & suiv.
Gendre, (*N. le*) t. 5. p. 30. 31.
Gervais de Tyllebery, t. 5. p. 292.
Gibert, (*N.*) t. 5. p. 203.
Gifanius, (*Obertus*) t. 5. p. 16.
Gillet de Moyvre. (*Jean-Baptiste*) t. 6. p. 115.
& suiv. 124. 125.

NOMS DES AUTEURS.

- Girac, (*Paul Thomas, sieur de*) t. 5. p. 402.
 Gobillon, (*Nicolas*) t. 6. p. 351.
 Godart de Beauchamps, (*Pierre François*) t. 6. p. 187.
 Godeau, (*Antoine*) t. 6. p. 356. 357.
 Gournay, (*Marie le Jars de*) t. 5. p. 81. 82. 84. & suiv. 314.
 Granet, (*François*) t. 5. p. 333.
 Greffet, (*Jean-Baptiste Louis*) t. 5. p. 132. 133.
 Grimarest, (*Jean Leonor le Gallois de*) t. 5. p. 24.
 Griffel, (*Hercule*) t. 6. p. 167. 265.
 Grosnet, (*Pierre*) t. 5. p. 5. 6. 8. 415. t. 6. p. 197.
 Guéret, (*Gabriel*) t. 5. p. 143. 326. t. 6. p. 179. 190. 266.
 Guyot, (*Thomas*) t. 5. p. 173. 174.

H

- H**ABERT, (*François*) t. 5. p. 6. 7. 72. 305. & suiv. 312. 447. t. 6. p. 22. 30. 31.
 Hamel, (*Guillaume du*) t. 5. p. 148. t. 6. p. 184. & suiv. 191.
 Hardouin, (*Izan*) t. 5. p. 273. 274.
 Harlay, (*Achille de*) t. 6. p. 178.
 Hedelin, (*Claude*) t. 5. p. 428.
 Helisenne de Crenne, t. 5. p. 156.
 Héritier de Villandon, (*Marie Jeanne l.*) t. 5. p. 444. & suiv.
 Hesnault, (*Jean de*) t. 5. p. 22. 23. t. 6. p. 77. 205.
 Hoffschius. (*Sidronius*) t. 5. p. 418.
 Hüet, (*Pierre Daniel*) t. 5. p. 266. & suiv. 410. 411. t. 6. p. 229. 231.

J

- J**ARDIN, (*Thomas*) t. 6. p. 361.
 Jardin de Boispreaux, (*N. du*) t. 6. p. 234. & suiv.

NOMS DES AUTEURS.

ij

Joannis , (N.) t. 5. p. 288. 289.

Joly , (Philippe-Loüis) t. 5. p. 151.

Jourdan , (Charles - Etienne) t. 5. p. 19. 49.

193

Julien , (le Frere) t. 6. p. 219. 220. 327. 328.

K

KERVILLARS, (Jean-Marie de) t. 6. p. 66. 68. & suiv. 72. 73. 74. 95. 96.

L

LABBE , (Philippe) t. 5. p. 463. & suiv.

Laboureur , (Loüis le) t. 5. p. 305. t. 6. p. 83. 254.

Laffemas , (N. de) t. 6. p. 176.

La Landelle de saint Remy , (Jean-Baptiste de) t. 5. p. 189. & suiv. 206. 265.

Lavaur , (Guillaume de) t. 6. p. 238. & suiv.

Launay , (N. de) t. 6. p. 292.

Lezeau , (N.) t. 6. p. 66.

Linage , (Pierre) t. 6. p. 202. & suiv.

Lingendes , (Jean de) t. 5. p. 428. t. 6. p. 35.

Loménie de Brienne , (Henri Loüis de) t. 5. p. 126. 177. 333. t. 6. p. 351. 327.

Longueruë , (Loüis du Four de) t. 6. p. 37.

Losme de Montchefnay , (Jacques) t. 6. p. 8. 13.

Loutaud , (N. de) t. 6. p. 96. 102.

Loyer , (Pierre le) t. 6. p. 6.

Loyfel , (Antoine) t. 5. p. 8. 9.

M

MAFFEI , (Scipion) t. 5. p. 26. 33.

Maitre de Sacy , (Loüis le) t. 6. 127. & suiv. 343. & suiv. 358. & suiv.

Mairault , (Adrien-Maurice) t. 6. p. 294. & suiv.

Maitre , François le) t. 5. p. 172.

Malingre , (Claude) t. 5. p. 157. 158. 210.

Mallemans , (Jean) t. 5. p. 181. & suiv.

Mangeant , (Luc-Urbain) t. 6. p. 360.

c ij

Mj NOMS DES AUTEURS.

- Marcaffus, *Pierre de*) t. 5. p. 87. & suiv. 315.
 & suiv. 453.
- Marivaux, (*Pierre Carlet de Chambelain de*)
 t. 5. p. 141 142.
- Marolles, (*Michel de*) t. 5. p. 12. & suiv. Jus-
 qu'à 19. 23. 26. & suiv. 30. 37. 41. 54. 59.
 60. 71. 72. 73. 75. 81. 84. 88. 89. 98. 116.
 & suiv. 146. 162. & suiv. 169. 170. 212.
 222. 224. & suiv. 226. 229. 236. 250. &
 suiv. 262. & suiv. 303. & suiv. 315. 339.
 341. & suiv. 436. 446. 448. 453. 454. t. 6.
 p. 55. 56. 60. 61. 65. & suiv. 80. 81. 83. &
 suiv. 109. & suiv. 121. & suiv. 134. 145.
 & suiv. 162. & suiv. 180. & suiv. 200. 203.
 & suiv. 207. 220. 240. 246. & suiv. 250.
 251. 253. & suiv. 265. & suiv. 291. 306.
 308. & suiv. 312. 322. 328. & suiv.
- Marot, (*Clement*) t. 5. p. 52. & suiv. 421. t.
 6. p. 22. 24. 30. 264.
- Marlais, (*N. Chesneau du*) t. 5. p. 399. 400.
- Martignac, (*Etienne Algay de*) t. 5. p. 176.
 346. & suiv. 344. & suiv. t. 6. p. 192. &
 suiv. 151.
- Martin de Pinchène, (*Etienne*) t. 5. p. 110. &
 suiv.
- Martinière. Voyez Bruzen.
- Maillac, *Charles & Raymond de*) t. 6. p. 34. & s.
- Maillac, *François de*) t. 6. p. 32. 33.
- Maillon, (*Jean*) t. 5. p. 368. & suiv. t. 6. p.
 66.
- Masfures, (*Loüis des*) t. 5. p. 64. & suiv. t. 6.
 p. 29.
- Matthieu, (*Pierre*) t. 6. p. 200.
- Maucroix, (*François de*) t. 5. p. 398. 399.
- Mauroy, (*Nicolas*) t. 6. p. 340. 341.
- May, (*Pierre du*) t. 5. p. 150.
- Mesnardiere, *Hippolyte Jules Pilet de la*) t. 5.
 préf. t. 6. p. 80. 306.

T

TARTERON, (*Jerôme*) t. 5. p. 356.
& suiv. t. 6. p. 151. & suiv. 171. &
suiv.

Tende, (*Gaspard de*) t. 5. p. 167. 168. 325.
326.

Théophile Viaud, t. 5. p. 321.

Thomas, (*Gilles*) t. 5. p. 8.

Trédéhan, (*Pierre*) t. 5. p. 76.

Tilladet, (*Jean Marie de la Marque*) t. 5. p.
273.

Tors, (*Hubert le*) t. 5. p. 109.

Tot de Ferare, (*Charles du*) t. 6. p. 193. 194.

Tournay, (*N. de*) t. 5. p. 161.

Tournemine, (*René Joseph de*) t. 5. p. 12. 288.
& suiv.

Toutain, (*Charles*) t. 6. p. 197. 198.

Touvant, (*Charles de Piard, sieur d'Infrain-
ville & de*) t. 5. p. 454.

Trippault, (*Emmanuel,*) t. 6. p. 81. 82.

Tristan l'Hermite, (*François*) t. 6. p. 90.

Tyflot de Patot, (*Simon*) t. 5. p. 444.

V

VAILLANT, (*N.*) t. 5. p. 183. 191.

Valbonnays, (*Jean Pierre Moret du Bourc-
Chenu, Marquis de*) t. 5. p. 356.

Valterie, (*N. de la*) t. 6. p. 150. 219.

Vava fleur, (*François*) t. 6. p. 107.

Vauquelin de la Fresnaye, (*Jean*) t. 5. p. 78,
79. t. 6. p. 43. 44.

Vegius, (*Maffeus*) t. 5. p. 195.

Venette, (*Nicolas*) t. 6. p. 224.

Venius, (*Othon*) t. 5. p. 334.

Verdier, (*Antoine du*) sieur de Vauprivat, &

Wiiij NOMS DES AUTEURS.

5. p. 6. 8. 43. 44. 55. 57. 71. 156. 303. 412.
 t. 6. p. 28. 94. 138. 199. 320. 361.
 Vigne, *André de la*) t. 5. p. 416. 417.
 Vigneul Marville, *Voyez d'Argonne.*
 Villaines, (*Nicolas Bourdin, Marquis de*) t. 5.
 p. 449.
 Vitry, (*Philippe de*) t. 6 p. 39.
 Warburton, (*N.*) t. 5. p. 198. & suiv. t. 6. p.
 15. & suiv.

Fin de la table des noms d' Auteurs.

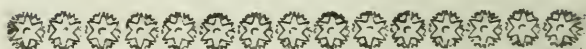


TABLE DES CHAPITRES.

| | |
|---|--------------------|
| <i>Avertissement.</i> | tome. 5. page iiij |
| <i>Corrections & additions pour les deux premiers volumes.</i> | t. 5. p. ix |
| <i>Corrections & additions pour le troisième volume.</i> | t. 5. p. xv. |
| <i>Corrections & additions pour le tome quatrième.</i> | t. 5. p. xxxij |
| <i>Table des noms des Auteurs dont il est parlé dans le cinquième & le sixième volume de cet Ouvrage.</i> | t. 5. p. lxiiij |

SUIITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

Ou suite des Traductions Françoises des anciens Poëtes Latins.

- CHAPITRE III. *D*es Traductions de Caton
& de Lucrece. t. 5. p. 1.
- CHAPITRE IV. Des Traductions de Catulle,
& du Pervigilium Veneris. t. 5. p. 26.
- CHAPITRE V. Des Traductions des Mimes de
Laberius, & de Publius Syrus. t. 5. p. 40.
- CHAPITRE VI. Des Traductions de Virgile en
vers françois. t. 5. p. 47
- CHAPITRE VII. Des Traductions de Virgile en
vers burlesques. t. 5. p. 135
- CHAPITRE VIII. Des Traductions de Virgile
en prose. t. 5. p. 152
- CHAPITRE IX. Des Traductions du treizième
livre ajouté à l'Enéide ; des Opuscules attri-
bués à Virgile, de l'Etna de Cornelius Seve-
rus, & de son Fragment sur la mort de Ciceron,
& de l'Elégie de Pede Albinovanus sur la mort
de Mécénas. t. 5. p. 208.
- CHAPITRE X. Des Ecrits pour & contre Vir-
gile. t. 5. p. 237
- CHAPITRE XI. Des Traductions d'Horace en
vers françois. t. 5. p. 296
- CHAPITRE XII. Des Traductions d'Horace en
prose. t. 5. p. 337
- CHAPITRE XIII. Des Traductions d'Ovide en
prose & en vers. t. 5. p. 409.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

| | |
|---|---------------|
| S uite du Chapitre XIII. Des Traductions d' <i>Ovide</i> en prose & en vers. | t. 6. p. 1 |
| CHAPITRE XIV. Des Traductions de <i>Tibulle</i> , de <i>Propertius</i> , de <i>Phèdre</i> , & de <i>Columelle</i> . | t. 6. p. 104. |
| CHAPITRE XV. Des Traductions de <i>Perse</i> & de <i>Juvénal</i> . | t. 6. p. 135 |
| CHAPITRE XVI. Des Traductions de <i>Lucain</i> , & de <i>Sénèque le Tragique</i> . | t. 6. p. 176 |
| CHAPITRE XVII. Des Traductions de <i>Pétrone</i> . | t. 6. p. 208 |
| CHAPITRE XVIII. Des Traductions de <i>Silius Italicus</i> , de <i>Valerius Flaccus</i> & de <i>Stace</i> . | t. 6. p. 244 |
| CHAPITRE XIX. Des Traductions de <i>Martial</i> . | t. 6. p. 262 |
| CHAPITRE XX. Des Traductions de <i>Némésien</i> & <i>Calpurnius</i> , d' <i>Ausonius</i> , de <i>Claudien</i> , de <i>Fézens Avienus</i> & des <i>Catalectes</i> des anciens Poètes. | t. 6. p. 294 |
| CHAPITRE XXI. Des Traductions des anciens Poètes Ecclesiastiques. | t. 6. p. 333 |
| — De <i>Synésius</i> . | p. 337 |
| — Des <i>Hymnographes</i> . | p. 338 |
| — De <i>Prudence</i> . | p. 350 |
| — De <i>Saint Faustin</i> . | p. 352 |
| — De <i>Falconia Proba</i> . | p. 354 |
| — De <i>Saint Prosper</i> . | p. 355 |
| — De <i>Boèce</i> . | p. 361 |

Fin de la Table des Chapitres.

BIBLIOTHEQUE



BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

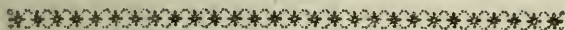
O U

HISTOIRE DE LA LITTERATURE

FRANÇOISE,

SUITE DE LA CINQUIE'ME PARTIE.

Ou suite des Traductions Françoises
des anciens Poëtes Latins.



CHAPITRE TROISIEME.

*Des Traductions de Caton , & de
Lucrece.*

J'UNIS ensemble deux Poëtes
qui ne se ressembtent gueres.
Ce sont , il est vrai , deux Poë-
tes Philosophes , mais dans un
genre fort différent. L'Auteur des Disti-
ques que nous avons sous le nom de
Tome V.

A

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

Caton, n'a écrit que pour former les mœurs & les diriger au bien. C'est un Poëte moral, dont les avis, à l'exception de quelques-uns, sont autant de leçons de sagesse. Lucrece, au contraire, ne semble avoir écrit que pour donner des préceptes de volupté. On ne connoît point l'auteur des Distiques; c'est en vain que le Chartreux Dom d'Argonne, dans ses *Mélanges* si connus, où il s'est caché sous le nom de Vigneul-Marville, s'étonne qu'on les enleve à Caton l'ancien, dit le Censeur, qui mourut l'an 605. ou 606. de la fondation de Rome, vers le commencement de la troisième guerre Punique; ces Distiques sont plus modernes. Peut-être ne les a-t-on décorés du nom de Caton, que pour suivre l'exemple des Anciens, à qui il étoit assez ordinaire de donner le nom de quelque personne considérable, à certains écrits qu'ils vouloient publier, lorsqu'il y avoit beaucoup de ressemblance entre le caractère de cette personne, & celui de ces écrits.

Je ne voudrois pas cependant rapprocher ces Distiques au septième ou au huitième siècle de l'Eglise, ni en faire honneur à un Chrétien. La lettre du Médecin Vindicien, à l'Empereur Va-

lentinien , s'oppose au premier sentiment : Vindicien écrivoit dans le quatrième siècle , & dans sa lettre il loue ces Distiques. A l'égard du second sentiment , M. Baillet a eu tort de dire que les Critiques les plus judicieux , le soutiennent. On en connoît qui pensent bien différemment ; tels , entr'autres , Alciat , Scaliger , Jean Albert Fabricius , M. de la Monnoye , &c.

TRACU-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

Jugem. des
Sav. t. 3.

Jean Alb.
Fabric. Bi-
blior. lat. t.
1. p. 682. &
suiv.

Qui pourroit en effet reconnoître , par exemple , la doctrine du Christianisme , dans le Distique troisième du second livre , où l'Auteur ne craint pas de dire que c'est une sottise d'appréhender la mort , & en conséquence de cette appréhension , de se priver des plaisirs de la vie ? On pourroit citer encore quelques autres Distiques , dont la doctrine n'est pas plus conforme à celle de la morale Évangélique. Malgré ces taches , on ne peut nier que la moralité de cet Ouvrage ne soit communément fort saine , & toujours proportionnée à la capacité des enfans , pour qui il semble que ces vers ayent été faits. Mais leur Auteur n'étoit pas Poète : c'étoit un homme de bon sens qui connoissoit le vrai , & qui s'exprimoit le mieux qu'il lui étoit possible.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

L'utilité que l'on pouvoit retirer de ces Distiques , en a occasionné quelques traductions en notre Langue. J'en ai vû deux qui sont du commencement du seizième siècle. La première fut imprimée à Paris, en 1530. en caractères gothiques ; elle est moins précise que le texte. Dans l'original, chaque Distique est en deux vers hexamètres ; dans la traduction , il y a quatre vers pour chacun. Le Traducteur s'en excuse en ces termes , qui vous donneront une idée de son stile :

Tu t'esbahis de la doctrine
De Cathon : lequel pour le mieux
A fait son livre cher & digne
Par vers accouplés deux à deux.
Mais d'icellui le translateur
Sans perdre tems , & pour se esbatre ;
Comme simple & humble Orateur ,
De deux vers en a couché quatre.

Vous voyez qu'il attribuoit ces Distiques à Caton ; il suivoit l'opinion qui étoit commune alors , que ce Censeur Romain avoit composé ce petit ouvrage pour l'instruction de son fils.

Cathon en la cité de Romme
A son fils composa ung livre ,
Par lequel je croy que tout homme
Peut estre de maints maux delivre ,

Il avoit néanmoins de quoi se détromper dans l'ouvrage même qu'il traduisoit, TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.
puisqu'au commencement du second livre, l'Auteur des Distiques parle de Lucain ; & le Traducteur a traduit ainsi lui-même dans son édition gothique :

Se cognoistre veulx les batailles
Des Rommains , Luquin te fault lire.

C'est à tort que dans une édition postérieure, on a mis *Lucian* pour *Luquin* ; cette faute n'est point du Traducteur.

On a plusieurs éditions de cette version. Dans celle qui a été faite à Paris , pour la veuve de Jean Bonfons , in-16. sans date , on apprend que le Traducteur est *Pierre Grosnet*, Poète François , né à Toucy dans l'Auxerrois. Non seulement il se nomme dans son Epître dédicatoire , à *Henri de Valois*, *Dauphin de France*, & *Charles Duc d'Angoulesme* ; il s'avouë aussi pour être l'Auteur , au moins d'une partie , des pièces morales qui sont à la suite de sa traduction , lesquelles Pièces il termine par ces vers :

Cette escriture ay par ma cure
Mis en son estre , & par mesure
Selon nature, qui lui est dextre ,
Reduite par diverses testes ,
Pour satisfaire à rectitude :

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

Lisés-la jours ouvriers & festes ,
Et de *Grosnet* prenez l'étude.

Dans une autre édition qui est en caractères gothiques, ce dernier vers est ainsi :

Et de l'Auteur prenez l'estude.

Et le nom de *Grosnet* ne s'y trouve nulle part.

Il y a eu encore une autre édition des Distiques de Caton, de la traduction de *Grosnet*, faite en 1533. où le Traducteur prend dans un endroit les qualités de *Prêtre & humble Chapelain*; & dans un autre, celles de *Maître ès Arts*, & *Licentié en chacun Droit*.

Du Verdier, au mot Caton, cite une traduction des Distiques en prose, avec des moralités, imprimée à Paris, sans date; je ne sçais ce que c'est. La seconde traduction de cet ouvrage, qui est tombée entre mes mains, est celle de François Habert, d'Issoudun en Berry. Cet Auteur, l'un de plus féconds qui ayent écrit dans le seizième siècle, vous est déjà connu. J'ai vû plusieurs éditions de sa traduction des Distiques en vers françois. La plus ancienne ne porte point de date; mais elle est sûrement de 1530.

le texte latin n'y est pas joint. Le caractère de cette édition, ressemble à celui de ces vieilles *Civilités Françoises*, que l'on mettoit autrefois entre les mains des enfans quand ils commençoient à sçavoir lire; c'est un gothique qui approche de l'écriture de ce tems-là. Le Sonnet qui est au commencement, montre dans les lettres initiales de chaque vers, le nom de baptême, & le nom propre du Traducteur. Ce Sonnet est une priere à Dieu, pour attirer les bénédictions du Ciel sur ceux qui liront l'ouvrage. Cette version est plus paraphrasée que celle de Grosnet. Chaque Distique est rendu par un Quatrain, & suivi d'une explication ou d'un commentaire que l'Auteur nomme Epigramme; chacune est de huit vers. Colletet dans son discours de la Poësie morale, parle de cette traduction, & la trouve, *sinon élégante, du moins fort fidelle*. Elle a été réimprimée à Lyon en 1552. & à Caën en 1579. Long-tems auparavant Jehan du Chastelet, Poëte François, qui vivoit l'an 1260. avoit mis les *dits Moraux de Caton en assez bons vers*, selon Fauchet, qui en raporte ce qui suit :

Seignor, vous qui mettés vos cures
En fables & en adventures, &c.

A iiii.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
SE.

Ce dit Jehan du Chastelet

Qui nous commence cest Romans

De Caton & de ses commens.

Cette traduction est demeurée manuscrite, & l'on fait bien de ne la point tirer de son obscurité. Les autres Traducteurs des Distiques dont il est parlé dans le Traité de Colletet sur la Poësie morale, & dans du Verdier, sont, Jacques Bourlé, Docteur de Sorbonne, Michel Parpillon de Seyssel, Docteur en Médecine, Mathurin Cordier, mort Calviniste en 1565. Gilles Thomas, Professeur en l'Université de Paris, Guillaume Coëffeteau, & M. Loyfel, Avocat au Parlement de Paris. Bourlé a rendu vers pour vers; la traduction de Parpillon est plutôt une paraphrase; Coëffeteau a joint à la sienne des notes & des commentaires, qu'il donne pour fort utiles à la jeunesse studieuse. La version de Gilles Thomas, est la rusticité même. Colletet dit de celle de Grosnet, qu'elle est aussi vieille que les lettres gothiques de son impression de l'an 1541. il ne connoissoit pas sans doute, l'édition de 1530. ni celle de 1533.

La traduction de Mathurin Cordier; adressée à Robert Etienne, est celle qui a eu le plus de cours: il seroit difficile de

compter le nombre des éditions qui en ont été faites ; cependant elle n'est pas moins oubliée que les autres. C'est le fort de toutes ces anciennes versions, dont la recherche, n'est presque plus réservée qu'aux Bibliothecaires , & à certains curieux qui les estiment plus , à cause de leur antiquité & de leur rareté , que pour aucune perfection réelle. On n'a pas même sauvé de cet oubli celle que M. Loyfel se donna la peine de faire en vers françois , pour l'instruction de ses enfans, en faveur desquels, selon Colletet , il joignit à cette traduction le texte latin , & plusieurs Sentences morales qu'il avoit recueillies des Anciens. Les Quatrains de Pibrac , formés en partie sur les Distiques du prétendu Caton , sont les seuls qu'on lise encore quelquefois.

TRADUCTIONS DE CATON ET DE LUCRECE.

Lucrece , dans son Poëme de la nature des choses , divisé en six livres , a fait choix d'une matiere digne d'un grand Poëte : « il ne pouvoit même en choisir une plus interressante , puisqu'il » entreprend non seulement de développer les secrets de la nature ; mais d'apprendre aux hommes le grand secret » de se rendre heureux , en les guérissant » de toutes craintes & de toutes passions , » pour leur procurer une tranquillité

Rac. disc. sur les Poëmes didact. dans les Mem. de l'Acad. des B. L. t. 12. p. 132. & dans le t. 4. de ses œuvres p. 28. 29.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

» d'esprit inaltérable. On ne lui dispute
» pas la gloire d'écrire purement, &
» d'expliquer avec clarté des choses
» obscures; éloge qu'il se donne lui-mê-
» me. Mais quoiqu'il se vante de parcou-
» rir les sentiers du Parnasse, on ne l'y
» voit presque jamais. Son prologue est
» admirable; l'exorde de son second
» livre est plein d'élévation, & c'est par
» un transport d'enthousiasme, qu'à la
» fin du troisième livre, il introduit la
» nature qui parle aux hommes pour
» leur reprocher la foiblesse qu'ils ont
» de craindre la mort. Le génie poétique
» avec lequel il étoit né, éclate en ces
» trois endroits, (de même que dans sa
» Description de la peste;) mais il est
» étouffé dans tout le reste, où loin
» d'y trouver un Poète qui imite, qui
» peigne & qui remuë, on entend tou-
» jours un Philosophe qui argumente &
» parle du même ton. Cette uniformité
» si contraire à l'enthousiasme, rend fati-
» guante la lecture d'un long ouvrage,
» qui n'a d'autre variété que celle des
» sujets liés ensemble par des transitions
» froides & communes. Quand il
» prépare son Lecteur à l'explication du
» sommeil, il lui promet peu de vers,
» mais charmans, & il se compare à un

» Cygne. Cependant dans cet endroit
 » même, il est aussi obscur dans son rai-
 » sonnement, que sec & froid dans sa
 » versification, à laquelle il n'a point scû
 » donner cette harmonie, que peu de
 » tems après lui Virgile fit sentir aux
 » oreilles délicates. » Je ne vous en cite
 point d'exemple; vous pouvez en voir
 plusieurs dans les Discours de M. Racine,
 sur les Poëmes Didactiques.

TRADUC-
 TIONS DE
 CATONET
 DE LUCRE-
 CE.

Quant aux sentimens de Lucrece, je
 me réserve à vous en parler lorsque je
 vous introduirai dans les écoles des Phi-
 losophes : il suffit de vous avertir ici
 qu'il n'a fait que développer la Philo-
 sophie d'Epicure son maître. Quoiqu'il
 paroisse avoir recours à la Divinité quand
 il parle de son chef, & qu'il se serve
 quelquefois de termes qui semblent ne
 pouvoir convenir qu'à un Ecrivain qui
 feroit convaincu de la puissance & de la
 sainteté des Dieux, & même de leur
 attention pour les hommes; cependant
 la Philosophie qu'il explique, tend ou-
 vertement à nier la Providence, & à
 donner de la Divinité l'idée d'un Etre
 oisif, qui ne s'embarrasse pas de veiller
 sur les hommes, & qui les laisse errer au
 gré de leurs desirs. Je vous conseille de
 lire sur cela les courtes, mais judicieuses

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

Réflexions du Pere de Tournemine , imprimées dans les Mémoires de Trevoux , du mois de Novembre 1735. Lucrece dédia son Poëme à Caius Memmius , qui avoit eu les mêmes maîtres que lui , & qui étoit , sans doute , dans les mêmes sentimens. Selon la Chronique d'Eusebe , son ouvrage fut corrigé par Ciceron après la mort de l'Auteur. Cependant , quoique l'Orateur Romain ait eu souvent lieu de faire mention du Poëte , il n'en parle qu'une seule fois , & cet endroit , d'ailleurs assez obscur , est lû différemment.

Le danger presque inséparable de la lecture de ce Poëme , pour quiconque n'est pas solidement éclairé par les lumières d'une philosophie plus saine , n'a pas empêché qu'on ne l'ait traduit plusieurs fois en langue vulgaire. Dans le seizième siècle , Guillaume des Aultelz , Charolois , en fit une traduction en vers françois , & l'on assure qu'il avoit assez bien étudié le Poëte Latin , pour le rendre exactement en notre langue : mais sa version n'a point été imprimée : la barbarie de son langage , la dureté de sa versification , & l'extrême bizarrerie de son orthographe , ne la feroient point lire aujourd'hui. L'Abbé de Marolles , cet infati-

gable Traducteur, qui se croyoit envoyé du Ciel pour enrichir la France de tous les monumens Poétiques de l'ancienne Rome, osa le premier nous donner le Poëme de Lucrece. Sa version parut en 1650. M. du Maurier lui conseilla de la dédier à la Reine Christine de Suède; c'étoit l'Héroïne la plus encensée alors par les gens de Lettres : l'Abbé de Marolles que la seule pensée d'être connu des Grands flattoit beaucoup, comme il le dit en cent endroits de ses ouvrages, suivit le conseil de son ami. Il espéroit que la Reine qui étoit très-*libérale de ses complimens* envers ceux qui cultivoient la littérature, ne lui refuseroit pas le même tribut. Il fut trompé; & il s'en plaint dans ses Mémoires. Mais il se consola par l'espece d'accueil que le Public fit à sa traduction, faute d'en avoir une meilleure, & par les jugemens avantageux que quelques uns de ses amis, qu'il a soin de nommer, eurent la complaisance d'en porter.

Cette traduction est néanmoins fort médiocre, malgré l'éloge que Roland Desmarets en fait dans une de ses lettres. Si Lucrece a de la noblesse, de la force & du génie, c'est presque toujours en vain que l'on cherche ces qualités dans la ver-

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

Mem. de
Marol p.
186.

Rol. Maref.
Epist. 25. au
2e. tom.

sion françoise. L'Auteur n'y avoit employé que quatre mois, & il a la simplicité de s'en féliciter; que pouvoit-on espérer d'un travail fait avec tant de précipitation? Aussi le Poëte & son Traducteur marchent-ils rarement de concert, & l'on est souvent obligé de recourir au texte, pour deviner ce que l'Interprète a voulu dire. Il explique moins son original qu'il ne l'obscurcit. Quel stile, d'ailleurs que celui de cette version! J'en connois peu qui soit aussi plat, aussi rampant, aussi entortillé. Quelques amis plus sincères que ceux qui le flattoient, lui firent connoître ces défauts: rendons-lui justice; il eut la modestie d'en convenir, & la docilité d'en corriger au moins la partie la plus essentielle, qui est celle qui regarde le défaut de fidélité, dans la seconde édition qu'il donna de son ouvrage en 1659. *in-8°*.

Je ne sçai pourquoi il ne la met qu'en 1663. dans cette fastueuse liste de ses productions littéraires, qu'il publia à la suite de sa traduction de Virgile en vers françois. Il avoue qu'il profita particulièrement des avis que lui donna Gassendi. Ce fameux Philosophe, qui connoissoit mieux que tout autre la doctrine du Poëme de Lucrece, lui avoit marqué de sa

propre main, peu de jours avant sa mort, tous les endroits de sa version qu'il étoit nécessaire de retoucher, & lui avoit fourni de plus un grand nombre de notes utiles pour éclaircir son Auteur. C'est un fait que l'habile Ecrivain de la vie de Gassendi a oublié. L'Abbé de Marolles fit à cet illustre Philosophe honneur des lumières qu'il en avoit reçûes; il lui en témoigna sa reconnoissance dans sa Préface: & dans le Privilége du Roi, il fit nommer Gassendi, comme le principal Auteur des notes qu'il donnoit. Il étoit lui-même si satisfait de cette nouvelle édition, que dans le même Privilége il fit faire défenses de réimprimer la première: précaution assez inutile pour un ouvrage qui avoit été peu lû, & qui méritoit encore moins de l'être. Pour la seconde édition, il n'alla point chercher un Mecene dans un pays étranger; il le choisit au milieu de Paris; ce fut Mr. de Lamoignon, premier Président du Parlement, qui l'honoroit quelquefois des témoignages de son estime.

TRADUCTIONS DE CATON ET DE LUCRECE.

Pref. de l'Abbé de Marolles dans la 2. édit. de son Lucr.

Ce qui distingue particulièrement cette seconde édition de la première, c'est qu'outre qu'elle rend souvent avec fidélité, quoique d'un stile mauvais, le sens

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

du Poëte Latin, on y trouve *des considérations philosophiques* sur chaque livre de Lucrece, les petites notes latines de Giffanius, & la vie d'Epicure, avec les trois lettres de ce Philosophe à ses amis, contenant toute sa doctrine, traduites du dixième livre de Diogene Laërce sur la version latine de Gassendi. Ces pièces sont suivies d'un *Discours apologétique*, dans lequel l'Abbé de Marolles entreprend de justifier sa traduction & la lecture du Poëme de Lucrece. Mais rien de plus mal raisonné que ce Discours. Pour montrer que l'on pouvoit lire utilement le Poëme du Disciple d'Epicure, étoit-il nécessaire de parler de la lecture des Poëtes en général, des avantages que l'on pouvoit en retirer, & des divers genres de Poësie? Le point de la question étoit de sçavoir si l'on devoit permettre indifféremment, de lire un Poëte, qui, au moins dans l'exposé qu'il fait de la doctrine de son Maître, combat l'immortalité de l'ame, nie la Providence, ôte toute Religion du cœur de l'homme, & établit le souverain bien dans la volupté. Voilà ce que l'Auteur devoit examiner, & cet objet est celui auquel il s'arrête le moins. Presque toutes ses preuves se réduisent à entrer dans

quelque détail des opinions fausses & des maximes dangereuses que l'on ne rencontre que trop dans les autres Poètes & dans les Philosophes Païens. Justifie-t-on un mal par un autre mal ? On lit ces Poètes, on étudie ces Philosophes, donc on peut lire aussi Lucrece. C'est là où se réduit tout le raisonnement de l'Abbé de Marolles. Mais outre qu'il s'agissoit moins de prouver, ce que personne ne nioit, qu'on lisoit ces anciens Auteurs, que de faire voir qu'on pouvoit les lire indifféremment; il est certain que la plûpart des vérités contestées par Epicure, ne le sont point par les autres Ecrivains que notre Auteur apporte en exemple, & qu'elles sont même établies dans leurs écrits. Qu'il y ait beaucoup d'ouvrages anciens & modernes, où les dogmes que le Philosophe s'efforce de renverser, soient démontrés solidement, cela ne fait rien encore à la question. On ne conclura pas que l'on doit s'empoisonner, parce que l'on peut prendre du contrepoison. Je ne nie pas qu'il n'y ait des personnes sensées à qui la lecture de Lucrece ne fera pas nuisible, qu'il y en a même qui peuvent le lire utilement; mais l'Abbé de Marolles ne le prouve point; son Discours ne montre que le peu de

TRADUCTIONS DE
CATON ET
DE LUCRECE.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

Pag. 63. &
64.

justesse de son esprit : c'est tout ce que je voulois vous faire remarquer.

Jean Albert Fabricius dit dans le tom. II. de sa Bibliotheque grecque qu'il parut en 1677. une traduction de Lucrece en vers françois, & qu'il ignore le nom du Traducteur. C'est encore l'ouvrage de l'Abbé de Marolles; & quoique rare, il n'en est pas plus digne d'être recherché. C'est une Paraphrase languissante & prosaïque, dont la versification est dure, plate & entortillée : le texte de Lucrece contient sept mille trois cents quatre-vingt-neuf vers; la version en a douze mille trois cents huit : c'est l'Abbé de Marolles qui a fait lui même cette supputation; il n'avoit pas le talent d'être plus concis. Ce fut en 1675. qu'il s'amusa à faire cette traduction sur celle qu'il avoit déjà donnée en prose, & il ne lui fallut que depuis le 28. Novembre, jusqu'au 4. de Mars 1676. pour la commencer & l'achever. Il nous apprend dans sa Préface, que Moliere ayant vû sa traduction en prose, avoit été tenté de mettre d'après elle en vers françois de diverse mesure les endroits du Poëte qui lui plaisoient d'avantage, c'est-à-dire les descriptions, & tout ce qui n'étoit point de doctrine. L'Abbé étoit persuadé que

notre Comique n'avoit ni assez de loisir & de patience, ni même assez de capacité, pour travailler sur les raisonnemens philosophiques de Lucrece. Vous verrez bientôt le contraire.

TRADUCTIONS DE
CATONET
DE LUCRECE.

Après sa Préface, l'Abbé de Marolles a fait réimprimer le Discours qu'on lisoit déjà au devant de la seconde édition de sa version en prose; une longue analyse des six livres de Lucrece, & la vie du Poëte, telle qu'elle étoit dans la premiere édition de la traduction en prose. Les argumens de chaque livre sont pareillement en vers. A la fin de l'ouvrage est une Table des matières, suivie d'un petit discours en prose à *Memimius*; c'est-à-dire, à M. l'Abbé de Catellan, lequel approuvoit toujours, selon l'Abbé de Marolles, les ouvrages que celui-ci composoit, & que le Public s'obstinoit de mépriser.

Malgré les défauts qui se trouvent encore, & même en grand nombre, dans la seconde édition de la traduction en prose de Marolles, quelques-uns la préfèrent pour l'exaëtitude & la fidélité, à celle que Jacques Parrain, Baron des Coutures, nous a donnée en 1685. & qui a été réimprimée en 1708. sans compter l'édition faite en Hollande. Le stile en

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

est pur ; mais on s'attendoit à un ouvrage travaillé avec plus de soin de la part d'un Ecrivain qui avoit médité à loisir la doctrine du Philosophe , dont le Poète expose & développe les sentimens. J'estime mieux ses notes ; quoique sçavantes , elles sont à la portée de tout Lecteur qui n'est pas dépourvû d'intelligence. M. des Cou- tures en a peu donné sur le quatrième livre , & il a eu raison. La matiere qui y est traitée , principalement sur la fin , est trop dangereuse , & offense trop les bonnes mœurs : comme il le dit fort bien après Quintilien , *il y a de certaines choses qu'il est plus séant de supprimer que d'éclaircir*. S'il eût voulu donner plus de jour aux pensées du Poète , il n'eût pû parler qu'un langage fort scandaleux. Il dispute quelque fois , & avec assez d'avantage , contre Gassendi , le Héros moderne de la secte dont Lucrece a expliqué les principes. Mais il auroit dû supprimer la dernière de ses notes sur le quatrième livre. Il y fait trop d'injure aux femmes vertueuses , en pensant que leur sexe ne peut goûter le conseil de Lucrece , de fuir une passion dangereuse , & d'en craindre les suites. Croyoit-il sincèrement leur faire sa cour , en leur demandant pardon pour son Auteur , d'avoir

avancé une maxime si judicieuse, & en les priant de considérer que Lucrece ne parle en cet endroit, que des passions qui doivent faire honte à un honnête homme, c'est-à-dire, tout au plus à un honnête Payen? Car on entend de reste ce que ce langage signifie : & tout ce que M. des Coutures ajoûte pour s'expliquer, loin de le justifier, le condamne.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

La vie de Lucrece est faite avec goût, sa préface contient une bonne analyse du Poëme qu'il traduit, & une idée de sa morale; & il n'a pas de peine à montrer que sur certains articles elle paroît plus pure que celle de quelques autres Philosophes, même de Platon & de Seneque. Mais je doute que lui-même ait trouvé dans la méditation de son Auteur, les avantages qu'il y cherchoit, *une ame intrépide, l'art de conserver l'assiette de son esprit parmi l'orage des passions, celui d'assujettir l'impétuosité du tempérament, le secret heureux de mépriser les cruautés & les bizarreries de la fortune,* dont il dit, qu'il avoit senti les atteintes dans un âge qui marquoit l'injustice de cette aveugle, & dont il pressentoit la suite de ses fureurs : c'est folie de vouloir transporter à la Philosophie humaine des droits qui n'appartiennent qu'à la Reli-

TRADUC-
TIONS DE
CATONET
DE LUCRE-
CE.

gion. M. des Coutures ne l'a que trop éprouvé lui-même dans la suite de sa vie.

Je ne sçai si c'est l'estime que l'on fit de sa traduction qui empêcha M. de Silvecane de nous faire part de celle qu'il avoit faite, dit-on, en vers françois. Lucrece bien rendu en vers, eût pû acquérir des graces que la prose n'est pas toujours capable de présenter. On en a un exemple dans le commencement du premier livre, qui a été versifié avec tant de noblesse, par le sieur d'Hesnault, si connu par son Sonnet de l'avorton, & par quelques autres Poësies. C'étoit un des hommes de son tems, qui tournoit le mieux un vers. M. Despreaux en convenoit; & quand on lui demandoit pourquoi donc il en avoit parlé avec mépris dans le troisiéme chant de son Lutrin, & dans sa neuviéme Satire, il répondoit qu'au lieu d'Hesnault (qu'il écrit mal Hainaut) il avoit mis d'abord Boursault, & ensuite Perrault. Mais que s'étant reconcilié depuis avec eux, il leur avoit substitué Hesnault, qui étant mort dès 1682. étoit hors d'état de former aucune plainte. C'étoit une fort mauvaise raison: le mérite doit conserver après la mort les droits qu'il avoit lorsqu'il brilloit. Une preuve du talent de M. d'Hesnault,

M. de la
Mr. . Pref.
du Recueil de
Pièces choi-
sies, tant en
prose qu'en
ve.s.

Brossette,
notes sur la
neu. Sat. de
Dc.pr.

pour la versification , c'est que Madame Deshoulières apprit de lui les finesse de cet art ; & qu'à en juger par l'Ecolière , on doit concevoir une grande opinion du Maître.

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE.

Le seul morceau qui nous reste de sa version de Lucrece , supposé qu'il en ait fait davantage , en est une preuve encore plus sensible. M. de la Monnoye a eu raison d'en orner son *Recueil de Pièces choisies tant en prose qu'en vers* , imprimé en 1714. mais il s'est trompé en le donnant comme une pièce qui n'avoit encore été vûë que manuscrite. On la trouvoit déjà dans le tome second d'un *Recueil de Pièces curieuses & nouvelles* , publié à la Haye dès 1694. elle a été réimprimée pour la troisième fois , à la Haye , dans le quatrième tome du Journal littéraire. Je compte presque pour rien la traduction de deux morceaux sur le Mont-Etna , tirés , l'un du premier livre de Lucrece , l'autre du sixième , que l'Abbé de Marolles a mis en vers françois. Ils ne valent pas mieux séparés que réunis à sa traduction complete de ce Poëte dont j'ai parlé. Si vous avez quelque attrait pour les lire , vous les trouverez dans la premiere partie de sa traduction en vers de toutes les œuvres de Virgile , & à la suite de ses

TRADUC-
TIONS DE
CATON ET
DE LUCRE-
CE

considérations sur la critique de l'Enéide du Comte de Jussac, où il y a de plus la traduction, aussi en vers, des soixante-onze premiers vers de Lucrece. Ces trois morceaux ne vous ennuieront pas au moins par leur longueur.

On aimeroit mieux posséder la traduction de Lucrece que Moliere avoit faite dans sa jeunesse. Mais si le récit de M. de Grimarest est véritable, l'ouvrage est perdu pour toujours, l'Auteur l'ayant lui-même jetté au feu dans un mouvement de colere contre un Domestique qui en avoit déchiré un cahier, sans sçavoir ce que c'étoit. On assure qu'il avoit lû sa traduction à M. Rohault, célèbre Physicien, & que celui-ci en avoit été très satisfait. Pour donner plus de goût à cette version, Moliere avoit, dit-on, rendu en prose toutes les matieres philosophiques; & il avoit mis en vers les belles descriptions du Poëte Latin. Ce récit ne s'accorde pas, comme vous le voyez, avec celui de l'Abbé de Marolles, que je vous ai rapporté plus haut.

Grimar. vie
de Mol. 311.
312.

On dit dans les notes sur la deuxième Satire de M. Despreaux, que ce dernier étant en 1664. chez M. du Brouffin, avec M. le Duc de Vitry, & Molière, celui-ci

celui-ci y devoit lire sa traduction de Lucrece ; mais qu'après avoir entendu la lecture de la Satire que M. Despreaux lui adressoit , il ne voulut plus lire ce qu'il avoit promis , craignant que cette version ne fût pas assez belle pour soutenir les louanges qu'il venoit de recevoir.

TRADUCTIONS DE
CATON ET
DE LUCRECE.

M. Fréron ci-devant Jésuite , fait toujours espérer une nouvelle traduction du Poëme de Lucrece , à laquelle on assure qu'il a mis la dernière main depuis longtemps. On peut juger du soin avec lequel elle est faite , & du stile de l'Auteur , par la description de la peste , tirée du sixième livre , que l'Abbé des Fontaines a insérée dans ses Remarques sur le troisième livre des Georgiques de Virgile. La nouvelle traduction doit être enrichie de notes choisies , soit pour éclaircir le Poëte , soit pour en réfuter les opinions dans plusieurs points essentiels.



CHÂPITRE IV.

*Des Traductions de Catulle , & du
Pervigilium Veneris.*

TRADUC-
TIONS DE
CATULLE.

*Maff. de gli
Scritt. Veron.*

Lettre de M.
Duguet sur
l'étude des
Humans.

CATULLE, né à Verone , d'une famille distinguée , comme M. le Marquis Scipion Maffei le prouve , ne ressemble à Lucrece son contemporain , ni pour le génie , ni pour le stile , ni dans les matieres qu'il a traitées. Quoique Lucrece passe ordinairement pour un impie , l'on peut apprendre dans son Poëme beaucoup de choses curieuses , & je vous crois d'ailleurs trop éclairé pour vous laisser surprendre par ses faux raisonnemens en matiere de Religion. Pour Catulle il est trop tendre , & la passion qui l'enflame est trop contagieuse. Elle peut allumer , sur tout dans le cœur des jeunes gens , un feu qui ne pourroit peut-être jamais s'éteindre. Je ne sçai donc si l'on peut permettre à qui que ce soit de lire ses vers , quoiqu'une élégante simplicité & des graces naturelles , en fassent le caractère.

Je ne puis pardonner à l'Abbé de Ma-

rolles d'avoir pensé autrement, & moins encore de s'être imaginé qu'il pouvoit innocemment s'occuper à traduire un Ecrivain qui a deshonoré la délicatesse de son génie, par une impudence vraiment cynique. Catulle est cependant celui qui pourroit lui en vouloir le plus de mal, s'il pouvoit être encore sensible à la maniere dont ce Traducteur l'a défiguré. Sa plume pesante & mal taillée n'étoit point faite pour nous rendre un Poëte, qui par l'élégance de la sienne, s'étoit acquis l'amitié & l'estime des beaux esprits qui étoient pour lors en grand nombre à Rome. Si l'Abbé de Marolles se fût mieux connu, il n'eût pas eu tant de docilité pour l'ami qui le sollicita d'entreprendre de devenir l'interprète de ce Poëte; il ne l'eût pas trompé en s'imaginant qu'il étoit capable de le mettre à portée par sa traduction, d'en connoître le vrai génie; & s'il eût été plus instruit de ses devoirs, quand il auroit eu les talens qui lui manquoient, il n'en eût pas fait un si mauvais usage.

Mem. de
Marolles p.
195.

Il seroit à souhaiter cependant que sa traduction en prose de Catulle, enfantée & publiée en 1653. fût la seule que l'on eût de ce Poëte en notre Langue; elle seroit peu de mal, parce qu'il seroit rare

TRADUC-
TIONS DE
CATULLE.

de trouver quelqu'un aujourd'hui qui eût assez de patience pour la lire. Le Prince Edoüard de Baviere, Comte Palatin, avoit ou peu de goût, ou beaucoup trop de politesse, quand il remercia si obligeamment l'Abbé de Marolles de lui avoir dédié son ouvrage. Les remarques qui l'accompagnent ne pouvoient le dédommager de l'ennui que cette traduction devoit lui causer. Ou embroüillées, ou triviales, elles chargent le livre sans lui donner plus d'agrément, ou le rendre plus utile. On aimera beaucoup mieux celles qui sont dans le Mercure de Trevoux, des mois de Septembre & Octobre 1708. Elles éclaircissent fort bien quelques épigrammes du Poète ; on peut regretter de n'en pas avoir davantage de la même main.

L'agrément que la traduction de Marolles n'offre point, feu M. de la Chapelle a cru pouvoir le donner en mettant les Poësies de Catulle en vers François, & en les enchaissant dans une espece d'histoire galante de ce Poète, grossie de quelques anecdotes amoureuses, vraies ou supposées, de la Cour d'Auguste, & des amis de Catulle. Cet ouvrage, qui est plus un roman qu'une histoire, est un fruit de la jeunesse de l'Auteur ; mais

que celui-ci n'a pas crû indigne d'être avoué dans un âge plus avancé. Tout ce qui est en prose, est assez délicatement tourné: c'est un tissu d'avantures où l'on s'écarte, le moins qu'il est possible, de la vraisemblance, & dont le récit peut plaire à ceux qui aiment des lectures aussi dangereuses que frivoles. Mais la versification en est presque par tout fort négligée. Le seul éloge que l'on pourroit peut-être accorder à M. de la Chapelle, c'est d'avoir au moins adouci, ou retranché même quelquefois, ce qu'il y a de trop emporté dans les débauches amoureuses du Poëte, & d'en avoir banni ce libertinage indécent, qui a fait dire au Pere Vavasseur, Jésuite habile, que Catulle étoit, à cet égard, un esprit rustique & grossier. Mais en vérité il est fâcheux de n'être loué, que parce qu'on n'a pas fait tout le mal qu'on pouvoit faire.

La meilleure édition de cet Ouvrage, est celle que l'Auteur publia lui-même en 1700. avec ses pièces de Théâtre. Ses *Amours de Catulle* avoient été attribuées dans quelques éditions précédentes à M. de la Chapelle, à qui nous devons l'histoire des Campagnes de Nortlingue & de Fribourg, & qui est mort Inspecteur des beaux Arts, sous M. de Villa-

cerf, Surintendant des bâtimens ; & dans d'autres, à Chapelle, Auteur de quelques écrits ingénieux fort connus. C'est à l'occasion de cette dernière méprise, que l'Abbé de Chaulieu fit cette épigramme fatirique, qu'on lit dans une édition de ses poésies faite en 1724.

Lecteur, sans vouloir t'expliquer
Dans cette édition nouvelle,
Ce qui pourroit t'alambiquer
Entre Chapelle & la Chapelle :
Lis leurs Vers, & dans le moment
Tu verras que celui qui si mausadement
Fit parler Catulle & Lesbie,
N'est pas cet aimable génie,
Qui fit ce voyage charmant,
Mais quelqu'un de l'Académie.

M. de la Chapelle étoit en effet de l'Académie Française. Avant lui l'Abbé de Marolles avoit déjà traduit en vers, quelques pièces de Catulle, entr'autres le Poëme des nêces de Thétis & de Pelée, ouvrage ingénieux ; mais qui rampe extrêmement dans cette traduction dont l'Auteur a jugé à propos de grossir celle qu'il a faite en vers françois de toutes les œuvres de Virgile. M. le Gendre qui a traduit aussi depuis le même poëme en vers, a beaucoup mieux saisi le génie du Poëte. S'il y a dans sa traduc-

tion quelques vers foibles ou profaïques, on peut dire qu'en général, sa versification est aisée, & que son expression est pure & élégante. Cette version a été imprimée à Lyon en 1701. in-12. M. le Gendre, par une lettre tournée délicatement, l'adresse à une Dame qui l'avoit sollicité de l'entreprendre, & qui l'avoit prié de l'achever malgré la répugnance de l'Auteur. Cette traduction est suivie de quelques notes qui ne sont point inutiles. La cinquième élégie de Catulle, traduite en vers par le Président Nicole, est plus une paraphrase qu'une traduction; de même que le *Moineau de Cloris* par M. Richer, n'est qu'une imitation du même Poète. Cette imitation est à la suite des *Heroïdes* d'Ovide, traduites en vers françois par M. Richer. La traduction de plusieurs pièces du même Catulle, par l'Auteur anonyme des *nouvelles Poësies amoureuses, galantes & récréatives*, paroît plus litterale; mais on n'y retrouve ni le génie de notre Langue, ni celui du Poète Latin. Ce que vous aurez pû lire encore du même Poète dans les *Lettres* du Comte de Buffry Rabutin, & dans un *Recüeil d'épigrammes* des Poètes anciens & modernes, traduites du latin en vers françois, par le sieur

TRADUC-
TIONS DE
CATULLE.

Collet, Tr.
de l'ép. n. 16.
& 17.

Dufour, Médecin, est aussi plus imité que traduit.

Les sentimens tendres, les pensées galantes plaisent beaucoup à ces différens Traducteurs ; & plusieurs d'entr'eux n'étoient pas de l'avis de Guillaume Colletet, qui pour l'épigramme, mettoit Catulle fort au-dessous de Martial. Outre que dans cette préférence Colletet consultoit son propre goût, il est certain qu'il avoit pour lui les décisions de plusieurs Scavans d'un grand nom, à qui il croyoit devoir déferer. Je ne vous rapporte point ni leurs raisons, ni les siennes : vous pouvez les examiner vous-même dans les articles 16. & 17. de son Traité de l'épigramme.

Une des qualités qu'il donne aux épigrammes de Catulle, c'est d'être *Doctes*. Catulle lui-même a été honoré de cette qualité, & plusieurs Critiques se sont donné beaucoup de peine à rechercher pourquoi elle lui a été déferée, sur tout par les Anciens. M. de la Monnoye dit néanmoins qu'il ne sçait parmi ceux-ci, qu'Ovide & Martial qui lui en ayent fait honneur ; & il y a tout lieu de croire que la commodité du vers y a beaucoup contribué, puisque l'on ne cite aucun Ancien qui, en prose, l'ait appelé Docte.

Notes sur
les jug. des
Sav. t. 4.

Quelles sont en effet les rares productions de son érudition? Le critique Barthius, & en dernier lieu le Marquis Scipion Maffei qui insiste trop sur ce point, ne les font presque consister que dans quelques traductions de vers grecs, en vers latins, & dans quelque connoissance de la Mytologie: il n'y a pas là, ce semble, de quoi tant se récrier. Sans chercher d'ailleurs si loin des raisons de cette épithete, comme le fait M. Baillet, on sçait, selon la remarque de M. de la Monnoye, que le titre de Docte étoit naturellement consacré aux Poètes. On pourroit, s'il étoit nécessaire, en rapporter plusieurs exemples. Voyez ce que dit sur cela Costar dans son Apologie adressée à Ménage: il y soutient avec raison que le mot de Docte en latin, ne signifie souvent qu'un homme fort versé dans l'exercice de son art, de quelque nature qu'il soit.

TRADUCTIONS DE CATULLE.

De gli Scrittori Veronesi p. 3. & 4. édition in-fol.

Jug. des Sav. art de Catulle.

Apol. de Costar p. 56.

On a long-tems attribué au même Catulle, le *Pervigilium Veneris*, Cantique avec un refrain sur les fêtes de Venus, qui se célébroient au commencement du Printems; mais il est certain que l'Auteur en est ignoré, & que l'on ne peut avancer sur cela que des conjectures. Les jugemens des critiques sur ce poème, en-

TRADUC-
TIONS DU
*Peruigili-
um.*

Pref. de la
trad. du *Per-
vig.*

Coniectures
de M. le Pref.
Bouhier sur
le *Peruig.*

lui-même ne sont pas moins partagés. Les uns lui ont prodigué leurs louanges, & ont vanté excessivement ses graces & son élégance. D'autres en ont parlé avec assez de mépris. Le Pere. Sanadon, Jeurite, en avouant que « parmi les pensées délicates & ingénieuses qui y éclatent, on y remarque; je ne sçai quelle affectation d'esprit, qui se sentent un peu de la décadence du bon goût, ne laisse pas de dire que c'est un *chef-d'œuvre* digne d'être admiré; ; comme si l'on pouvoit élever si haut un ouvrage où se trouvent les imperfections qu'il est forcé de reconnoître en celui-ci. C'est la réflexion de M. le Président Bouhier, qui a fait sur ce petit poëme de sçavantes & judicieuses observations.

Cet illustre Magistrat remarque que d'autres Critiques, rendant justice à quelques endroits de cette pièce, ingénieux & bien tournés, ont apperçu dans le reste des tours vicieux & peu naturels, beaucoup de paroles, qui souvent ne signifient rien, des constructions entortillées, & une répétition fastidieuse de la préposition *de*, dans des phrases où elle n'est point nécessaire. Ils y ont vû des expressions qui n'étoient pas du bel usage chez les Romains. De

cette diversité de sentimens, il résulte que tandis que les partisans du *Pervigilium*, en font l'Auteur à peu près contemporain de Cicéron & d'Auguste, d'autres soutiennent qu'il n'est tout au plus que du tems de Néron, & plusieurs, moins favorables encore, le rapprochent jusqu'au siècle de Solin. & de Florus, ou même d'un je ne sçai quel *Luxurius* qui vivoit sous Trasimond Roi des Vandales. Il y a certainement dans ce Cantique des vers favorables aux deux premières époques. M. Bouhier entre sur cela dans un détail qui peut, ce semble, satisfaire les plus difficiles. Il montre qu'une partie de ce poëme mérite les éloges que les gens sensés lui ont donnés, mais que la plus grande partie se sent de la décadence du bon goût, & qu'elle n'a pas le ton des siècles où fleurissoit l'éloquence romaine. Cette différence sensible de stile & de manière, lui a donné lieu de penser que des copistes ignorans avoient confondu & mêlé ensemble deux poëmes très-différens, quoique composés sur le même sujet, & avec le même refrain.

Dès 1713. il proposa sur cela ses conjectures dans deux lettres qu'il écrivit au Pere Oudin, Jésuite, son ami, & celui de tous les gens de lettres. On les im-

TRADUC-
TIONS DU
*Pervigi-
lium.*

Nouv. lit-
ter. t. XI. 2.
part. art. 5.

prima en 1720. dans les Nouvelles littéraires qui se débitoient alors à Amsterdam chez du Sauzet. Mais comme ces lettres ne sont pas entre les mains de tout le monde, & que d'ailleurs on y infera des choses qui ne sont pas de l'Auteur, ou sur lesquelles il avoit depuis changé de sentiment, il crut devoir mettre ses conjectures dans un nouveau jour, lorsqu'il fit imprimer en 1737. le Texte du *Pervigilium Veneris*, avec plusieurs autres écrits des Anciens qu'il avoit traduits, ou imités en vers françois.

Sans entrer sur ses pas, dans des discussions qui pourroient perdre de leur force, en les abrégeant, je me contenterai de vous dire que le sçavant Critique distingue dans le petit poëme, tel que les Editeurs nous l'ont donné, deux Hymnes de même espece; l'un est composé de 22. vers, & d'un stile simple & élégant, qui porte les marques de son antiquité. Il attribue l'autre qui est de soixante-dix vers, au Poëte Florus qui vivoit du tems de l'Empereur Adrien; & il fonde ses conjectures tant sur l'autorité d'un manuscrit qui contient le *Pervigilium*, que sur une conformité palpable entre les expressions les plus singulières de ce second Poëme, &

quelques-unes d'Apulée; ce qui prouve , selon lui , que l'Auteur du second poëme étoit contemporain de ce Philosophe , & peut-être son compatriote. Ces conjectures développées & maniées avec cette sagacité qui brille dans tout ce qui est sorti de la plume de ce sçavant Magistrat , m'ont paru porter avec elles une lumière si vive , qu'elles doivent éclairer & convaincre les plus prévenus.

Dans la première édition de ces conjectures , M. le Président Bouhier s'étoit contenté de donner le texte des deux hymnes , tel qu'il pense qu'il doit être partagé. Mais dans l'édition de Paris de 1738. il a permis que l'on inferât la traduction ou imitation de ces deux Cantiques qu'il avoit faite en vers François , & qui se trouvoit déjà répandue dans les mains de ses amis. Toutes les idées du texte latin y sont exprimées avec beaucoup d'élégance. Cette édition contient de plus les remarques de M. de la Monnoye sur le *Pervigilium* , tirées du tome premier du *Menagiana* ; & les observations latines de feu M. l'Abbé de Longueruë sur le même sujet.

Les deux Hymnes , confondus en un , avoient déjà été traduits en vers dans le siècle dernier par l'Abbé de Marolles ,

TRADUCTIONS DU
Pervigilium.

TRADUC-
TIONS DU
Pervigi-
lium.

qui croyoit que ce Poëme n'étoit point indigne de Catulle, & qui y trouvoit lui-même autant de philosophie que de galanterie. Sa traduction fait partie de celle qu'il a faite en vers de toutes les œuvres de Virgile. Il y donne comme une preuve de la fécondité de son génie, d'avoir sçu traduire d'onze façons différentes le refrain repeté dans le *Pervigilium*, sans faire attention que chacune se le dispute en platitude. A la fin d'une addition qui se trouve dans la plûpart des exemplaires de sa traduction de Tibulle en prose, imprimée en 1653. il dit qu'il avoit vû une autre traduction du *Pervigilium*, faite en vers françois par un Seigneur de haute naissance & de grande condition. Il ne nomme pas ce Seigneur, & ne dit point si cette traduction a été imprimée.

La seule version de ce Poëme que nous ayons en prose est celle du Pere Sannadon : elle parut en 1728. avec une ample Préface, & d'abondantes notes, où il s'abandonne à bien des conjectures qui ont paru à M. le Président Bouhier & à d'autres critiques, plus ingénieuses que solides. Il a fait au texte même quantité de corrections & de changemens qui le rendent méconnoissable ; il a changé en particulier la mesure des vers en les par-

nageant en deux, l'un de quatre pieds, & l'autre de trois & demi, au lieu que suivant tous les manuscrits, ce sont de véritables trochaïques de sept pieds & demi. Il a même retranché plusieurs vers sans nécessité; il en a transposé d'autres; & dans quelques-uns il a plus suivi ses idées que celles du Poëte: c'est ce qui a fait dire à M. le Président Bouhier, qui le combat souvent, que le Pere Sanadon *avoit donné en cela un exemple de la plus audacieuse & de la moins judicieuse critique*. Quelquefois aussi sa traduction n'est pas d'accord avec le texte dans l'état même où il a mis celui-ci. Lisez la préface & les notes de l'habile Jesuite, & comparez-les avec les conjectures du sçavant Magistrat, & je crois que sur tous ces points, & sur plusieurs autres, vous ne balancerez point à vous déclarer pour ce dernier.

TRADUC-
TIONS DU
Pervigi-
gilium.



CHAPITRE V.

*Des Traductions des Mimes de
Laberius & de Publius Syrus.*

TRADUC-
TIONS DE
LABERIUS
ET DE SY-
RUS.

Acar. de
Serionne,
disc. sur les
Mimes.

JE vous offre dans Laberius & dans Publius Syrus des Poëtes plus graves & plus utiles pour les mœurs, que Catulle & l'Auteur des deux Hymnes sur les fêtes de Venus. Syrus principalement n'a écrit que pour instruire. Les *Mimes* que Laberius & lui ont composées, étoient originairement de petites pieces comiques, ou qui faisoient partie de la Comedie : elles consistoient d'abord en grimaces & en danses grotesques. Le terme de *Mime*, qui est grec & qui signifie *imitation*, montre que cet art avoit pour objet de bien imiter. On appelloit aussi *Mimes* ceux qui joüoient ces sortes de pieces. L'intérêt ou la jalousie les sépara dans la suite des Acteurs comiques, & ils firent bande à part. Leur but fut de divertir le Public. Pour y réussir, ils joignirent à leurs danses le burlesque de la Comédie, ce qui produisit ce que nous appellons des farces. C'étoient des Scènes imparfaites, sans intrigue, sans liaison, sans dé-

noüement. On vouloit faire rire par le ridicule même avec lequel on imitoit les vices & les défauts des hommes.

Laberius, Chevalier Romain réussit dans ces sortes de pièces. A Rome un homme de naissance qui composoit pour le Théâtre, ne se dégradoit point; mais il ne pouvoit représenter lui-même sans se déshonorer. Jules César ne l'ignoroit pas; cependant il pressa si fortement Laberius de jouer une de ses pièces, qu'il fut contraint d'obéir. Comme c'étoit malgré lui, il en témoigna son chagrin dans le prologue, d'une maniere fort respectueuse pour l'Empereur, mais en même-tems fort touchante. Ce prologue est un des plus beaux morceaux de l'antiquité. L'Abbé de Marolles en a fait disparoître toute l'élégance & toute la délicatesse dans la traduction en vers qu'il en a donnée, avec celle des Catalectes des anciens Poètes. Mais le célèbre M. Rollin nous en a donné depuis une traduction digne de l'original dans le premier tome de son Traité des études, seconde édition. Macrobe nous avoit conservé ce prologue avec quelques fragmens de la piece. Il nous apprend aussi que Laberius outré de dépit d'avoir vû ainsi sa vieillesse déshonorée, voulant s'en venger autant qu'il

TRADUC-
TIONS DE
LABERIUS
ET DE SY-
RUS.

Roll. Hist.
anc. T. 12.

TRADUC-
TIONS DE
LABERIUS
ET DE SY-
RUS.

le pouvoit , fit malignement couler dans la piece quelques traits piquans contre Cesar. Le peuple s'en apperçut, & tourna ses yeux du côté du Prince. Quand le spectacle fut fini, Cesar, comme pour réhabiliter Laberius dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle celui-ci avoit dérogé par trop de complaisance, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles lettres de noblesse. Laberius alla ensuite pour prendre sa place parmi les Chevaliers, mais ceux-ci se ferrèrent de telle sorte qu'il n'en trouva point.

Publius - Syrus, ainsi nommé, parce qu'il étoit Syrien de nation, d'abord esclave à Rome, & ensuite affranchi, devint l'émule de Laberius, & le surpassa, dit-on. Nous n'avons aucune de ses pièces de théâtre, il nous reste seulement un recueil de Sentences en vers iambes & en vers trochaïques rangées selon l'ordre alphabetique, qui ont été tirées de ses comédies, où elles étoient éparfes.

De Serione,
pref. de sa
trad. de Pub.
Syr.

Seneque l'ancien mettoit ces Sentences au - dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les Poètes comiques & tragiques, tant Grecs que Latins : c'étoit beaucoup dire. Seneque le fils les regardoit aussi comme un excellent modele. Il est cer-

tain qu'il y regne en général une saine philosophie. Le Poëte tout occupé de la connoissance du cœur humain, en développe assez bien tous les replis : chaque vers offre quelque précepte utile, propre à réformer les mœurs, à resserrer les liens de la société, & à la rendre plus agréable & plus parfaite. C'est en partie l'éloge qu'en fait M. Acarias de Serionne, aujourd'hui Avocat aux Conseils, qui nous a donné en 1736. une traduction en prose de ces Sentences. Il se regarde comme le premier traducteur de ce petit ouvrage : les Auteurs des Observations sur les écrits modernes, & M. Rollin dans son histoire ancienne, l'ont crû sur sa parole ; ils se sont trompés ; mais je conviendrai sans peine que l'erreur n'est pas importante.

TRADUCTIONS DE
LABERIUS
ET DE SYRUS.

Observ. sur
les écr. mod.
t. 3. hist. anc.
t. 12.

Dès le xvi. siècle on avoit fait plusieurs traductions des Sentences de Publius-Syrus. La Croix du Maine & du Verdier dans leurs bibliothèques, parlent d'une d'elles : c'est celle de Charles-Fontaine, Parisien, qui fut imprimée à Lyon en 1557. in-8°. il y en avoit eu une autre plus ancienne, imprimée aussi à Lyon, chez Benoît Rigaut en 1538. & dont on fit une nouvelle édition à Paris en 1561. le Traducteur ne s'est dé-

TRADUC-
TIONS DE
LABERIUS
ET DE SY-
RUS.

Tr. de la
poës. mor.
n. 23.

signé que par ces quatre lettres initiales J. D. S. M. La Croix du Maine n'a point connu cette édition de 1538. La même année 1561. on vit encore paroître les Sentences de Publius-Syrus en françois. Mais ce n'est qu'une nouvelle édition de la version de Charles-Fontaine. Du Verdier qui l'attribue à un autre, a été trompé par les lettres Ch. P. par où l'on a voulu désigner le traducteur. Guillaume Colletet dans son Discours de la poësie morale, avoit vû une autre traduction imprimée à Paris in-8°. en 1558. en latin & en françois, *pour l'instruction de la jeunesse*. Cette traduction est en prose. Colletet dit qu'elle est fort rustique, & ajoute : qu'il souhaiteroit que quelque plume excellente voulût entreprendre de traduire de nouveau ces Sentences avec plus d'élegance, *puisqu'elles en valent bien la peine*.

Sans paroître avoir été informé de ce souhait, M. de Serionne a tâché de le remplir. Avec sa traduction il a donné le texte suivant l'édition de Bentley, sçavant Anglois, faite sur de bons manuscrits. Il y a ajouté presque tous les vers qui sont dans la dernière édition du Louvre, & qui manquent dans celle de Bentley ; mais il a eu soin, à ce qu'il

prétend , de rejeter les vers qui font des répétitions des mêmes Sentences , ou qui ne renferment pas un sens parfait : ce qui néanmoins n'est pas toujours vrai , puisque l'on trouve dans son édition plusieurs Sentences qui ont le même sens , & qui sont quelquefois exprimées dans les mêmes termes.

TRADUC-
TIONS DE
LABERIUS
ET DE SY-
RUS.

Toutes les pensées de Syrus , quoique détachées , & ordinairement sans aucune liaison entr'elles , n'en sont pas moins dignes d'être lûës & retenues : elles ont de la grandeur , de la solidité & de la délicatesse. Outre la vérité qui satisfait toujours l'esprit , elles ont souvent quelque chose qui frappe , qui surprend. M. de Serionne ne se flatte point qu'elles auront tous ces avantages dans sa traduction : elles n'y ont pas même par tout celui de la fidélité ; il avoue modestement qu'on n'y trouvera pas toutes les graces , les beautés , le sel , l'énergie de l'original ; & il va chercher son apologie ou son excuse dans les *pensées ingénieuses* du Pere Bouhours. Ce Jesuite dit « que ce qu'il y a de plus délicat dans » les pensées & dans les expressions des » Auteurs qui ont écrit avec beaucoup » de justesse & de délicatesse , se perd » quand on veut les mettre dans une au-

TRADUC-
TIONS DE
LABERIUS
ET DE SY-
RUS.

» tre Langue. » D'où M. de Serionne conclut qu'on doit l'excuser si Publius-Syrus souffre quelque dommage dans sa traduction.

On n'en doit pas moins lui être obligé d'avoir mis ceux qui n'entendent point la Langue Latine en état de profiter des belles maximes de Publius-Syrus. Les anciennes traductions sont extrêmement rares ; & quand elles seroient plus communes , qui pourroit se familiariser avec ce langage grossier & barbare dans lequel elles sont écrites ? Le stile de la nouvelle traduction est pur & facile. Je suis persuadé que si l'on en fait une seconde édition , l'Auteur qui a de l'esprit & du goût , s'appliquera à faire un ouvrage plus digne de lui , & du Poëte qui a été l'objet d'une partie de ses veilles. Il dit dans la vie de Syrus tout ce qu'il pouvoit en dire , les anciens nous ayant conservé peu de traits historiques concernant ce Poëte ; & j'avoüe que dans ses notes il éclaircit assez bien quelques Sentences dont le vrai sens ne s'offre pas d'abord à l'esprit. Il a raison aussi d'observer que M. de la Bruyere a répandu dans ses caracteres presque toutes les Sentences de ce Poëte ; les exemples qu'il en rapporte sont sensibles. Mais il auroit pû

étendre davantage son discours sur les Mimes : le peu qu'il en dit est trop superficiel , & laisse trop désirer à un Lecteur à qui cette matiere est inconnuë.

TRADUCTIONS DE
LABERIUS
ET DE SYRUS.

CHAPITRE VI.

Des Traductions de Virgile en vers François.

VIRGILE est celui de tous les Poètes qui a mieux sçu mettre en œuvre l'art oratoire. Il est élégant dans ses termes , orné dans sa composition , grave & varié dans ses pensées , heureux dans ses similitudes , riche dans ses amplifications , juste dans ses exemples , charmant dans ses digressions , persuasif dans ses raisonnemens. Virgile en un mot, est si fort Orateur , que Macrobe ne craint pas de dire qu'il est même plus Orateur que Cicéron. C'est ce qui fait dire à d'autres , que s'il eût pris le parti du Barreau , il n'y auroit eu que Cicéron qui l'eût égalé. Ne devinons point ; & sans prétendre décider du rang que Virgile auroit pû obtenir comme Orateur ,

TRADUCTIONS DE
VIRGILE.

Journ. des
Sçav. Avril
1726.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

contentons-nous de dire avec toute l'antiquité, que les Romains n'ont point eu de plus grand Poète , & qu'il n'a été ni surpassé, ni même égalé par aucuns de ceux qui sont venus depuis. Quelques éloges que l'on ait donnés à Homere , quelques loüanges qu'il mérite en effet, on ne peut nier que l'estime accordée à Virgile n'ait été plus universelle & plus constante , que ce Poète n'ait eu moins de contradicteurs & d'adversaires : & si les traductions qui ont été faites de ses ouvrages en notre Langue , peuvent ajouter quelque chose à son éloge ; si elles augmentent du moins les preuves de l'estime que l'on a pour un Ecrivain, il faut convenir encore que Virgile l'emporte aussi de ce côté-là sur Homere.

Notre poésie n'étoit encore que dans son enfance , lorsqu'Octavien de saint Gelais , qui fut Evêque d'Angoulême , sous Charles VIII. & Louis XII. entreprit de faire parler au sublime & à l'élégant Virgile son langage rude & impoli. Ce Prélat aimoit la poésie , & l'on sçait que l'étude des Belles Lettres & la galanterie avoient fait son unique occupation , avant qu'il eût été élevé à l'épiscopat en 1494. Notre Parnasse étoit alors très-fréquenté. Dès qu'on sçavoit

ſçavoit rimer quelque mauvaife proſe , on prétendoit y avoir une place d'honneur , & il n'étoit pas difficile de l'obtenir dans un ſiècle où de foibles eſſais étoient preſque toujours loués comme des chef-d'œuvres. Saint Gelais joignoit d'ailleurs à la qualité d'homme d'eſprit , une naiſſance illuſtre. Il étoit fils de Pierre de Saint Gelais, Marquis de Monlieu , qui avoit eu du crédit à la Cour , & de Philiberte de Fontenai , iſſuë pareillement d'une bonne nobleſſe. Enfin il fut aimé de Charles VIII. & de Louis XII. c'en étoit plus qu'il ne falloit pour s'attirer des applaudiſſemens , & s'entendre vanter comme un Poète excellent.

Après s'être eſſayé ſur quelques petites pièces , il oſa entreprendre de traduire , non pas toutes les œuvres de Virgile , comme le dit un Auteur récent , mais l'Eneïde ſeulement ; & pour peu que l'on examine ſon travail , on conçoit aſſément qu'il a dû lui coûter peu de tems & de peine. Quand on paſſe par deſſus les difficultés de ſon Auteur , qu'on lui prête ſouvent ſes propres idées , qu'on eſt peu jaloux d'approcher de ſes beautés , d'en rendre toujours le vrai ſens ; de ſ'exprimer en termes clairs & conve-

Jourdan, eſſai
ſur les trad.
des Aut. Lat.
dans la Bi-
bliothèque
Germ. t. 47.

~~_____~~
nables , il ne faut pour traduire qu'une
TRADUC- intelligence médiocre de son Auteur , &
TIONS DE un peu de facilité de génie.
VIRGILE.

Or voilà le caractère de la traduction d'Octavien de Saint Gelais : traduction d'ailleurs trop prolixie , & remplie de mots barbares que de meilleurs écrivains n'employoient déjà plus. Les sept premiers vers latins de l'Eneïde sont rendus par vingt & un vers françois ; & tout le reste est à peu près sur le même ton. Le tour de la versification est tel qu'il seroit à peine supportable dans une mauvaise prose de ce tems-là. Je ne fais pas un reproche à Saint Gelais de n'avoir point observé l'alternative des rimes féminines & masculines ; c'est un défaut commun dans la plûpart des poësies que l'on publioit alors , & vous le verrez encore regner long-tems. Il n'est pas rare de trouver dans Saint Gelais , & dans beaucoup d'autres , six ou huit rimes masculines ou féminines de suite , & qui ont pour l'ordinaire des consonances différentes. Quand il ne tombe point dans ce défaut , on sent que c'est par hazard , & sans y penser. C'étoit néanmoins pour faire sa cour à Louis XII. qu'il hazarda une traduction si barbare : c'étoit , comme il le dit , afin d'avoir quelque chose à lui

présenter qui pût être un gage de son zèle, & du desir qu'il avoit de lui rendre quelque service, *si le pouvoir n'y défailloit.*

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE,

Le seul endroit que j'aye lû avec quelque satisfaction, c'est le *prologue*, c'est-à-dire, l'épître dédicatoire à Louis XII. Saint Gelais y donne à ce Prince des loüanges méritées : il le félicite avec une affection digne d'un bon sujet, sur le recouvrement qu'il venoit de faire du Milanois. Louis XII. reçut avec bonté son présent. Mais le Poëte ne jouït pas long-tems des applaudissemens qu'on voulut bien lui donner. Ce fut vers 1500. qu'il offrit sa traduction au Roi, & il mourut à la fin de 1502. Maître Jean Divry Bachelier en Médecine revit son ouvrage; & il y a lieu de croire que ce fut lui qui le fit imprimer en 1509. C'est un petit volume in-folio en caractères gothiques. L'exemplaire de la Bibliothèque du Roi, que j'ai vû, est sur vélin, avec des figures enluminées. La traduction est en vers de dix syllabes, & dans les éditions de 1529. & de 1540. chaque livre est précédé d'un argument en vers de même mesure, & d'une gravure en bois qui en représente fort grossièrement le sujet principal.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

L'exemple d'Octavien de Saint Ge-
lais fut suivi dans le seizième siècle par
plusieurs de nos Poètes, qui réussirent un
peu mieux que lui, mais si mal encore,
que je suis fort trompé si vous prenez la
peine de vouloir connoître par vous-
même la plûpart de leurs traductions.
Clement Marot, l'ornement de notre
Parnasse sous François I. se contenta de
traduire, ou plutôt d'imiter la première
des Bucoliques. Claude Micard, ou ce-
lui qui a dressé l'avis au Lecteur sous le
nom de ce Libraire, se plaint de ce qu'il
ne s'est pas occupé à traduire toutes les
œuvres de Virgile, *plûtôt que de s'être
amusé à écrire plusieurs choses légères &
de nulle conséquence ; car, ajoute-t-il,
il étoit orné de tel entendement, telle dex-
térité & suffisance à tourner d'une Langue
en une autre, qu'il ne s'en est point trouvé,
ni de son tems, ni encore après lui, qui
l'ayent pû en cela seconder Si cela
fût advenu, je suis assuré que le stile clair
& ouvert de ce personnage, posé le cas
qu'il fût nud & simple, non seulement
seroit agréable, mais inciteroit encore
davantage vos esprits à lire Virgile, à
l'aimer, à l'honorer, à le manier jour
& nuit.*

Virgile mérite en effet ces égards &

cette attention : stile le de Marot , & son génie facile & naturel sont dignes de ces éloges. Ce qu'il y a de vrai cependant , c'est que sa traduction de la premiere Bucolique n'est pas la meilleure de ses pièces , qu'il n'y a pas lieu de croire que Marot eût pû gagner sur lui de contraindre assez son esprit , pour l'assujettir à une traduction de longue haleine , & que son stile n'étoit pas propre à celui de l'Eneïde en particulier. Il est beaucoup plus louable d'avoir connu le genre qui lui convenoit , & de s'y être arrêté. C'est sagesse que de sçavoir connoître la portée de son esprit , & de ne rien entreprendre qui surpasse ses forces.

Je ne doute point néanmoins que si Marot eût voulu se donner la peine de continuer sa traduction , sa versification n'eût eu beaucoup plus d'agrément que celle de Richard le Blanc , qui traduisit les neuf autres Bucoliques , & les fit imprimer en 1555. avec la premiere traduite par Marot. Le Blanc avoit de la capacité , mais peu de goût. Il dédia sa traduction à Marguerite de France , Duchesse de Berri , sœur de Henri II. Cette Princesse aimoit les Lettres , & les cultivoit avec une affection qui lui a fait honneur. Elle recherchoit les sçavans ,

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

leur faisoit accueil , les protegeoit , & se montroit libérale envers eux. C'est une partie du devoir des Grands. De-là tant d'Ouvrages qui lui furent dédiés : de-là tant de fleurs jettées sur son tombeau par les plus beaux esprits de ce tems-là. Le Blanc qui se distinguoit parmi eux , fit sa cour à la Princesse , en lui dédiant sa traduction ; & Marguerite l'en remercia fort obligeamment. Cette version est en vers de cinq pieds , ou de dix syllabes , comme celle de Marot. On ne peut pas dire qu'il ait consulté son amour propre en adoptant celle de ce Poëte : il convient lui-même qu'il en sent la supériorité. La versification de le Blanc est en effet plus dure , elle coule moins aisément , elle a moins de naturel. Mais je crois sa traduction plus littérale , & moins paraphrasée.

Les deux Traducteurs ont des défauts qui leur sont communs : ils employent souvent plusieurs rimes masculines ou féminines de suite ; quelquefois ils les entrelassent sans aucune regle : souvent elles ne sont ni riches ni exactes. L'Abbé de Marolles avoit raison de dire que celui qui feroit maintenant *des vers de l'air de ceux-ci* , n'y auroit pas grande peine , & n'en remporteroit pas aussi grande

Jug. sur les
vieux Trad.
de Virg.

gloire. Le Blanc dans son épître dédicatoire recherche l'origine du poëme Bucolique, & en parcourt les caractères ; mais tout cela est si superficiel, & traité avec si peu d'ordre, que je n'ai pas crû devoir en parler dans le compte que je vous ai rendu des écrits faits sur ce genre de poësie. On auroit dû néanmoins conserver cette épître dans l'édition de la traduction des Bucoliques que Claude Micard donna en 1574. La Croix du Maine dans sa Bibliothèque ne parle point de la première édition. Du Verdier & l'Abbé de Marolles la citent, mais sans l'avoir vûë. Elle est en caractères italiques : le texte latin est imprimé à la marge, chaque éclogue a sa gravure qui en représente le sujet, & à la fin l'on trouve de courtes explications de Géographie, d'Histoire, de Mythologie & de Grammaire.

Le Traducteur étoit déjà connu de Marguerite de France, puisque dès 1552. il lui avoit demandé la permission de lui offrir sa version des Georgiques de Virgile, qui ne put être imprimée qu'en 1554. Le Blanc nous apprend qu'il la fit à la prière & requête d'honnêtes jeunes personnes qui avoient été autrefois ses disciples & auditeurs, & à

TRADUCTIONS DE
VIRGILE.

TRADUCTIONS DE VIRGILE. *la requête de son bon ami Charles l'Angelier, Libraire à Paris. Apparemment que le Blanc avoit enseigné les Humanités, & peut-être qu'il avoit professé dans quelque Collège de notre Université.*

Comme il écrivoit dans un tems où l'hérésie des Calvinistes faisoit de grands progrès en France, & que l'on s'étoit crû obligé d'interdire les traductions de l'Ecriture Sainte en langue vulgaire, à cause de l'abus que les Novateurs en faisoient, il se plaint amèrement dans son épître dédicatoire, de ce qui avoit occasionné cette défense. Sans elle, il proteste qu'il auroit beaucoup mieux aimé s'appliquer à traduire *les divins Auteurs*, qu'à s'amuser à des matieres *qui avoient moins de conformité avec la religion*. Mais en cédant au tems, il ne vouloit point être oisif. Il avoit expliqué Virgile, il se crut en état de le traduire.

A cette occasion, le Blanc fait l'apologie de notre Langue, & montre par l'exemple des Grecs & des Romains que l'on ne devoit pas écrire dans une Langue étrangere. Il ne blâme pas l'étude des Langues sçavantes; il la loue même, & il le devoit. Mais persuadé qu'il faut beaucoup de tems pour les bien appren-

dre , & que peu y réussissent , il regrette qu'on n'employe pas ce tems à perfectionner la nôtre. Il se fâche presque contre les Régens , Précepteurs , Professeurs , & *Interprêteurs des sciences* , qui pour faire entendre à leurs Disciples les Auteurs Grecs & Latins , se servent de la langue même , dans laquelle ces Auteurs ont écrit. C'étoit en effet un abus fort commun alors ; un meilleur goût l'a supprimé depuis long-tems , sur tout dans les Universités de France. Le Blanc fait dans la même épître une peinture de son siècle qui n'en donne pas une idée avantageuse , & qui est une preuve de la sensibilité de l'Auteur sur les maux de sa patrie , principalement par rapport au tort qu'ils faisoient aux Lettres. Sa traduction des Georgiques fut réimprimée avec celle des Bucoliques en 1574. & depuis encore en 1578.

Avant lui , Guillaume Michel , dit de Tours , avoit travaillé sur le même Poëte. J'ai fait des recherches inutiles pour découvrir quelques traits qui puissent faire connoître qui étoit ce Traducteur. La Croix du Maine & du Verdier se contentent de le nommer , & de donner une liste assez imparfaite de ses ouvrages. Tout ce que Michel dit de lui ;

même , c'est qu'il étoit lié d'amitié , & peut être attaché par quelque emploi , à *Pierre Marie , bien mérité Avocat au Parlement , & Prieur Commendataire du Prieuré de la Voulte*. Ce fut à sa priere qu'il traduisit les Georgiques de Virgile en vers de dix syllabes , & qu'il les *moralisa* en prose. Cet ouvrage parut dès le commencement de l'an 1519. en caracteres gothiques. Son *Epître par maniere de préambule , s'adressant à tous humbles Lecteurs* , est un éloge fort rustique de la vie champêtre & des travaux de la campagne. Elle est suivie d'une seconde Epître , à *Maître Pierre Marie*. Michel y fait l'éloge des Géorgiques , & l'aveu de son incapacité pour bien les rendre en françois. Je ne crois pas qu'il en fût fort persuadé : il s'humilie trop souvent ; il parle trop fréquemment des peines que ce travail lui a coutées , des soins qu'il s'est donnés pour rendre sa traduction utile & agréable. Elle n'a certainement aucun de ces avantages. Octavien de Saint Gelais écrivoit , si on l'ose dire , élégamment , en comparaison de ce nouveau Traducteur , dont le langage presque inintelligible , fait demander à chaque page , s'il a voulu écrire en François.

« C'est une étrange chose que la Poë-
 » sie de ce tems-là , dit à cette occasion
 » l'Abbé de Marolles , & il y a sujet de
 » s'étonner qu'il se soit trouvé depuis des
 » gens d'esprit capables de donner des
 » éloges à ces sortes d'ouvrages. » Je
 m'en étonne aussi : mais je ne voudrois
 pas ajoûter avec lui , « que l'on pourroit
 » affirmer , que la plûpart de ces vieux
 » Poètes avoient l'esprit aussi mal tourné
 » que leurs misérables vers. » Ces vieux
 Poètes écrivoient selon le goût de leur
 tems , & faisoient le moins mal qu'ils pou-
 voient. Le goût est purifié , les esprits
 sont mieux cultivés , c'est un avantage
 dont nous devons profiter. Mais parce
 que nous sommes riches , devons-nous
 insulter à l'indigence de ceux qui ont vé-
 cu avant nous ? On avoit alors peu de
 bons modeles , l'on n'en trouvoit point
 de parfaits , doit-on être surpris de ne
 voir que des copies si défectueuses ? Il se
 peut faire que Michel fût , même pour
 son tems , un écrivain du commun , & je
 ne ferai pas l'apologie d'un Auteur que
 je n'ai lû qu'avec un extrême dégoût :
 mais je me garderai bien d'en conclure
 que lui & tous les autres Poètes du mê-
 me tems avoient *l'esprit mal tourné*. L'Ab-
 bé de Marolles qui n'a été qu'un écrivain

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE.

Jugem. sur
 les vieux
 Trad. de
 Virg.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

très-médiocre sous le regne du bon goût, devoit décider avec plus de réserve. Michel avoit au moins de l'ordre dans l'esprit; on le remarque par l'attention qu'il a de couper chaque livre des Georgiques par des argumens clairs & précis qui indiquent chaque matiere nouvelle traitée par le Poète latin, & qui peuvent servir à fixer l'esprit du Lecteur. Outre ces argumens particuliers, chaque livre en a un général tiré d'Ovide, & rendu en vers de même espèce que ceux de la traduction.

Ce qui mérite plus d'être blâmé dans cet Ecrivain, c'est son Epître à Pierre Marie, & son prétendu Commentaire moral sur les Georgiques. Je crois qu'il faudroit excessivement donner la torture à son esprit, si l'on vouloit écrire dans le stile pedantesque & follement figuré que l'Auteur a employé, trouver les comparaisons bizarres que le nom du Prieuré de la Voulte lui fait imaginer, & ce ridicule extravagant qui regne dans toute cette Epître. Le même goût, le même génie se trouve dans l'exposition morale qui termine chaque livre des Georgiques. Chacune de ces moralités a cependant un objet principal, qui est traité d'une maniere assez suivie, & qui ne manque pas toujours de solidité. C'est un ex-

posé succinct des caractères des quatre vertus que l'on nomme Cardinales, la Prudence, la Temperance, la Force & la Justice. Mais je conviens que le Moraliste s'écarte quelquefois de son sujet, que c'est d'ailleurs un projet bisarre & ridicule de faire une espèce de sermon à l'occasion de chaque livre des Georgiques; de voir dans chacun citer l'Ecriture à tout propos, employer métaphoriquement presque tous les termes de l'agriculture pour exprimer les devoirs de l'homme envers Dieu, le prochain, & soi-même. Virgile ne se feroit pas attendu à un pareil Commentaire. Mais on peut répondre encore, que c'étoit le goût de ce tems-là: il étoit mauvais, mais il ne déplaisoit pas; nous ferions mal de le suivre, alors il ne surprenoit personne.

La traduction des Georgiques n'étoit pas la première que Michel eût donnée de Virgile. Dès 1516. il avoit publié celle des Bucoliques, avec des figures d'un fort mauvais goût, & un Commentaire en prose plus obscur que le texte. Je ne sçai pourquoi l'on a supprimé le nom du traducteur dans les deux éditions qui ont été faites depuis de la même version, l'une en 1529. & l'autre en 1540. *in-folio*, avec l'Enéide traduite par Octavien de

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE. saint Gelais. Cette suppression a fait croire à ceux qui n'avoient point vû l'édition in-8°. qui est fort rare , que l'Auteur de cette traduction étoit inconnu ; & ce n'est que par conjecture que quelques-uns l'ont attribué à Guillaume Michel , pendant que d'autres vouloient qu'elle fût de saint Gelais même. L'édition de 1529. sur laquelle celle de 1540. a été faite , est revûe & corrigée , sans être meilleure. L'une & l'autre est de plus précédée d'un prologue en prose , dans lequel l'Auteur semble faire entendre qu'il enseignoit publiquement les humanités. La gravure qui est à la tête de ce prologue dans l'édition de 1529. seulement , représente en effet un homme revêtu d'un habillement convenable à un Professeur , tenant de la main droite un papier roulé , & parlant à une troupe de jeunes gens assis sur des bancs , qui paroissent l'écouter avec attention. La maniere dont l'Auteur s'exprime dans le même prologue , porteroit à croire qu'il avoit aussi traduit l'Enéide , ou du moins qu'il en avoit eu le dessein.

« Afin , dit-il , que nous ne soyons vus
» eslongner de tels offices de bon Pro-
» fesseur , institué avons vouloir descrire
» premierement le Bucolicos stile de Vir-
» gile , secondement ses rurales & méli-

» fiques Georgiques : & tiercement les
 » armes & héroïques faits des plus
 » preux & accomplis qui soient sur la
 » terre. « Mais il y a lieu de croire qu'il
 n'a exécuté qu'une partie de son dessein,
 & que c'est pour le remplir en quelque
 forte que l'on a joint à sa traduction des
 Bucoliques & des Georgiques, celle de
 l'Enéide par Octavien de saint Gelais.

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE.

Jacques Peletier, du Mans, qui avoit
 pû connoître Guillaume Michel, ne s'é-
 tant pas regardé comme exclus du Par-
 nasse, par le mauvais accueil que l'on
 avoit fait à sa traduction de quelques li-
 vres d'Homere, voulut encore s'essayer
 sur Virgile. Mais il ne traduisit que le pre-
 mier livre des Georgiques, qui ne fut pas
 reçu plus favorablement, malgré la pro-
 tection du Cardinal du Bellay à qui il
 l'adressa. Cette traduction fait partie des
 œuvres poétiques de l'Auteur, impr-
 mées en 1547. Peletier a eu raison de
 dire dans son Sonnet qui sert d'Epître dé-
 dicatoire :

D'autant que l'art peut moins que la nature,
 Cet œuvre mien qui fus le vif est pris,
 Est moins parfait, & moins digne de prix
 Que de Maron la divine facture.

Mais en prétendant s'abaisser, il s'élève

ve encore trop. Ce n'est pas seulement parce que l'art peut moins que la nature, que sa traduction est si inférieure à l'original ; c'est parce qu'il n'avoit ni assez de goût, ni assez de connoissance de notre langue, quelque imparfaite qu'elle fût encore lorsqu'il écrivoit.

On crut trouver plus de raisons d'applaudir, dans la traduction de Virgile, dont Louis Des Masures, de Tournai, commença de donner une partie la même année 1547. Cet Ecrivain, premier Secrétaire du Cardinal Jean de Lorraine ; étoit moins mauvais Poëte que Peletier. Peut-être son érudition n'étoit-elle pas plus étendue ; mais il paroît avoir eu le goût meilleur, & le jugement plus solide. Il avoit de l'imagination, & la langue latine & la nôtre lui étoient familières. Plein d'ardeur pour les belles lettres, il témoigne qu'il trouva toujours dans leur étude un soulagement prêt, & une consolation solide, lorsque les maux publics, ou ceux qu'il éprouvoit en sa personne, sembloient devoir l'abatre. Ni ses emplois, ni le nombre de ses envieux dont il se plaint avec modération, ni les traverses qui paroissent lui avoir été suscitées, ne purent jamais le détourner de l'étude.

Le Cardinal de Lorraine qui n'aimoit

pas moins les Lettres , & qui avoit pour des Mafures une confidération particuliere , l'ayant engagé à traduire l'Enéide , il s'y appliqua & fit le premier livre. Son deffein n'étoit pas de le publier feul ; il ne l'avoit gueres qu'ébauché ; il efperoit de le revoir à loisir. Le zele précipité du Cardinal de Lorraine trompa fon eférance ; ayant lû ce premier livre , il voulut le montrer au Roi. C'étoit alors François premier. Ce Prince s'en amufa quelques momens : mais plusieurs Courtifans qui en entendirent la lecture , blâmerent cette traduction avec aigreur. Des Mafures étoit mal avec quelques-uns. Leur censure lui fit de la peine : il convint cependant qu'elle étoit fondée , & ne fe plaignit que de ce qu'ils l'avoient fait avec une vivacité qu'il ne méritoit point , puifqu'ils n'ignoroient pas que c'étoit malgré lui que fon écrit avoit été montré au Roi , & qu'il n'avoit jamais eu la penfée de le laiffer paroître dans l'état informe où il étoit. Il faut croire qu'il avoit réformé cette traduction du premier livre de l'Enéide , lorsqu'il l'a donna en 1547. avec celle du fecond livre. L'Epître dédicatoire au Cardinal de Lorraine eft datée *de la chambre de cette Eminence à l'Ifle Adam , le 26. Avril 1547.* Des Mafures

~~LECTURE~~
 TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE.

Epître de
 Des Maf. au
 Card. de Lor.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

y oublie à la fin la modestie dont il fait profession dans le reste. Après avoir fait espérer qu'il traduiroit toute l'Enéide , il ne craint pas de dire que *la Muse Euterpe lui en a donné l'espérance* ; & c'est moins pour adoucir cette fanfaronade , que pour flatter le Cardinal , son protecteur , qu'il ajoute que *c'est pour l'affection que cette Muse porte au Cardinal , & que la faveur qu'Euterpe & les autres Muses ont promis de lui faire , ne peut être sans fruit.*

Le Poète n'étoit pas fâché que l'on crût qu'il avoit lui-même beaucoup de part aux faveurs de cette Muse. Il s'en explique très-clairement dans son Epître en vers latins à *Panagius Hocedius* , Evêque de Toul , qu'il appelle son Mécène. Ce Prélat étoit Toussaint Hocédi , né à Valenciennes , qui avoit été Secrétaire du Cardinal de Lorraine. C'étoit par-là , sans doute , que des Mafures l'avoit connu. Dans l'Epître qu'il lui adressa , il feint que transporté en songe dans les Champs Elisées , après y avoir entendu la renommée qui publioit dans une nombreuse assemblée les actions glorieuses du Regne de François premier , il vit l'ombre de Virgile , & fut témoin des plaintes que le Poète faisoit de ce que l'on avoit été plus soigneux de faire entendre Homère

aux François, qu'à leur faciliter la lecture de son *Enéide* & de ses autres Poësies : que lorsqu'il eût cessé de se plaindre, jetant les yeux sur lui, il le choisit pour son Interprète. A cette occasion, Des Mafures abusant de la liberté que les Poëtes ont de feindre, fait faire son panégyrique fort au long par le Poëte latin. Il ajoute que Virgile ayant ensuite ôté de dessus sa tête la couronne de laurier qu'il portoit, la mit sur la sienne, & disparut ; & qu'à son réveil, car après un si beau songe il ne pouvoit plus dormir, il s'étoit trouvé saisi de la fureur poëtique, & de l'ardeur la plus vive de faire connoître les Rois & les faits que Virgile avoit chantés. Il répète à peu près les mêmes choses, mais beaucoup moins au long, dans un Sonnet au Roi qui suit cette piece latine.

Un Poëte choisi par Virgile même pour lui faire parler notre langue ! un Ecrivain animé de l'esprit des Muses ! que ne devoit-on pas s'en promettre ! Mais la plume à la main, Des Mafures ne se trouva que ce qu'il avoit toujours été, Poëte très-médiocre, & qui n'en mériteroit pas même aujourd'hui le nom ; versificateur dur & profaïque ; Ecrivain peu délicat. Il l'avoüe lui-même, au moins

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

en partie , dans son Epître au Prince Charles de Lorraine , où parlant plus fincèrement que dans le récit de son rêve poétique , il se peint plus au naturel , lorsqu'il dit :

Non que j'ignore & ne connoisse bien
La pesanteur de ma plume , & combien
Passant en l'air , j'ai le vol peu agile
Pour égaler la trace de Virgile ,
Non pas que j'aye une arrogance telle ;
Que de penser pouvoir à tire d'aîle
Environner tout ce grand Univers ,
En y portant la gloire de mes vers. . . .
Mais si je sens trop débile ma force ,
En ta grandeur je me fie & m'efforce , &c.

Cette Epître au Prince Charles de Lorraine est de l'an 1560. Des Masures avoit passé par bien des épreuves depuis la mort de François premier arrivée le dernier Mars 1547. & celle du Cardinal de Lorraine en 1550. Ses envieux avoient renoüé leurs intrigues , & son attachement au Calvinisme avoit servi de prétexte à leurs persécutions. Il s'étoit vû obligé d'errer assez long-tems ; se plaignant par tout avec amertume que les Sciences étoient ensevelies en France avec le Prince qui les protégeoit ; ou qu'elles n'y étoient plus que méprisées & rebutées. Accablé de la douleur la plus

vive , il alla à Rome ; mais n'y ayant pas trouvé les Sciences plus honorées , il avoit pris , si on l'en croit , la résolution de se retirer en Asie , lorsque le Cardinal du Bellay ranima son courage , & lui persuada de continuer sa traduction de Virgile. Chrétienne de Dannemarck , Duchesse Doüairiere de Lorraine , acheva d'effuyer ses larmes , en lui donnant auprès d'elle & de son fils Charles de Lorraine , le même emploi qu'il avoit eu chez le Cardinal Jean. Rendu alors à sa premiere tranquillité , il continua sa traduction , & publia en 1554. celle du troisiéme & du quatriéme livre , avec celle des deux premiers qu'il fit réimprimer. L'Epître en prose au Prince Charles , qui sert de dédicace , est datée du Palais de ce Prince à Nancy le premier Mai 1551. environ trois ans avant la publication de l'ouvrage pour lequel elle semble néanmoins avoir été destinée.

Pendant qu'il travailloit à la suite de sa traduction , quelques Imprimeurs *meus d'avarice & conduits d'ignorance* , pour me servir des termes que l'on prête à Henri II. ayant réimprimé furtivement les quatre premiers livres , avec un grand nombre de fautes ; Des Mafures s'en plaignit au Roi en lui présentant les quatre

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

livres suivans, & en obtint un Privilege exclusif pour faire imprimer la traduction complete de l'Enéide qu'il étoit sur le point d'achever. Le Privilege, où l'on fait tenir au Roi un langage très-flatteur pour le traducteur, est du 22. Juillet 1557. & la traduction entière des douze livres de l'Enéide parut en 1560. à Lyon, chez Jean de Tournes, in-4°. avec le texte de Virgile à la marge. Cette édition est très-belle : elle est encore adressée au Prince Charles de Lorraine, par une Epître dédicatoire en vers de dix syllables comme ceux de la traduction. Il y a beaucoup de verbiage, & peu de choses. Des Mafures y répète en mauvais vers ce qu'il avoit déjà dit dans l'Epître dédicatoire en prose qui est au devant de l'édition des quatre premiers livres, sur l'origine de la Maison de Lorraine, qu'il fait remonter jusqu'aux tems fabuleux, sur son amour pour l'étude & les avantages qu'il en avoit retirés dans les divers événemens de sa vie. On voit à chaque livre une gravure en bois qui en représente le sujet principal. La traduction est assez fidèle, littérale même autant que le génie des deux langues l'a pû permettre. Il y a cependant des endroits où elle auroit dû être plus resserrée, & qui sentent trop la paraphra-

se. François Habert dans son Epître sur l'immortalité des Poëtes françois, dit que dans l'assemblée des Muses où il feint de s'être trouvé en songe :

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Il fut parlé du gentil Des Masures
Sur l'Enéide en ses graves mesures.

Mais si les Muses ne dormoient pas elles-mêmes, elles ont dû blâmer sa vérification plate & languissante, quoiqu'en apparence aisée & naturelle; ses baillemens fréquens, ses défauts de césure, ses termes bas & rampans, ses tours prosaïques si éloignés du sublime de Virgile. Malgré tant de vices, qui ne seroient pas supportables aujourd'hui, il paroît que cette traduction a été lûe & recherchée dans le seizième siècle. Depuis l'édition de 1560. j'en trouve encore trois autres, une en 1567. une seconde en 1574. & non en 1576. comme l'Abbé de Marolles le dit après du Verdier, & une troisième en 1578. L'Abbé de Marolles qui ne parle point ni de l'édition des deux premiers livres, ni de celles des quatre, non plus que du Verdier & la Croix du Maine qui sont ordinairement ses guides, cite une quatrième édition des douze livres faite en 1606. à Lyon chez Paul Frelon : on

Mar. jug.
sur les vieux
trad. de Virg.

ne dit pas qu'elle contienne rien de particulier.

L'Abbé de Marolles a aussi oublié une traduction de la cinquième Eglogue de Virgile , traduite par Ferrand de Bez , Parisien , imprimée en 1548. avec quelques autres Poësies du même Auteur. Cet Ecrivain a fait honneur à l'Université de Paris dont il étoit Recteur en 1571 ; au College de Beauvais en particulier , qu'il a gouverné en qualité de Principal , & aux Belles Lettres , par son application à les enseigner durant une longue suite d'années. Il n'en étoit pas meilleur Poëte François. Sa traduction de la cinquième Eglogue en vers de dix syllabes , a tous les défauts des autres versions dont je vous ai parlé jusqu'ici. J'ai trouvé moins de contrainte & plus de naturel dans quelques-unes de ses autres pièces. Ce qu'il a écrit sur notre Histoire est encore plus estimé.

Son nom n'est pas cependant fort connu. Celui de Joachim du Bellay , Gentilhomme Angevin , l'est davantage ; mais ce qu'il a traduit de Virgile ne lui a guères fait plus d'honneur. J'ai vu sa traduction du quatrième & du sixième livre de l'Enéide , avec celle du récit de la mort de Palinure , tiré du cinquième livre.

livre. Contemporain de Louïs Des Ma-
sures , non seulement il ne le surpassa
point , on ne peut pas même dire qu'il
l'ait égalé. Il n'avoit vû que les deux pre-
miers livres de la version de celui-ci ;
& il en parle avec estime : c'est , selon
lui , une *version fidèle & diligente*. Pour-
quoi donc vouloit-il en entreprendre une
autre ? Ne vous y trompez pas ; c'est
qu'il croyoit mieux faire. Son amour
propre se décele lorsqu'il dit à son ami
Jean Morel , Gentilhomme d'Ambrun ,
« que quand il déclareroit qu'il ne s'est
» pas si fort éloigné de Virgile , qu'au
» port & à l'accoustrement de cet étran-
» ger naturalisé ; c'est-à-dire de Virgile ,
» il ne soit facile de reconnoître le lieu
» de sa nativité , il croit que les oreilles
» équitables , n'en devroient être offen-
» sées. » Il ne parloit alors que de sa
traduction du quatrième livre , qui parut
seule d'abord en 1552. avec quelques
autres de ses écrits , & qui fut réimprimée l'année suivante. Il comptoit que
celle du sixième livre suivroit de fort
près : il y travailloit sans relâche , mal-
gré ses infirmités , & il l'avoit achevée
lorsque la mort l'enleva en 1560. à la
fleur de son âge. Son ami Jean Morel ,
Seigneur de Grini & du Pleffis-le-Comte,

le hâta de recueillir ce qu'il put rassembler de ses œuvres ; & sur un Privilège obtenu du Roi , à Amboise le 18. Mars 1559. c'est-à-dire , 1560. avant Pâques , il publia ce Recueil à Paris en 1561. L'Abbé de Marolles qui a cru que c'étoit la première édition des Ouvrages de du Bellay , s'est trompé. J'ai vû celle de 1552. & de 1553. mais qui ne contiennent de Virgile , que la traduction du quatrième livre.

Du Bellay avoit d'autant moins de raison de vouloir qu'on le regardât comme un Poëte au-dessus du commun , & comme un bon interprête de Virgile , qu'outre les défauts des autres Poëtes de son tems qu'il n'a pas eu le talent d'éviter , il est tombé dans plusieurs autres qui lui sont en quelque sorte particuliers , & qui sont bien peu d'honneur à son goût. Telle est , par exemple , cette imagination ridicule dont il s'étoit laissé prévenir , que sa traduction seroit *plus agréable & plus énergique* , s'il la remplissoit de mots barbares que notre Langue rejettoit même de son tems , & que l'on a aujourd'hui bien de la peine à entendre ; comme , *porte-ciel, pié-sonnant, porte-lois* ; & beaucoup d'autres , *qu'il avoit forgés* , dit-il , *sur les vocables latins* , comme ,

Cerve, pour Biche, *Gallées* pour Galeres, *isnel*, pour léger, *carrolant* pour dansant, &c. Il croyoit bonnement que ces termes inusités qu'il n'avoit pas cependant *forgés*, comme il le dit, mais que d'autres plus anciens que lui avoient tirés de l'italien, *donnoient de la majesté aux vers*, principalement dans une longue pièce. Il est vrai qu'il vouloit que *l'usage n'en fût point immodéré* : mais avec un peu de justesse d'esprit, il eut compris sans peine qu'on passe toujours les bornes, quand on fait ce qu'on ne doit jamais faire. A la traduction du quatrième livre, il joint la *complainte de Didon à Enée* imitée d'Ovide, la regardant comme une continuation de l'Histoire de la Reine de Carthage, & l'*Epigramme d'Aufone sur Didon*, comme une réparation de l'injure qu'il prétend que l'Episode de Virgile fait à cette Princesse. C'étoit être bien sensible à l'honneur de cette héroïne.

Ces traductions sont en vers de dix syllabes, à l'exception de la complainte qui est sur la mesure suivante :

Comme l'oyseau blanchissant,
Languissant,
Parmi l'herbette nouvelle,
Chante l'hymne de sa mort,

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.Qui au bord
Du doux Méandre l'appelle. . . .

Outre les trois éditions dont j'ai parlé , on en fit une quatrième en 1569. Ce fut Guillaume Aubert , Avocat au Parlement de Paris , qui en prit soin , & qui la dédia au Roi Charles IX. Son Epître est datée de Paris le 20. Novembre 1568. En 1574. il y eut une cinquième édition , dédiée encore à Charles IX. & une sixième en 1584. adressée à Henri III. mais sans autre Epître dédicatoire que celle de Guillaume Aubert , adressée à Charles IX. J'en ai vû encore une septième faite à Roüen , non en 1592. comme le dit M. de la Monnoye dans ses notes sur les jugemens des Sçavans de M. Baillet , mais en 1597. Du Bellay a traduit aussi le *Moretum* , pièce supposée à Virgile : je vous en parlerai ailleurs.

Pierre Thrédéhan , Angevin , n'a pas mieux réussi que du Bellay , dans sa traduction des quatre premiers livres de l'Enéide , & dans celle des Bucoliques & des Georgiques , l'une & l'autre en vers héroïques , imprimées à Genève , in-8°. l'une en 1574. l'autre en 1580. la vie de Virgile se trouve dans la dernière.

Jusqu'à présent nous n'avons point encore vû de traduction complete en vers de toutes les œuvres de Virgile, sortie d'une même plume. Les premiers qui tenterent cette grande entreprise, furent Robert & Antoine le Chevalier, surnommés d'Agneau, freres, de Vire en Normandie. Unis ensemble dans leurs études, ils y travaillerent de concert. Pourvûs d'une assez grande connoissance des langues sçavantes, ils avoient aussi bien étudié la nôtre qu'il étoit possible de le faire alors. Un même esprit les animoit, un même goût les guidoit; & tous leurs contemporains leur rendent cette justice, qu'ils étoient également l'un & l'autre capables de produire quelque chose de plus parfait que ce qui avoit été donné avant eux. Mais ils précipiterent trop leur traduction de Virgile.

Ils disent eux-mêmes dans leur Epître à Henri III. à qui ils eurent l'honneur de présenter leur ouvrage, qu'ils n'y avoient employé que deux ans: c'étoit trop peu. Quelque facilité qu'ils eussent à composer, quelque génie qu'on leur suppose pour la poésie, pouvoient-ils en si peu de tems saisir toutes les beautés de Virgile, & les faire passer dans notre Langue? Je veux bien qu'on

applaudisse au desir qu'ils avoient de se rendre utiles à leurs compatriotes , & au zèle qui les animoit de se prêter au goût du Prince pour les traductions des Anciens ; mais le vrai moyen de satisfaire à l'un & à l'autre , étoit de limer long-tems leur traduction avant que de lui laisser voir le jour. Elle parut en 1582. in-4°. & l'année suivante on la réimprima in 8°. en y joignant le texte latin. La premiere édition est recherchée des curieux pour la beauté de l'impression : c'est à peu près tout le mérite qu'on peut accorder aujourd'hui à cette traduction , malgré les éloges pompeux qui lui ont été donnés par Jean Vauquelin de la Fresnaye , Dorat , du Perron & plusieurs autres.

Le seul de ces éloges qu'on peut avoüer , est que les deux Freres ont mieux réussi que ceux qui les avoient précédés dans le même travail : c'est à ces bornes qu'il faut réduire ce que l'amitié en a pû faire dire de trop favorable à Vauquelin dans ces vers du premier livre de son Art poétique , où après avoir parlé des traductions d'Homere , par Salel & Jamyn , il parle ainsi de celles de Virgile :

Long-tems auparavant , le bon Octavien

De Saint Gelais fit voir le preux Dardanien
En habit de François : & depuis , Des Mafures
Le fit marcher encor sous plus douces mesures,
Mais nos deux Chevaliers , doctes Freres, ont joint
Leurs esprits , & l'ont mis encore mieux en point ;
Et pour être François Apollon même avoïe
Qu'en eux se reconnoît le Cigne de Mantouë.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Vauquelin n'avoit pas consulté Apol-
lon quand il lui a fait faire cet aveu.
Mais il a raison de donner la préférence
à la traduction des deux Freres sur celle
de Des Mafures. C'est déjà un avantage
qu'elle soit en vers héroïques , qui ré-
pondent mieux à la majesté de ceux de
Virgile , sur-tout de l'Enéïde , que les
vers de dix syllabes. Un autre avanta-
ge , c'est que les deux Freres observent
exactement l'alternative des rimes mas-
culines & féminines. Cette exactitude
ne seroit pas aujourd'hui un sujet d'élo-
ge , parce que personne ne s'avise de la
violer : mais alors il étoit ordinaire d'y
manquer. Cette traduction est louable
encore , parce qu'il y a quelques en-
droits qui approchent du sublime & de
l'énergie de Virgile. Mais que de défauts
gâtent ces légères perfections ! Fréquens
hiatus , beaucoup de termes ou impro-
pres ou inusités ; des expressions vicieu-
ses , quelquefois barbares , des tours

obscurs qui obligent en certaines rencontres de consulter le texte pour deviner la pensée du Traducteur. Je ne crois pas que vous exigiez que je vous rapporte des exemples de tous ces défauts ; vous les appercevrez sans peine , si vous vous donnez celle de lire seulement quelques pages de cette traduction.

On trouve au commencement une longue vie du Poëte Virgile , qui n'est pas mal faite. On sent que Robert & Antoine n'ont point épargné les recherches qui étoient nécessaires pour s'en bien acquitter. Ils rapportent ce que les Anciens ont dit à l'avantage de leur Auteur ; & les passages qu'ils tirent des Poëtes ils les ont traduits en vers , de même que les Epigrammes attribuées à Virgile. J'ai vu une troisième édition de cette traduction , faite en 1607. in-8°. à Paris , chez David le Clerc , & imprimée avec soin. Il paroît par l'avis du Libraire , & par quelques vers françois que l'on trouve à la fin de cette édition , que les deux freres, Robert & Antoine , vivoient encore , puisque le Libraire dit que cette nouvelle édition eût été plus exacte , s'ils eussent été à Paris , ou s'il eût eu la commodité de leur envoyer les feuilles à mesure qu'elles s'imprimoient.

Le Cardinal du Perron étoit fort prévenu en faveur de cette traduction des deux Freres : mais il pensoit que l'on pouvoit faire encore mieux, & il n'avoit pas tort. Mlle de Gournay nous apprend qu'il disoit, *Que nos Rois devoient proposer prix à diverses personnes de capacité choisies pour traduire à l'envie les plus dignes Orateurs & Poëtes latins, sur-tout Virgile, afin d'enrichir notre Langue.* Cette idée n'étoit pas mauvaise. Mais sans attendre que ce prix fût assigné, on fit encore mieux de travailler à traduire les Anciens. M. du Perron fut lui-même de ce nombre : il tenta de traduire l'Enéide. Je ne puis vous dire en quel tems il commença de s'y appliquer : il n'y a pas d'apparence que ce fût depuis qu'il eût été élevé aux plus hautes dignités de l'Eglise; il se trouva alors chargé d'un trop grand nombre d'occupations Ecclésiastiques & même Civiles. Quoi qu'il en soit, le courage ou le tems lui manqua après avoir fait une partie du premier & du quatrième livre. Je n'en suis pas surpris, s'il est vrai ce que dit l'Abbé de Marolles, que M. du Perron avoüoit lui-même qu'il avoit employé près d'une année à traduire les six ou sept premiers vers, tant il y trouvoit de la difficulté pour en être satis-

TRADUCTIONS DE VIRGILE.

Ep. de M. de Gourn. à Louis XIII. au devant de ses versions de quelques Pièces de Virg. &c.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Mar. jugem.
sur les vieux
trad. de Virg.

Perron. 2u
mot, Bertaut.

fait. De ce train - là , il lui auroit fallu plus de tems que n'avoit duré le siège de Troye pour achever un seul livre. Aussi ne donna-t-il , de son vivant , que le commencement du premier. Il fut imprimé en 1610. in-4^o. chez Robert Etienne , sans nom d'Auteur , & sans avertissement. Je n'ai point vû d'édition particulière de ce que M. du Perron a traduit du quatrième livre. Mais l'on trouve la version du premier & du quatrième dans le recueil de ses œuvres imprimées depuis sa mort arrivée en 1618. & dans *les délices de la Poësie françoise* qui parurent en 1620. in-8^o. Cette traduction ne déplaît pas encore aujourd'hui : il y a de la force dans la poësie ; le stile héroïque se soutient presque par-tout : la versification ne laisse pas d'avoir , malgré ses défauts , quelque chose de sonore , de grand , de majestueux. On rapporte que quelqu'un ayant dit à du Perron qu'il avoit égalé Virgile pour la diction , *il trouva que cette loüange étoit froide , se persuadant qu'il étoit allé bien au de-là.* Si cela est , son amour propre l'aveugloit trop. Dans le *Perroniana*, on se contente de lui faire dire que *Bertaut faisoit des vers ingénieux , mais que les siens avoient un peu plus de nerf , un peu plus de*

vigueur : cela est plus raisonnable. Mais il faut ajoûter que sa traduction est trop paraphrasée : il lui a fallu 830. vers pour en rendre 425. du premier livre , & 452. pour exprimer ce que Virgile dit beaucoup mieux en 240. Il y a d'ailleurs quelques endroits durs dans sa versification ; des façons de parler peu correctes ; des inversions fréquentes. On sent que la négligence , plus que le vice de la poésie de son tems , l'a fait tomber dans ces fautes , & qu'avec plus d'attention il auroit pu en éviter au moins une partie. Si personne ne l'en blâma alors, s'il ne trouva au contraire que des admirateurs , c'est qu'apparemment l'on fut séduit par la cadence & l'harmonie de ses vers , autant que par la grande réputation qu'il s'étoit faite.

Ce manque d'attention sur des défauts , aujourd'hui si sensibles , fit même qu'on le prit pour modèle , & que l'on crut approcher du sublime de la Poésie , à proportion de ce qu'on pouvoit l'imiter. Il paroît que l'on en avoit encore en partie cette idée lorsque l'Abbé de Marolles donna ses *jugemens sur les vieux traducteurs de Virgile* : car pour s'excuser de ce qu'il s'arrête beaucoup à montrer les défauts de la traduction de M. du Per-

ron , il dit que l'autorité de cet Ecrivain l'y a obligé , & que ce n'est que *de crainte qu'il ne continuât à faire des imitateurs.*

Cette censure de l'Abbé de Marolles m'a paru très juste : c'est en même tems une réfutation de l'apologie que Mademoiselle de Gournay , admiratrice de du Perron , avoit faite des talens poétiques de ce Prélat dans son *Traité de la Poësie* qui sert de préface à son recueil de *versions de quelques pièces de Virgile , Tacite & Salluste.* Mais ce *Traité* lui-même , l'un des plus ridicules ouvrages que l'on ait faits sur cette matiere , plein de métaphores extravagantes , d'expressions ridiculement pompeuses , de vieux mots déjà pros crits , pouvoit - il encore en imposer à quelqu'un , lorsque l'Abbé de Marolles écrivoit ?

Il y avoit déjà long-tems que le peu d'autorité que la Demoiselle de Gournay avoit pu s'acquérir parmi les gens de Lettres , étoit compté pour rien. Quand elle défendoit avec tant de chaleur le Cardinal du Perron , & M. Bertaut , Evêque de Sées , son intérêt propre , autant que son goût , l'animoit dans cette défense. Cette amie de Montagne , qui n'avoit ni le génie , ni le naturel de ce célèbre Ecrivain , ne vouloit rimer

qu'à la maniere de Ronfard , de Desportes , de du Bellay : ils étoient autant ses héros que du Perron & Bertaut , & elle les imitoit plus dans leurs défauts , que dans ce qu'ils avoient d'estimable. De là cette Apologie de ce qu'il y a de moins supportable dans leur poésie : de là cette présomption qui lui fit entreprendre de continuer la traduction des deux livres de l'Enéide que M. du Perron avoit laissé imparfaite , & de traduire le deuxième & le sixième livre. On voit bien qu'elle n'ignoroit pas les regles de notre versification : mais la connoissance des regles ne suffit pas sans le goût & le génie de la poésie qu'elle n'avoit point.

Outre son affectation peu sensée à remplir ses vers de vieux mots , que les bons Ecrivains s'efforçoient de bannir & de faire oublier , & son attention servile à imiter Ronfard , du Bartas , Baïf , Desportes , & quelques autres Ecrivains de cette trempe , l'Abbé de Marolles a raison de remarquer « qu'elle ajoûte enco-
» re de son fonds particulier je ne sçai
» quel goût de métaphores hardies &
» peu justes qu'elle avoit pris de Mon-
» tagne , & qu'elle avoit fort augmenté ,
» croyant avoir trouvé par-là une belle
» invention pour se faire admirer dans sa

Jug. sur les
vieux Trad.
de Virg.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

» mauvaise maniere d'écrire, où elle mê-
» le une certaine dureté qui avoit plû
» dans le tems de sa jeunesse. » Marolles
s'arrête beaucoup sur ces traductions de
la fille d'alliance de Montagne; il rap-
porte un grand nombre d'exemples des
défauts & des beautés qu'il a cru y trou-
ver. Sa critique, en général, paroît bien
fondée; mais il vante quelquefois des
endroits qu'on ne s'aviferoit pas de louer
aujourd'hui.

La Demoiselle de Gournay fit la tra-
duction du second livre de l'Enéide pour
entrer en lice avec M. Bertaut qui avoit
traduit le même livre en vers héroïques :
& afin que l'on pût en faire plus facile-
ment le parallèle, elle fit imprimer ces
deux versions à côté l'une de l'autre,
dans le recueil dont je vous ai parlé,
lequel parut en 1619. « Quelle téméri-
» té ! (dit-elle à ce sujet, en parlant à
» Louis XIII.) « une quenouille attaque
» une crosse, & la crosse d'un Bertaut !
» Mais il est raison que sous un si brave
» Monarque les Dames osent entrepren-
» dre des gestes d'Amazones. » On a pu
lui répondre que ses coups n'étoient pas
fort redoutables. La victoire au moins
parut assez égale des deux côtés. La tra-
duction de Bertaut est un peu trop pa-

raphrasée , mais elle se soutient mieux. Celle de la Demoiselle de Gournay est plus litterale & plus ferrée ; mais elle est plus sèche. La versification du Prélat a quelque chose de plus noble & de plus harmonieux : celle de l'Amazone litteraire rampe davantage , quoiqu'en certains endroits elle s'élève un peu plus que celle de son concurrent. L'une & l'autre ont beaucoup de dureté , de mots impropres , de tours louches & embarrassés. On lit avec moins de dégoût celle de Bertaut , l'autre fatigue & impatiente le Lecteur. Toutes deux ont pu alors faire quelque honneur à leurs Auteurs ; aucune n'en fait à Virgile. L'alternative des rimes masculines & feminines est bien gardée dans l'une & dans l'autre. La traduction de Bertaut imprimée pour la seconde fois dès 1605. dans le recueil des Poësies de l'Auteur , fut réimprimée en 1620. dans une autre édition du même recueil. La version de Mademoiselle de Gournay se trouve dans les différentes éditions de ses œuvres , trop souvent réimprimées , eu égard au mépris que l'on en doit faire , & au peu d'utilité que l'on en peut retirer.

Pierre de Marcaffus , l'un des partisans de cette Demoiselle , mais qui se

TRADUCTIONS DE
VIRGILE.

croyoit supérieur à elle & aux autres Ecrivains dont je viens de parler, malgré l'oubli où la plûpart de ses écrits tomboient presque en naissant, voulut aussi augmenter le nombre des traducteurs de Virgile. En donnant les Bucoliques, il fit entendre qu'il s'étoit déjà essayé sur les Georgiques & l'Enéide, & qu'il pourroit en donner quelque jour la traduction : & sans doute qu'il comptoit que l'on ne manqueroit pas à le sommer de tenir sa parole. Sa traduction des Bucoliques, dédiée à M. de Bassompierre, depuis Maréchal de France, parut en 1621. Il eut la complaisance de n'en faire tirer qu'un petit nombre d'exemplaires, esperant de la faire reparoître dans peu avec les autres œuvres de Virgile. Mais cet essai, quoique peu multiplié, se débita si lentement, & fut si peu goûté, que l'Auteur eut la prudence de ne pas aller plus loin.

Marol. Ibid.
ut supra.

L'Abbé de Marolles qui avoit été de ses amis, voudroit nous persuader que ce mauvais accueil n'avoit pour principe qu'un dégoût formel qu'il suppose que l'on avoit alors pour ces sortes d'ouvrages, & que celui de Marcellus avoit assez de mérite pour s'attirer plus de considération : il s'en prend au caprice du

goût, à une certaine bizarrerie qui domine, dit-il, dans les jugemens que les hommes portent des livres nouveaux; à je ne sçai quelle fatalité, qui est aussi chimérique que son raisonnement. Au lieu de faire le procès à son siècle; que ne s'en tenoit-il au jugement qu'il porte lui même de la traduction de Marcellus, lorsqu'il vient à l'examiner en détail? Apologiste & censeur en même-tems, il lui enleve d'une main l'encens qu'il lui prodigue de l'autre. Ici il se fâche de ce qu'on n'a point applaudi à l'ouvrage de son ami, & là il le représente tel qu'il est réellement; comme un écrit qui pèche également contre les regles de la versification & contre la pureté du langage. En vérité, s'il y a du caprice dans les jugemens des hommes; où en trouve-t-on plus que dans celui-ci? Ce n'est pas mieux raisonner, que de dire que l'on devoit excuser les défauts de la traduction de Marcellus, parce qu'ils étoient communs alors. En étoient-ils moins des défauts réels, qu'un meilleur Ecrivain eût tâché d'éviter? Mais il auroit fallu les appercevoir, & Marcellus n'étoit pas assez clairvoyant. Son amour propre le portoit même à penser qu'il étoit difficile de faire mieux: il parle sur cela dans sa

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Préface avec une confiance qui ne le ce-
de qu'à l'aveugle présomption qui la lui
donnoit.

On ne pourroit l'égalér qu'à celle que
le fameux Desmarets de saint Sorlin,
de l'Academie Françoisé, montre dans
sa *Comparaison de la langue & de la poë-
sie françoise avec la greque & latine*,
qu'il adressa en 1670. non aux Profes-
seurs des Universités : il les recusoit
pour juges à cause de leur amour pour
les Anciens ; mais *aux beaux esprits de
France*, la plûpart peu capables d'enten-
dre ces Anciens dans leur langue origi-
nale. Ce livre est composé de deux par-
ties. Dans la premiere, l'Auteur entas-
se les uns sur les autres, souvent sans
ordre & sans méthode, cinquante raison-
nemens ou frivoles ou peu conséquens,
qu'il croit néanmoins décisifs en faveur
de la supériorité de notre langue & de
notre poësie sur la langue & la poësie
des Grecs & des Romains. Je vous ai
parlé ailleurs de cette premiere partie.
Dans la seconde, Desmarets met sous
les yeux de son Lecteur plusieurs mor-
ceaux, & quelquefois des pièces entie-
res de poësie Françoisé, auxquelles il
oppose, comme pièces de comparaison,
d'autres morceaux & d'autres pièces de

Biblioth. Fr.
t. 1. l. 1.

poësie latine , & il croit bonnement qu'on doit donner la préférence aux pièces françoises. Pour faire triompher notre langue de Virgile même , il traduit en vers françois différens endroits du premier livre de l'Enéide & des six derniers , & on doit lui en savoir gré : il ne pouvoit mieux faire pour mettre entre les mains de ses Lecteurs un arrêt de condamnation contre lui-même , & au désavantage de la cause dont il s'étoit rendu le défenseur.

Outre que Virgile perd dans sa traduction presque toute sa force , son élégance & son naturel , il fait souvent de son original , ce que M. de la Motte a fait depuis de l'Iliade d'Homere : il en retranche ce qu'il lui plaît ; il le découd , pour ainsi dire , souvent même il lui prête ses propres pensées. On ne le blâmera pas d'avoir eu du zèle pour notre langue ; elle le mérite : on l'approuvera , si l'on veut , d'avoir travaillé à la perfectionner & à l'enrichir. Mais y a-t-elle beaucoup gagné ? Desmarets étoit un Ecrivain sans goût & sans délicatesse , qui maltraitoit Homere dont on prétend qu'il n'entendoit point la langue , & Virgile dont il étoit peu capable de sentir les finesse & les beautés. Je n'avance

rien dont son livre ne fournisse beaucoup de preuves ? Avec quelle audace n'y déclame-t-il pas contre Virgile ? Mais ce n'est pas ici le lieu de vous en parler davantage.

N'eût-il pas beaucoup mieux fait d'imiter la prudente retenue de Sarrafin & de George Scudery ? S'ils furent flattés de l'honneur qu'il prétendoit leur faire en les mettant au nombre des Poètes qui avoient fait des pièces comparables aux plus belles des Anciens , pour l'invention & pour la diction , au moins ne s'unirent-ils pas avec lui pour se décrier eux-mêmes , en décrivant ceux à qui on vouloit les égaler. Il y a même lieu de croire que refusant de se parer d'un mérite qu'ils nereconnoissoient pas en eux , ils furent contens qu'on louât seulement les efforts qu'ils avoient pû faire pour approcher de Virgile ; Sarrafin dans les 140. vers qu'il a traduits de l'Episode d'Aristée , pour en orner son Eglogue d'Orphée , & Scudéry dans tout ce qu'il a imité ou traduit du second livre de l'Enéide , dans sa Tragédie de Didon.

Le Président Nicole n'a pas du avoir plus qu'eux la présomption de se comparer au Poète Latin , pour en avoir plus

imité que traduit le quatrième livre de l'Enéide , qu'il donna en 1668. sous le titre des *Amours d'Enée & de Didon*. Il sentoît lui-même qu'il donnoit plus une paraphrase qu'une traduction , puisqu'il convient qu'il a employé 1500. vers pour en rendre 800. de Virgile , & qu'il ne pouvoit nier qu'il n'eût supposé entre Enée & la Reine de Carthage des entretiens dont on ne trouve rien dans l'original. Je pourrois ajoûter qu'il a souvent affoibli le sens du Poète , en prêtant à ces deux héros des sentimens qu'on ne lit que dans nos doucereux Roman-ciers ou dans nos *Opera*, & qu'enfin il y a dans toute sa traduction plusieurs expressions , les unes contraires à la majesté du stile héroïque , les autres peu convenables à la douceur & à la politesse de notre langue.

M. Nicole ne prétendoit pas excuser ces additions qui ne sont que de son invention ; il vouloit encore moins qu'on en fît honneur à Virgile : mais il étoit attaché à ses paraphrases , parce qu'il s'étoit persuadé qu'il n'avoit fait en cela que se prêter au génie des deux langues , & que toute traduction des Anciens un peu littérale ne pouvoit être soufferte en françois.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE.

Telle avoit été avant lui la pensée de Pierre Perrin, qui avoit publié les six premiers livres de l'Eneïde en 1648. & les six autres en 1658. Jamais homme ne donna son ouvrage avec plus de confiance que ce Traducteur Lyonnois, qui se qualifie de *Conseiller du Roi en tous ses Conseils*, & d'*Introducteur des Ambassadeurs & Princes étrangers*, auprès de son Altesse Royale M. le Duc d'Orleans. Fier d'un mérite assez mince, & de l'accès qu'on lui avoit procuré auprès du Prince, il ne craint pas de dire au Cardinal Antoine Barberin à qui il dédia sa traduction des six derniers livres, comme il avoit dédié les six premiers au Cardinal Mazarin, « qu'il lui présentoit la plus
» belle copie du plus bel original en ce
» genre d'écrire qu'ait produit l'ancienne
» Rome; qu'il introduit à la Cour de
» France un fameux Prince étranger,
» non plus avec sa vieille robe à la Ro-
» maine, quoique brillante encore & pré-
» tieuse; non pas avec l'habit barbare &
» négligé dont l'avoient travesti nos an-
» ciens Poëtes; bien moins avec le
» ridicule dont l'avoient deshonoré
» quelques modernes; mais avec la
» pompe & l'élégance de nos habits
» françois: Qu'enfin sa traduction devoit

» beaucoup servir au triomphe de la lan-
» gue & de la poésie françoise , sur la
» langue & la poésie latine. »

Un Disciple de Desmarêts se fût-il mieux énoncé ? Avec de pareilles idées , il n'est pas étonnant de ne l'entendre parler qu'avec un souverain mépris de Richard le Blanc , de Louïs Des Mafures , des freres le Chevalier , & des autres Traducteurs qui l'avoient précédé. Il ne daigne pas même les excuser sur ce que notre langue & notre poésie , alors rudes encore , & mal polies , n'avoient point cette délicatesse & cette pureté que le tems leur a acquises. Si on l'en croit , tous ces Traducteurs n'ont point réussi , *parce qu'ils se sont attachés à rendre les mots & les phrases de l'original , parce qu'aucun d'eux n'a eu le moindre caractère, ni d'habile homme ni de Poète ; qu'ils ont tous été dépourvus d'artifice & de génie : décision folle & présomptueuse , ou qui montre que Perrin ne connoissoit que les noms des Traducteurs dont il parle si mal : il sera toujours ridicule de s'imaginer qu'il n'y a de l'esprit que dans le siècle où l'on vit , & de traiter de barbares & d'ignorans , ceux qui ne nous sont souvent inférieurs , que parce qu'ils n'ont manqué que de l'unique avantage*

qu'ils ne pouvoient se procurer , de vivre dans un siècle plus éclairé & plus poli. Les Grecs du tems de la florissante Athenes , & les Romains du siècle d'Auguste étoient plus équitables. Ils rendoient justice au mérite de ceux qui avoient écrit avant eux : ils ne faisoient pas difficulté de reconnoître qu'ils devoient une partie de leurs connoissances & de l'étendue de leurs lumieres , au génie qui avoit animé leurs prédécesseurs , aux efforts que ceux-ci avoient faits pour se tirer de la barbarie des siècles précédens , & même aux défauts qu'ils n'avoient pû encore éviter.

Perrin n'excepte que le Cardinal du Perron de la condamnation générale dans laquelle il envelope si sévèrement tous ceux qui avoient traduit avant lui quelque partie de Virgile. Mais comme tout lui est bon pour servir son amour propre , il tire encore vanité de ce que du Perron , dont il prise la traduction plus qu'elle ne vaut , s'est rebuté après les premiers essais. Pour lui il a eu plus de courage ; & il veut qu'on admire sa constance. Ses amis , à ce qu'il prétend , lui avoient conseillé de faire plutôt une imitation qu'une traduction de Virgile , de retrancher , d'augmenter , de changer à dis-
cretion ,

cretion, sans trop s'embarrasser de l'ordre, de la suite & du détail des faits, des discours, des récits. C'est-à-dire, qu'on lui avoit conseillé de mettre en pièces Virgile. L'exécution en eût été aisée : il eut suffi de se livrer à son imagination ; mais la peine n'eût pas été grande ; & Perrin vouloit faire croire que son travail lui avoit extrêmement coûté. D'ailleurs, comme il le dit, » c'eût été apporter en France, du nouveau monde, un oiseau curieux, mais » dépouillé de son beau plumage, qui » faisoit tout son ornement, & qui n'eût » rien conservé que sa figure étrangère » & ridicule. Il refusa donc de suivre ce » conseil, pour s'astreindre à une exacte » version, phrase pour phrase, & sens » pour sens, autant qu'il l'a pû, sans cependant se gêner scrupuleusement par » la traduction des mots & des phrases, » lorsqu'elles ne tombent pas dans notre » usage ou dans les règles de notre poésie, ou dans la rencontre des rimes. » Son but a été de conserver le sens de » l'Auteur ; mais en lui opposant de » toute la force de son génie, les expressions françoises qui répondent à la netteté, à la douceur, à la majesté de » celles de Virgile. Lorsque la gravité,

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

» par exemple , l'horreur ou la pompe
» des choses représentées , rend dans le
» vers latin , la diction forte par la fré-
» quence des sons rudes & pesans , il a
» recherché d'appliquer celles de nos
» diction françoises qui font un pareil
» effet à l'oreille. » Par exemple , en
parlant du corps de Priam après sa mort ,
il dit :

Ce Monarque autrefois l'effroi des Potentats ,
La grande masse gît sur la rive ébranchée.

Il exprime ainsi deux vers du cinquième
livre de l'Enéide :

Dans les os fracassés enfonce son éteuf ,
Et tout tremblant & mort en bas tombe le bœuf.

L'Abbé de Marolles rapporte beau-
coup d'autres exemples , dont la plûpart
ne font pas plus d'honneur à Perrin ; ce
qui peut faire une beauté dans le latin ,
n'étant souvent que dureté dans notre
langue : & ce n'est pas le seul défaut de
cette traduction tant vantée par l'Auteur
& par ses amis.

Si l'on y rencontre rarement de ces
vieux mots que Bertaut & du Perron
chérissoient encore , on ne laisse pas
d'y en trouver quelques-uns , comme le
terme , *souloit* , & plusieurs autres qu'une

connoissance plus exacte de notre langue eût rejettés. On y voit beaucoup de phrases Provinciales , que le séjour de Paris , & la fréquentation des Ecrivains polis auroient dû faire perdre à l'Auteur. Souvent il employe des mots terminés par deux voyelles avant d'autres mots qui commencent par une consonne, ce qui est d'une rudesse insupportable & contraire aux premières règles de notre versification ; par exemple , *Ilionée dit : Enée cependant* : & d'autres fois , aussi peu scrupuleux sur les règles de la Grammaire , il les viole dans des points essentiels , pour faire son vers , comme quand il dit , *il fuisse* au lieu de *il fut*. Ses épithètes sont communement , ou mal choisies , ou peu convenables aux personnes à qui il les applique ; comme *l'humble Junon* : attribuant à cette prétendue Déesse une qualité directement opposée à son caractère , qui étoit la fierté , la colere , l'emportement. J'ai trouvé d'ailleurs cent endroits où il se sert d'expressions & de tours qui approchent plus du burlesque que de la gravité du Poëme qu'il traduit Je pourrois encore vous faire observer , qu'il lui est ordinaire de courir après des épithètes que la seule nécessité de la rime lui a fait

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

E ij



chercher , au préjudice de la justesse de l'expression ; de terminer , par la même raison , des vers par des monosyllabes , comme *cy* , *là* , &c. de se servir souvent de participes , sans autre nécessité. Ces défauts ne donnent pas l'idée d'un génie bien facile , ni d'un Poëte fécond : & c'est peut-être ce qui a fait dire ironiquement à M. Despreaux , que

Desp. Ep. 8. Perrin a de ses vers obtenu le pardon.

Sa traduction est parvenue cependant à une seconde édition. Mais je croirois que l'interêt lui a plutôt procuré cette espèce d'honneur , que la nécessité de satisfaire à l'avidité des Lecteurs. L'édition en deux volumes *in-4^o*. dont le premier est imprimé *avec les caracteres nouveaux* , de Pierre Moreau , assez ressemblans à l'écriture , est ornée de belles gravures de Bosse , qui , jointes à la forme des volumes , rendoient cet ouvrage un peu cher. L'édition faite en 1664 . en deux petits volumes *in-12*. étoit plus convenable au commun des acheteurs. On assure dans le titre de celle-ci , qu'elle a été revûë & corrigée par l'Auteur. Mais il est aisé de s'appercevoir que Perrin n'a pas employé beaucoup de tems à cette révision & à cette correction. Les

argumens & les notes sont les mêmes dans les deux éditions : les premiers sont assez bien faits : je trouve peu d'utilité dans les notes ; il me semble qu'elles ne peuvent guères servir qu'à des commençans qui n'auroient encore aucune teinture de l'histoire poétique ou fabuleuse.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS,

Il étoit réservé à Jean Renaud de Segrais, de l'Académie Française, de nous donner une traduction de l'Enéide en vers, qui, sans être à l'abri d'une juste critique, pût se soutenir, & mériter encore aujourd'hui une partie de notre estime. Peut-être avez-vous déjà lû cette Epigramme que M. de la Monnoye avoit envoyée en 1701. à M. Foucault, alors Intendant de la Généralité de Caën, & que l'on avoit attribuée à l'Abbé Testu dans un recueil d'Epigrammes publié en 1720. à Amsterdam :

Notes de M.
de la Monn.
sur les jug.
des Sav. de
M. Bail. t. 5.
p. 400.

Quand Segrais affranchi des terrestres liens,
Descendit plein de gloire aux champs Elysiens,
Virgile en beau François lui fit une harangue :
Et comme à ce discours Segrais parut surpris,
Si je sçai, lui dit-il, le fin de votre langue,
C'est vous qui me l'avez appris.

Cet éloge ingénieux, par un Critique
tel que M. de la Monnoye, est flatteur

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

pour le Traducteur de Virgile , & fait honneur à son ouvrage. M. de Segrain en pensoit plus modestement. Ce n'étoit en quelque sorte que malgré lui qu'il s'étoit appliqué à ce travail : il le jugeoit au-dessus de ses forces. L'inclination qui lui avoit fait donner à la poésie la meilleure partie du loisir de ses premières années , étoit connue de ses amis. Ses petites Pièces leur plurent ; ses Eglogues les charmerent , ils trouverent qu'il y avoit assez heureusement imité quelques endroits de Virgile , & ils l'en félicitèrent. Ce succès redoubla l'affection que Segrain avoit toujours sentie pour ce Poète. Depuis , se trouvant à la campagne , seul & dans un grand loisir , il essaya de rendre en notre langue , le commencement du premier livre de l'Énéide , résolu de n'y plus penser dès qu'il pourroit se procurer un autre divertissement. « Ma première boutade m'em-
» porta , dit-il , en deux jours jusqu'à la
» fin de la tempête , & la facilité que je
» trouvai à faire mal , ou la grande pas-
» sion qui me saisit m'anima tellement ,
» que je me proposai d'achever le pre-
» mier livre ; ce que je fis dans un mois ;
» mais bien résolu d'en demeurer là ,
» & de m'en divertir seulement avec

» mes amis. » Ceux-ci le firent changer de résolution : ils applaudirent à son essai , & l'exhorterent à continuer. Il se rendit ; le second livre suivit le premier d'assez près : le troisième vint ensuite ; le reste se fit avec le tems. Les six premiers parurent en 1668. *in-4°*. Les six autres ne furent imprimés que treize ans après , en 1681.

M. de Segrays fut presque le seul qui trembla sur le sort de sa traduction. Plus il avoit tâché dans sa belle Préface de mettre au jour les perfections de Virgile , plus il sentoit qu'il s'étoit exposé au hazard de découvrir ses propres défauts. « Si un original est parfait , dit-il , c'est » alors qu'il est dangereux d'en donner » une mauvaise copie : & j'ai bien plus » à défendre les imperfections de ma » traduction , qu'à publier le mérite de » l'Enéide. Pour quelques-uns qui ont été » assez hardis d'en censurer quelque par- » tie, tous les Doctes, d'un consentement » universel , le regardent comme le plus » grand chef-d'œuvre de l'esprit humain : » au lieu que je sçai fort bien que ma » traduction , non-seulement ne peut » répondre à une si grande louange , » mais qu'elle me met encore dans une » condition si malheureuse , que si j'étois

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

» assez aveuglé de mon ouvrage pour
» entreprendre sa défense , il faudroit
» commencer par le seul dessein que j'ai
» eu de cette traduction même , qui a
» toujours semblé téméraire aux plus har-
» dis , & impossible aux plus sages. »

L'applaudissement que la sienne reçut ;
ne dut pas le faire repentir de l'avoir en-
treprise. Selon M. Baillet & les auteurs
cités par ce critique « elle étoit suffisante
pour lui faire une grande réputation , &

Jugem. des
Scav. t. 5. p.
400. & t. 3.
p. 181.

» *le confondre avec Virgile dans l'esprit*
» *de tous ceux qui n'ont point d'égard à*
» *la diversité des langues.* M. de Ségrais
» a tâché de renfermer le plus de sens
» qu'il a pu , & en aussi peu de paroles
» que le désir d'être clair , & la con-
» trainte de notre langue , qui ne peut
» oublier les articles , ont pû le lui per-
» mettre. Ce n'est ni une paraphrase , ni
» une traduction entièrement littérale.
» Il a cherché à tenir le milieu , mais
» en s'approchant plus du sens littéral.
» S'il lui est arrivé quelquefois de s'écarter
» un peu ; beaucoup plus souvent l'on
» trouve des vers rendus mot pour mot.
» Enfin il nous a donné l'Enéide com-
» me il a conçu que Virgile l'eût donnée
» lui-même , s'il fût né François & au
» tems où vivoit son traducteur. On y

» reconnoît ce Poëte, non-seulement
 » par le gros de son ouvrage, mais par
 » ses moindres parties; & il le suit de pé-
 » riode en période, aussi-bien que de li-
 » vre en livre. On ne l'a pas cru abso-
 » lument lorsque sa modestie lui a fait dire
 » qu'il n'avoit pas réussi dans les efforts
 » qu'il avoit faits pour imiter la clarté,
 » la facilité & la magnificence de son
 » Auteur. Du moins est-on persuadé
 » qu'il en est le moins éloigné de tous
 » ceux qui ont couru la même carrière. »

L'Abbé Regnier Desmarais dans sa
 Réponse à M. Campistron, lue à l'A-
 cademie Françoisse, parle aussi avanta-
 geusement que M. Baillet, de cet ouvra-
 ge de M. de Segrais, puisqu'il dit que
 sa traduction de l'Enéide étoit pleine de
 la chaste beauté, & de la sage noblesse
 qui regne dans un si excellent Poëme.
 Saint Evremont, quoique moins préve-
 nu en faveur de cette traduction, ne lais-
 se pas d'avoüer, que Segrais a mieux
 trouvé le génie de Virgile, que pas un
 de nos Auteurs; & que quelques graces
 que l'Enéide ait perdues entre ses mains,
 sur-tout par rapport à la beauté de l'ex-
 pression, il ose dire qu'il surpasse de bien
 loin tous ces Poëmes que nos François
 avoient mis jusques-là au jour avec plus

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE
 EN VERS.

Reflex. sur.
 nos Traduc-
 tions, au t. 3.
 de ses œuvres,
 édit. de 1725.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

de confiance que de succès ; qu'enfin sa grande application à connoître l'esprit du Poëte paroît dans cette version. Plusieurs choses doivent modérer aujourd'hui ces éloges. Le stile de cette traduction , quelque réputation qu'elle ait encore , a vieilli : la versification sent d'ailleurs un homme accablé du poids de son entreprise , & qui paroît ne songer qu'à s'en délivrer promptement. Enfin M. de Segrais a violé une des regles que l'on regarde comme essentielles à un bon traducteur des anciens Poëtes ; c'est d'adoucir certaines images & certains détails qui venoient du goût des Anciens pour leur mythologie , & pour leurs cérémonies religieuses. Loin de suivre cette regle , il a quelquefois outré & encheri sur son original. J'en apporte un exemple. Virgile nous dépeignant le Mont Atlas sous la figure d'un homme , dit que sa tête est couverte de pins , & que plusieurs fleuves sortoient de son menton. Ces circonstances pouvoient ne pas déplaire aux Romains : mais il n'y a personne aujourd'hui à qui elles ne paroissent un peu ridicules. Cependant M. de Segrais encherit encore , lorsqu'il dit :

Les pins qu'on voit de loin lui servir de cheveux ;
Sont battus de la pluie & des vents orageux.

De glaçons distilans sa barbe est hérissée :
 Sur son dos spacieux la neige est dispersée.
 Du menton du vieillard les torrens vagabonds
 Tombent blanchis d'écume , & s'élancent par bonds.

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE
 EN VERS.

Est-ce avoir rendu service à Virgile
 que de l'avoir ainsi représenté ?

Un autre défaut que l'on reproche à
 M. de Segrais , c'est de s'être peu mis
 en peine de chercher le vrai sens du Poë-
 te , que la traduction du texte de celui-
 ci rend quelquefois obscur. M. de Fres-
 neuse dans son explication du 435. & du
 436. vers de l'Enéide ,

Memoires de
 Trev. Juill.
 1702. art. 2.

Extremam hanc oro veniam , &c.

en rapporte pour exemple la traduction
 même de ces deux vers , que M. de
 Segrais a rendus ainsi :

Va ma Sœur , prends pitié du mal qui me tourmente :
 Fais pour moi cet effort , j'en mourrai plus contente.

M. de Segrais , dit M. de Fresneuse ,
 a trouvé que dans le latin Virgile parloit
 de *Sœur* & de *mort* : il a aussi parlé de
 mort & de Sœur dans son françois , &
 ne s'en est pas embarrassé davantage.
 Certainement , ajoute le même Criti-
 que , ce grand Academicien a l'épée
 d'Alexandre pour tous les nœuds de
 Grammaire : il ne s'amuse point à les

dénoüer, il les tranche en un instant sans peine & sans façon.

On estime les remarques de M. de Segrais sur chaque livre de l'Enéide. Il y en a qui me paroissent sensées, remplies de réflexions utiles, d'une érudition convenable aux sujets, & à la portée de tout Lecteur. Dans celles qu'il fait sur le troisiéme livre, vous trouverez une table généalogique des Rois de Troye, qui peut avoir quelque utilité pour la connoissance de ces tems obscurs. Au commencement des remarques sur le quatriéme livre, il rapporte une lettre que M. Bochart lui avoit écrite au sujet de l'anachronisme reproché au Poëte sur le tems où il place Didon. Je vous en parlerai ailleurs, de même que de quelques-unes des remarques sur le sixiéme livre, où l'Auteur prouve que Virgile a observé dans son Poëme l'unité & la simplicité d'action. Sa traduction, avec les mêmes remarques, a été réimprimée *in-12.* à Amsterdam en 1700. & depuis encore à Lyon en 1719. *in-8°.* mais l'édition *in-4°.* est la plus recherchée : elle l'emporte beaucoup sur les autres pour l'exactitude, la beauté de l'impression, & celle des gravures.

Segrais avoit aussi traduit les Georgi-

ques, & il se dispoſoit à mettre cet ouvrage au jour lorfqu'il mourut. Quoique des penſées plus ſérieuſes l'occupaſſent alors, comme il convenoit, il ne crut pas que ſa ſituation lui défendît de jeter encore quelque regard de complaiſance ſur un ouvrage qu'il avoit travaillé avec ſoin, & dans lequel il craignoit ſeulement de n'avoir pû rendre toutes les beautés des Géorgiques. Il chargea donc un de ſes amis de le publier, & d'y joindre une Préface, pour ſuppléer à celle dont lui-même n'avoit pû dreſſer que le projet. Mais huit années s'étant écoulées, ſans que l'on eût répondu à une volonté ſi bien marquée, François Parey du Frefne, ci-devant Domefique de M. de Segras, qui avoit une copie de l'ouvrage de ſon Maître, la remit à M. (Hubert) le Tors, qui exerce encore aujourd'hui avec diſtinction la profeſſion d'Avocat au Bailliage d'Avallon. Ce dépôt ne fut point inutile en de ſi bonnes mains. M. le Tors revit le manufcrit qui lui étoit confié, le mit en ordre, rétablit les lacunes en ajoutant quelques vers qui y manquoient, & eut ſoin que l'ouvrage pût voir le jour. Il eſt Auteur de l'avertiffement que l'on y voit, & de l'Epître dédicatoire à la Maréchale de la

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Ferté, qu'il composa au nom du sieur Parey du Fresne, qui étoit entré dans la maison de cette Duchesse. Cet ouvrage posthume de M. de Segrais a paru en 1712. in-8°. avec le portrait de l'Auteur, gravé par Desrochers.

Monsieur le Bas du Coudray, Conseiller honoraire de la Cour Supérieure des Comptes & Finances de Roüen, étoit donc mal informé, lorsque dans l'avertissement qu'il mit au-devant de la traduction des mêmes Georgiques, faite par M. Martin, neveu de Voiture, qu'il fit imprimer en 1708. il assuroit que M. de Segrais n'avoit pas voulu donner sa traduction du même ouvrage de Virgile, *dans la crainte de hâzarder sa réputation.*

On vient de voir le contraire ; mais l'erreur de M. du Coudray nous a été avantageuse. En publiant la traduction de M. Martin pour suppléer à celle de M. de Segrais, qu'il croyoit ensevelie pour toujours dans les ténèbres, il nous a donné un ouvrage estimable. C'est un présent de plus dont notre Parnasse se trouve enrichi.

Selon le portrait que M. du Coudray nous a fait de son ami, celui ci joignoit à des talens singuliers pour la poésie une

grande lecture des Anciens. Mais il n'avoit jamais pû consentir que l'on imprimât aucun de ses ouvrages, & moins encore sa traduction des Georgiques, quoiqu'il en eût été souvent sollicité. Il avoit conservé ces sentimens jusqu'à la fin d'une longue vie, puisqu'il avoit 89. ans lorsqu'il mourut le 24. Juin 1705. « soit comme le dit M. Du Coudray, » que le commerce qu'il avoit lié avec » Virgile en le traduisant, lui eût fait » connoître la difficulté de copier les » graces de ce Poète; soit parce que les » hommes d'un goût aussi délicat & aussi » sûr que le sien, ont une idée si haute » de la perfection, qu'ils ne croient » jamais y être parvenus, & qu'ils ne peuvent jamais être satisfaits de leurs ouvrages, lorsque tout le monde les admire. » C'est dire assez clairement, que les ouvrages de M. Martin étoient admirés de tous ceux à qui il en faisoit part. Resteroit à sçavoir si tous ses amis étoient gens de bon goût, & si leur amitié n'influoit en rien dans leurs éloges.

On jugeroit encore mieux du mérite de cet Ecrivain, *dont les rares talens pour la poésie l'approchent encore plus*, dit-on, *de son illustre Oncle*, que les liaisons du sang, si nous avions ses autres ouvrages

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

que ses amis sembloient faire espérer ; tels que sa traduction françoise de la poétique d'Aristote , faite , comme on l'assure , sur un exemplaire grec , corrigé par un M. du Bos , qui m'est inconnu , qui en avoit suppléé les lacunes par d'autres endroits d'Aristote , & qui avoit éclairci ce traité *par de bonnes notes critiques* : son analyse de l'art poétique d'Horace : sa critique latine de l'Iliade & de l'Enéide , & son histoire des familles Tragiques ; c'est-à-dire des Pélopidés , des Labdacides , & de quelques autres maisons qui ont fourni tant de sujets tragiques au Théâtre. Mais nous en sommes encore à désirer ces Ecrits.

Ainsi parle M. Du Coudray ; & ce que je viens de rapporter d'après lui , paroît bien opposé à la prétention de ceux qui croient que M. Martin Traducteur des Georgiques , est le même qu'Etienne Martin sieur de Pinchêne , qui étoit aussi neveu de Voiture. Car , outre que Pinchêne a tenu une conduite fort différente de celle dont on fait ici honneur à M. Martin , puisqu'il a fait imprimer plusieurs volumes de poésies , comment imaginer que l'Auteur de tant de milliers de vers , qui semblent tous faits en dépit des Muses , puisse l'être d'un ouvrage dont M.

Du Coudray nous donne une idée si avantageuse, & si vraie en même tems? Ce n'est cependant qu'une difficulté que j'objecte : j'en attendrai la solution de ceux qui peuvent avoir sur ce fait des éclaircissemens que je n'ai pas.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

La traduction du quatrième livre de l'Enéide qui parut en 1670. pour être aussi un ouvrage posthume, n'en a pas moins mérité de grands éloges. Gilles Boileau de l'Académie Française, frère aîné de M. Despreaux, en est l'Auteur. Il étoit mort l'année précédente, âgé seulement de 38. ans. Il avoit du goût pour la poésie ; il se plaisoit à la cultiver ; mais son stile n'étoit pas encore formé.

On voit dans ses premiers ouvrages, un abus de l'hyperbole & des autres figures qui plaisent tant, pour l'ordinaire, à ceux qui commencent à exercer leur plume. C'étoit pourtant dès lors l'ébauche d'un grand Poète. Sa traduction du quatrième livre de l'Enéide lui fit beaucoup d'honneur. On sent bien que c'est l'ouvrage d'un jeune homme ; mais quantité d'endroits qu'on y admire, font regretter qu'il n'ait pas assez vécu pour y mettre la perfection ; ou plutôt qu'il ne fût pas capable de limer assez ce qu'il faisoit, pour en venir à une certaine précision

Vie de Scar.
à la tête de ses
œuvres édit.
de Holl. p.
83. & 4. Hist.
de l'Acad. Fr.
de M d'Oliv.

qui contribuë tant à la vigueur du stile.
Quoique ses vers paroissent travaillés
avec plus de soin que ceux de M. de
Segrais, on y trouve cependant une
infinité d'expressions qui blefferoient
aujourd'hui la délicatesse des oreilles.
Qui pourroit, par exemple, souffrir
ce vers,

Didon a le brasier jusqu'au fond des entrailles :

Et ces autres :

Que tous deux abimés en de sales amours
Passoient dans les plaisirs & les nuits & les jours.

.
Ce prodige étonnant met l'allarme en son cœur,
Elle en suë en secret.

Ajoutons que Boileau est tombé com-
me Segrais, dans le défaut ordinaire aux
Poëtes Traducteurs : il a plutôt para-
phrasé que traduit Virgile. Segrais a
excédé d'un tiers le nombre de vers du
quatrième livre de l'Enéide, & Boileau
l'a presque doublé. Ces fortes d'ampli-
fications font perdre beaucoup de graces
à la Poësie.

C'est une remarque que fait M. le Pré-
sident Bouhier dans une préface fort judi-
cieuse qui sert d'introduction au même
livre de l'Enéide que ce Magistrat a tra-

duit aussi en vers françois , & qui a paru en 1742. *in-12.* avec la traduction du commencement des Géorgiques ; du Dialogue de Venus & de Vulcain , plus imité que traduit du huitième livre de l'Enéide ; de quelques Elégies d'Ovide , de plusieurs Odes d'Horace & d'Anacréon , &c. J'ai lû ces traductions avec plaisir. C'est , selon moi , un modèle pour ces sortes d'ouvrages. Je ne crois pas que Virgile , Horace , Ovide , Anacréon , eussent mieux fait s'ils eussent écrit en françois. Je ne fais que répéter le jugement que de plus habiles que moi ont porté de ces traductions. Si nos anciens Poètes étoient tous traduits en vers avec autant d'exactitude , de force & d'élégance , on ne mettroit plus en question si notre langue est susceptible d'une traduction véritablement poétique. Sur la fin de sa préface , l'illustre Traducteur justifie avec sa solidité ordinaire , le caractère que Virgile donne à Enée ; & il me semble qu'il prouve sans réplique , que c'est sans raison que l'on reproche au Poète d'avoir fait de son héros un Amant sans foi , un Prince foible & un dévot scrupuleux. Quelque courte que soit l'apologie que M. le Président Boubier fait ici de Virgile , il m'a

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

paru qu'elle répondoit à tout, & qu'elle devoit satisfaire tout lecteur sur qui le vrai a le pouvoir de faire impression. Dans la même préface l'illustre Magistrat rend justice à la version de Boileau ; mais il fait remarquer aussi ses défauts, & il en montre la source. L'Abbé de Marolles l'avoit fait plus séchement avant lui, dans ses *jugemens sur les vieux Traducteurs de Virgile* ; c'est ainsi qu'il qualifie tous ceux qui jusqu'à lui-même exclusivement, avoient traduit le Poëte latin en tout ou en partie.

Cet Abbé qui connoissoit mieux les fautes d'autrui, qu'il n'étoit capable d'éviter les mêmes fautes, se dispoisoit en effet alors à donner une nouvelle traduction en vers, du Poëte latin ; & il s'étoit imaginé que s'il vouloit bien s'en donner la peine, il emporteroit la palme sur tous ceux qui avoient couru avant lui la même carrière. Il essaya d'abord sur quelques livres de l'Enéide, & sur divers endroits choisis du même Poëme ; & comme il ne pouvoit rien perdre de ses ébauches, même les plus imparfaites, il en publia un recueil en 1671. *in-8°*. & *in-4°*. qui auroit eu apparemment peu de Lecteurs s'il n'eût pris la précaution d'en gratifier un grand nombre de

personnes. Ce double recueil n'a aucun ordre dans l'arrangement des pièces qu'il contient. Après quelques endroits tirés au hazard du premier & du troisième livre de l'Enéïde, vous trouvez les comparaisons dont le Poëte s'est servi dans son ouvrage, au nombre de cent neuf, la traduction du sixième livre, celles du septième, du huitième, du neuvième & du dixième, ensuite celle du quatrième. L'ordre du recueil *in-8°*. n'est pas toujours le même, & il s'y trouve beaucoup d'autres pièces. Mais il est inutile d'entrer dans ce détail.

Dans l'*in-4°*. on trouve encore sept Epîtres dédicatoires, & presque autant d'avertissemens ou de discours qui enflent ce recueil, ennuyent, & n'apprennent rien que les bizarreries de l'esprit de l'Auteur. Les Epîtres sont parées des noms de presque tout ce qu'il y avoit alors de plus distingué dans l'Etat & dans l'Eglise. Les Ducs de Saint Aignan & de Montausier, M. de Turenne, la Princesse Palatine, le Cardinal de Retz, M. de Harlay Archevêque de Paris, sont amenés là sur la scène, pour essuyer des complimens aussi mal tournés que ridiculement pompeux, & dans lesquels l'Auteur s'y oublie si peu

lui-même qu'il ne cesse de répéter qu'il étoit fort satisfait de ses traductions , & d'admirer sa facilité à composer en prose & en vers. Il va même jusqu'à supputer arithmétiquement le nombre des vers qu'il a faits , & à se glorifier de leur multitude. J'aimerois autant la vanité d'un manœuvre qui prétendrait avoir droit de prendre sa place parmi les plus habiles Architectes , parce qu'il auroit bâti un grand nombre de chaumieres.

Quoiqu'il proteste qu'il a lû exactement toutes les traductions de Virgile en vers qui avoient paru avant lui , il assure qu'il n'a rien pris d'aucune , & on peut l'en croire : il n'avoit pas plus besoin d'avertir que l'on trouve une grande différence entre ces traductions & la sienne ; on le sent aisément. Mais cette différence ne tourne guères à son avantage , si ce n'est à l'égard des plus vieilles traductions.

C'étoit en lui ignorance ou présomption , & peut-être l'un & l'autre , de s'imaginer qu'après son travail *il seroit inutile d'essayer de rendre les beautés de Virgile , & que notre langue ni toutes les finesses de l'art ne pouvoient guères aller plus loin.* Quand on lui accorderoit tout le génie que lui seul se reconnoissoit pour

la poësie , comment auroit-il pû réussir dans une traduction qu'il convient lui-même *avoir été faite avec une rapidité extraordinaire , & souvent à mesure que l'on imprimoit ?* Sa traduction du sixième livre fut faite en quinze jours. Celle du septième ne lui en coûta que dix : une semaine lui suffit pour celle du huitième. Il mit quinze jours à celle du neuvième , & la fit sans lire le texte , avec le seul secours de la traduction en prose qu'il avoit déjà publiée. Le dixième livre lui coûta encore moins de tems. Lui-même nous fait ce détail avec un enthousiasme qui fait rire. *Il ne peut deviner d'où lui peut être venuë une si extraordinaire verve poëtique , surtout dans l'âge où il étoit , quoiqu'étant plus jeune il n'eût pas la même facilité.* On auroit pû lui répondre qu'une mauvaise prose rimée , sans ame , sans force , presque sans génie , ne supposoit qu'une facilité très-commune : mais un Ecrivain de ce caractère , qui joint à une prévention excessive pour tout ce qu'il enfante , une incapacité réelle de faire mieux , n'étoit susceptible ni de docilité ni de correction.

Entraîné donc par ces idées avantageuses que l'Abbé de Maroles avoit conçûes de lui-même , il ne put laisser reposer

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

sa plume qu'il n'eût achevé sa traduction de toutes les œuvres de Virgile. Ses essais avoient paru en 1671. Dès 1673. il donna la traduction complete en deux volumes in-4°. Le premier contient les Bucoliques & les Georgiques, & plusieurs autres Poèmes qui ne sont point de Virgile : le second les douze livres de l'Enéide : l'un & l'autre avec des Remarques, ses *jugemens sur les vieux Traducteurs de Virgile*, des Tables, une Préface sur le goût de la poésie & sur la versification, la vie de Virgile en prose, & une vie du même en vers, traduite du latin d'un ancien Grammairien qu'il nomme Phocas, les éloges & les épitaphes de ce Poète tirés de divers Auteurs, & traduits ou imités en vers, l'apologie de Virgile contre Des Marets de Saint Sorlin, & un petit discours sur l'anacronisme concernant Didon.

Ses *jugemens sur les vieux Traducteurs de Virgile*, au nombre de vingt, sont la meilleure pièce de ce recueil. Je vous en ai déjà parlé plusieurs fois. Il y regne assez ordinairement une critique judicieuse : l'Auteur chicane rarement : presque tout ce qu'il reprend mérite d'être censuré. Mais on sent trop qu'il s'est déguisé à lui-même le véritable motif de cette critique.

critique : c'étoit de s'élever au-dessus de tous ceux qu'il censuroit. Sa critique n'en est pas moins utile ; & si l'on avoit la patience de lire ces anciens Traducteurs de Virgile (j'en excepte Segrais & Boileau) il seroit bon d'avoir devant les yeux ces *jugemens*. Avec une légère attention , l'on s'apperçoit sans peine quand le Critique manque de justesse , ou quand il loïie ce qui auroit dû faire partie de sa censure.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Le recueil entier est dédié au feu Roi & au Dauphin. L'Epître dédicatoire au Roi est en vers, l'autre est en prose. Quelque condescendance que l'on ait pû avoir pour l'Auteur, je doute que l'on ait lû celle-ci au Prince à qui elle est adressée. Longue & obscure, on ne sçait presque ni ce que l'Auteur dit, ni ce qu'il vouloit dire. L'Abbé de Marolles qui ne sentit que le premier défaut s'avisa de composer un discours pour s'excuser de cette prolixité, sans faire attention qu'il ne tenoit qu'à lui d'être plus court, ou de supprimer entièrement cette ennuyeuse Epître, ce qui eut été beaucoup plus sage. Par-là il se seroit épargné la peine de faire son ridicule discours, dans lequel il donne fort gratuitement la torture à son esprit, pour démontrer aux autres

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

les differences qu'il trouvoit entre dire d'un enfant de sept ans, *c'est un enfant*, ou de l'appeller simplement *enfant* : car sur cela il raisonne à perte de vûe, sans sçavoir où il va, & souvent en brouillant les idées les plus communes. Qu'il falloit être attaqué d'une extrême démangeaison d'écrire pour débiter de pareilles productions !

A la fin de la premiere partie de ce recueil, M. de Marolles désavoue tout ce qui avoit paru jusques là de ses traductions de Virgile en vers, sous prétexte que ce n'étoit que des essais. Personne cependant ne l'avoit obligé à les donner ; on ne les lui avoit point surpris ; c'étoit de son propre mouvement qu'il les avoit publiés : & dans le tems même qu'il les hazardoit au grand jour, il s'en applaudissoit si bien, qu'il défioit & ses contemporains, & ceux qui devoient venir après lui, de faire quelque chose de mieux. Vouloit-il faire croire par ce désaveu, que ces essais étoient refondus, corrigés & remaniés avec soin dans sa nouvelle traduction ? A qui pouvoit-il en imposer ? En les comparant, à peine y trouve-t-on quelque difference sensible. Les changemens ne consistent que dans quelques tours & dans plusieurs expressions qui ne

sont souvent ni plus poétiques ni plus convenables. Il est forcé lui-même de demander grace pour sa traduction des Bucoliques & des Géorgiques, quoiqu'il l'eût faite après l'Enéide dans ce tems heureux de sa vie, où sa verve poétique étoit si extraordinaire, malgré sa vieillesse, qu'il en étoit surpris. Le plaisant est que l'unique fondement de la grace qu'il demande pour sa traduction, c'est qu'avec celle des Poèmes faussement attribués à Virgile, le nombre de ses vers dans la premiere partie de son recueil, monte jusqu'à près de trente mille. En vérité, si un pareil raisonnement est encore une preuve de l'étendue & de la capacité de son esprit, qui est-ce qui fera jamais taxé d'extravagance?

Un autre ridicule, c'est qu'après avoir censuré les autres traductions de Virgile, il examine aussi la sienne en juge, & prononce contre elle. Puisqu'il en appercevoit les défauts, pourquoi ne les avoit-il pas évités? Car sa censure suivit de si près sa version, qu'on ne peut pas dire que c'est le tems & la réflexion qui lui ont fait connoître ce qu'il n'avoit pas senti d'abord. Mais n'étoit-ce pas encore là un artifice de son amour propre? On est bien tenté de le croire, quand on voit

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

qu'il ne reprend dans son ouvrage que de légères fautes, & qu'il l'encense encore plus souvent qu'il ne le critique. Il dit qu'il a voulu épargner à *ceux qui seroient peut-être tentés de ne le point ménager*, une partie de la peine qu'ils pourroient prendre. Mais de la maniere dont il se juge, on peut dire qu'il a laissé encore presque entierement la peine de les critiquer à ceux qui voudroient la prendre. Il est plus monté sur le ton d'apologiste, que sur celui de censeur.

C'est un homme blessé qui porte lui-même le fer sur sa plaie, mais qui ne touche que la superficie de sa blessure. Il jette quelques foibles regrets sur sa chere traduction, il semble vouloir la décrier; il craint qu'on ne la lise point. Mais ces regrets arrachés malgré lui, plus bizarres que sinceres, ne durent pas long-tems. Bientôt ils font place encore aux actes de la complaisance la plus aveugle. Il ne veut pas s'en imposer; mais *il peut dire hardiment, sans se flatter, qu'il ne croit pas avoir jamais rien fait de meilleur, & que peut-être beaucoup d'autres auroient de la peine d'en faire autant.* Il veut bien qu'on le censure, qu'on lui montre ses fautes, il le demande avec instance; & dans le même tems que ne

dit-il pas pour justifier les vieux mots qu'il employe, ses tours plats & rampans, ses inversions fréquentes, ses enjambemens d'un vers sur un autre, les inégalités de sa version, quelquefois un peu élevée, plus souvent basse, profaïque, contrainte & obscure; enfin les sens faux qu'il donne à Virgile, tandis qu'il prétend l'avoir mieux entendu que personne?

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Il avoit déjà dit à peu près les mêmes choses dans sa Lettre à M. l'Abbé de la Victoire, imprimée en 1671. à la fin de ses *essais de traductions de Virgile*. C'est un vrai Galimathias que cette Lettre. Dans le sommaire, l'Abbé de Marolles annonce douze sujets differents; & au fonds il n'y fait que son apologie, & celle de ses traductions & de notre langue. Il y blâme souvent & loüe en même-tems les Anciens & les Modernes, sans principe & sans goût. Voilà à peu près à quoi se réduit cette longue Lettre où l'Auteur va se placer modestement à côté des Grecs & des Romains, prétendant que si son travail n'égale pas le leur, *on ne peut nier que l'on ne puisse en faire quelque comparaison*.

Ses efforts pour persuader qu'il seroit inutile après lui de traduire Virgile en vers, furent sans succès. Ils exciterent

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

même l'émulation de M. de Loménie de Brienne, qui étant prisonnier par ordre du Roi, avoit alors plus de loisir qu'il n'eût désiré. L'Abbé de Marolles lui ayant communiqué sa traduction des Georgiques, il fut tenté d'entrer en concurrence, & le lui manda. Cette nouvelle causa quelque allarme à l'Abbé de Marolles: en répondant à M. de Loménie il le sollicita d'abandonner son dessein. Ses motifs n'avoient rien de persuasif: on peut les voir dans sa Lettre imprimée dans la première partie de son Virgile en vers. Mais soit que M. de Brienne craignît de le mortifier, soit pour quelque autre raison particulière, il ne lui envoya que le commencement du premier livre, que l'Abbé de Marolles fit imprimer dans le même recueil avec des remarques tantôt critiques, tantôt apologétiques. On prétend que M. de Loménie a fini cette traduction: mais cet ouvrage a disparu, comme beaucoup d'autres auxquels il s'étoit amusé durant sa longue retraite involontaire, que l'Abbé de Marolles change, contre la vérité & les aveux même de M. de Loménie, en un acte délibéré de piété, & d'amour pour la solitude.

En 1689. un Anonyme donna enco-

re une nouvelle traduction des Bucoliques. C'est un volume *in-12*. imprimé à Paris, & dédié à Monsieur Brunet de Chailly, l'un des Gardes du Trésor Royal. Je ne sçai qui est ce traducteur : il me semble qu'il a raison de dire, qu'en conservant une partie des graces qui sont naturelles aux Bergers que le Poëte fait parler, il a tâché de rendre intelligibles leurs conversations, leurs jeux, & leurs combats d'esprit. Sa versification paroît aisée, naturelle, élégante dans sa simplicité. On sent que l'Anonyme avoit du goût pour la Poësie : c'est du moins une des traductions des Bucoliques en vers qui m'a plû davantage. Mais mon goût ne décide point de celui des autres. Chaque Eglogue a son argument qui est pareillement en vers. Il paroît que l'Auteur ne s'éloigne gueres de ce qu'il dit dans ces quatre vers par où il commence son ouvrage :

Je chante les Bergers que Virgile a chantés :

Heureux si dans notre langage ,

Je puis conserver les beautés

De cet incomparable ouvrage.

Son Epître, ou, si l'on veut, son invocation à Virgile, paroît fort bien tournée. S'il fait sentir encore qu'il est diffi-

cile de traduire comme il convient un si bel ouvrage, il montre en même-tems qu'avec un heureux génie, on peut vaincre au moins une partie de cette difficulté. Je ne vous en rapporterai que ces vers :

Epris des sons heureux de ta douce Musette ,
Souffre qu'à tes Bergers je serve d'interprete ,
Virgile ; & qu'on entende à l'ombre de nos bois
Titire & Coridon soupirer par ma voix. . . .
Je me sentis frappé de cette noble audace
Lorsque l'on m'enseigna le chemin du Parnasse.
Ma raison vainement combattit ce dessein ;
Vingt fois sur ton Laurier j'osai porter la main ,
Je le quittai vingt fois , & mon foible génie
De tes vers trop heureux détesta l'harmonie ,
Mais par un doux penchant à la fin surmonté ,
Je repris ton hautbois après l'avoir quitté.
Ainsi de ces chansons que tu nous a laissées
J'ai voulu noblement exprimer les pensées ;
Et pour ne point flétrir tes Lauriers immortels ,
Rendre mes vers aisés , justes & naturels.

Telles sont toutes les traductions de Virgile en vers françois que le seizième & le dix-septième siècle ont produites. Mes recherches au moins n'ont pû m'en faire découvrir d'autres. Je n'en connois que quatre qui ayent été composées dans le dix-huitième siècle : la traduction du quatrième livre de l'Enéide , par M. le Président Bouhier , dont je vous ai parlé ; & trois traductions des Bucoliques ; l'une par M.

Richer, la seconde par M. l'Abbé De la Roche ; & la troisiéme par M. Gresset, alors Jesuite.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

M. Richer sorti de la même Province que MM. de Segrain & Martin, & né, comme eux, avec un heureux talent pour la Poësie, a voulu marcher sur leurs traces. Je ne connois point de lui de grands Poèmes, mais beaucoup de fables ingénieuses & bien tournées, diverses poësies sur differens sujets, & enfin sa traduction des Eglogues de Virgile imprimée d'abord à Rouen en 1717. & ensuite à Paris en 1736. J'ai comparé les deux éditions : la seconde est plus correcte que la premiere, elle est de plus augmentée de la vie du Poëte qui paroît faite avec soin. La traduction est une copie assez ressemblante à l'original : l'Interprète approche de Virgile aussi près, ou peu s'en faut, qu'un traducteur peut en approcher. C'est le témoignage que les Auteurs des Mémoires de Trévoux rendent à la premiere édition. Je viens de vous faire remarquer que la seconde est encore plus exacte.

Mois de Mai
1717.

La critique des Journalistes, quoique modérée, paroît avoir fait de la peine à M. Richer ; il y a supposé une mauvaise humeur qu'il seroit difficile d'y apperce-

voir. Il répond dans sa seconde édition ; que bien loin d'avoir la vanité de prétendre qu'il a égalé l'original qu'il a traduit il est très-persuadé qu'un texte aussi parfait que celui de Virgile n'est qu'une pierre de touche incommode ; & que s'il a cru devoir passer par-dessus cette considération , ce n'est qu'en faveur & pour l'utilité des jeunes gens qui liront sa traduction. A la bonne heure : mais ses Censeurs ne l'avoient point taxé de vanité ; & il me semble qu'il leur fait ici une espece de procès fort gratuitement. Je suppose néanmoins que ce sont les Auteurs dont j'ai parlé qu'il a en vûe , car il ne les nomme point. Il a changé dans sa traduction quelques noms qui sont dans le texte ; par exemple ; un chesne pour un ormeau , Titire pour Alphesibée , quelques noms de plantes & de fleurs inconnues en celles que l'on connoît davantage aujourd'hui : ces differences ne sont point essentielles. Ses notes sont courtes , & ne sont point à négliger.

La traduction de M. de la Roche fait partie des œuvres mêlées de cet Abbé , imprimées en 1732. L'Auteur y a changé l'ordre des Eglogues , & il en rend raison dans un discours en prose sur ce genre de poésie , dont je vous ai parlé

ailleurs. La plus forte de ces raisons , celle au moins qui paroît avoir le plus frappé l'Auteur , c'est qu'il lui a semblé que dans l'Eglogue , que les uns comptent pour la fixième , & les autres pour la septième , Virgile dit qu'il reçoit un ordre d'Apollon , & qu'il obéit à cet ordre ; d'où il conclut , que cette Eglogue , intitulée *SILENE* , doit être mise la première. Les autres déplacemens paroissent moins fondés , quoique l'Auteur ne manque pas de discourir beaucoup pour les justifier ; & que plusieurs de ses raisons semblent avoir quelque chose de plausible , autant qu'on peut le dé mêler au milieu du desordre qui regne dans la plus grande partie de ce discours.

Quant à sa traduction , vous vous appercevrez avec moins de peine , combien elle est diffuse & paraphrasée. L'Auteur dit que *les règles de l'art lui ont donné les libertés dont il a osé se servir*. On ne s'en apperçoit que trop. *Il ne croit pas en avoir abusé* : il se trompe. Tout est simple , naturel , aisé , mais élégant dans Virgile. Presque tout est plat & rampant dans la traduction. La versification est fort négligée , les tours en sont souvent embarrassés , & l'on n'y

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Bibliot. Fr.
t. 3. dans l'art.
des Tr. sur la
poésie pastor.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

trouve que trop fréquemment des expressions qui au jugement de bien des Lecteurs, ne feroient pas même supportables dans la prose.

Son *Discours sur la fin* qu'il prétend que Virgile a eue en composant ses *Bucoliques* n'apprend presque rien; & le stile est bien éloigné de dédommager de l'inutilité des choses qui y sont traitées; l'Auteur y affecte d'être léger & badin, & on ne lui trouve aucun enjouement. Tout le but de Virgile, selon lui, c'est d'avoir voulu nous donner des *maximes salutaires pour nos cœurs* & des *jeux divertissans pour nos esprits*. Voilà la these que pose l'Auteur; pour la prouver, il fait dire à Virgile beaucoup de choses, que ce Poète ne dit point, & auxquelles on pourroit presque assurer qu'il n'a point pensé.

Je ne craindrai point de dire que vous lirez avec beaucoup plus de satisfaction la traduction de M. Gresset imprimée à Blois en 1734. & réimprimée en 1741. en 1743. & en 1746. avec d'autres poësies du même Auteur. Mais il faut que vous la considériez moins comme une exacte traduction, que comme une imitation hardie des *Eglogues* de Virgile. Selon l'Auteur, l'exactitude classique & lit-

vérale ne sert qu'à rabbaissier l'effor poétique. Il a donc voulu encore secoüer le joug, intimidé, dit-il, & averti par le peu de succès de quelques Traducteurs de différens Poëtes, qu'il traite de Traducteurs craintifs & scrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail que celui de prouver au Public qu'ils sçavoient expliquer mot pour mot leur Auteur. Pour lui peu touché de ce mérite *de pédant & d'écolier*, il a crû devoir *se mettre au large*, & conserver le fond des choses *sans s'enchaîner aux termes*. Il a quelquefois resserré, quelquefois il a étendu les pensées du Poëte, selon le besoin des transitions & les contraintes de la rime. Il a omis pareillement certaines circonstances qu'il a crû ne pouvoir être heureusement renduës. A l'égard des changemens dans les noms de Bergers, il a raison de dire que c'est une chose fort indifférente, & qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du Poëme.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

Mais dans la nécessité, dit-il, de se conformer à nos mœurs & à notre goût, il s'est permis une liberté plus considérable, c'est le changement de quelques noms de Bergers en des personnages de Bergeres, afin que par-là les sentimens soient ramenés dans l'ordre, & que le voile soit

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

tiré sur des images odieuses, & justement détestées. C'est par ces mêmes égards qu'il a risqué la Métamorphose d'Alexis, ne pouvant pas, sans doute, donner autrement à la seconde Eglogue une couleur favorable. La traduction de M. Greffet est précédée d'une *Ode à Virgile*, qui a pour titre, *Euterpe, ou la vie champêtre*, dans laquelle l'Auteur donne les caractères de ce genre de poésie, & blâme ceux qui s'y éloignent du naïf & du simple.

J'ai vû encore deux autres traductions de quelques pièces de Virgile que je me contenterai de vous indiquer. L'une est la traduction de la quatrième Eglogue, intitulée Pollion. Elle est dans le *Mercur* de Novembre 1700. Le Traducteur n'est point nommé : l'autre est une imitation du quatrième livre de l'*Enéide*, réduite en forme de Poëme, & divisée en quatre chants. Voyez le premier volume du *Mercur* de Décembre 1738. On y donne ce Poëme à Louïs de la Douëspe de Saint Oüen, Avocat au Parlement de Normandie, & l'un des anciens membres de l'Académie des belles lettres de Caën, mort à Aguerny, proche le Bourg de la Délivrande, âgé de 80. ans, le 26. Octobre 1740. Enfin

je pourrois vous faire remarquer que M. le Franc Avocat Général à Montauban, & membre de l'Académie de la même Ville, a imité très heureusement dans sa Tragédie de Didon, les plus beaux endroits du quatrième livre de l'Enéide, & qu'en les imitant il se les est rendu propres, non-seulement sans les affoiblir, mais même en conservant tout ce qu'ils ont de grace.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS.

CHAPITRE VII.

Des Traductions de Virgile en vers Burlesques.

DANS les différentes traductions dont je viens de vous entretenir, on peut dire que chaque Ecrivain a prétendu conserver, autant qu'il l'a pû, le sens & le génie de Virgile. S'il y en a peu qui y aient réussi, au moins ne peut-on douter que la plûpart n'ayent fait leurs efforts pour ne point s'en écarter que le moins qu'il leur a été possible. Il faut parler différemment de ceux qui ont travesti le Poète Latin. Leur intention est marquée, leur but est connu; ils ont

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

voulu faire rire, & en puiser la matière dans le Poëte le plus grave & le plus sérieux. Il falloit pour cela en changer toutes les idées, lui prêter un langage bizarre & ridicule. Projet singulier, je dirois presque extravagant, si l'on n'étoit encore accoutumé à faire grace au Virgile travesti de Scarron, le pere de notre Poësie Burlesque, & qui n'a point eu d'imitateurs dignes de lui.

Vie de Scarr.
à la tête de ses
œuv. édit de
Holl.

Le Burlesque étoit le talent principal de ce fameux Ecrivain, & Scarron trouvoit son intérêt à l'exercer, en même tems qu'il satisfaisoit son propre goût. Avant lui, mais de son vivant, Lalli, Auteur Italien, avoit eu la même idée de travestir l'Enéide, & il l'avoit exécutée. Mais c'est tout ce que cet ouvrage a de commun avec le françois. Il se peut faire que quelqu'un ayant dit à Scarron, ou en sa présence, qu'il y avoit en Italie un ouvrage de cette nature, cela lui ait fait naître la pensée de masquer ainsi Virgile, & de s'en faire un petit revenu pour l'année 1648. Son but étoit d'en donner un livre tous les mois; & comme il vouloit ajoûter une dédicace à chaque livre, & qu'il choissoit bien ses Mécènes, son Enéide lui auroit valu une somme considérable, s'il eût pû tenir parole.

Cela alla d'abord assez bien. Le premier livre fut dédié à la Reine, & le second au Chancelier Seguier : c'est tout ce qu'il put donner en 1648. Il en publia deux autres en 1649. le troisiéme est dédié à M. le Président de Mesme, & le quatriéme à M. & à Madame de Schomberg. Au commencement de 1650. il donna le cinquiéme qu'il adressa à M. Deslandes Payen, Conseiller au Parlement ; & dans les premiers jours de l'année 1651. on vit paroître le sixiéme qu'il offrit à M. & à Madame de Fiesque. Voilà tout ce que l'on eut alors de cet ouvrage, qui fut applaudi de ceux mêmes qui n'estimoient pas ce genre d'écrire, mais qu'ils toléroient, parce qu'il les faisoit rire.

On voit par-là que Scarron n'avoit pas tenu la promesse qu'il avoit faite à la Reine d'achever l'Enéide en un an, puisque cinq ans après il n'en étoit qu'au septiéme livre. Ses distractions & son inconstance en furent cause. Le septiéme livre parut en 1652. dédié à M. de Roquelaure qui venoit d'être fait Duc. Scarron commença ensuite le huitiéme livre, & ne l'acheva point. Il interrompit ce travail pour s'occuper à des piéces de

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

Théâtre pour lesquelles il se croyoit
beaucoup de génie.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

Peut-être aussi, dit l'Auteur de sa vie, sentoit-il qu'il ne trouvoit pas son compte dans les six derniers livres de l'Enéide, qui sont en effet moins interressans à certains égards. Il avoit beaucoup lû les six premiers, & peu les six autres. Cette dernière partie étoit en quelque sorte un pays neuf pour lui : il lui en auroit coûté plus de tems & de peine pour la soumettre à ses idées, que celle avec qui il s'étoit familiarisé dès l'enfance. Ce fut vraisemblablement une des raisons, & peut-être la principale, qui le dégoûta de ce travail. Il aimeroit mieux laisser le Lecteur avec le desir de voir la suite, que de se donner la peine qu'il eût fallu prendre pour lui plaire également jusqu'au bout. Chacun des six premiers livres est orné d'une gravure qui par son grotesque répond fort bien à chaque sujet. A la tête du premier on trouve les éloges qu'ont prodigués à l'Auteur, Scudery, Tristan-l'Hermite, Dupin, la Motte-le-Vayer le fils, & Boissier avec qui il se brouilla dans la suite d'une manière irréconciliable. C'étoit alors la mode que quand un Auteur publioit un ouvrage nouveau, les

amis à qui il l'avoit lû manuscrit, lui adressoient quelques vers à sa louange; ce qui étoit une recommandation dans les formes, surtout quand les Auteurs de ces vers étoient connus & estimés du Public. Scarron lui-même avoit rendu ce bon office à Maître Adam, Menuisier de Nevers, à Maynard, à Beïs, & à quelques autres.

TRADUCTIONS DE VIRGILE EN VERS BURLESQUES.

M. Baillet dit que plusieurs ont jugé que Scarron avoit donné à l'Enéide dans le genre burlesque, le même rang qu'elle tient dans le sublime; & que stile pour stile, il a des graces folâtres & goguenardes qui valent presque les beautés graves & sérieuses de Virgile. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le caractère de la Poësie de Scarron, quelque aisé qu'on le trouve, a paru tellement inimitable que tous ceux qui ont voulu l'égaliser sont demeurés au-dessous. On ne peut nier qu'il ne soit quelquefois fort plaisant, & d'un naïf qui charme, & qu'en certains endroits son enjouement ne soit admirable; mais il ne se soutient pas toujours. Plat & insipide en cent endroits, il est trop rempli de boufonneries triviales qui gâtent la véritable plaisanterie. Ce qu'il y a de moins excusable, c'est l'obscenité & le libertinage qui ne s'y montrent que

Jug. des Sav.
t. 5. in-4°.

trop clairement en plus d'un endroit, & qui empêchent que l'on ne puisse prendre à cette lecture un plaisir innocent. Quelque peu scrupuleux que fût Scarron, il semble convenir lui-même qu'il avoit un peu de honte de son ouvrage : c'est dans l'endroit où en parlant des champs de Deuil, il dit :

Tout auprès, de pauvres Poëtes ;
Qui rarement ont des manchettes,
Y récitent de pauvres vers :
On les regarde de travers,
Et personne ne les écoute ;
Ce qui les fâche fort, sans doute,
En la noire habitation
Il en est plus d'un million ;
Comme à Paris, chose certaine ;
Chaque rue en a la centaine
De ceux qu'on appelle plaisans,
Rimeurs burlesques, soi-disans,
Du nombre desquels on me compte,
Dont j'ai souvent un peu de honte.

Mais peut-être n'est-ce-là que le discours d'un Poëte qui se repent aisément en vers des fautes qui lui plaisent toujours, & qu'il seroit fâché de ne point commettre.

Quoi qu'il en soit, il est encore plus certain que Scarron ne se confondoit pas réellement avec ces Rimeurs, soi-disans

burlesques, dont chaque rue de Paris avoit la centaine, & qu'il regardoit son Virgile comme un modèle en ce genre, dont il ne falloit point s'écarter. Il me semble que tout le monde s'accorde assez communément à le regarder de même. J'en excepte M. Carlet de Marivaux qui en parle un peu différemment, pour justifier la route particuliere qu'il a prise dans son *Homere travesti*. Il veut bien que l'on envisage le Virgile de Scarron comme un modèle en ce qui constitue le fonds de ces sortes d'ouvrages; & par ce fonds, il entend un tissu d'actions & de paroles même divertissantes: mais il prétend que chacun à son gré, peut manier ses sujets sans imiter Scarron dans sa maniere de plaisanter. Il appelle *travesti*, tout ouvrage qui déguisant un Auteur sérieux, nous le représente d'une façon qui nous rejoüisse.

S'il y rencontre une idée dont le sens lui paroisse délicat, pourvû qu'elle ait une tournure badine, il n'est point d'humeur à lui disputer le nom de *travestie*, parce qu'il ne lui prendra pas envie de rire à gorge déployée en la lisant. « Je » n'irai pas perdre, ajoûte-t-il, le plaisir » qu'elle me peut faire, ni me scandaliser de l'esprit que j'y trouverai, en

» faisant réflexion qu'il y en a trop pour
» qu'elle soit parfaitement convenable au
» genre de l'ouvrage. » M. de Marivaux
peut avoir raison de ne se pas scandaliser
si facilement. Mais malgré toutes ses ré-
flexions, l'espèce de Burlesque dont il
a voulu être créateur, n'a pas trop bien
réussi dans son Homere travesti, & celui
de Scarron dans son Enéide n'a cessé
d'avoir une foule d'approbateurs, quoi-
qu'il y ait déjà près d'un siècle que cet
ouvrage ait paru. Lisez la critique & l'a-
pologie qu'en fait M. Gueret dans son
Parnasse réformé, depuis la page 18.
jusqu'à la page 30. de l'édition de 1664.

Deux Ecrivains ont continué l'ouvra-
ge de Scarron, & se sont fait siffler de
leur vivant. Tout Lecteur qui jette les
yeux sur leur continuation insipide, est
fâché de voir que Scarron leur échappe

Dis. sur le tout-à-coup ; « & qu'au lieu de ce Bur-
stile burl. au lesque vif & animé, qui fait le caracte-
r 1 des œuv. » re de l'Enéide travestie, il trouve le
de Scarron, » stile lâche & rampant de l'un de ses
edit. de Holl. » continuateurs : il n'importe lequel des
p. 135. 136. » deux : on auroit de la peine à décider
» lequel est le plus ennuyeux. L'un est
» un Officier goguenard, qui a vécu
» en Hollande, à Hambourg, en Saxe
» & ailleurs. Il se qualifioit en Hollande

» de Messire Jacques Moreau, Cheva-
 » lier Seigneur de Brazey, Capitaine
 » de Cavalerie dans le Regiment de Cui-
 » rassiers Espagnols du Comte de Lou-
 » vigni. Il s'est fait appeller ailleurs le
 » Marquis ou le Comte de Brezey, &
 » a publié trois volumes de Mémoires
 » entrelardés de Poësies, parmi lesquel-
 » les on trouve des imitations d'Horace,
 » où cet ancien Poëte n'est pas mieux
 » imité que Scarron l'est dans la suite du
 » Virgile travesti. » On attribue au sieur
 » Tellier d'Orville, ou, comme on me l'a
 » écrit, à M. le Tellier d'Orvilliers, Lieu-
 » tenant Général d'Epée à Vernon, l'autre
 » continuation que l'on trouve dans plu-
 » sieurs éditions de l'ouvrage de Scarron
 » faites à Paris, & dans la dernière qui a
 » été donnée en Hollande. « Mais il est
 » fâcheux que ces deux Auteurs n'ayant
 » pas eu assez de goût pour apprécier
 » leurs ouvrages, il ne se soit pas trouvé
 » au moins quelque ami qui les ait chari-
 » tablement avertis, qu'il étoit impru-
 » dent à eux de faire imprimer leur Bur-
 » lesque dans un même volume à la suite
 » de celui de Scarron. Leur ouvrage
 » étant seul, ne laisseroit pas que d'être
 » trouvé plat & ennuyeux : c'est enco-
 » re pis quand la comparaison avec leur

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE
 EN VERS
 BURLES-
 QUES

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

» modèle fait voir clairement la diffé-
» rence énorme qui est entre eux & lui...
» Leur Burlesque a une platitude & un
» trivial qui ne convient qu'à des va-
» lets. »

Le premier a dédié sa continuation à l'Electeur de Baviere. Fâché de voir que le *Burlesque* périssoit en friche dans la *République des Lettres*, & qu'il n'y avoit presque plus de partisans, il se croyoit suscité pour le rétablir, & il osa demander, pour ce genre d'écrire, la protection du Prince à qui il s'adresse dans un court avertissement: il déclare sans façon qu'il a la rage d'être Auteur, & sa prévention pour sa suite du Virgile travesti, en étoit une bonne preuve. Il y avoit déjà, comme il convient dans son exorde :

Affez d'Auteurs sifflés, bernés ;
Affez d'ouvrages méprisables ,
Affez de livres pitoyables ,

Pourquoi vouloit-il en augmenter le nombre ? Mais sa fureur d'écrire lui avoit renversé la tête.

L'autre continuateur, dans son Epître à Madame la Duchesse de Bouillon, dit qu'il n'a travaillé que par complaisance pour cette Dame : cela peut être. J'ap-
préhende

préhende seulement qu'elle ne se soit un peu repentie de ses sollicitations, si elle a daigné lire ce que la complaisance a fait produire à son client. Cette seconde continuation qui ne contient que le neuvième & le dixième livre de l'Enéide, est précédée d'une longue Epître dans le même stile, & d'un goût aussi mauvais. Le sieur d'Orville ou d'Orvilliers y déplore la perte de Scarron, investive la mort, tâche d'interresser le Lecteur pour ses deux livres, l'ennuye, & le rebute.

L'exemple de Scarron n'a pas été seulement contagieux à ses deux continuateurs, il le fut à plusieurs autres pendant que cet Auteur travailloit à son Virgile. Les applaudissemens qu'il en recevoit, firent croire en particulier à Furctiere qu'il pouvoit aussi acquérir quelque gloire dans le même genre d'écrire. Séduit par cette idée qui flattoit son amour propre, il se hazarda de travestir le quatrième livre de l'Enéide sous le titre des *Amours d'Enée & de Didon*. Cet ouvrage fut fait & imprimé en 1649. in-4.^o.

Furctiere prétend qu'il y suit assez scrupuleusement Virgile, *excepté en quelques endroits que l'humeur satirique lui a*

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

dictés. Et décidant en oracle du succès du Burlesque, il dit que s'il nous est venu d'Italie *en la compagnie des pointes & du galimathias*, que s'il se sentoît encore du libertinage de son origine, *il ne sera pas longtems sous la discipline du Parnasse François, sans devenir régulier & scrupuleux.* L'événement a fait voir qu'il avoit mal tiré son horoscope. Il loüe beaucoup Scarron; mais il pouvoit s'exempter de faire serment, qu'en courant la même carrière, il n'avoit eu aucun dessein de nuire à la réputation de cet Ecrivain. Si Scarron pouvoit craindre quelque concurrent; la lecture de l'ouvrage de Furetiere, lui fit voir au moins qu'il n'avoit rien à en redouter. L'Abbé de Marolles qui décide magistralement que ce quatriéme livre vaut bien ce que nous avons de meilleur du pere de notre poésie Burlesque, n'étoit pas d'une autorité à entraîner les suffrages. Je ne prétends pas que la mienne soit grande; mais je puis dire que j'ai trouvé ce quatriéme livre fort ridicule, rempli d'indécences, & plus propre à faire rire le vil peuple, qu'à amuser un honnête homme. Il y a au-devant une estampe grossièrement burlesque.

Jrg. sur les
vieux Trad.
de Virg.

L'Abbé de Marolles nous apprend au même endroit qu'il parut vers le même tems le douzième livre de l'Enéïde, en pareil stile, par un jeune Abbé, fils d'un Magistrat dont on peut épargner le nom : c'est tout ce qu'il en dit. Il a voulu parler du Virgile goguenard, ou le douzième livre de l'Enéïde travesti, puisque travesti y a, brochure in-4^o. imprimée à Paris en 1652. & décorée aussi d'une estampe burlesque. On trouve au-devant une Epître fort longue, & qui l'est en effet jusqu'à l'ennui. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'étant adressée à Henri de Savoye, Archevêque de Reims, l'Auteur y ait semé tant de boufonneries & de turlupinades. Etoit-ce une voye pour plaire à un Prélat qu'il qualifie de très-pieux & de très-sçavant ? Cette Epître, & la Préface excessivement prolixes, qui la suit, ne roulent presque que sur le stile burlesque ou goguenard.

Le jeune Abbé en fait, comme il peut, l'apologie, plus en goguenardant lui-même, que d'un stile sérieux. Il avoüe que dans son livre il y a beaucoup de digressions de son invention ; & cependant il veut faire croire qu'il n'en a pas moins rendu le sens de Virgile, lors même qu'il le fait plaisanter davan-

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.

tage. Ses digressions sont souvent de plusieurs pages, & la plupart contiennent des historiettes dont le récit mêlé de françois & de latin, fait un assortiment très-bizarre. Le stile en est aisé; mais en vérité, le tout est bien ennuyant. L'Auteur répète plusieurs fois dans son Epître, dans sa Préface, & dans son *Avis au Lecteur joyeux*, que son livre n'est rien qui vaille, & c'est peut-être la seule vérité qui s'y trouve. Il devoit au moins nous épargner les indécences que son caractère lui défendoit si sévèrement, & qu'il avoit solennellement promis d'éviter. L'Epître dédicatoire est signée L. D. L. & dans l'extrait du Privilège, il est dit qu'il a été accordé à *Claude Petit-Jehan, Avocat en Parlement*. C'est sans doute, une feinte dans le nom & dans la qualité.

Je n'ai pas vû le septième livre de l'*Enéide enjoiée* que Brebeuf donna comme un amusement de sa Muse naissante. Car ce fut peut-être le premier fruit de sa plume. Néanmoins, dit M. Du Hamel dans sa Dissertation sur les ouvrages de ce Poëte, « on y remarque tant d'art, » tant d'esprit, & tant de bon sens, que » cet illustre Philosophe qui a enseigné » à toute la France l'art de connoître les

» hommes, y connu si bien le carac-
 » tère de l'esprit de M. De Brebeuf,
 » qu'il le jugea capable des plus belles
 » élévations, & le regarda comme un
 » soleil naissant, qui feroit bien tôt dis-
 » paroître mille petits astres qui bril-
 » loient alors. « N'étoit-ce pas là augu-
 » rer de grandes choses sur de foibles étin-
 » celles ?

TRADUC-
 TIONS DE
 VIRGILE
 EN VERS
 BURLES-
 QUES.

Voici encore deux *Travestisseurs* d'une
 partie de l'Enéide : l'Auteur Anonyme
 de *l'Enfer burlesque*, ou le sixième livre
 de l'Enéide travestie, & accommodée à
 l'histoire du tems : & l'Auteur de la guerre
 d'Enée en Italie, appropriée à l'histoire du
 tems, en vers burlesques. Le premier de
 ces deux écrits a paru en 1649. in-4°. & in-12. Le second en 1650. in-12.
 l'un & l'autre à Paris. L'Auteur du pre-
 mier voudroit nous persuader qu'il n'a
 eu aucune part à l'impression de son
 petit ouvrage, qu'il ne l'avoit fait que
 pour quelques amis, & que c'est par
 infidélité qu'un Gentilhomme Flamand
 l'ayant emporté chez lui, le fit imprimer
 à Anvers. Tout cela ne paroît être
 qu'une supposition.

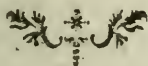
Cet écrit est trop satirique. Comme
 il parut dans un tems de troubles, il se
 sent de la licence qui y regnoit. C'est avec

raison que l'Auteur dit qu'il l'a accom-
modé à l'histoire du tems : il quitte sou-
vent Virgile pour des faits récents qu'il
brode comme il lui plaît. Il a dédié son
ouvrage à Mademoiselle de Chevreuse,
& la dédicace est signée M. C. P. D.
c'est une énigme que je laisse à deviner à
un Ecrivain qui travaille depuis long-tems
à nous dévoiler les Anonymes & les
Pseudonymes François. Pour l'Auteur
de *la guerre d'Enée en Italie*, son Epître
dédicatoire est signé *Barciet*. Est-ce son
vrai nom? Quel est ce mauvais Poëte
burlesque? J'ignore l'un & l'autre; &
je crois qu'il est fort peu intéressant
d'en sçavoir davantage.

Je ne sçai si vous serez plus curieux de
sçavoir que le premier & le second livres
de l'Enéide ont aussi été travestis en lan-
gage Bourguignon. Bien des gens,
même hors de la Bourgogne, entendent
ce langage. Ces deux livres ont été im-
primés à Dijon, in-12. l'un en 1718.
& l'autre en 1719. Le Traducteur du
premier est M. Petit Licentié de Sor-
bonne, né à Dijon le 21. Janvier 1671.
& mort dans la même ville le 3. Sep-
tembre 1734. A l'égard du second livre,
le commencement jusqu'au septième vers
de la page seize est de Pierre Du May,

Conseiller au Parlement de Bourgogne , & le reste est encore de M. Petit. Voilà du moins ce qu'on lit dans la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne. Quelques personnes qui se croient mieux instruites , veulent que la traduction du premier livre est de François-Jacques Tassinot , dont il est parlé dans la même Bibliothèque. Cette traduction est littérale ; & malgré cette contrainte , on a sçu faire quitter agréablement au Poëte latin sa gravité , pour lui faire raconter dans le jargon Bourguignon , les aventures du Héros de Troye. On peut assurer que l'on trouve dans cet ouvrage beaucoup de naïveté , & en même tems un badinage fin & spirituel. Je ne fais que copier le témoignage qu'en rend dans sa Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne , feu M. l'Abbé Papillon qui avoit bien voulu m'honorer de son amitié ; & ce témoignage m'a été confirmé par le sçavant Editeur de cet ouvrage , M. l'Abbé Joly qui m'a si gracieusement accordé la sienne.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN VERS
BURLES-
QUES.



CHAPITRE VIII.

Des Traductions de Virgile en Prose.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

NOUS avons plus de traductions complètes de Virgile en prose, que nous n'en avons en vers. L'art de l'Imprimerie ne faisoit presque que de naître, lorsqu'un Anonyme travailla selon sa capacité à faire connoître ce Poëte à ceux qui n'entendoient pas la Langue latine. Son ouvrage est un volume *in-folio*, imprimé à Lyon par maître Guillaume le Roi, le dernier jour de Septembre de l'an 1483. Je l'ai vû dans un même volume avec la traduction du livre de Boëce, de la consolation de la Philosophie, faite en prose mêlée de vers par Jean de Meun, dit Clopinel, l'un des Auteurs du Roman de la Rose. En n'examinant que le titre, on s'attend à trouver *le livre des Efnéides compilé par Virgile translaté du latin en françois*; mais en consultant l'ouvrage même, on ne voit qu'une analyse imparfaite du Poëme de Virgile. Le début de ce livre est

singulier : le voici dans son vieux langage. « A l'honneur de Dieu tout-puissant, de la glorieuse Vierge Marie mere de toute grace, & à l'utilité & prouffit de toute la police mondaine, ce présent livre compilé par Virgile très-subtil & ingénieux Orateur & Poëte, intitulé Efnéides, a été translaté de Latin en commun langage, auquel pourront tous valeureux Princes & autres Nobles voir moult de valeureux faits d'armes. Et aussi est le présent livre nécessaire à tous citoyens & habitans en villes & chateaux : car ils verront comme jadis Troye la grant, & plusieurs autres places fortes & inexpugnables ont été assiégées & assaillies; & aussi courageusement & vaillamment deffenduës. Et est ledit livre au tems présent fort nécessaire pour instruire petits & grands pour chacun en son droit garder & défendre; car chose plus noble est de mourir que d'être vilainement subjugué. » Voilà bien des avantages qu'on ne s'étoit pas encore avisé de chercher dans la lecture de Virgile, & malgré les promesses de l'Auteur, je crois qu'on les y chercheroit inutilement.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE,

Si ce début est singulier, l'ouvrage ne

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

l'est pas moins. Le Poëme de Virgile y est mis en pièces , & vous auriez bien de la peine d'en réunir les morceaux épars. pour en faire un tout un peu suivi. Les faits principaux du second & du troisième livre , mêlés & confondus , ne présentent d'abord qu'un cahos ou la lumière manque & le guide échappe. Je ne connois point encore Enée , j'ignore son origine & sa patrie , & je le vois déjà converser avec Didon , & lui raconter des aventures au récit desquelles on ne m'a point préparé. On veut m'intéresser sur le sort de Polydore , & je ne sçai ni qui il est , ni quel a été le genre de sa mort. Ce n'est qu'après m'avoir fait essuyer plusieurs pages où presque tous les faits sont broüillés , & plutôt montrés que racontés , que j'apprends enfin le sujet qui a fait sortir Enée de sa patrie , & quel est le but de ses voyages.

Mais à peine ce récit est-il ébauché , que je perds Enée de vûë pour me retrouver avec Didon , dont l'Auteur aussi prolix sur ce sujet qu'il est superficiel sur tout le reste , me raconte l'histoire en deux façons : telle à peu près qu'elle se lit dans l'Enéide , & telle que la raconte Bocace dont il copie plusieurs pages.

Vous croyez, sans doute, qu'Enée est déjà à Carthage, & même depuis long-tems: Non il n'est point encore sorti de chez lui, quoique l'Anonyme l'ait déjà fait voguer en pleine mer & qu'il l'ait conduit dans la Thrace. C'est ici qu'il reprend l'histoire de son héros dès le commencement, pour le ramener fort subitement à Carthage, où Didon le reçoit gracieusement, & en devient amoureuse. Je retrouve là les traits principaux du quatrième livre de l'Enéide, que l'Auteur traduit à sa manière, tantôt en abrégant le Poète, souvent en y ajoutant de son chef, & en y mêlant de courtes réflexions.

Après avoir fini ce récit par la mort de Didon, j'entens Junon qui harangue Proserpine & qui fait si exactement l'anatomie de la Reine de Carthage, qu'elle n'oublie aucune des parties de son corps. Ce comique portrait, où j'admire la simplicité de l'Auteur, est suivi d'une analyse des autres livres de l'Enéide si abrégée, que tout ce qui y peut intéresser le Lecteur, y est totalement oublié. Laisant-là enfin l'Enéide où Virgile a terminé son Poëme, à la mort de Turnus, notre Auteur imagine le partage des terres, le mariage d'Enée, &

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

nous conduit de Rois en Rois jusqu'à Romulus. Telle est l'idée que je puis vous donner de l'ouvrage de l'Anonyme, qui est, dit-on, extrêmement rare, & qui ne mérite pas d'être rendu plus commun. Le caractère en est demi gothique, & chaque page est décorée de quelques figures en bois fort grossières, dont chacune représente ou veut représenter quelque action d'Enée.

Depuis cet Ouvrage, je n'ai point trouvé de plus ancienne traduction en prose de Virgile, que celle des quatre premiers Livres de l'Enéide, qui, selon du Verdier dans sa Bibliothèque, a été imprimée à Paris en 1541. *in-folio*, & dédié à François I. Du Verdier fait honneur de cette traduction à une Demoiselle, qu'il nomme *Helisenne de Crenne*. Feu M. de la Monnoie étoit persuadé que ce nom étoit supposé. Il le dit dans ses notes, encore manuscrites, sur les Bibliothèques de du Verdier & de la Croix du Maine. D'autres prétendent au contraire qu'*Helisenne de Crenne* étoit une Demoiselle du bourg de Mailly près de Doullens en Picardie. Du Verdier & la Croix du Maine, loin de rien dire qui puisse infirmer ce témoignage, parlent de cette traductrice comme d'une

personne réelle, à qui ils donnent encore d'autres ouvrages, & en particulier, *les Angoisses douloureuses qui procedent d'Amour*, contenant trois parties, imprimées en 1538. in-8°. à Paris. M. le Duchat dans ses notes sur Rabelais (liv. 2. c. 6. note 1.) en parle aussi comme d'une personne qui a été connue sous le Regne de François I. & cite pour ses garands le Roman de Perceforest, & Pasquier. Je n'ai point de preuves contraires à opposer à ces témoignages; & je n'ai rien non plus à vous dire de la traduction de cette Dame, ne l'ayant point vue.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Après elle, la plus ancienne qui me soit connue, est celle de Claude Malingre, qui vivoit au commencement du dix-septième siècle. Malingre ne traduisit que l'Enéide; & sa version imprimée en 1618. est dédiée à M. de Luynes, alors Lieutenant Général de Normandie, & premier Gentilhomme de la Chambre du Roi. Cet Auteur, qui a beaucoup écrit sur l'Histoire de France, étoit un mauvais traducteur. Le Poëme de l'Enéide étoit fort mal entre ses mains: & quand la version qu'il en a faite, seroit parvenue à une seconde édition, comme il l'esperoit, je ne crois pas qu'elle en eût été plus estimée. On voit par son avis au Lec-

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

teur, qu'il eut dans le même tems un concurrent qui entreprit d'*anticiper sur ses veilles*, & qui voulut lui enlever l'honneur auquel il aspirait.

Malingre parle fort mal de ce concurrent; il l'appelle sans façon *un insolent personnage, un ignorant, plus fécond en paroles qu'abondant en effets*. Il ajoute que reconnoissant son insuffisance, *il avorta au milieu de sa course, & ne donna qu'un essai de sa plume mal taillée*. Auroit-il voulu parler de la traduction du quatrième livre de l'Enéide, que le sieur de la Motte du Tertre avoit donnée en 1617. sous ce titre singulier : *L'Amour & la mort d'une grande Reine délaissée par un grand Prince*? Si cela est, il est vrai que du Tertre ne publia alors que cet *essai de sa plume*. Mais sans s'épouvanter des injures grossières de Malingre, il continua son travail, & en 1626. il publia les six premiers livres de l'Enéide.

Cette version lui avoit coûté six années; c'étoit plus d'un an pour chaque livre, puisque le quatrième étoit déjà fait, & ce tems eût suffi pour faire une bonne traduction, si l'Auteur avoit eu plus de capacité. Mais le sieur du Tertre qui étoit persuadé *qu'il n'étoit ni des premiers ni des derniers Ecrivains*, se flattoit en-

core trop. On ne peut le blâmer de prendre, dans sa préface, la défense de ceux qui employoient leur tems & leurs veilles pour se rendre utiles; il a raison de les venger du mépris avec lequel il prétend qu'on les traitoit alors. Mais il falloit avouer aussi que pour devenir l'*entretien & l'école de tout le monde*, on a toujours demandé des qualités dont il ne paroît gueres avoir été pourvû. Quand il veut élever son stile, il le rend ampoullé; & ce qu'il regarde comme simple & naturel, n'est souvent que plat & rampant.

Il vouloit pourtant, & il le vouloit vivement, emporter les suffrages de la Cour & de la Ville; sans faire attention que ces suffrages sont libres, & que les Lecteurs judicieux ne peuvent accorder les leurs qu'au mérite. Ce que je ne puis concevoir, c'est qu'étant si prévenu en sa faveur, il se montre toujours faisi de crainte d'être mal accueilli des courtisans, & encore plus mal récompensé de son travail. C'est par une suite de cette frayeur qu'il se hâte de se mettre à couvert sous la protection des Grands dont il mendie les suffrages par cinq Epîtres, à la Reine, au Prince Claude de Lorraine Duc de Chevreuse, au Comte de Schomberg, Surintendant des Finan-

ces, & à MM. du Mesnil-Morant & de Montholon, Conseillers d'Etat; & qu'il engagea quelques Poëtes avec qui il étoit lié à faire l'éloge de son ouvrage.

Baudouin, Faret, Bourbon, le Roi, se prêterent à ses desirs, & il eut soin de recueillir leurs éloges, & d'en parer les premieres pages de son livre. Il fut surtout extrêmement flatté du titre de *premier truchement d'Enée après Virgile*, que Baudouin lui donna, & de ces vers qui finissoient son panégyrique ;

Ce bel esprit suivant sa trace
Représente avec tant de grace
Le sac du superbe Ilion ,
Que sans le louer davantage,
En lisant ce divin ouvrage ,
A l'ongle on connoît le Lyon.

Malgré ces loüanges néanmoins, malgré ces illustres protecteurs, n'étant pas encore rassuré sur le sort de sa traduction, il se crut en droit de menacer que si elle n'étoit pas reçue selon ses vœux, *on le rendroit perclus de la main pour toute sa vie, & que l'on priveroit par-là notre langue du récit d'une infinité de beaux exploits que les six derniers livres de l'Enéide nous donnent.* Cette menace ridicule n'effraya personne; on se rit de la pré-

somption de l'Auteur, & l'on jugea avec raison que notre langue n'y perdrait rien en le réduisant au silence auquel il se condamna en effet.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Il eut un continuateur dans le sieur du Pellicel qui traduisit les six derniers livres, & les fit imprimer à la suite des six premiers que du Tertre avoit traduits. Ce nouveau traducteur crut rendre par-là quelque service au Public : cette vûe le satisfit, & il ne mendia ni protection, ni suffrage pour son travail. Tout ce que l'on peut dire à l'avantage des deux traducteurs, c'est que leur version n'est pas mal écrite pour le tems où elle a paru, & que le sens de l'original est quelquefois rendu avec assez d'exactitude. Ce n'est néanmoins que le squelette de Virgile : on y sent rarement la force de ses pensées, la sublimité de son génie, la beauté de ses descriptions.

La traduction de l'Enéide par le sieur de Tournay, de Soissons, ne m'a pas paru meilleure, quoique plus recente, ayant été imprimée en 1647. Il y a du feu & de la vivacité en quelques endroits ; mais elle languit encore plus souvent ; & j'y ai trouvé beaucoup de termes rampans, des tours froids, des expressions qui ne sont pas d'un Ecrivain délicat.

Elle est dédiée à *M. le Chancelier* :
c'étoit alors Pierre Següier.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Ces versions de l'Enéïde firent donc peu d'honneur à Virgile ; & ceux qui ignoroient la langue de ce Poëte , ne purent pas en retirer beaucoup d'utilité. Ce n'étoit d'ailleurs qu'une partie des ouvrages de Virgile. Les traduire tous , avoit paru une entreprise capable de rebuter. Elle n'effraya pas l'Abbé de Marolles. Cet infatigable Ecrivain , consultant moins ses forces que ce penchant qu'il avoit à procurer , selon sa capacité , ce qui pouvoit servir au progrès des lettres & à celui de notre langue , entreprit ce que personne n'avoit encore osé tenter. Ne se sentant point en état *de réformer les mœurs , ni de corriger les sentimens* , il vouloit servir sa patrie par ses écrits. Voilà un motif bien louable & digne d'un bon Citoyen : il est seulement fâcheux que la fécondité de la plume de l'Abbé de Marolles , l'ait toujours emporté sur l'exactitude , la fidélité & l'élégance qui rendent les ouvrages d'esprit véritablement utiles & qui les font passer à la postérité.

Virgile en particulier n'est pas un Auteur facile à bien rendre en notre langue. Mais l'Abbe de Marolles n'étoit jamais

arrêté par les difficultés. Il conçoit le dessein de traduire tous les ouvrages du Poète latin, & ce dessein est presque aussitôt exécuté que conçu. Ce qui auroit demandé plusieurs années, ne lui coûte *que quelques mois*. Si son amour propre n'avoit aucune part à cet aveu, j'admire sa simplicité. Si c'est un talent de composer avec plus de rapidité qu'un autre ne transcriroit, ce talent n'est point à envier, il donne trop l'idée d'un Auteur plus jaloux de publier beaucoup de livres, que d'en faire de bons. Aussi l'Abbé de Marolles a-t-il peint sa traduction plus au naturel, sans doute, qu'il ne le pensoit, lorsqu'il dit, *que ce n'est qu'une copie bien médiocre d'un excellent original*.

Plus il fait l'apologie des progrès de notre langue dans sa préface, moins il fait l'éloge de sa traduction, où ces progrès se font si peu sentir. Quelquefois cependant il veut être poète en prose, & se servir d'expressions figurées; mais alors il donne dans l'enflure, ou il devient obscur. Son esprit peu familiarisé avec la justesse & le goût, lui fait regarder comme des beautés ce qui impatiente un Lecteur plus judicieux.

Dans sa préface craignant qu'on ne lui reproche de s'être occupé à traduire

un Poëte Payen , il fait son apologie fort au long. Et croyant , sans doute , ne rien dire que de bien convaincant , il étaye cette apologie d'une liste très-ample de Prélats & autres Ecclésiastiques qui ont traduit des Auteurs profanes , ou composé des livres qui n'avoient aucun rapport direct avec la Religion. Penseoit-il que la multitude des coupables fût un titre pour commettre les mêmes fautes ? Mais la vérité est qu'on lui eût pardonné plus aisément d'avoir fait une traduction de Virgile , que d'en avoir donné une mauvaise. Pourquoi n'a-t-il pas eu le même scrupule , lorsqu'il a traduit Catule , Tibulle , Ovide , & quelques autres ? Il eût été mieux fondé : Virgile est chaste ; il y a peu d'endroits chez lui dont la lecture puisse faire une impression dangereuse , au moins sur le commun des Lecteurs.

Cette traduction de Virgile par l'Abbé de Marolles est de l'an 1649. *in-folio*. Elle est bien imprimée , & sur un beau papier. Les exemplaires où l'on trouve la date de 1655. n'ont rien de nouveau que cette date. L'Enéide est dédiée à Louis XIV. Les Bucoliques & les Georgiques sont adressées à Louise - Marie de Gonzague Reine de Pologne. Cet ou-

vrage est orné de figures de Chauveau, & chargé de remarques, de tables, de commentaires, d'éloges de Virgile & de la vie de ce Poëte; d'une explication Géographique des voyages d'Enée & de l'ancienne Italie, & d'un abrégé de l'Histoire depuis l'embrasement de Troye jusqu'à l'Empire d'Auguste.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

L'Auteur s'est imaginé que toutes ces additions étoient nécessaires pour l'intelligence de Virgile, quoiqu'au fond elles y servent assez peu. La vie du Poëte est une vraie rapsodie. C'est un amas indigeste de quantité de passages de divers Ecrivains concernant Virgile & ses ouvrages : les citations des Poëtes y sont traduites en mauvais vers françois. Le recueil des éloges de Virgile, où l'on ne répète souvent que ce qui est dit dans la vie, seroit plus utile s'il n'étoit pas fait sans goût & d'une manière ennuyante. Dans ses longues & fatigantes remarques l'Abbé de Marolles compare souvent avec sa traduction les endroits qu'il lui plaît de choisir des anciennes versions du Poëte : & quoiqu'on puisse sans témérité le soupçonner de n'avoir eu pour but que de faire briller la sienne, il arrive fréquemment néanmoins qu'on ne trouve d'autre différence entre ces an-

ciens traducteurs & lui, que celle que le tems a mise dans le langage.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

La plûpart des remarques qu'on peut appeller historiques, & qui ont un air d'érudition, n'apprennent presque rien, ou sont peu utiles pour l'intelligence du Poëte. Souvent l'on y trouve des réflexions morales que l'on ne s'avisera gueres d'y chercher. Telles sont les réflexions plus dévotes que solides qu'il fait sur la piété d'Enée : telle cette comparaison du Héros de Troye avec la conduite de nos Guerriers, contemporains de l'Auteur, contre lesquels on le trouve toujours de mauvaise humeur. Dans une de ces remarques il prétend que la piété toute payenne d'Enée, *a été honorée par des miracles* ; & il a la simplicité d'en rapporter plusieurs sur la foi de quelques Auteurs Payens, ou sur le témoignage de plusieurs Modernes très-décriés en fait de critique : peu s'en faut qu'il ne lui offre des vœux. Tant de défauts n'empêchoient pas l'Abbé de Marolles de regarder sa traduction de Virgile comme son ouvrage favori : & il faut avoüer qu'elle fut recherchée alors avec une sorte d'empressement. On la réimprima en 1662. avec de nouvelles remarques. Je vous ai parlé ailleurs de son *Traité du*

Poëme épique pour l'intelligence de l'Enéide, qu'il donna aussi en 1662. & je pourrai avoir occasion de vous en dire encore un mot.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Sa prévention trop aveugle pour sa version de Virgile lui fit supporter impatiemment la critique qu'en fit Monsieur de l'Estang, c'est-à-dire Gaspard de Tende, dans ses Regles sur la traduction, imprimées en 1660. Cet Ecrivain tirant ses exemples *de quelques-unes des meilleures traductions du tems*, c'est-à-dire, de celles qui avoient le plus de réputation, alleguoit souvent divers endroits de celle de l'Abbé de Marolles, ne les donnant jamais que comme exemples de mauvais modeles qu'un bon traducteur ne devoit point imiter. C'étoit attaquer M. de Marolles par l'endroit le plus sensible. Il s'en plaignit à ses amis; mais il laissa passer douze années sans répondre; & lorsqu'il voulut le faire, le Public qui avoit eu tout le tems d'examiner la censure, avoit pris parti contre lui. Sa réponse qui parut enfin en 1673. dans la premiere partie de son Virgile en vers françois, ne lui gagna presque point d'apologiftes. On trouva que le dépit & le chagrin y paroissoient plus que la raison & le jugement.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Bien loin de se renfermer dans les bornes de la modération qu'il affectoit, il s'y livre tout entier à sa vivacité. Si on l'en croit, M. de l'Eftang étoit un homme peu civil, qui donnoit lieu de douter s'il avoit de la pudeur; c'étoit un esprit naturellement orgueilleux, qui avoit de la vaine gloire & de la présomption, un petit critique, dénué des graces de la diction, qui ne l'avoit censuré que par haine & par aversion; son livre ne pouvoit être utile à aucun Lecteur, ni agréable à aucun honnête-homme. Personne n'avoit une idée si mauvaise de M. de l'Eftang, & ces déclamations réitérées vingt fois par l'Abbé de Marolles ne la firent point prendre. L'ouvrage des *Regles* dont je vous ai parlé dans le premier volume de cette Bibliothèque, s'étoit acquis de l'estime, & on en fait encore quelque cas. Je ne prétends pas cependant justifier M. de l'Eftang sur tout: il n'a pas toujours raison dans ce qu'il censure de l'Abbé de Maroles; il y a quelquefois plus de chicane que de solidité dans sa critique, & celui-ci se défend fort bien en plusieurs endroits de sa réponse.

Entre les exemples que M. de l'Eftang lui avoit opposés, il y en a quelques-uns qui sont tirés d'une traduction
du

du quatrième & du sixième livre de l'Enéide, qui n'étoit encore que manuscrite, & qui ne vit le jour qu'en 1666. On la donne communément à M. Arnauld d'Andilli; d'autres l'attribuent à M. le Maître de Saci; elle est sortie sûrement de Port-Royal, & l'on prétend que M. Nicole y avoit eu part. Le Traducteur s'est contenté de prendre le nom supposé de *Bonlieu*. On voit par l'avis au Lecteur, qu'il y avoit déjà plusieurs années que cette version étoit faite. C'étoit un fruit du loisir de l'Auteur, qui avoit voulu tenter par cet essai *si notre prose pouvoit conserver quelque ombre de la majesté des vers de Virgile*. Le Public n'en auroit eu aucune connoissance, si un ami du Traducteur n'eût tiré cette version du secret dans lequel on vouloit l'envelopper. On lui a sçu gré de ce larcin: cette traduction est exacte, on y reconnoît à peu près le génie de Virgile: & quoiqu'il y ait des phrases trop longues qui font languir le discours, il est certain qu'en général le stile est pur & bien soutenu. L'éditeur n'avoit pas tort d'espérer que cette version pourroit être utile surtout aux jeunes gens; en leur donnant lieu de considérer comment on peut dans deux stiles

aussi opposés que le sont la prose & les
 TRADUC- vers , *conserver les graces de l'une ,*
 TIONS DE *sans faire tort à la noblesse des pensées de*
 VIRGILE *l'autre.*
 EN PROSE.

L'Abbé de Marolles auroit sans doute parlé avantageusement de cette version , si l'Auteur ou l'Editeur eût eu la complaisance de parler honorablement de celle de cet Abbé. Mais le silence qui fut gardé sur cela, l'offensa : il le regarda comme un mépris affecté que l'on témoignoit pour sa traduction ; & il ne se contenta pas de s'en plaindre , il se mit en devoir de décrier la version nouvelle , & de la faire tomber s'il le pouvoit.

C'est le but de sa *Lettre à Monsieur l'Abbé de la Victoire , touchant quelques traductions de l'Enéide de Virgile.* Cette Lettre de 24. pages in-8°. est datée de Paris le premier jour de Juin 1667. L'Abbé de Marolles après s'y être répandu en plaintes *sur ce qu'il ne savoit pas si l'on avoit songé à sa traduction de toutes les œuvres de Virgile , ou du moins si quelqu'un avoit daigné y arrêter les yeux un moment ,* examine severement la nouvelle version du quatriéme & du fixiéme livre de l'Enéide , & y oppose la sienne.

Vous jugez bien que celle-ci a tou-

jours la superiorité, & que l'autre ne doit pas seulement en approcher. Le Censeur n'écrivoit que pour se louer & rabaisser son concurrent. Y gagna-t-il beaucoup ? On ne peut se le persuader quand on a lû sa Lettre critique, quoiqu'on ne puisse disconvenir que le parallele qu'il fait des deux traductions ne tourne quelquefois à son propre avantage. Mais cette victoire est si rare, & il paroît avoir si souvent tort dans le reste, qu'il auroit mieux fait, ce semble, de ne point hasarder le combat.

Sur la fin de la même Lettre, l'Abbé de Marolles fait entendre ce que je vous disois il n'y a qu'un moment, que le Public donnoit la version du quatrième & du sixième livre à M. Arnauld d'Andilly, & il fait un bel éloge de ce célèbre Ecrivain. Mais il tâche de faire croire que la version en question n'étoit point l'ouvrage de ce Solitaire ; & il aime mieux, sans en donner la moindre preuve, en faire tomber le soupçon sur M. de l'Estang, qu'il accuse même *d'avoir voulu faire croire que cette version venoit d'une main illustre, afin de procurer le débit de son ouvrage.* Voilà un tour malin, & rien de plus. Le Public n'a pas cru l'Abbé de Marolles, & l'on n'a point cessé de donner la

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

version dont il s'agit , à cet excellent personnage en toutes choses , aussi bien pour la piété , que pour ses belles traductions , à qui le Censeur s'est efforcé de l'enlever.

Il n'y a pas lieu de croire que ce soit de la même main que nous avons la traduction des quatre premiers livres du même Poëme , imprimée deux ans après , en 1668. chez le même Imprimeur. Ce n'est pas qu'elle cede en mérite à la première : mais ce ne sont ni les mêmes tours , ni les mêmes expressions , & il m'a paru que celle-ci sentoît moins la paraphrase que la première. L'Epître dédicatoire à M. le Dauphin , fils de Louis XIV. se fait lire avec une satisfaction que ces sortes de pieces offrent rarement. Elle est signée *le Maître* , & dans l'extrait du Privilege , le même est nommé *François le Maître*. J'ai vû dans quelques lambeaux historiques , sauvés du débris des papiers de M. l'Abbé de Lomenie de Brienne , qu'on lui attribuoit à lui-même cette traduction : mais je n'en ai pas d'autres preuves. Il paroît par la préface de la traduction que l'Auteur n'avoit pas eu dessein d'aller au-delà des quatre premiers livres de l'Enéïde , qu'il regar-
doit comme les plus beaux , & qu'il n'au-

roit pas même donné ces quatre livres, s'il n'en eût été sollicité par des personnes à qui il ne pouvoit rien refuser.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

A qui attribuer encore la traduction des Bucoliques, imprimée à Paris en 1666. in-12. avec des notes? Selon le Catalogue manuscrit de la Bibliothèque du Roi, l'Auteur qui ne se désigne que par la qualité de *Maître-ès-Arts*, se nommoit Thomas Guyot, & c'est le même à qui l'on est redevable de la traduction des Captifs de Plaute, dont je vous ai parlé ailleurs. Son Epître dédicatoire à *M. de Harlay de Bonneuil Avocat en Parlement*, est une espèce de sermon: l'Auteur y prêche fort sérieusement M. de Bonneuil sur la protection qu'il doit aux malheureux; & il demande la sienne du même ton. L'avis au Lecteur est plus utile: c'est un discours sensé sur la préférence que l'on doit donner aux traductions exactes & bien écrites, plutôt qu'à ces gloses ou interprétations latines qui nuisent souvent plus à l'intelligence du texte qu'elles n'y servent, & qui chargent un livre sans le rendre plus utile.

Biblioth. Fr.
t. 4. p. 412.

L'Anonyme recommande beaucoup aux jeunes gens la lecture réfléchie de Cicéron, de Virgile, d'Horace, de Terence, de Salluste & de César. Il s'attache

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

en particulier à leur montrer l'utilité des Bucoliques ; & comme c'est pour eux principalement qu'il a fait sa traduction, il s'est appliqué à la rendre claire & littéraire. Par la même raison, il y a souvent ajouté quelques mots qui lient davantage, ou qui éclaircissent le discours ; mais sans les confondre avec le texte. Ses petites notes ne sont pas sans mérite. Il a traduit depuis dans le même goût les quatre livres des Georgiques. Cette traduction parut en 1678. réunie avec celle des Bucoliques ; & l'une & l'autre ont été réimprimées en 1691. mais l'Épître à M. de Bonneuil n'est que dans la première édition des Bucoliques.

Un autre anonyme ne s'est exercé que sur l'Aristée de Virgile. Ce morceau lui a paru digne de se montrer seul : il l'a traduit, & publié avec des notes à Lyon en 1668. Vous sçavez que l'Aristée est une fable ingénieuse & bien conduite que Virgile raconte à la fin du quatrième livre de ses Georgiques. Tout y est spirituel, tout y annonce la délicatesse du goût de la Cour d'Auguste : le beau génie de Virgile y brille & s'y fait admirer. Le Traducteur justement épris de ces beautés, s'est efforcé de les conserver dans sa version, & il en a au moins

beaucoup plus approché que Renouard qui avoit traduit le même épisode vers le commencement du même siècle, & dont la traduction fut imprimée en 1633. à la suite de ses Métamorphoses d'Ovide. Mais le nouveau Traducteur est resté encore loin du but qu'il s'étoit proposé. Sa traduction paroît litterale, mais elle l'est trop. On retrouve le sens de chaque vers de Virgile ; on voudroit sentir son génie & son goût. Il a d'ailleurs trop ajouté à l'original : *Ce ne sont, selon lui, que de petites liaisons pour mieux unir le discours.* Elles n'étoient pas nécessaires, tout est suffisamment lié dans le texte ; on pouvoit le suivre en s'accommodant au génie de notre Langue. Ces prétendues liaisons sont d'ailleurs beaucoup plus fréquentes que le Traducteur ne le fait entendre.

A l'égard de ses notes qu'il appelle *legeres*, elles ne le sont gueres que par rapport à la matiere qui est l'objet de la plûpart de ces remarques. Quant au nombre, elles sont si abondantes qu'elles forment seules un écrit de près de 200. pages. On y voit que l'Auteur avoit de la lecture, qu'il avoit lû sur-tout les Commentateurs de Virgile d'où presque toutes ses notes sont tirées. C'est une éru-

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

dition que l'on peut emprunter sans beaucoup de frais, & qui sert ordinairement fort peu pour l'intelligence du texte. Ces notes sont terminées par l'Eglogue de Sarrafin intitulée *Orphée*, qui est une imitation de la Fable d'Aristée. L'Abbé de Bellegarde a donné depuis une meilleur traduction de l'épisode de Virgile, qu'il a jointe à celle des Métamorphoses d'Ovide.

On ne lisoit plus la traduction de Virgile par l'Abbé de Marolles; le mépris dans lequel elle étoit tombée détermina donc le sieur Algay de Martignac à donner une nouvelle version de toutes les Œuvres de ce Poëte. Elle parut en 1681. & fut imprimée en 1686. revue & corrigée par l'Auteur. C'est la dernière traduction en prose des Œuvres de Virgile qui ait été imprimée dans le dix-septième siècle. Les écoliers pour qui Martignac avoit principalement travaillé, firent la fortune de son livre: il en a vû plusieurs éditions durant sa vie. Mais il a été peu lû des gens du monde qui aiment les ouvrages écrits avec politesse & avec élégance. Ces qualités manquent à cette traduction, d'ailleurs assez littérale, & peut-être suffisante pour entendre les mots & les phrases de Virgile.

Depuis la premiere édition de cette version , il s'est écoulé près de trente ans sans que personne ait eu assez de zèle pour se mettre en état de l'emporter sur Martignac , ou du moins pour montrer au Public que l'on pouvoit mieux faire. Mais à cette espece d'inaction a succédé subitement un ardeur si vive , qu'en moins de six années on a vû trois différentes traductions de toutes les Œuvres du Poëte latin , & une quatriéme quelques années après , sans compter une traduction particuliere des Eglogues , & deux autres de quelques Eglogues seulement.

Le Pere Catrou , Jesuite célèbre , s'est mis le premier sur les rangs. Dès 1708. il crut devoir hazarder une traduction des Bucoliques avec des notes critiques & historiques ; espece de Commentaire d'un nouveau goût , plein de vûes ingénieuses , quelquefois plus specieuses que solides , sur le dessein & sur l'œconomie de chaque Eglogue. L'Auteur attaché autrefois par son emploi à expliquer le Poëte latin , écrivoit les difficultés qu'il n'étoit pas en état de vaincre d'abord. Il réfléchit dans la suite avec plus de loisir , tâchant de satisfaire lui-même à ses doutes , & de donner un

jour nouveau à l'ouvrage de Virgile dont
 il croyoit que l'on ne sentoît pas assez
 les beautés , parce qu'on n'en con-
 noissoit pas suffisamment toute la délica-
 tesse.

Pour réussir dans son projet , il nous
 apprend qu'il étudia avec soin l'histoire
 du tems où Virgile composa ses Bucoli-
 ques. Il consulta les Anciens , & en tira
 tout ce qui pouvoit l'éclairer. Il lut avec
 réflexion la vie du Poëte attribuée au
 Grammairien Donat, & qui est au moins
 une production de l'antiquité. Avec ces
 matériaux , qui étoient bien entre ses
 mains , il bâtit des systêmes qu'il crut
 vraisemblables , & souvent avoir quelque
 chose de plus que la vrai-semblance ; &
 à l'aide de mille conjectures ingénieuses
 développées dans ses notes , il prétendit
 avoir dénoué toutes les difficultés qui ont
 le plus embarrassé les Commentateurs ,
 & avoir assigné à chaque Eglogue le tems
 où elle a été faite , son véritable objet ,
 & le but que le Poëte a eu en la compo-
 sant.

Quant à la traduction , quoique l'on
 doive présumer qu'il s'est appliqué à la
 rendre exacte & fidelle , on l'a blâmé
 d'avoir si souvent mis le Commentaire
 dans le texte , & d'avoir trop paraphrasé

son Auteur. Il est vrai qu'il a eu la précaution de marquer presque tous ces changemens en d'autres caractères, pour empêcher que ses idées ne fussent attribuées au Poëte; mais on ne l'a pas trouvé pour cela plus excusable.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Le P. Catrou écouta les avis qui lui furent donnés; mais ne croyant pas qu'on pût l'obliger à les suivre tous indifféremment, il les examina, & en fit l'usage qui lui parut convenable, lorsqu'il revit son ouvrage dans le dessein de le donner de nouveau avec la traduction complète de toutes les Œuvres de Virgile. Il fit présent de celle-ci en 1716. en six volumes, chargés d'un grand nombre de notes & de dissertations où l'esprit & l'érudition se disputent à qui brillera davantage.

Sans abandonner son système sur l'ordre des Eglogues qu'il avoit suivi en 1708. il crut dans cette nouvelle édition qu'il étoit plus convenable & plus utile pour le commun des Lecteurs, de se conformer à l'arrangement qu'elles ont dans presque toutes les éditions latines.

Beaucoup plus Auteur que copiste, on sent dans toute cette traduction que le P. Catrou a voulu faire goûter son

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

original à ceux qui ne pouvoient le lire dans sa langue : sans être trop scrupuleuse , elle est plus élégante & plus fidelle que celles qui l'avoient précédée. S'il eût été moins guindé en quelques endroits , & moins attaché dans d'autres à suivre les idées singulieres qui lui ont fait trouver dans Virgile des sens dont on aura bien de la peine à convenir avec lui , il auroit plû encore davantage , & mérité avec moins de réserve la qualité de fidèle Interpréte du Poëte latin.

Un critique beaucoup plus familiarisé que lui-même ne le fait entendre avec l'antiquité grecque & latine , s'éleva en 1721. contre cette traduction , dans une Lettre où il prit le nom & la qualité de *Balthazar Blanchard, Répétiteur en Droit à Paris*. Sous prétexte de proposer des doutes & des conjectures , il donna réellement des remarques très-judicieuses dont le P. Catrou aura pû profiter dans les éditions suivantes de sa traduction. Mais le ton sur lequel son critique se monte quelquefois , n'a pas dû plaire au Jesuite. Les railleries sont fréquentes dans cette Lettre , sans être toujours délicates : il y regne un familier qui semble en certains endroits trop insipide ; dans d'autres l'Auteur chicane plus

qu'il n'éclaire. On attribue cette Lettre à M. l'Abbé Bellenger qui s'est fait connoître depuis par des ouvrages fort estimables, & dont tout le monde avoue la solidité.

TRADUCTIONS DE VIRGILE EN PROSE.

Cette critique qui sera toujours utile à ceux qui voudroient lire la traduction du P. Catrou, ne diminua point l'heureuse prévention que l'on avoit pour cette traduction : elle étoit louée & applaudie malgré les défauts que les bons critiques y ont remarqué, lorsque M. Mallemans Chanoine de Sainte Opportune à Paris, en hazarda une nouvelle en 1717.

J'ai connu cet Ecrivain : il aimoit à penser d'une maniere singuliere, & souvent il lui arrivoit de prendre ses imaginations pour des vérités. S'étant mis dans la tête que Dieu lui avoit donné du talent pour pénétrer le sens de Virgile en mille endroits que toute l'antiquité a ignorés, & qu'il avoit tout entendu dans ce Poète jusqu'aux endroits les plus difficiles, il se crut obligé de ne point ensevelir tant d'heureuses découvertes. La voie la plus simple pour en faire part, étoit de traduire le Poète latin ; il prit cette voie. Sa première inclination étoit de mettre Virgile en vers françois, quoique ses talens poétiques

Voyez l'avvis qui précède ses pensées sur les 18. premiers versets de S. Jean : & l'avertiss. de sa trad. de Virg.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

eussent été inconnus jusques-là, & qu'il les ait toujours si bien cachés depuis, que personne ne l'a soupçonné d'être Poète. Une version de Virgile en vers eût été une belle occasion de les faire briller : mais il craignit le piège que son penchant lui tendoit ; il ne voyoit avant lui que des naufrages où avoient péri ceux qui s'y étoient exposés ; il n'en exceptoit pas même M. de Segrais : cette vûe l'éffraya & le fit reculer.

La crainte d'échoüer comme eux ; changea même tellement ses idées ,
« qu'il se persuada que l'unique parti
» qu'un Traducteur de Virgile puisse
» prendre , c'est de le traduire en prose ,
» mais d'un stile vif & élevé , continuel-
» lement soutenu d'expressions nobles &
» hardies ; de telle sorte que cette prose ait
» toute l'harmonie de la poésie , & que
» pour être de bons vers il ne lui manque
» que la mesure & la rime. »

Ce projet est beau ; il faut en convenir : un Traducteur qui le rempliroit , ne pourroit manquer de plaire ; il auroit en particulier le suffrage des Dames ; & c'étoit à l'honneur de l'obtenir que M. de Mallemans aspirait , c'étoit pour elles principalement qu'il avoit entrepris sa traduction. Les ingrates ! A peine quel-

qu'une a-t-elle seulement daigné la lire ;
& depuis près de trente ans que cette tra-
duction s'impatiente de n'en être point
accueillie, elles ignorent peut-être encore
si elle existe.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

M. Mallemans étoit informé de ce mauvais succès ; mais il avoit l'ame assez ferme pour s'en consoler. S'il n'osoit accuser son siècle d'ignorance, il y voyoit au moins beaucoup de prévention. Il comptoit qu'on devoit lui sçavoir gré de ce *qu'il n'avoit été*, comme il le prétendoit, *ni infidèle, ni négligent*. Cependant dans la même Préface où il se donne libéralement les louanges que le Public lui refusoit, il convient qu'il avoit vû des fautes dans sa traduction ; *mais qu'il n'étoit plus tems de les corriger ; que d'ailleurs il falloit laisser à ceux qui le suivront quelque chose à faire après lui* ; & qu'enfin on ne pouvoit le condamner à passer toute sa vie à relire sa traduction. Il a raison : c'eût été un vrai supplice.

M. Vaillant qui s'étoit donné la peine de la lire, la trouve rampante, sans élévation, & même barbare. Cependant une prose poétique, car c'étoit ce que M. Mallemans avoit promis, auroit dû avoir plus de noblesse : mais il n'avoit pas pris pour modèle le Télémaque de M. de

Dis. sur la
poës. pastor.
à la tête de sa
trad. des Égl.
de Virg.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Recueil de
pièces fug. t.
3. vers la fin.

Cambrai. On devoit au moins y trouver, comme dit Horace, un Poëte par lambeaux ; au lieu qu'on n'y trouve de poésie que ce qu'il y a dans le titre. C'est ce qui avoit porté en 1718. l'Auteur connu de l'*élève de Terpsicore*, Monsieur de Boissy, à mettre cette traduction dans la liste des ouvrages qui ne pouvoient former qu'un mauvais Poëte. L'Abbé Archimbaud qui dans le même tems publioit un recueil de quelques pièces fugitives, accompagnées de nouvelles Litteraires, n'en parla pas plus avantageusement ; & sa critique, quoique assez modérée, fâcha sérieusement M. Mallemans.

Il y répondit en 1718. dans l'avertissement qui est au-devant de ses *Pensées sur les dix huit premiers versets de Saint Jean*. Il n'avoit pas crû, dit-il, devoir examiner ce que les *Journaux* avoient dit de son *Virgile* : mais la nouvelle critique étant tombée par hazard entre ses mains, il voulut bien employer quelques momens à la lire ; & cette lecture rapide lui fit décider que l'Auteur n'avoit parlé ni selon la justice, ni conformément à l'ouverture qu'il lui avoit faite de ses sentimens. En donne-t-il quelques preuves ? Non. « Lui eût-il convenu d'entrer en

» discussion avec un jeune homme qui
» vouloit s'établir , & qui esperoit moins
» de lui que d'une célèbre compagnie. »
M. Mallemans veut parler des Jesuites ,
parce que dans le parallele que M. Ar-
chimbaud fait de sa traduction avec celle
du P. Catrou , celle - ci a presque tou-
jours l'avantage.

Monsieur Mallemans ajoûte en parlant
de son Censeur : « Je ne m'étonne pas
» que ses vûes l'ayent un peu détourné
» de la rectitude. Je lui sçai bon gré de
» nes'y être pas abandonné plus aveugle-
» ment. On voit que pour flater il se
» contraint. Il a eu de la peine à parler
» contre sa pensée. Cette répugnance ne
» l'excuse pas. S'il n'est pas sincere , il se
» rend criminel contre la vérité , en la
» trahissant : contre lui-même , en se don-
» nant un mauvais caractère : contre un
» Auteur , en parlant de lui injustement :
» contre le Public , en le trompant. »
Telles sont les plaintes de M. Malle-
mans : elles sont écrites en forme de sen-
tences ; chacune fait une ligne & une
phrase distinctes , on croit voir quelques
lambeaux des oracles des Sibylles. Il pen-
soit que ces plaintes étoient si justes , qu'il
se fâchoit quand on n'y applaudissoit
point. Lui seul ne voyoit pas que le Pu-

blic s'obstinoit à n'y point déférer.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Avis sur les
pens. de saint
Jean.

Ceux qui l'ont bien connu n'ont pas eu moins de peine à croire qu'il parlât sincèrement, quand il protestoit : « Qu'il » étoit fâché d'avoir sur le sujet de Vir- » gile un rival (dans le Pere Catrou) » qu'il n'avoit point l'honneur de con- » noître , mais qui tenoit à une Com- » pagnie qu'il avoit toujours honorée , » & où il croyoit avoir acquis de l'estime : » que lorsqu'il commença à travailler sur » Virgile , s'il avoit été averti qu'un hom- » me de cette considération eût déjà été » avancé dans ce travail , il s'en feroit » abstenu. » Il étoit trop jaloux de ses prétendues découvertes , ignorées jusqu'à lui , pour les ensevelir dans l'oubli. Quant à ce qu'il ajoute : « qu'il ne faut » pas que sa traduction le brouille ni avec » le Pere Catrou , ni avec aucun de ses » Confreres ; » rien n'a paru plus inutile : la concurrence n'étoit pas de nature à faire naître cette appréhension ; & je crois que le P. Catrou lui a pardonné de meilleur cœur que le Public.

Le troisième Traducteur de Virgile connoissoit les deux versions dont je viens de vous parler : il étoit en état d'apprécier le mérite de l'une & de l'autre ; il estimoit la premiere , & ne méprisoit pas

absolument la seconde. Il n'en a pas moins crû être en droit de donner la sienne, & le succès n'a pas dû l'en faire repentir. Ce Traducteur qui par modestie ne voulut pas se nommer, est un Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire, dont plusieurs ouvrages avoient déjà fait connoître le mérite. C'est le P. Fabre, si connu depuis par sa continuation de l'Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé Fleuri. Il avoit travaillé sur les Eglogues & les Georgiques avant que d'avoir vû l'ouvrage du P. Catrou. Sur les avis de quelques personnes de goût, qu'il avoit laissés maîtres de décider de son travail, il le continua, & traduisit l'Énéide.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Ce qui l'enhardit, c'est qu'après avoir lû la traduction du P. Catrou, il crut entrevoir qu'elle n'étoit pas assez littérale en beaucoup d'endroits, & qu'elle paroissoit au-dessus de la portée des jeunes gens, qui ne lisent Virgile que pour en entendre la lettre. Ce sont ces jeunes gens, encore peu formés dans la lecture des Poètes, que le P. Fabre a eu principalement en vûe. Il a voulu les aider par une traduction aussi littérale qu'on peut la faire, dans l'étude d'un Poète qu'on peut appeller avec raison le pere de la

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Poësie latine , & qui a rassemblé en lui toutes les qualités capables de former un homme parfait en ce genre. Il n'a ni promis , ni donné une prose poëtique ; mais la sienne est pure , claire & coulante : on peut ajoûter qu'elle ne manque pas d'élégance.

Quand il a crû devoir expliquer Virgile autrement que les Commentateurs & les Interprètes , ce n'est qu'après s'être convaincu qu'il l'expliquoit dans son vrai sens. Mais craignant encore de se tromper , il expose modestement dans ses notes les raisons qui l'ont déterminé au parti qu'il s'est crû obligé de prendre ; & par-là il acheve souvent de résoudre les difficultés , s'il en reste encore quelques-unes dans l'esprit de son Lecteur.

D'autres notes sont destinées à expliquer aux jeunes gens la fable , la géographie , l'histoire naturelle , autant que ces connoissances peuvent leur être nécessaires pour l'intelligence du Poëte.

L'Auteur avoue que pour remplir son dessein , il s'est utilement servi de la traduction du P. Catrou & de ses notes , aussi-bien que de l'excellent travail du P. de la Ruë sur Virgile ; il se fait honneur d'avoir puisé dans de si bonnes sources. C'est de même d'après les meilleurs Ecri-

vains, les Peres Rapin, Thomassin & le Bossu, MM Bochart, Segrais & plusieurs autres, qu'il parle dans ses discours sur les Eglogues, les Georgiques, & l'Enéide, & dans son histoire de la vie de Virgile. N'ayant rien à dire de neuf, il a mieux aimé abréger ce qui avoit été solidement écrit avant lui. Sa traduction a été imprimée à Lyon en 1721. en quatre volumes *in-12*. On en a fait depuis quelques autres éditions : la dernière est de 1741.

TRADUCTIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Environ cinq ans auparavant M. l'Abbé de la Landelle de saint Remy, qui avoit fait honneur pendant quelques années à la Société des Jesuites, avoit donné une nouvelle traduction de toutes les œuvres de Virgile, avec des notes historiques & critiques. C'étoit en 1736. mais il y avoit déjà du tems que cette traduction étoit composée, comme on le voit par l'approbation de M. l'Abbé Fraguier mort en 1728. Cet illustre Académicien rend ce témoignage à cette traduction, qu'elle est fidèle, que le stile en est élégant, & que les éclaircissimens contenus dans les Remarques, en font un ouvrage aussi utile qu'agréable. Ce témoignage est d'un grand poids : personne n'ignore avec quelle délicatesse l'Abbé Fraguier écri-

voit en Latin & en François , combien il avoit de connoissance des Belles-Lettres , & quelle étoit la solidité de son goût. Aussi le Public s'est-il , ce semble , accordé jusqu'ici à regarder cette dernière traduction de Virgile , comme la meilleure qui ait encore été faite de ce Poète , au moins pour la lettre ; car quelques critiques prétendent que le Traducteur est trop froid , & que quelquefois il noye dans de longues phrases , souvent entortillées , la poésie de Virgile.

La traduction des Bucoliques que M. Vaillant , *Professeur de Seconde au Collège de Harcourt* , fit imprimer en 1724. paroît faite avec soin , sur-tout pour rendre la lettre. Mais y trouve-t-on la naïveté & le gracieux ; le tendre & le délicat qui caractérisent l'ouvrage de Virgile ? Le Traducteur dit qu'il a cherché dans Théocrite , & dans les Commentateurs le sens du Poète ; mais que sans s'attacher proprement à aucun Interprète , il a suivi ce qui lui a paru le plus vrai-semblable & le plus naturel. On s'apperçoit en effet qu'il a beaucoup médité le sens de son Auteur.

M. Mallemans trouvoit toutes les épithètes de Virgile si précieuses , qu'il croyoit qu'en omettant un seul mot de ce

Poète, c'étoit perdre une beauté qui méritoit d'être regrettée.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

M. Vaillant n'a pas pensé de même : il s'est crû obligé au contraire de rejeter à la marge les épithètes que la délicatesse de notre Langue, ne peut, dit-il, souffrir ; ou que sa stérilité ne sçauroit traduire. Resteroit à examiner si cette stérilité ne viendrait pas plutôt du Traducteur. M. Vaillant a profité aussi du Pere Catrou ; mais ce n'est pas servilement qu'il l'a imité. S'il le suit quelquefois, il s'en éloigne encore plus souvent, soit dans sa traduction, soit dans ses notes. Vous pouvez en faire le parallele, ou lire celui qui en a été ébauché dans un Journal qui se continue encore avec succès en Hollande, sous le titre de *Bibliothèque Française*. Consultez le premier volume.

M. Ribaud de Rochefort, connu dans la République des Lettres par quelques ouvrages utiles sur l'Histoire & la Géographie, n'étant pas satisfait des systèmes différens, imaginés par les Commentateurs & les Interprètes de Virgile, pour expliquer la quatrième de ses Églogues, en a formé un nouveau dont il a fait part dans les Mémoires de Trevoux du mois de Juillet 1736.. Ce système

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

ingénieux s'étant acquis des partisans , M. de Rochefort s'est appliqué à y donner encore plus de jour. Non content de remanier ses preuves pour les fortifier , il a entrepris une explication détaillée & suivie de toute l'Eglogue , & en a donné en même tems la traduction françoise avec le texte. Ce petit ouvrage a été imprimé en 1739. à Clermont-Ferrand. Je vous parlerai ailleurs du système de l'Auteur. A l'égard de sa traduction , on en a loué l'exactitude & la fidélité. Il est très honorable à M. de Rochefort de cultiver avec tant de soin & de succès les Lettres dans une Province où les Sçavans sont assez rares , & où l'on manque presque de tout secours pour le devenir.

En parcourant le dixième volume de l'ouvrage périodique , intitulé , *Les Amusemens du cœur & de l'esprit* , j'ai trouvé une traduction en prose des deux premières Eglogues de Virgile , par M. Philippe. Ce Traducteur qui paroît entrer fort bien dans l'esprit du Poëte latin , promet une suite de cette traduction ; & il y a lieu de croire qu'on la verra avec plaisir. Il dit que celle des deux premières Eglogues avoit déjà été publiée ; & de la maniere dont il s'exprime , il paroît que

que quelqu'autre s'en étoit fait honneur. *Chacun, dit-il, reprend son bien où il le trouve.* Mais il doit pardonner au plagiaire : il ne vouloit rien prendre de commun.

Si je ne vous ai point parlé de la traduction des Georgiques par le Pere de la Rue , quoique citée par M. Jourdan dans son essai sur les traductions des Auteurs latins , imprimé dans la Bibliothèque Germanique , c'est que je pense que cette traduction n'a jamais existé.

Je ne suis point surpris que M. l'Abbé Desfontaines ait souvent censuré dans ses observations sur les écrits des Modernes , plusieurs des dernières traductions de Virgile dont je viens de vous rendre compte. Outre qu'il avoit assez de lumières pour appercevoir les endroits foibles des ouvrages de cette espece , comme il pensoit depuis du tems à augmenter lui même le nombre des Traducteurs de Virgile , & qu'il se croyoit en état de les éclipser tous , il étoit de son intérêt de faire oublier , autant qu'il étoit en lui , tous ceux qui l'avoient précédé dans la même carrière. Il sonna souvent la trompette pour annoncer ce chef-d'œuvre , avant de lui permettre de se montrer : souvent il en fit le panegyrique , avant qu'on eût la liberté de le contem-

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Biblioth.
Germ. t. 27.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

pler. Ceux qui le crurent sur sa parole joignirent leurs acclamations aux siennes. A quoi se termina ce triomphe prématuré ? La traduction parut enfin en 1743. ornée de figures en taille douce, chargée de remarques, de préfaces, de dissertations. On l'examina de près, sa beauté tant vantée, ne parut qu'une beauté ordinaire, mêlée de bien des défauts : on osa le dire ; le Traducteur se fâcha, & les critiques redoublèrent.

Mais avant de vous entretenir de celles-ci, il convient que j'indique au moins tout ce qui enrichit ou qui surcharge le nouveau Virgile.

Outre la traduction & les notes, chaque ouvrage du Poëte latin a ses ornemens particuliers. Avant les Eglogues on trouve deux *Discours*, l'un *sur la traduction des Poëtes*, l'autre, *sur les Pastorales de Virgile*. Dans le premier, l'Auteur combat en faveur des traductions en prose des Poëtes, & contre les traductions en vers. C'est tantôt un précis, tantôt une extension de ce qu'il avoit déjà dit sur ce sujet dans la 477. de ses *Observations sur les Ecrits modernes*. Pour moi je pense qu'il auroit défendu avec le même esprit les traductions en vers, s'il avoit adopté ce genre d'écrire :

feu M. le Président Bouhier a montré qu'on pouvoit en effet le défendre par des raisons très fortes. Voyez ce que j'en ai dit dans le troisiéme volume, chapitre quinziesme.

A la fin de ce Discours sur les traductions, M. l'Abbé Desfontaines parle des regles qu'il a suivies dans la sienne, & qu'il croit que l'on doit suivre pour faire une bonne traduction d'un Poëte. On a contredit plusieurs de ces regles ; & il paroît qu'il y en a en effet quelques unes qui laissent une trop grande liberté aux Traducteurs. Le second Discours traite moins du genre pastoral en général, que des pastorales de Virgile, dont l'Auteur montre le caractere & le génie, & qu'il défend contre la critique de l'illustre M. de Fontenelle.

La quatriéme Eglogue de Virgile a des difficultés qui ont exercé beaucoup de critiques : je l'ai fait remarquer en son lieu, & j'ai rendu compte de plusieurs dissertations particulieres où ces difficultés sont examinées & discutées, & dans lesquelles chacun suit le systéme qui lui a paru le plus vrai-semblable. A l'exemple de ces critiques, M. l'Abbé Desfontaines a composé une Dissertation où il entreprend de montrer deux choses : la

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

premiere, contre le Pere Catrou, que l'enfant de la quatrième Eglogue ne peut être Marcellus : la seconde, que c'est Drusus. Ce n'est ni l'un, ni l'autre, selon le Scavant M. Desvignoles qui a donné sur le même sujet une Dissertation imprimée dans le tome 35. de la Bibliothèque Germanique, & dont j'avois oublié de vous parler : c'est, selon cet habile Critique, un fils de Marcellus & de Julie, fille unique d'Auguste, qu'il avoit épousée en 729. Tout s'accorde, selon M. l'Abbé Desfontaines, tout est lié & suivi dans la quatrième Eglogue, si on l'entend de Drusus : tout est clair dans celle-ci, tout s'y explique naturellement, & conformément à l'histoire du tems, selon M. Desvignoles, si Virgile a voulu désigner un fils de Marcellus. Chaque Dissertateur tâche de faire quadrer à son système, & la quatrième Eglogue, & les monumens historiques de ce tems-là. C'est beaucoup d'esprit & de conjectures de part & d'autre. On peut sur cela prendre tel parti que l'on jugera plus fondé, ou même n'en prendre aucun.

Il y a plus de raisonnement que d'érudition dans le discours que M. l'Abbé Desfontaines a mis au-devant du Poëme des Georgiques. Ce sont des Ré-

flexions sur le goût des Romains pour l'Agriculture, sur les qualités que doit avoir un Poëme didactique, sur les difficultés que l'on trouve, dit-on, pour en faire un bon de ce genre en notre langue. Ces réflexions sont entremêlées de quelques autres sur le Poëme de Virgile, mais en si petit nombre qu'il est aisé de voir que ce n'a pas été le but principal de l'Auteur. Je ne dirai rien du Discours sur les Abeilles, qui est à la fin de la traduction des Georgiques : il suffit de faire observer après M. l'Abbé Desfontaines, que ce n'est qu'un abrégé très-succinct des neuf Mémoires de M. de Reaumur sur le même sujet, de celui de M. Maraldi, qui est dans le volume des Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1712. & une critique de quelques endroits de la *République des Abeilles*, petit ouvrage presque tout de pratique, que M. Simon, Avocat, a donné en 1740. & qui a été réimprimé en 1741. avec une dédicace au Curé de saint Sulpice de Paris.

La traduction de l'Enéide a aussi ses discours & ses dissertations. Dans le discours général sur ce Poëme, M. l'Abbé Desfontaines donne le plan de celui-ci, en peint le caractère, & contredit la censure soit générale, soit particulière, que

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

M. de Voltaire avoit faite de ce Poëme, & qui nous a paru quelquefois fondée. Dans le même discours, on parle du merveilleux de l'Enéide, de la narration de Virgile, des caractères que le Poëte donne à ses Héros, de l'invention & du stile de son Poëme, de l'anachronisme qui réunit Didon à Enée, quoique nullement contemporains. C'est un précis de quantité d'observations déjà faites par divers Ecrivains : il n'étoit pas inutile de les réunir, & notre Auteur les met dans un beau jour.

On doit aussi lui sçavoir gré de nous avoir donné la *nouvelle explication du sixième livre de l'Enéide, par M. Warburton, traduite de l'Anglois*. Je crois qu'il auroit seulement dû avertir qu'il n'est point l'Auteur de cette traduction, & que celle-ci avoit été imprimée dès 1738. à la Haye, dans la première partie du tome 12. de la Bibliothèque Britannique. On y lit en effet ce petit écrit, sous le titre de *Dissertation sur l'initiation aux mystères Eleusiniens : ou nouvelle Explication du sixième livre de l'Enéide de Virgile, tirée & traduite de la quatrième section du deuxième livre de la Divinité de la Mission de Moïse démontrée, &c.* par M. Warburton. M. de Silhouette, aujour-

d'hui Secrétaire des Commmandemens de M. le Duc d'Orleans , a donné depuis la même traduction, avec quelques changemens , dans le tome premier de ses *Dissertations sur l'union de la Religion , de la Morale & de la Politique, tirées du même ouvrage de M. Warburton ; &* il a averti de quelle source il tiroit cette traduction. On peut croire que c'est par oubli , que M. l'Abbé Desfontaines n'a pas fait le même aveu , puisqu'en donnant à la fin du douzième livre de l'Enéide , un *Extrait de la Dissertation de feu M. Atterbury , Evêque de Rochester , sur l'endroit de ce douzième livre qui concerne Iapis* , il convient qu'il a tiré cet extrait en partie de la *Bibliothèque Britannique*.

Cet Extrait de dissertation est suivi de deux vies de Virgile, l'une par le Traducteur , l'autre traduite de l'Anglois de Dryden , des éloges de Virgile tirés des anciens Auteurs , & enfin d'une notice des opuscles attribués à ce Poëte.

Je reviens maintenant à la traduction même de M. l'Abbé Desfontaines. En réunissant tout ce que les Critiques en ont dit , je vois que presque tous conviennent qu'en général elle est écrite avec pureté ; qu'il y a communément de la force dans le stile , de l'énergie dans les

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

expressions, du naturel dans le tour ; que la traduction de l'Enéïde en particulier se fait lire avec cette satisfaction que l'on ressent dans la lecture d'un beau Poëme. Mais je vois en même-tems , que les mêmes Critiques ont prouvé que le Traducteur ne rend quelquefois que la moitié de la pensée de son Auteur , qu'une partie de ce qui forme dans l'original une idée complete ; que sa traduction n'est point exempte de contre-sens, ou de sens étrangers, ni même d'expressions louches, & qu'il s'y trouve en plus d'un endroit des omissions essentielles. Ils ont encore démontré, qu'en s'écartant des sens du P. Catrou & de l'Abbé de saint Remy , & en abandonnant l'autorité du Pere de la Ruë, le moderne Traducteur est tombé dans des fautes que ceux-ci avoient sçu éviter ; qu'ainsi il n'a pas toujours raison , lorsqu'il déprime les autres Traducteurs & Commentateurs qui l'ont précédé.

Vous trouverez les preuves de ces observations critiques dans les différens écrits que la traduction de M. l'Abbé Desfontaines a occasionnés. Le premier est une lettre anonyme, mais que l'on sçait être de M. Desgroüais , habile humaniste, imprimée dans le Mercure de France, mois de

Novembre 1743. Tout m'a paru solide & judicieux dans cette Lettre. Je voudrois pouvoir porter le même jugement des trois Lettres Pseudonymes qui parurent la même année *in-4^o*. & des Observations de M. Bourgeois, Principal du Collège de Crépy en Valois, que les Auteurs des Mémoires de Trevoux ont eu la complaisance d'insérer dans leur Journal du mois d'Octobre 1743. Mais en lisant ces écrits, il est aisé de sentir, qu'ils n'ont pas été dirigés par le même esprit de discernement & d'équité qui avoit dicté le premier. Dans les trois Lettres, si l'on en excepte quelques remarques qui paroissent fondées, mais qui sont peu importantes, on ne voit que des chicanes, des vètilles, plus souvent un esprit faux, un raisonneur de mauvaise foi. Je ne dis rien des injures grossières, des personnalités défobligeantes, des traits satyriques & ridiculement malins, qui ne peuvent faire regarder ces Lettres que comme des libelles publiés pour insulter, non pour éclairer & instruire.

La critique de M. Bourgeois ne mérite gueres plus d'attention : elle porte à faux. M. l'Abbé Desfontaines ne la jugea pas cependant indigne de sa colere.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Il y répondit en 1744. sous le nom de l'Abbé *de Crénai* ; & il n'eut pas de peine à terrasser son adversaire. On l'a loué d'un aveu qu'il y fait : « qu'en faveur de » la jeunesse , il a fait faire plusieurs cartons de son plein gré & à ses frais , suivant les conseils d'un pieux & sçavant. » Professeur de l'Université. » Il est certain que ces cartons étoient nécessaires , sur-tout pour supprimer ou expliquer certaines notes dans lesquelles la pudeur ne paroïssoit pas assez ménagée , ou dans lesquelles on croyoit voir des portraits trop satiriques , un mépris trop marqué pour des Ecrivains estimables , des applications trop personnelles. Il eût été à souhaiter que l'Auteur n'eût pas été si avare de ces retranchemens. Sans pousser le scrupule trop loin , il pouvoit du moins supprimer encore bien des notes étrangères à Virgile , ou inutiles pour l'intelligence de ce Poëte. M. l'Abbé Desfontaines avoit trop de goût pour croire sérieusement , sur l'autorité des Commentateurs qu'il cite dans la même Réponse à M. Bourgeois , que cette multitude de notes de toute espèce enrichissoit son ouvrage. Combien de fois n'a-t-il pas condamné lui-même ce vain étalage d'érudition , qui grossit sans uti-

lité pour les Lecteurs, les notes de M. Dacier sur Horace, celles de Me. Dacier sur Homere, & tant d'autres Commentaires où l'esprit & le goût ont rarement présidé ?

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

La Réponse à M. Bourgeois n'arrêta pas les critiques. M. Gibert, qui a été reçu depuis à l'Académie des Inscriptions & Belles - Lettres, hazarda ses remarques sur la nouvelle traduction de Virgile. C'est un écrit en forme de Lettre, qui contient seize pages *in-8°*. L'Auteur annonçoit une suite; & l'on sçait qu'elle étoit toute prête; mais voyant qu'il avoit affaire à un adversaire qui ne vouloit convenir de rien, il la supprima. M. Desgroüais fut plus hardi: il donna une seconde Lettre de 31. pages *in-12*. datée de Paris 1745. Cette Lettre à laquelle une main étrangere avoit ajoûté beaucoup de vivacités qu'il eût été plus sage de supprimer, est en même-tems une plainte apologétique & un cartel de défi. M. Desgroüais avoit censuré divers endroits de la traduction de Virgile dans la Lettre imprimée dans le Mercure de Novembre 1743. & dont je vous ai parlé. M. l'Abbé Desfontaines après avoir commencé par se conformer tacitement à cette Lettre dans quelques cartons qu'il avoit fait faire

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

à sa traduction imprimée , avoit promis de répondre à cette même Lettre , & ne l'avoit point fait : il s'étoit contenté d'avoir de tems en tems lâché contre elle quelques termes de mépris dans la suite de ses *Observations* , qu'il continuoit sous le titre de *Jugemens sur les écrits nouveaux* , & sous le nom de *Burlon de la Busbaquerie*. L'Auteur de la seconde Lettre s'en plaint , se justifie , se fâche , appelle le Traducteur au combat , & lui présente des armes offensives. Voilà , à peu près , tout ce que contient cette Lettre que M. Desgroüais a désavouée depuis par une autre du 10. Mai 1745. in-4°.

On n'irrite pas en vain un ennemi toujours prêt à s'enflammer. Le Traducteur de Virgile accepta le combat ; & tel qu'un oiseau de proie il vint fondre avec l'impétuosité la plus violente sur celui qui l'avoit provoqué. Ses jugemens sur les *Ecrits nouveaux* servirent de champ de bataille. Il y frappa à droite & à gauche avec plus de fureur que de succès. Il multiplia ses adversaires pour augmenter le triomphe qu'il se flattoit de remporter. Quelques uns de ceux vers lesquels il avoit dirigé ses coups , l'abandonnerent à ses transports. D'autres se

crurent obligés de faire face; ce qui a produit deux répliques à sa Réponse. L'une est *au nom de M. Desgroüais*, qui n'y a aucune part. C'est une espece de satire personnelle, supposée imprimée à Avignon, & qui contient 43. pag. in-12.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

La seconde réplique est de M. Desgroüais lui-même. C'est un Ecrit de 72. pages, dans lequel l'Auteur se renfermant dans les bornes d'une dispute litteraire, justifie sa premiere critique imprimée en 1743. réplique à l'apologie que le nouveau Traducteur de Virgile avoit faite des endroits de sa traduction censurés, & entreprend de montrer de nouvelles taches dans cet ouvrage. Quoique M. l'Abbé Desfontaines ait paru rendre les armes après cette seconde replique, M. Desgroüais a continué encore le combat, dans de nouvelles *Observations* de 33. pages in-12. datées du 20. Octobre 1745. & adressées à M. l'Abbé Desfontaines.

Ce fameux Critique que l'on a entendu avoüer sans détour, en parlant de lui-même, qu'*Alger mourroit de faim s'il étoit en paix avec tous ses ennemis*, survécut peu aux dernieres observations de M. Desgroüais. Il mourut le 16. Décembre de la même année 1745.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.

Journ. des
Sçav. du mois
de Fév. 1747.

La mort lui épargna le chagrin de voir réimprimer l'année suivante une autre traduction de Virgile que la sienne. Cette dernière traduction, n'est pas cependant absolument nouvelle ; c'est pour le fond celle de M. l'Abbé de la Landelle de saint Remy ; celle qui étoit le plus en usage avant la traduction de M. l'Abbé Desfontaines, celle pour laquelle celui-ci a paru témoigner le moins de mépris dans les jugemens critiques qu'il a portés des ouvrages de ceux qui l'avoient précédé dans la même carrière. Les Libraires en la faisant réimprimer, ont eu le soin de la faire revoir & corriger par des personnes d'une habileté bien reconnue. Ainsi tout ce qui a paru heureusement exprimé a été conservé ; mais, en même-tems, on a fait les changemens, les retranchemens, les additions nécessaires ; de sorte que considérée dans ce point de vûe, elle peut passer pour un ouvrage nouveau. Comme on a eu principalement dessein de faire une traduction litterale, qui pût donner une idée exacte & précise de Virgile, à ceux qui n'entendent point le Latin, & en procurer une intelligence parfaite à ceux qui, sans ce secours, y trouveroient des difficultés, on déclare dans l'Avertissement,

qu'on s'est sur-tout attaché à rendre le texte avec exactitude, sans cependant négliger l'élégance de la diction. Il nous a paru, disent les Auteurs du Journal des Sçavans, que les Editeurs avoient bien rempli leur projet. Pour mettre le Public en état d'en juger, les mêmes Journalistes transcrivent quelques endroits du Poëte latin, avec la traduction, comparant les mêmes endroits avec la traduction de M. l'Abbé Desfontaines, & ce parallele prouve de nouveau l'infidélité de celle-ci. Dans celle de 1746. on a retranché les notes historiques, mythologiques, critiques, soit parce qu'il n'est gueres possible, dit-on, d'y développer les choses assez au long pour dire tout ce qu'il faut, soit parce que ce qui concerne la Fable en particulier, se trouve rassemblé dans divers ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde.

TRADUC-
TIONS DE
VIRGILE
EN PROSE.



CHAPITRE IX.

*Des Traductions du treizième Livre
ajouté à l'Enéide : des Opuscu-
les attribués à Virgile , de l'Etna
de Cornelius-Severus , & de son
Fragment sur la mort de Ciceron :
Et de l'Elégie de Pede-Albino-
vanus sur la mort de Mécénas.*

—
—
TRADUC-
TIONS DES
OPUSCU-
LES DE-
VIRGILE.

EN lisant l'Enéide dans quelques-unes des traductions que je viens de passer en revue , vous remarquerez que ce Poëme finit au douzième Livre , & que l'action est complete après le recit de la mort de Turnus. Il y a eu des Auteurs qui ont pensé différemment , & ils ont voulu suppléer à ce qui manquoit , selon eux , à ce Poëme , par un treizième Livre , dans lequel ils se sont attachés principalement à décrire les noces vraies ou supposées , d'Enée avec Lavinie. C'est à peu près cette idée qui a été suivie par l'Auteur anonyme de l'Analyse de l'Enéide imprimée en 1483. Mais son recit est fort simple , sans aucun ornement poéti-

que , & très-abregé. Avant lui , Mafféus Vegius, Poëte latin, de Lodi en Lombar-die, mort en 1458. ou 1459. avoit eu les mêmes idées & les avoit traitées en vers latins. Mais l'Auteur de sa vie nous as-sûre que son unique but fut de s'exercer, qu'il n'ignoroit pas que le Poëme de l'E-néide étoit achevé, & qu'il prétendoit encore moins à la gloire d'être le rival de Virgile, comme quelques-uns sem-blent l'en avoir accusé. Ce qu'il n'avoit fait que pour son amusement, n'a pas laissé que de plaire à beaucoup d'autres. Quoique son petit Poëme soit fort éloi-gné du modèle qu'il s'étoit proposé, on y a trouvé des beautés qui l'ont fait esti-mer.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

Je n'en ai vû que deux traductions françoises : la première est de Pierre de Mouchault, *Principal du Collège de Troyes*, que la Croix du Maine & du Verdier nomment de Montchault. Cette traduc-tion, qui est en vers de dix syllabes, a été imprimée en 1578. à la suite des Bu-coliques de Virgile par Clement Marot & Richard le Blanc, des Georgiques par ce dernier, & de l'Enéide par Louis Des Mafures, & en 1607. dans la troi-sième édition de la traduction de Virgile des deux freres Robert & Antoine le

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

Chevalier. On croit que ce fut à la sollicitation de Des Mafures que Mouchault fit sa traduction; elle est bien assortie avec celles qui ont été réunies dans le même volume. C'est la même dureté de stile, la même barbarie de langage; c'est également une mauvaise prose rimée. Le Traducteur avoit crû cependant qu'il rendroit par son travail un service signalé: c'est du moins ce que l'on a droit de conclure de son Epître en vers à M. de Me-grigny, Président & Lieutenant Général au Bailliage de Troyes, où il dit entre autres.

Des Mafures savant avoit conduit Enée
Par son carme françois, du rivage Troyen
Sur la mer périlleuse au bord Ausonien,
Et jusques en la terre aux Troyens ordonnée.
Grave, il avoit chanté comment la destinée
Lui avoit fait trouver un Turne Italien
Qui mutin, prit le fer contre le Phrygien,
Dont enfin justement la mort lui fut donnée.
Restoit ce supplément pour l'esprit contenter:
L'ayant doncques traduit, nous l'osons présenter, &c.

Cette traduction ne se trouve pas dans l'édition du même recueil, qui avoit déjà été donnée en 1574. La seconde version du treizième Livre de l'Enéide est en prose; elle est de Claude Malingre, & c'est par là qu'il termine sa traduction de l'Enéide imprimée en 1618.

Mouchault joignit à sa version du petit poème de Maffeus Vegius , une traduction dans le même goût & de la même mesure de vers , de plusieurs Epigrammes que l'on a attribuées à Virgile , & qui sont apparemment de différens Auteurs. Il y en a quelques-unes qui sont ingénieuses : le plus grand nombre est sans sel & sans délicatesse. Il est étonnant qu'il se soit trouvé des Critiques & des Interprètes qui ayent crû y sentir le génie de Virgile. On doit en dire autant de plusieurs autres pièces qu'on lui a encore supposées , & qui ont été traduites en notre Langue , comme le *Moretum* , le *Culex* ou le *Moucheron* & quelques autres productions semblables , qui ne seront jamais légitimées.

Le *Moretum* est une pièce qui concerne la vie rustique. Joseph Scaliger qui avoit , à ce que l'on prétend , plus de savoir que de discernement , la regardoit comme une des plus polies & des plus agréables de toutes celles qui font partie des Catalectes des Anciens , & il vouloit en deviner l'Auteur. Il est vrai que de quelque main qu'elle vienne , elle n'est point méprisable. Mais de prétendre que l'on y reconnoît le goût , le génie & le stile de Virgile , c'est pousser trop loin le

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

mauvais goût. J'ai vû trois traductions de cette piece en vers françois : l'une par les freres le Chevalier , à la suite de leur version de Virgile ; la seconde de Joachim du Bellay , & c'est peut-être ce que celui-ci a fait de meilleur en traductions. Il a rendu cette pièce avec une naïveté qui plaît encore. L'on en peut dire autant de la troisième version qui est de l'Abbé de Marolles ; elle est en vers héroïques ; le seul avantage qu'elle a sur les deux autres , c'est que l'expression en est plus conforme au génie présent de notre Langue.

Le Pere Fabre dans son histoire abrégée de la vie & des ouvrages de Virgile , dit que ce Poëte commença jeune à exercer son talent , par la composition de beaucoup de petits ouvrages , dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous. Il met de ce nombre le *Ciris*, l'*Etna*, les *Furies* ou imprécations , le *Culex*, le *Moretum*, & quelques Epigrammes. Mais il ajoute , que beaucoup de Savans ne lui attribuent que le *Ciris*, & le *Culex*, qu'encore sont-ils assez partagés, à cause de la difference du stile de ces pièces avec celui des trois ouvrages que l'on sçait être certainement de lui. Il y a long-tems que ce partage ne subsiste plus entre tous les bons Critiques. L'Abbé de Marolles , tout mau-

Maroll. 1.
part. de son
Virg. en vers.

vais Juge qu'il étoit, rejettoit lui-même le *Moretum*, comme indigne de Virgile. S'il a trouvé dans le *Culex* le *stile des bons siècles de la langue Latine*, cette décision ne lui fait point d'honneur.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

On convient que ce Poëte avoit composé un ouvrage sous le même titre ; mais nous l'avons perdu : & le *Culex* qu'on a parmi ses poësies, ne sent ni son stile ni son génie. Malgré l'autorité du Cardinal Bembe qui tient que cette piéce est de Virgile, & celle de Joseph Scaliger qui croit que le Poëte l'a composée dans un âge mûr, où il pouvoit être déjà un Poëte consommé, le P. de la Ruë, critique habile, la met au même rang que les *Elégies* de Gallus, & la regarde comme un enfant supposé qui ne peut avoir pour pere que quelque barbare sans goût & sans génie, qui ne sçavoit ni penser, ni parler.

C'est aussi le sentiment du P. Oudin.
« J'en fais juge, dit-il, dans sa Disserta-
« tion sur ce sujet, quiconque a eu le
« courage de lire le Poëme entier : l'exor-
« de seul est capable de déconcerter le
« plus déterminé Lecteur. Il remplit qua-
« rante vers, après lesquels malgré les
« corrections & les commentaires des
« Savans, on ne sçait encore de quoi il

Dans les
Mém. de lit-
ter. du P. des
Moletz.

TRADUC-
TIONS DES
DE VIRGI-
LE.

» s'agit. J'envie, ajoute-t-il, le sort des
» gens de Lettres qui ne se sont ja-
» mais trouvés dans la nécessité de lire
» cette ennuyeuse suite de quatre cens
» onze vers, distingués d'une prose traî-
» nante & gothique, seulement par les
» périphrases déplacées, & les épithe-
» tes mortes où la contrainte de la me-
» sure a jetté l'ignorant versificateur. »

Quand on diroit que Virgile fit son
Culex d'un stile moins soutenu, selon la
remarque de Stace, on ne pourroit lui
attribuer celui-ci : un stile moins soutenu
n'est pas un stile plat & rampant. La fa-
ble d'ailleurs étoit un peu différente dans
le Poëme de Virgile, de celle qui est
mise en œuvre dans le Poëme supposé.
Voici celle de Virgile.

Disfert. sur
le *Culex*,
dans les
Mem. du P.
des Moletz.

Un Berger s'endort près d'un marais :
il en sort un serpent qui s'approche, &
qui est sur le point de lui donner la mort.
Au même instant un moucheron pique
le Berger, qui s'éveille, porte la main
où il a senti la douleur, & écrase le mou-
cheron. Il apperçoit le serpent, le tue,
& comprend que l'insecte lui a sauvé la
vie. Par reconnoissance il lui érige un
tombeau. Voilà la fable de Virgile. Dans
celle du Poëme que nous avons, la Sce-
ne est sur le bord d'une claire fontaine

où l'on est moins accoutumé à voir des serpens : le Berger éveillé s'en retourne chez lui, se couche & voit en songe le spectre du moucheron mort, qui vient lui faire une description aussi longue que déplacée, des enfers & des furies. Le Berger retourne à la fontaine, y dresse un tombeau embelli de toutes les fleurs de la prairie que le Poète a grand soin de nommer, chacune par son nom.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

S'il se trouve dans ce Poëme plusieurs morceaux, recousus plutôt qu'imités de Virgile, comme la longue description de la vie champêtre, la descente d'Orphée aux enfers, &c. tout ce qu'on peut en conclure, c'est que l'Ecrivain lisoit les ouvrages de Virgile, & qu'il avoit le talent de les gâter. Le P. Oudin dit qu'il a découvert par un célèbre Manuscrit de Jean Lacurne, Bailly d'Arnay-le-Duc, ami & contemporain du docte Saumaïse, & dont il est parlé dans le *Menagiana*, que sous Thrasimond Roi des Vandales en Afrique, quelques beaux esprits de cette nation se piquoient d'amplifier puérilement divers endroits de Virgile, & que ce Manuscrit contient beaucoup de ces compilations : d'où il conjecture que le *Culex* pourroit bien venir de ce même endroit. Il montre aus-

Menag. édit.
de. 1715. t.
1. p. 16. 19.

si que Virgile ne fit pas son Poëme du *Moucheron* à quinze ou seize ans, comme l'ont dit quelques-uns, ni dans la force de l'âge, & dans la maturité de son talent poétique, ainsi que l'a prétendu Joseph Scaliger; que quand il y travailla, il avoit 25. ans, mais qu'il n'en avoit pas trente. Ce ne fût qu'à 30. ans qu'il se mit à écrire ses *Bucoliques*. Vous pouvez en lire les preuves dans l'écrit du Savant Jésuite M. l'Abbé Desfontaines qui ne connoissoit cette dissertation que par des extraits, voulut cependant en juger souverainement, & fit à l'Auteur plusieurs objections qui ont donné lieu à la réponse suivante que le Pere Oudin m'a adressée, & que je vous transmet dans ses propres termes.

» On m'a fait cinq questions qui con-
» cernent une Dissertation faite pour être
» lue dans une Assemblée de Savans, &
» imprimée dans les *Memoires de Litte-*
» *rature* du Pere des Moletz, Tome
» VII. page 295. Je conviens que sous
» le Regne d'Auguste il parut un Poëme
» intitulé *Culex*, que Stace, Martial, &
» quelques autres anciens Auteurs met-
» tent sur le compte de Virgile; sur cela
» voici les questions que l'on me fait. Je
» ne dois pas omettre que le *Questionneur*
m'avertit

Maroll. 1.
part. de son
Virg. en vers
1.

m'avertit qu'il n'a pas lû ma dissertation,
& qu'il ne la connoît que par quelques
extraits.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

« I. QUESTION. Pourquoi j'ai mé-
prisé l'autorité du Cardinal Bembe,
qui tient que cet écrit est de Virgile,
& celle de Scaliger, qui croit même
que ce Poète le composa dans un âge
mûr, où il pouvoit être déjà un Poète
consommé ?

» REPONSE. Je ne crois pas avoir
rien écrit qui puisse faire juger que je
méprise l'autorité de ces deux illustres
Savans. Que si n'être pas de leur avis,
c'est ce qu'on appelle mépriser leur au-
torité, il a fallu nécessairement le faire
à l'égard de l'un des deux ; puisque le
Cardinal Bembe tient que le *Culx* est
un fruit du premier âge de Virgile,
(*ludentis adolescentiæ quasi partus,*) &
que Joseph Scaliger croit que le Poète
le composa dans un âge mûr : comment
accorder ces deux sentimens ? Pour ne
pas mépriser leur autorité, dira-t-on
avec le premier, que *Diræ, Copæ, Est*
non est, Vir bonus, Moretum, Rosa,
sont de Virgile ? Faudra-t-il avec Jo-
seph Scaliger, dire que l'Auteur de
l'Enéide y vouloit ajouter douze li-
vres ? Je respecte, autant qu'il convient,

» les deux Ecrivains que l'on m'oppose ;
» mais il ne s'agit pas d'un fait qui doive
» être décidé par l'autorité de deux mo-
» dernes.

» II. QUESTION. D'où je sçai que la
» Fable du Poëme de Virgile étoit telle
» que je l'expose, & différente de ce que
» nous voyons dans le *Culex* moderne ?

» REPONSE. Je le sçai pour avoir lû
» ce qui est rapporté dans l'ancienne vie
» de Virgile, & l'avoir confronté avec
» la puérile Description que l'on voit
» dans le *Culex* commenté par Scaliger.

» III. QUESTION. Sur quoi fondé je
» prétends que Virgile ne composa pas
» son Poëme du Moucheron à 15. ou 16.
» ans, mais après avoir achevé ses Geor-
» giques.

» REPONSE. J'apprends de Stace (Syl-
» var. I. VII.) que Lucain avoit fait ce
» que nous avons de la Pharsale avant
» qu'il eût atteint l'âge où étoit Virgile
» lorsqu'il fit son Poëme du Moucheron :
» *ante annos Culicis Maroniani*. Or Lu-
» cain né le 12. Novembre l'an de Rome
» 791. mourut le trente Avril 817. La
» Pharsale n'étoit pas encore achevée.
» Donc Virgile avoit pour le moins 25.
» ans lorsqu'il fit son Poëme du Mou-
» cheron. Il est vrai que l'Ecrivain de sa

» vie marque seulement 15. ans , mais
» nous sçavons que cet Ecrivain avoit
» mis xxv. & qu'une x. a été omise par
» quelque Copiste , ce qui est souvent
» arrivé , comme le sçavent ceux qui ont
» manié les manuscrits : en restituant cet-
» te x. il se trouvera d'accord avec Stace.

» Je ne dirai pas sur quoi fondé je pré-
» tends que Virgile n'a fait son Poème
» du Moucheron qu'après ses Georgi-
» ques. Je n'ai point avancé ce sentiment;
» je l'ai même réfuté assez au long par
» l'autorité de Stace , & par celle de Mar-
» tial qui parle de ce Poème comme d'un
» essai : *Culicem legimus & Batrachomyo-*
» *machiam etiam agnoscimus : nec quis-*
» *quam est illustrium Poëtarum , qui non*
» *aliud operibus suis stilo remissiore pralu-*
» *ferit.* C'est ce que dit Stace (*Præfat.*
» *in lib. I. Sylvarum.*) Martial (*L. VIII.*
» *Epigr. 56.*) dit , *vix Culicem fleverat*
» *ore rudi.* Celui qui avoit chanté les pré-
» sens de Cères , étoit depuis long tems
» sorti d'apprentissage , & ne chantoit
» plus *ore rudi.* »

» En traduisant en latin ma Disserta-
» tion pour l'envoyer en Hollande à M.
» Burman qui me l'avoit demandée , je
» fortifiai de quelques nouvelles réflexions
» le sentiment où j'ai toujours été que

» Virgile fit son Poëme du Mouche-
» ron avant ses Bucoliques. Servius dit
» (Georg. IV. 565.) *viginti octo anno-*
» *rum Bucolica scripsit.* Il avoit déjà fait
» la même remarque à l'entrée de son
» Commentaire sur les Bucoliques. Ti-
» ber Donat (*vita Virgil.*) dit que Vir-
» gile après avoir commencé une sorte
» de Poëme historique , sans doute à l'i-
» mitation d'Ennius , s'en dégoûta bien-
» tôt , & se mit à faire des poësies pasto-
» rales , pour avoir occasion de signaler
» sa reconnoissance envers ses Protec-
» teurs. Il est naturel de penser que Vir-
» gile se déterminâ à ce genre de com-
» position , par ce *Culex* : il en avoit fait
» un essai qui lui avoit réussi. Lorsque
» l'Auteur fit le choix & l'Edition de
» ses Pastorales , il y mit à la tête , celle
» que nous y voyons , *Tityre , tu patula ,*
» &c. non qu'elle eût été faite avant tou-
» tes les autres , mais par considéra-
» tion pour Auguste qu'elle regarde. Il
» est vraisemblable que l'ainée de toutes
» est celle qui est placée la sixième ; *Pri-*
» *ma Syracusio.* Dans le Prologue le Poë-
» te rappelle les deux ouvrages qui l'a-
» voient occupé auparavant.

*Prima Syracusio dignata est ludere versu
Nestra, nec erubuit sylvas habitare, Thalia.*

» Ces deux vers désignent, ce me sem-
 » ble, le *Culex*. Le Poëme historique
 » commencé est désigné dans les suivans.

TRADUC-
 TIONS DES
 OPUSCULES
 DE VIRGI-
 LE.

*Cum canerem reges & praelia, Cynthia aurem
 Vellit, & admonuit : pastorem, Tityre, pingues
 Pascere oportet oves : deductum dicere Carmen.*

» En conséquence de l'avis donné par
 » Apollon, le Poëte déclare qu'il re-
 » nonce aux chants héroïques, & qu'il
 » va s'occuper de bergeries.

*Nunc ego.
 Agrestem tenui meditaber arundine Musam.*

» Je pousse la conjecture plus loin, &
 » de ce que dans cette Eglogue, qui
 » me paroît avoir été faite avant toutes
 » les autres, Virgile est nommé Tityre
 » (*Pastorem, Tityre, pingues...*) je crois
 » pouvoir conclure que dans la pasto-
 » rale du Moucheron, le Berger se
 » nommoit Tityre.

IV. QUESTION. Si Corneille
 » n'est pas également le pere de Cin-
 » na & de Pertharite; & Racine des
 » freres ennemis & de Phédre.

» REPONSE. Je vois autant de
 » différence entre la Bradamante de Ro-
 » bert Garnier, & le Polieucte de Cor-

» neille , ou l'Athalie de Racine , que
» j'en vois être le *Culex* que nous avons
» & le Silene de Virgile.

» V. QUESTION. L'Auteur de
» la vie de Virgile , qui dit, qu'il n'avoit
» que 15 ans , lorsqu'il composa son
» Moucheron , n'a-t-il pas plus d'auto-
» rité que l'Auteur de la dissertation ?

» REPONSE. Je n'ai jamais été
» assez présomptueux pour m'attribuer
» aucune autorité. J'ai dit mon senti-
» ment ; je l'ai appuyé du témoignage
» de l'Auteur ancien de la vie de Vir-
» gile ; j'ai montré , ce me semble , que
» son texte étoit corrompu. Voilà les
» questions & mes réponses.

L'Abbé de Marolles a traduit le
poème du *Culex* , qui a donné lieu à
cette dissertation , & l'a un peu am-
plifié. Sa traduction froide & languis-
sante n'ennuye pas moins que l'origi-
nal. Je n'en connois point d'autre ver-
sion en notre Langue.

Mais l'Abbé de Marolles a tort de
se donner pour le premier Traducteur
des Epigrammes attribuées encore à
Virgile. Outre Pierre de Mouchault
dont je vous ai parlé , nous avons de
plus ces Epigrammes mises en vers fran-
çois de différentes mesures par les deux

freres Robert & Antoine le Chevalier , à la suite de leur version de Virgile en vers. L'Abbé de Marolles en a traduit seulement un plus grand nombre , aussi en vers ; avec d'autres Epigrammes de différens Ecrivains , la plûpart concernant la personne de Virgile ou ses ouvrages. Toutes ces petites pièces , & beaucoup d'autres qu'il a tirées des *Catalectes* ou pièces choisies des anciens Poètes , ont été imprimées en 1671. in-8°. & en 1673. in-40. dans la premiere partie de sa traduction de Virgile en vers , sans compter les éditions particulieres de sa traduction des *Catalectes* dans lesquelles on retrouve encore plusieurs de ces pièces.

Comme il s'en donne pour le premier Traducteur , il faut croire qu'il ignoroit que plusieurs de ces petits poèmes avoient été déjà traduits avant lui en vers : comme *les loüanges d'un petit Jardin : la Rose : le chant des Sirenes : la Lettre de Pithagore , ou L'Y. Guillaume Michel* , dit de Tours , s'étoit exercé à rimer en François ces quatre petites pièces , & les avoit fait imprimer dès 1516. à la suite de sa traduction des *Bucoliques* de Virgile en vers. Je ne sai pourquoi on les a supprimées

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.

dans les éditions de la même version des Bucoliques , faites en 1529. & en 1540. *in folio*. Michel a donné de plus dans l'édition de 1516. une autre pièce tirée des Catalectes intitulée , *De l'invention des Muses* , parce qu'elle contient le caractère de chacune des neuf Muses , & des ouvrages auxquels on feint qu'elles président. Le traducteur attribue sans façon ces cinq pièces à Virgile. L'Abbé de Marolles au contraire veut que les *Sirenes* soient de Festus Avienus , & fait present de *la Rose* à Ausonne.

Sans en rendre plus de raison , il dit que le poëme de *la Cope* n'a pas été jugé indigne de Virgile , & croit lui faire honneur en lui donnant quatorze autres petites pièces qu'il renferme sous le nom général de Catalectes. Enfin il regarde comme autant d'écrits dignes des bons siècles , quantité d'autres poësies qu'il s'est donné pareillement la peine de traduire en vers , quoique , selon de meilleurs Juges , elles ne le méritassent pas : il me paroît inutile d'entrer sur cela dans un plus grand détail. Je veux seulement vous dire un mot du *Ciris* , des *Dires* ou imprécations , du poëme sur le Mont *Etna* ; d'un autre sur la mort de Ciceron ; d'une Elégie sur celle de Mécé-

nas ; & d'un poëme sur celle de Drusus.

De ces diverses pièces, l'Abbé de Marolles qui les a toutes traduites en vers , ne donne que le *Ciris* à Virgile , fondé sur les conjectures frivoles de Joseph Scaliger qui est presque toujours son oracle : il tâche lui-même de donner un nouveau jour à ces conjectures ,

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.

Maroll. 1.
part. de son
Virg. en vers
fr.

& elles persuadent encore moins. Il a traduit ce petit poëme sur l'édition corrigée par le même Scaliger qui y a fait beaucoup de changemens arbitraires , sans y être autorisé ni par les Manuscrits , ni par le sens de l'ouvrage. A l'égard des *Dires* ou imprécations, comme elles portent le nom de Valere Caton , les deux Scaligers , & beaucoup d'autres critiques les attribuent à Valere Caton Grammairien & Poëte , né , comme on le croit , dans la Gaule Narbonnoise , mais qui se retira à Rome étant encore jeune. Il vivoit du tems de Cicéron. L'Auteur déplore dans son poëme la perte des biens qu'il possédoit à la campagne , & qui avoient été ou ravagés ou enlevés durant une guerre civile excitée par la faction de Sylla. Cette pièce est divisée en deux parties. La première contient une imprécation très-vive contre ceux qui lui avoient fait le

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

Hist. litter.
de la Fr. t. 1.

Disc. sur la
vie de Cor-
nel. Sever.
par Serionne,
à la tête de la
trad. de l'E-
tna.

tort dont il se plaint. Dans la seconde, voulant montrer que ses malheurs ne l'avoient pas rendu insensible à l'amour, il consacre ses regrets & ses larmes à sa chere Lydie, en adressant ses plaintes au fleuve Battare. Les savans Auteurs de l'Histoire littéraire de la France, qui ont donné un Article fort bien fait de ce Poëte, y ont oublié la traduction de l'Abbé de Marolles.

L'*Etna* & le fragment sur la mort de Ciceron sont de Publius Cornelius Severus. On ne fait presque rien de la vie de ce Poëte : l'on ignore même le nom de sa Patrie. Il vivoit vers l'an de Rome 730. vingt-cinq ans avant la naissance de Jesus-Christ.

Quelques-uns l'ont confondu mal-à-propos avec Cassius Severus, Orateur & Poëte, l'un des assassins de Jules César, qui après la défaite de Brutus, se retira à Athènes où Auguste envoya Varus pour le faire mourir ; ce qui fut exécuté. Cornelius Sévérus promettoit, dit-on, de grandes choses dès son enfance ; il joignoit à un excellent naturel un desir ardent de réussir. Seneque dans ses Epîtres l'égale presque à Virgile ; & Ovide l'appelle un grand Poëte dans la seconde de ses Elégies écrites du Pont, livre qua-

trième. Mais Sévère mourut trop jeune pour répondre à tout ce que l'on avoit lieu d'en attendre.

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.

Préface du
même, p. 39
& suiv.

Son poëme sur le Mont Etna est pour la matiere , dans le goût de celui de Lucrece ; la Physique en est l'objet principal. Après l'invocation ordinaire , il rapporte diverses fables qui avoient été célébrées par d'autres Poëtes. Il se moque ensuite agréablement des fictions de ceux qui faisoient de l'Etna la forge de Vulcain , ou qui croyoient qu'Encelade étoit sur cette montagne ; ce qui lui donne lieu de décrire en passant la guerre des Géants contre Jupiter. S'il fait grace , en faveur de la poësie , à ceux qui ont débité ces fables , pour lui il proteste qu'il ne veut prendre que la vérité pour guide , en expliquant physiquement les incendies du mont Etna. Il n'abandonne pas néanmoins le privilège de la poësie , qui permet les épisodes ; & il en donne plusieurs qui sont fort agréables.

Tout son poëme tend à faire admirer la main de l'ouvrier qui conduit les merveilles que célèbre sa Muse. Il censure même ceux qui vont voir des monumens antiques , ou des lieux fameux par quelques événemens , pen-

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

dant qu'ils négligent de contempler & d'étudier les ouvrages de la nature qu'ils ont devant les yeux. Il finit son poëme par l'histoire de deux jeunes gens de Catane , qui fans se mettre en peine de sauver leur bien que l'incendie alloit faire périr , n'eurent d'autre attention qu'à sauver leur pere & leur mere qu'ils emporterent à travers les flammes.

Jean le Clerc qui a traduit & expliqué différens endroits de ce poëme dans sa Bibliothèque choisie ; reproche à Severus d'avoir eu souvent recours à la Divinité , après avoir promis de rendre raison des embrasemens du mont Etna , & d'en découvrir les causes physiques. Mais le dernier Traducteur de cet ouvrage répond , que si l'on veut bien y faire attention , l'on verra que dans tous ces endroits le Poëte remonte à la cause premiere ; qu'il reconnoît que la matiere qui sert à entretenir les feux du mont Etna , ne s'est point formée toute seule , qu'elle ne peut être sa propre cause à elle-même : qu'ainsi il reconnoît qu'il y a un Etre souverain , qui prend soin de tout , qui dirige tout ; ce qui ne l'empêche point d'apporter ensuite toutes les raisons

physiques qui ont pû lui être connues. C'est ce qui doit, ajoute - il fort sensément, nous faire estimer davantage Cornelius Severus ; puisque tout payen qu'il étoit, en étudiant avec soin les causes physiques des merveilles de la nature, il est si attentif à rendre hommage à la main divine qui y préside.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

C'étoit par cet endroit-là principalement que l'Abbé de Marolles faisoit tant de cas de ce poëme ; & ce fut ce qui l'engagea à nous en donner une traduction en vers françois. Heureux s'il eût pû répondre à la beauté de l'original, ou du moins en approcher d'assez près pour se faire lire avec quelque plaisir ! On ne fait par quelle fantaisie, il ne veut point que cet ouvrage soit de Cornelius Severus, quoique les meilleurs critiques n'ayent point eu de doute sur cela. Il ne prouve point le contraire ; & il avoit tort assurément s'il pensoit qu'on le croiroit sur sa seule autorité. *On pourroit, dit-il, donner ce poëme à Virgile ou à Ovide, si le stile n'en faisoit juger autrement.* Quel raisonnement ! N'est-ce pas précisément parce qu'on n'y connoît point leur stile, qu'on ne le leur donne point ? La conformité du sujet a engagé l'Abbé de Marolles

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

à traduire pareillement en vers ce que Lucrece dit du mont Etna dans son premier livre & dans le cinquième; ce qu'Ovide en rapporte au quinzième livre des Métamorphoses; & ce qui s'en trouve dans le premier livre du Ravissement de Proserpine par Claudien.

Observ. t. 3,
Roll. hist.
anc. t. 12. p.
99.

M. Accarias de Serionne ne connoissoit pas la traduction de l'*Etna* de Severus par l'Abbé de Marolles, lorsqu'il publia la sienne en prose en 1736. puisqu'il se félicite d'en être le premier Traducteur; ce que les Auteurs des Observations sur les écrits modernes, & M. Rollin ont répété après lui. Le nouveau Traducteur a fait tout ce qui a été en lui pour faire rechercher son ouvrage. Outre le texte latin, il y a joint une Préface critique & raisonnée, des notes, la vie du Poëte, une dissertation sur le mont Etna, deux cartes Géographiques.

Si avec tous ces ornemens, il eût pû conserver dans sa traduction le même feu, la même élévation, & à peu près les mêmes figures que l'on estime dans l'original, il nous auroit donné un ouvrage véritablement digne de toute l'attention de ses Lecteurs. Mais je ne dois pas craindre de dire qu'il a mieux

fenti que dénoüé les difficultés , puis-
 qu'il a la modestie de convenir lui - mê-
 me , que la différence des deux langues
 & la précision extrême de son Auteur
 ont été pour lui *un obstacle invincible*
 d'en rendre les beautés en bien des en-
 droits.

TRADUC-
 TIONS DES
 OPUSCULES
 DE VIRGI-
 LE.

Je suis seulement fâché qu'il ne fas-
 se consister l'essentiel d'une traduction
 françoise d'un Poëte , que dans la fidé-
 lité à rendre le sens de son texte. Il me
 semble que cela ne peut être vrai , que
 quand on ne veut rendre que la lettre ;
 mais que par cette seule fidelité litté-
 rale on ne rend pas le génie du Poëte ,
 & que par conséquent on ne le fait
 connoître qu'à demi. Une traduction
 qui n'est que littérale , m'apprend , il
 est vrai , ce que le Poëte a dit , quels
 sont ses sentimens ; mais elle me laisse
 ignorer en partie comment il les a ex-
 primés , de quelles images il s'est servi ,
 quelle est la mesure & quel est le carac-
 tere de ses talens poëtiques. Je deman-
 de pardon à M. de Serionne , si je
 m'explique avec un peu de liberté ; je
 sens toutes les difficultés de l'Auteur
 qu'il a choisi pour être l'objet de son
 travail ; combien il a dû lui en coûter
 pour le mettre dans l'état où il est. Sa

traduction est claire, & son stile est pur. Dans une seconde édition il nous représentera mieux Cornelius Severus tel qu'il est en lui-même. Ses talens & son amour pour le travail peuvent nous en répondre.

On l'invite à examiner la correction proposée par M. l'Abbé Sevin dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres sur un endroit où Cornelius Severus prétend expliquer les différentes causes qui ont pû produire des cavités & des pores dans une masse aussi solide que la terre. Cette correction paroît fort naturelle. Il en trouvera une autre dans la première Lettre de M. le Président Bouhier au P. Oudin sur le *Pervigilium Veneris*, qui le confirmera dans l'opinion qu'il a eue, qu'il pouvoit hardiment contredire la plupart des remarques de Jean le Clerc sur Severus. J'ai lû une troisième correction d'un endroit de l'Etna dans les Mémoires de Trevoux, qui ne doit pas être plus négligée.

La préface de M. de Serionne & son discours sur la vie de Severus sont deux pièces sensées, où regne une critique judicieuse. Ses notes prouvent son érudition, & en particulier qu'il a lû

[Mem. t. v.

Nov. Lit-
ter. chez du
Sauzet. t. XI.

les Philosophes & les Poëtes : mais il me semble qu'elles sont trop abondantes. J'aurois voulu supprimer celles qui ne tendent pas à l'intelligence du texte. On n'écrit pas pour faire parade de ses lectures , mais pour être utile , & je suis persuadé que M. de Serionne n'a eu que cette dernière vûe. Il a bien fait de s'attacher à l'édition latine donnée à Amsterdam en 1703. avec les notes de plusieurs Sçavans , & les corrections de Théodore Goral : mais il paroît qu'il n'a pas sçû que ce Théodore Goral , qu'il nomme souvent, n'est autre que le même Jean le Clerc de qui M. de Serionne a emprunté les fragmens de Severus , que ce Sçavant avoit déjà traduits & inférés en divers endroits de sa Bibliothèque choisie.

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

A l'égard de la dissertation sur le mont Etna , on voit bien que le but de M. de Serionne est d'y expliquer les embrasemens de cette montagne par la géographie , la fable , la physique & l'histoire de ses plus considérables incendies. Mais la fable n'y sert de rien , & la géographie m'y paroît peu utile. La physique qui auroit dû , ce semble , en être l'objet principal , est le point que l'Auteur touche le moins. Après

une description topographique très-sommaire de cette montagne, il s'arrête beaucoup sur les fables que les Poètes & les Mythologiftes ont racontées à cette occasion. La Mythologie de M. l'Abbé Bannier lui en a fourni les principaux traits; il les orne de quantité de paffages des Poètes: cette lecture peut amuser: mais en est-on plus instruit quand on ne fçait que des rêveries & des chimeres? L'hiftoire des incendies est trop fupficielle: cinq ou fix faits la compofent. Ce qu'il y a de Phyfique fait même partie de cette hiftoire, puifqu'au lieu de raifonnemens, l'on ne trouve que les fentimens de quelques Philofophes anciens, & de deux ou trois Ecrivains modernes: c'est une compilation au lieu d'un traité raifonné.

Le fragment touchant la mort de Ciceron, qui nous a été confervé par Seneque, faifoit partie d'un poëme beaucoup plus long, que Severus avoit compofé fur la guerre de Sicile, felon Quintilien, & après lui Voffius, Giraldi & plufieurs autres; ou fur la guerre civile, felon Jofeph Scaliger. M. de Serionne qui nous a auffi donné en profe ce fragment déjà traduit en vers par l'Abbé de Marolles, ce qu'il a igno-

ré, croit que Scaliger avoit eu raison de penser que le poëme entier concernoit plutôt la guerre civile, que la seule guerre de Sicile, & qu'au lieu de *bellum Siculum* dans Quintilien, il faut lire *bellum civile*.

TRADUCTIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGILE.

Il est vrai, dit-il, que la Sicile a été fort souvent le théâtre de la guerre entre les Grecs, les Carthaginois & les Romains, & qu'ainsi elle a pû fournir plusieurs fois le sujet de plus d'un poëme épique. L'on fait aussi, ajoute-t-il, que le jeune Pompée s'y étoit retiré sous le Triumvirat d'Antoine, d'Auguste & de Lepide, d'où il soutint quelque tems la guerre contre les Triumvirs, & que ce peut être là cette guerre que l'on croit avoir fait le sujet du poëme de Severus. Mais M. de Serionne croit qu'il y a plus d'apparence que ce Poëte avoit entrepris de chanter toute la guerre civile, & non en particulier celle de Sicile qui n'en faisoit pas même un des plus grands événemens. Cela peut être; mais si l'on n'a point d'autres preuves, je ne sçai si on ne pourroit pas également prétendre le contraire. Il n'y a que la preuve tirée du fragment même sur la mort de Cicéron qui paroisse plus solide : le Poëte y parle des prof-

TRADUC-
TIONS DES
OPUSCULES
DE VIRGI-
LE.

criptions qui précéderent la guerre de Sicile. D'ailleurs s'il ne se fût agi que de celle-ci, l'on ne voit pas bien qu'elle figure y eût fait Cicéron qui étoit mort auparavant. Ce fragment est d'une beauté assez grande pour nous faire regretter la perte du poëme dont il faisoit partie.

Restent l'Elégie sur la mort de Mécénas & le petit poëme sur la mort de Drusus. L'Abbé de Marolles a mis encore la première au nombre des pièces que l'on pouvoit attribuer à Virgile ; & cependant après s'être promené dans ses conjectures, il en revient au sentiment commun qui donne cette Elégie au Poëte Pedit Albinovanus. Celle qui est sur la mort de Drusus fait plus de difficulté. Quoique Scaliger & plusieurs autres en fassent encore présent à Albinovanus ; en l'examinant de près on trouve trop de différence entre ces deux pièces pour leur donner le même pere. La première l'emporte sur l'autre pour le stile & pour le génie poétique. Pierre de Mouchault en a donné une traduction en vers françois dans le recueil dont je vous ai parlé ci-dessus. L'Abbé de Marolles en a fait depuis une paraphrase en vers héroïques ; il ignoroit l'ancienne version, puisqu'il dit que cette Elégie n'avoit point encore été mise en notre Langue.

Marol. r. p.
de son Vit.
en vers fr.

CHAPITRE X.

Des Ecrits pour & contre Virgile.

VIRGILE a eu comme Homere ses Censeurs & ses Apologistes. Mais le mérite du Poëte latin a été moins contredit ; il a eu peu de critiques & plus de défenseurs. Je vous exhorte à relire les comparaisons ou paralleles de ces deux Poëtes par le P. Rapin, Jesuite ; par le P. le Bossu , Chanoine Régulier , dans son Traité du poëme épique ; par le Pere Thomassin , de l'Oratoire , dans sa Methode pour étudier & pour enseigner chrétiennement les Poëtes ; par MM. Fraguier & Boivin , dans les Mémoires de l'Accademie des Inscriptions & Belles-Lettres ; & par M. Huet dans le recueil de ses pensées.

Je vous en dis autant de la comparaison entre Homere , Virgile & Ovide qui est dans le quatrième tome du Spectateur Anglois ; du parallele que M. de Longepierre a fait de Théocrite & de Virgile dans sa traduction du premier de ces deux Poëtes ; du vingt-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

septième Discours du tome premier de l'ouvrage intitulé, *Le Mentor moderne*; du Discours sur la poésie pastorale, traduit de l'Anglois de M. de Pope; des Discours de M. l'Abbé Desfontaines sur les différens ouvrages de Virgile. Je ne dois point répéter ici ce que je vous ai déjà dit de ces écrits, soit lorsque je vous ai entretenu de nos ouvrages françois sur le poëme épique ou sur la poésie pastorale, soit lorsque je vous ai parlé des écrits qui regardent Homère ou Théocrite. Je ne veux considérer maintenant que les ouvrages qui concernent plus particulièrement Virgile, & dont je ne vous ai encore rien dit.

Le plus ancien ne l'est pas beaucoup, c'est la belle Préface de M. de Segrais sur l'Enéide. Cet écrit a deux avantages importans. Le premier, c'est que l'Auteur y a renfermé toutes les regles essentielles du poëme épique, & qu'il est peu nécessaire de les chercher ailleurs: aussi lui fait-on dire par cette raison dans le *Segresiana*, « que nos Poëtes » qui entreprendroient de faire des poëmes épiques ne feroient rien qui vaille, s'ils ne lisoient cette Préface. » L'autre avantage est que M. de Segrais

y défend d'une manière qui paroît assez solide , & l'Enéide & son Auteur.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Doüé lui-même de l'esprit de la poésie , on aime à l'entendre discourir sur un art qui l'a rendu si célèbre. Familiarisé avec Virgile , on se plaît à lui voir prouver que toutes les beautés que le poëme héroïque admet , (& l'on sçait que ce poëme n'en exclut aucune) se trouvent dans l'Enéide ; que rien n'y manque de ce que l'esprit humain peut inventer de plus propre à embellir un
» récit héroïque ; » que l'on y voit
» de l'amour , des combats , des jeux ,
» des naufrages , des exemples d'amitié , des prodiges de valeur , des sentimens de générosité , des descriptions magnifiques , des comparaisons merveilleuses , des chefs-d'œuvres d'éloquence , des mystères , de
» l'érudition , de hautes entreprises ,
» des aventures surprenantes : qu'il n'y
» a rien de noble , de grand , d'agréable , dont on n'y trouve un parfait
» modèle ; & tout cela conduit avec
» tant de jugement & un si bel ordre ,
» que c'est avec raison que l'on a donné à cet admirable ouvrage le titre
» de divin.

Ce portrait est beau assurément : M.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

de Segrais prétend qu'il n'est point outré; & c'est à en justifier chaque trait, qu'il employe la plus grande partie de sa Préface. Il y entre sur cela dans un grand détail, mais qui attache le Lecteur & qui l'instruit. On y voit que le dessein du Poëte est tel que Virgile a dû le concevoir. Sujet d'Auguste, comblé de ses bienfaits, orné de tous les talens qui font les grands Poëtes, après avoir achevé ses Eglogues & ses Géorgiques qui ont été jugés par un siècle aussi éclairé & aussi délicat que celui d'Auguste, des ouvrages accomplis, il crut que pour arriver à la plus haute réputation où puisse aspirer un Poëte, il devoit encore exceller dans le genre sublime, & concevoir un ouvrage qui en l'honorant lui-même, fût également honneur à sa patrie, & fût un acte de sa reconnoissance envers son Prince. Voilà le but de l'Enéide, & ce but est rempli. Si Virgile y loue Auguste, c'est avec adresse & sans affectation. S'il y élève si haut la grandeur de sa nation, que son poëme est le plus illustre monument de la gloire de Rome, rien n'y sent la fade adulation.

Lisez en même tems sur cela les *con-*

siderations de M. l'Abbé Fraguier sur
l'Enéide,

Mém. de

p. Acad. des
E. L. t. I.

l'Enéide, où ce critique s'attache encore plus que M. de Segrais à faire voir ce que Virgile a conservé de l'ancienne histoire, depuis les premiers tems connus jusqu'à Enée, & ce qu'il a inferé de plus considérable depuis Enée jusqu'à la bataille d'Actium : artifice ingénieux par lequel le Poëte a forcé l'Italie de regarder l'Enéide avec les mêmes yeux dont elle regardoit tant de héros qui étoient nés dans son sein, & d'aimer ce poëme comme elle aimoit sa propre gloire. M. de Segrais, dans la suite de sa préface, dit, que si l'on considère l'Enéide comme poëme héroïque, on ne peut trop lui donner d'éloges.

Si le but de celui-ci est de plaire & d'instruire, d'exciter à entreprendre de grandes choses, que pouvoit-on proposer à un héros de plus grand, que le salut de sa patrie entièrement ruinée; & dans son rétablissement, le fondement du plus grand Empire qui ait jamais été? C'est l'action qui compose l'Enéide. Si le Poëte doit se servir de l'entremise des Dieux; si ce qu'on appelle le merveilleux, doit briller dans son ouvrage, qui a mieux ménagé que Virgile cette partie du poëme qui doit

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

entretenir la curiosité, l'admiration & la surprise ? Le choix des matieres n'y est pas moins admirable ; elles sont grandes, bien disposées, dignes de son sujet.

Où il excelle encore plus, c'est dans la narration. Cette partie toujours si difficile dans quelque genre que ce soit, a dans Virgile les qualités qu'elle doit avoir ; elle est simple & claire. Le Poète semble être plus pressé que le Lecteur de se voir à la fin de son récit. Les circonstances de sa narration, les sentimens qu'il donne à ses héros, leurs actions, nous engagent dans leur parti. Virgile ne s'arrête pas à moraliser : dans tout son poème on trouve peu de sentences qui excèdent un vers ; encore est-ce rarement : il les sème adroitement dans les discours de ceux qu'il fait parler. Sobre sur les apostrophes, on n'en trouve que cinq ou six, toutes fort courtes & placées à propos. Point de digressions inutiles, point de circonstances qui ne servent au sujet. Il n'y a point de beauté dans l'Iliade & dans l'Odissée, dont chacune a vingt-quatre livres, qui ne soit dans l'Enéide qui n'en a que douze. Virgile en a touché les plus belles descriptions, les plus

riches comparaisons ; il en a même perfectionné les inventions les plus heureuses.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Voilà ce que M. de Segráis a crû voir dans l'Enéïde, & il ne manque ni de raisonnemens , ni d'exemples pour montrer qu'il l'y a vû en effet. Mais ne s'en feroit-il pas un peu trop rapporté à ses yeux de Traducteur ? Il passe ensuite au stile du Poëte ; & il a moins de peine à persuader qu'il est égal & poli , pur & élégant , qu'il est exempt d'expressions prosaïques ; que la versification est nette , facile , douce , même dans sa plus grande pompe.

Il me semble qu'il répond fort bien à ceux qui ont accusé Virgile de manquer d'invention dans son poëme , parce qu'il a pris beaucoup de choses d'Homere , & de quelques autres Poëtes. Il montre que si le Poëte latin a imité le Grec dans l'invention de l'Enéïde , il l'a surpassé dans l'ordonnance & dans l'expression : que d'ailleurs l'histoire de Troye n'étoit pas plus de l'invention d'Homere que de Virgile , ce conte étant dans la bouche du peuple avant même qu'Homere eût écrit. Il avoüe qu'il y a dans l'Enéïde des parties qui ressemblent à quelques-unes de l'Iliade.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

& de l'Odissee : mais il prétend que dans tout le reste on sent l'invention de Virgile ; qu'il y en a dans la maniere dont il a disposé tant de matieres ; qu'il n'a emprunté de personne la source des destinées qui établissent l'empire de son Prince , & la gloire de sa patrie. Cet endroit de la Préface de M. de Segrain me paroît traité avec beaucoup de jugement ; il y donne à ses réponses tout le jour qu'elles demandent.

On a blâmé le caractère que Virgile donne à Enée. M. de Segrain qui ne le dissimule point , prend la défense du Poëte en justifiant la piété du héros envers les Dieux , sa tendresse & sa sensibilité. Il fait voir qu'Enée n'en a été ni moins brave , ni moins courageux ; qu'il a dû abandonner Didon comme il l'a fait ; & que c'est avec raison que Virgile a voulu insinuer par - là , que la marque de la vertu étoit de vaincre ses passions , & de fuir ce qui pouvoit les entretenir.

Toute cette partie de la Préface de M. de Segrain plaît beaucoup. C'est néanmoins celle que M. de S. Evremont contredit le plus dans ses réflexions sur nos Traducteurs. Il approuve tout le reste : il fait même un grand

Oeuv. de S.
Evrem. t. 3.
édit. de 1725.
in-12.

éloge de cette Préface en général ; mais il croit que l'Auteur n'a pas bien jugé des caractères. Il ne disconvient pas que Virgile a eu raison de montrer dans Enée un héros toujours assujetti aux volontés des Dieux , puisqu'ils lui avoient » promis l'Italie. » Mais quand il nous » le dépeint , dit - il , si dévot , il doit » lui attribuer une dévotion pleine de » confiance , qui s'accommode avec le » tempérament des héros : & non un » sentiment de religion scrupuleux qui » ne subsiste jamais avec la véritable valeur. » Il ajoûte , » qu'un Général » qui croyoit bien en ses Dieux , devoit » augmenter la grandeur de son courage par l'espérance de leurs secours ; & » que sa condition étoit malheureuse , » s'il n'y sçavoit croire qu'avec une superstition qui lui ôtoit le naturel usage de son entendement Faut-il » que le fils de Venus assuré par Jupiter de son bonheur & de sa gloire , » n'ait de piété que pour craindre les » dangers , & pour se défier du succès » de toutes ses entreprises ? »

Je m'imagine que M. de Segrais eût répondu sans beaucoup de peine à ces réflexions vagues , dont quelques-unes n'ont pas de solidité. Ce n'est point par

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

des maximes générales que l'on détruit un caractère qui paroît aussi constant & aussi bien soutenu , que celui que Virgile donne à son héros. Ce n'est pas moins , ce semble , outrer la critique , que de prétendre encore , comme fait S. Evremont , que c'est par un dessein formel de trouver Virgile irrépréhensible en tout , que M. de Segrain n'a pas rendu avec la même force la manière dont le Poète s'exprime quand il parle des frayeurs d'Enée. Le Traducteur étoit plus porté à charger les caractères qu'à les affoiblir ; je vous en ai donné un exemple.

D'ailleurs , quoiqu'un Traducteur soit souvent au-dessous de son original , est-ce une raison pour décider que c'est de dessein prémédité qu'il l'a affoibli ? On peut blâmer la version de l'endroit du quatrième livre de l'Enéide que S. Evremont a en vûe ; sans en être plus autorisé à prêter au Traducteur des intentions qu'il est plus naturel de croire qu'il n'a point eues. Le Critique convient que ces fortes de faussemens dont il est question , s'emparent de nous malgré nous ; pour-quoi donc le Héros de Troye n'auroit-il pas pû en être atteint ? Est-il bien vrai qu'une frayeur involontaire deshonoré

un héros , comme il le prétend encore ?

M. de S. Evremont auroit voulu que Virgile eût donné au sien *un tempérament* qui fût à l'abri de toutes les foiblesses de l'humanité ; mais dans les Poètes payens les Dieux eux-mêmes n'en sont point exempts. Un héros doit-il l'emporter sur eux ? Si le Critique eût bien voulu faire attention aux preuves que M. de Segrais apporte pour montrer que dans les Poètes , *pleurer* est souvent employé pour *gémir* , *être affligé* , & *le sentir* ; il auroit pû s'épargner cette longue tirade d'ironies sur les larmes d'Enée , qui réunies toutes ensemble ne paroissent pas former la plus légère démonstration. On pourroit lire cependant cette critique de M. de S. Evremont, en comparant les endroits qu'il censure avec l'apologie que M. de Segrais en fait , & plus encore avec Virgile lui-même.

Vous ferez bien d'y joindre ce que M. Moisant de Brieux dit sur le même sujet dans une Lettre adressée à M. de Segrais , & imprimée à Caën en 1673. dans un petit livre assez rare , auquel Monsieur de Brieux a donné le titre de *Divertissemens*. Presque toutes les observations que vous y trouverez roulent sur divers endroits de l'Enéide , sur le caractère que Virgile

ÉCRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

donne à son héros, sur les figures qu'il employe. M. de Brieux parcourt ainsi, mais fort légèrement, toute l'Enéïde ; après quoi il passe aux Bucoliques & aux Géorgiques, sur lesquelles il fait encore des observations critiques. Je ne voudrois pas nier qu'il n'y en eût de fort judicieuses : mais la manière dont l'Auteur en tourne la plûpart, semble faire douter s'il a toujours voulu parler sérieusement, ou seulement remplir le titre de son Livre. C'est à-peu-près l'idée qui m'en est demeurée.

On peut décider plus hardiment, que Desmarêts du S. Sorlin a fort mal raisonné sur le même sujet dans sa *comparaison de la Langue & de la Poësie françoise avec la grecque & la latine*, ouvrage ridicule que vous connoissez déjà.

Que peut-on dire d'un Ecrivain qui ose décider que Virgile avoit peu d'invention ; qu'à l'exception de son premier Livre de l'Enéïde, du second, du quatrième & du sixième qui n'est même, selon lui, que pour les Sçavans, on n'est point tenté de lire ce Poëte une seconde fois, quand on l'a déjà lû ? Que penser d'un homme qui ne peut parler d'un Prince des Poëtes latins, sans le traiter d'Ecrivain ridicule, d'Auteur sans juge :

nient, & même indécant.

Si on l'en croit, & qui refuſeroit de croire l'enthouſiaſte Deſmarêts ! » le début de Virgile eſt très-beau : le premier & le ſecond Livre de l'Énéide ont de grandes beautés, mais pourvû que l'on en banniſſe les comparaiſons, qui ne peuvent être eſtimées que des Grammairiens non judicieux, qui ne conſiderent preſque rien que la diction. Le quatrième Livre eſt le plus beau à cauſe des paſſions. Le troiſième eſt très-pauvre en inventions & en ſentimens ; & ce n'eſt pas grand choſe que la Géographie du voyage d'Enée. L'avanture de Polydore n'eſt point vrai-ſemblable, non plus que tout ce que le Poète dit dans le cinquième Livre des grands perſonnages Romains qui devoient venir au monde. Le défaut d'invention paroît à découvert, en ce que Virgile ayant un génie propre à décrire les paſſions & les ſentimens, ſur-tout la paſſion de l'amour, il ſemble avoir oublié ſon talent après le quatrième Livre. » Eſt-ce tout ? non ; Deſmarêts fait grace à Virgile, en ne rapportant pas *bien d'autres fautes notables.* Pour moi je lui fais quelque

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE

gré de sa modération , il a sçu du moins mettre des bornes à son extravagance.

Cet écrit ne méritoit peut-être point de réponse , ou il en demandoit du moins une autre que celle que l'Abbé de Marolles y fit par son *Discours apologétique au sujet de Virgile*, qu'il adressa en 1673. à M. l'Abbé de la Chambre , fils du célèbre Médecin de ce nom. Critique aussi timide que négligent Traducteur, l'Abbé de Marolles commence par donner à Desmarêts des éloges que tout homme judicieux lui a toujours refusés. Il lui prodigue sans mesure les titres d'excellent homme , de grand Ecrivain , & le regarde comme l'un des principaux membres de l'Académie Française ; c'étoit réduire cette illustre Compagnie à une indigence qu'elle n'a jamais éprouvée. A l'entendre , le Zoile d'Homere & de Virgile , étoit un *Auteur partout ingénieux* , qui avoit de l'invention de reste ; ses écrits sont une preuve que notre Langue n'est point inférieure , quant à l'élégance & à la beauté de la diction , à celle des Grecs & des Romains. Voilà des complimens , & rien de plus ; & c'est faire honneur à l'Abbé de Marolles , que de ne le pas entendre autrement.

Quant à ce qu'il dit. en faveur de Virgile, il a raison de blâmer ceux qui ôtent à ce Poète le mérite de l'invention, l'esprit & le jugement. Mais son apologie se ressent trop de sa timidité ou de son mauvais goût. A chaque phrase on voit qu'il craint d'en trop dire au désavantage de son adversaire. Ce n'est qu'en tremblant qu'il combat ses faux raisonnemens, & il n'en censure qu'une partie. C'est avec la même réserve qu'il loue Virgile. Il appréhende de donner lieu de croire qu'aucun de nos Poètes, ni aucun de ses Traducteurs ne l'a égalé. Qu'il s'y prend mal d'ailleurs, quand il veut montrer que Virgile a les qualités que Desmarêts & le petit nombre de ses Partisans refusoient à ce Poète! On pourroit réduire presque toutes ses preuves à l'idée très-superficielle qu'il donne des sujets principaux de chaque Livre de l'Enéide, & à une espece d'exclamation qu'il fait chaque fois sur l'invention, l'esprit & le jugement du Poète. C'est employer des paroles, ce n'est pas prouver. Quand un Peintre ne cesseroit de me dire que je dois admirer tels & tels tableaux, en serois-je plus instruit de ce qui mérite mon admiration dans ces peintures?

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Une autre preuve de l'Abbé de Marolles, c'est que beaucoup de grands hommes ont estimé ce que Desmarêts méprisoit ; cela est vrai, & Desmarêts ne le nioit point. Ne falloit-il pas montrer que cette estime étoit juste, & sur quoi elle étoit fondée ? Il falloit prouver que l'Académicien qui en donnoit des idées si différentes, raisonneoit lui-même en Ecrivain sans goût & sans jugement : c'est ce que l'Abbé de Marolles ne fait pas, ou ce qu'il fait très-rarement. Non qu'il n'entre quelquefois dans un certain détail des reproches que Desmarêts fait à Virgile : mais la réponse la plus ordinaire qu'il y donne, c'est que le critique a tort, qu'il parle par préjugé, que d'autres ne sont pas de son avis. Je me trompe : il entre quelquefois en preuve. Pour fermer la bouche à son adversaire, pour montrer que Virgile avoit les qualités d'un grand Poète, l'Abbé de Marolles cite Virgile d'après sa propre traduction : à tous les endroits que Desmarêts reprend, il oppose ces mêmes endroits tels qu'il les a traduits. J'appelle cela donner les mains à son ennemi en feignant de le combattre. Serois-je bien porté à conclure en faveur de la beauté de quelqu'un.

dont on ne me feroit voir que le squelette?

Rendons cependant à Desmarêts toute la justice qu'il a droit d'attendre. Un peu honteux de ses déclama-tions, il en adoucit quelques-unes lorsqu'il fit réimprimer son Traité en 1673. comme pour servir de Préface à son poème de Clovis. Sur cette legere réparation, qui n'en méritoit pas même le titre, l'Abbé de Marolles fut tenté de supprimer sa réponse : mais par un retour de sensibilité sur cet enfant qui ne venoit que de naître, il lui laissa le jour qu'il lui avoit donné. Il se contenta seulement de marquer par une addition, que dans tout ce qu'il avoit dit contre le Traité de Desmarêts, il n'avoit eu égard qu'à l'édition de 1670. & que d'ailleurs les adouciffemens que l'Auteur avoit apportés à sa censure de Virgile, ne valaient pas la peine qu'on y fît attention; & en cela il raisonnoit juste.

Cette nouvelle édition l'engagea même dans un autre travail : il apperçut le motif qui avoit porté Desmarêts à faire imprimer son Traité au-devant de son poème de Clovis, & ce motif se dé-céloit assez, par ce que Desmarêts dit

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

sur la fin du vingt-deuxième chapitre :

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

» Qu'il n'y a point de bon Poëte Fran-
» çois qui voulût avoir fait un poëme
» semblable à celui de l'Iliade & de l'E-
» néide avec tous leurs défauts. » On
sentit qu'il n'avoit point d'autre but
que d'exalter son poëme, qu'il regar-
doit comme un chef-d'œuvre. Cette
présomption mit l'Abbé de Marollès de
mauvaise humeur : il entreprit d'exa-
miner si l'opinion de l'Académicien
avoit quelque fondement.

C'est l'objet de ses *Considérations sur
le poëme de Clovis*, qu'il adressa enco-
re à l'Abbé de la Chambre, & que l'on
peut regarder comme une suite de sa
défense de Virgile. Il y fait assez bien
sentir que du côté de l'invention le Poë-
te moderne étoit fort inférieur au Poëte
latin. Il y blâme avec justice ce tissu d'a-
vantages romanesques & de galanteries
qui n'étoient dignes que des livres de
Chevalerie, & ce merveilleux qui cho-
que ouvertement la vraisemblance : il
auroit pû ajouter, & le bon sens. Quand
il n'ose décider, ce qui arrive souvent,
de peur de déplaire à l'Auteur du *Clo-
vis*, il demande que l'on compare tels
& tels endroits de ce poëme qu'il indi-
que, avec d'autres endroits de l'Enéide.

qu'il a soin aussi de marquer ; sûr que le parallele ne pouvoit tourner qu'à la confusion de Desmarêts , & au mépris de son poëme.

ECRITS :
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Mais il ne gagna rien à avoir usé envers l'Auteur de beaucoup de ménagement. Desmarêts n'en fut pas moins irrité contre ses deux écrits. Il y répondit du même ton qu'il avoit pris en parlant contre les Anciens : & comme l'on trouva que la réponse qu'il adressa à l'Abbé de la Chambre, avoit trop l'air d'un libelle , il tâcha de persuader qu'il y avoit été excité par M. le Duc de Richelieu.

L'Abbé de Marolles replica par de nouvelles *Observations* , aussi longues & aussi ennuyeuses que les premières, quoiqu'on ne laisse pas d'y trouver des choses fort sensées. Elles parurent en 1673. in-4°. Ce qu'il y a de singulier , c'est que l'Abbé tient un langage fort différent dans ses *Considérations sur la critique de l'Enéide* , que M. le Comte de Jussac lui avoit adressée. On le prendroit lui-même dans cet écrit pour un disciple de Desmarêts. Il y convient de tous les défauts que le Comte reprochoit au poëme de Virgile ; & ces défauts sont presquetous les mêmes dont

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

l'Académicien accusoit le Poëte. Il n'y a que la diction de Virgile dont il tâche de prendre la défense : encore est-ce par un motif qu'on ne peut approuver, puisque son but est de montrer par ses propres traductions de quantité d'endroits de divers Poëtes anciens, que notre Langue pouvoit égaler les meilleurs écrits de l'antiquité du côté de la diction : il apporte ses traductions en exemples ; & c'est ce qui forme la seconde & la plus longue partie de ses *Considérations*. Dans la première, il s'étend beaucoup sur les larmes & les frayeurs d'Enée, qu'il trouve toujours ou indécentes ou mal placées, par des raisons qui n'ont dû faire impression que sur lui seul.

Dans ses observations contre Desmarts il paroît au contraire favorable à Virgile sur ce point, & s'il ne répond pas au ridicule que l'Académicien s'étoit efforcé de jeter sur ces frayeurs & ces larmes d'Enée, c'est que M. de Segrais s'étant suffisamment étendu sur cet article, il n'avoit pas crû devoir grossir son écrit de réflexions déjà faites, & qu'il lui eût été difficile de mettre dans un si beau jour.

Par une raison contraire, feu M. Au-

bert a fait de ce sujet la matiere d'un *Discours Académique* qui fut lû dans l'Académie de Lyon, dont il étoit membre, le 3. de Mars 1729. Vous y trouverez en effet de nouvelles vûes pour justifier Virgile d'avoir représenté Enée comme transi de peur durant la tempête excitée pour plaire à Junon, Oronte au contraire animant les autres & les encourageant. On a prétendu justifier Enée en soutenant que son saisissement ne venoit que de ce qu'il croyoit que l'ame périssoit dans un naufrage avec le corps. Cette opinion est répandue dans Homere : mais la Théologie des Payens en contredit la verité ; puisque, selon cette Théologie, l'ame est sensible aux tourmens qu'elle souffre dans les enfers, & aux plaisirs des champs élysées dans lesquels la vertu est récompensée.

Il faut donc justifier Virgile par Virgile même, s'il est possible. C'est ce que fait M. Aubert par l'endroit du sixième livre de l'Enéide où le héros de Troye voit en descendant aux enfers, tant d'ames errantes sur le bord du Cocyte, parce que leurs corps n'avoient pas été honorés de la sépulture. Or, l'opinion des Payens étoit, que cet honneur étoit

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILLE.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

refusé à ceux qui mouroient dans les eaux, & que ceux qui en étoient privés erroient cent ans sur le bord du fleuve. Voilà, selon M. Aubert, ce qui glaçoit Enée d'effroi. Mais pourquoi Oronte n'avoit-il pas la même frayeur ? C'est, dit-il, qu'un héros est toujours homme, que le courage n'étouffe pas absolument la nature, qui reprend quelquefois ses droits, & qui cede enfin au desir de la gloire ; & qu'il y a d'un autre côté des braves par fougue & par emportement, qui ne sont occupés que d'un mouvement aveugle & impétueux qui les transporte hors d'eux-mêmes, & ne leur permet pas de réfléchir ni sur ce qu'ils font, ni sur les suites qu'ils doivent craindre ou espérer. Telle est l'idée que l'Académicien de Lyon propose, & qu'il ne fait gueres que montrer dans son petit Discours que le P. des Molez, de l'Oratoire, a inferé dans ses Mémoires de Littérature & d'histoire.

Tom. X.
10. part.

Quelque parti que l'on prenne sur ces différentes idées des Apologistes de Virgile, on ne peut disconvenir qu'il falloit que le Poëte sentît lui-même qu'il y avoit des défauts dans son ouvrage, puisqu'il avoit ordonné qu'on brûlât ce-

lui-ci après sa mort. Ses amis ont fait sagement de ne lui pas obéir ; c'eût été une perte irréparable. Mais il n'en est pas moins vrai , que l'on trouve dans ce beau poëme quelques negligences que l'Auteur n'y auroit pas laissées , s'il avoit eu le tems de le revoir.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

» Je ne parle pas de quelques dé-
» fauts de versification , ni d'un assez
» grand nombre de vers qui ne sont pas
» finis , & dont l'hémistiche qui manque
» est si difficile à remplir , qu'on a crû
» que le Poëte les avoit laissés impar-
» faits pour donner la torture à ceux
» qui voudroient entreprendre de les fi-
» nir. Il y a dans ce grand ouvrage
» des fautes plus considérables. Je trou-
» ve que quelques-unes des aventures
» s'y ressembler trop. Sinon & Aché-
» menides se présentent aux Troyens
» dans deux occasions bien différentes ,
» à peu près de la même manière , l'un
» au second Livre , & l'autre au troi-
» sième. Ils disent tous deux les mê-
» mes choses. Les descriptions des tem-
» pêtes sont aussi un peu trop sembla-
» bles ; & elles commencent deux ou
» trois fois par les mêmes vers. Il y a
» pareillement quelques vers qui re-
» viennent trop souvent. Virgile auroit ,

Vig. Marv.
Mell. t. 3.
édit de l'Ab-
bé Bannier.
p. 231. &
suiv.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

» sans doute , varié cela , s'il avoit revû
» & corrigé son poëme. On pourroit
» reprendre encore d'autres fautes. »
Ce sont des taches legeres sur une belle
éttoffe, qui n'empêchent pas que l'on n'en
admire tout l'éclat & toute la richesse.

Le P. Catrou détaille quelques-unes
de ces taches dans sa belle & judicieuse
Préface sur l'Enéide , l'un des Ecrits
sur cette matiere que j'aye lus avec le
plus de satisfaction. C'est une compa-
raison fort bien faite d'Homere & de
Virgile , ou plutôt de l'Enéide avec l'I-
liade & l'Odissee. Quoique compo-
sée en 1715. durant le mouvement où
étoient les esprits contre la réputation
d'Homere , l'Auteur souscrit sans peine
aux éloges que tous les siècles ont don-
nés à l'*Ecrivain de la guerre de Troie*. Il
le laisse avec plaisir dans la possession où
il l'a trouvé d'être la source des inven-
tions poétiques , le pere de la fable , &
le guide de tous ceux qui se sont élevés
jusqu'au genre héroïque. Il déclare qu'il
est un admirateur sincere de la fécondité
de ses productions , de la noblesse de
ses idées , des saillies vives de son es-
prit , de cette rapidité de discours qu'on
ne peut faire suffisamment sentir par les
traductions les plus fidèles & les plus

élégantes. En un mot, il en a tracé lui-même un portrait qui fait autant d'honneur à son pinceau qu'à Homere.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Ne croyez pas que ce soit pour élever ensuite l'Enéide au-dessus de l'Iliade & de l'Odissee, & faire briller davantage le poëme latin. Non ; le P. Catrou s'est dépouillé des préventions ordinaires aux Traducteurs pour les Auteurs sur lesquels ils ont travaillé. On sent que la partialité n'influe point dans le parallele qu'il fait des Ecris du Poëte Grec, avec celui du Poëte Latin. Il les loue ou les censure avec équité. Il les admire ou les reprend avec jugement. Quand il donne la palme à Virgile, ce Poëte la mérite. Quand il la lui ôte pour l'accorder à Homere ; ce n'est point son goût particulier qui décide, c'est la vérité. Telle est au moins l'idée que je me suis faite de ce parallele, qui n'a ni la prolixité de celui du Pere Rapin, ni la monotonie qui regne dans celui du Pere Thomassin. Lisez-le vous-même, & jugez : je risquerois d'en affoiblir les beautés en les abrégeant.

L'habile Jesuite ne met point au nombre des défauts répréhensibles dans Virgile l'anachronisme qui fait vivre Didon au tems d'Enée, & qui a été le sujet de plusieurs disputes entre les Sçavans.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

L'Abbé de Marolles a eu sur ce point de critique une opinion singulière. Pardonnez-moi de vous citer si fréquemment un Ecrivain dont je ne puis jamais vous donner une idée fort avantageuse. Ses travaux tant multipliés sur Virgile m'obligent de vous en parler souvent. Dans son *Traité du Poëme épique pour l'intelligence de Virgile*, imprimé en 1662. il fit un Chapitre exprès, (c'est le quatrième) pour examiner l'anachronisme dont il s'agit. La foule des Auteurs étoit déjà pour la réalité de cette transposition de tems. Il en convient; il en cite même plusieurs. Le parti le plus naturel étoit de les suivre : ce parti ne lui plut pas, il entreprit de les combattre.

Que fait-il pour cela? Il essaye de répondre à leurs preuves, en tâchant surtout de faire valoir les contradictions qu'il croyoit avoir apperçues dans ces Auteurs sur ce point de Chronologie, & en prétendant que l'on a eu tort de confondre la fondation de Byrse avec celle de Carthage. Il s'enfonce à cette occasion dans l'antiquité la plus reculée; & comme si le voile qui en cacheoit la lumière eût été tiré pour lui seul, il nous donne les descentes généalogiques de Didon & des héros qui lui étoient, selon lui, contem-

porains , avec autant d'assûrance que s'il eût eu leurs Mémoires entre ses mains , ou qu'il eût vécu de leur tems. Il nous auroit fait plaisir de produire en même-tems leurs titres ; mais sa généalogie est destituée de toutes preuves , & l'on peut la contester aussi facilement qu'il la croyoit vraie. L'unique point qu'on pourroit lui accorder , c'est que Virgile avoit parlé selon l'opinion commune de son tems , sans s'être mis en peine d'examiner si elle étoit bien fondée.

Les faux raisonnemens & l'érudition obscure de l'Abbé de Marolles ne convainquirent point le Pere Labbe. Ce Jesuite qui avoit beaucoup de capacité , inséra dans son *Chronologue françois* qui parut en 1666. un an avant sa mort , une Dissertation où il traita sans façon de paralogismes toutes les conjectures de l'Abbé de Marolles , le blâma assez vivement d'avoir préféré sur ce point les témoignages des Poètes à ceux des Historiens , & renversa tout son systême. Un Ecrivain moins attaché à ses opinions , se seroit rendu. Ce n'étoit pas là le caractère de l'Abbé de Marolles : il auroit crû se deshonorer s'il eût avoué qu'il avoit donné ses imaginations pour des preuves. Il entreprit donc de se mesurer avec le P.

ÉCRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Labbe : mais il eut la prudence d'attendre que ce Jesuite ne fût plus en état de repliquer.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Recueil de
quelqu. vers
de Virg. par
Marol.

Ce ne fut qu'en 1671. qu'il répondit par un *petit Discours*, qui n'est presque qu'un abrégé du quatrième chapitre de son *Traité du Poëme épique*. Seulement vers la fin il ajoûte qu'il auroit beaucoup de raisons pour appuyer le sentiment que le Pere Labbe avoit contredit; mais il ne les donne pas. Il ne dit qu'un mot sur les paralogismes dont le Jesuite l'avoit accusé, & ce mot ne satisfait nullement. Etoit-ce la peine de revenir sur cette matiere ? Il est vrai qu'il renvoye son adversaire à ce qu'il avoit dit sur ce sujet dans son commentaire sur les fastes d'Ovide : mais en cela même il manquoit de jugement ; ce qu'il avoit écrit dans ce commentaire n'étoit ni plus solide ni mieux prouvé que ce qu'il lui avoit plu de répéter dans le quatrième chapitre de son *Traité*, & dans son *petit Discours*, deux pièces pour lesquelles il avoit une si grande affection, qu'il les fit réimprimer en 1673. dans la première partie de son *Virgile* en vers françois.

Segr. pref.
sur l'Enéid.

La même question de l'anachonisme de Virgile a été beaucoup mieux traitée par M. de Segrais & le sçavant Bochart.

Le

Le premier, sans décider d'abord, si cet anachronisme est réel ou non, fait voir qu'on ne pouvoit blâmer le Poëte d'avoir supposé par une fiction poëtique que Didon a vécu au tems d'Enée, quand même il auroit scû le contraire : qu'il a mieux fait de ne point priver son poëme d'un épisode qui lui donne de si grands ornemens, que d'avoir contredit une histoire enveloppée dans l'obscurité de tant de siècles ténébreux : ce qui donne lieu à M. de Segrais de faire d'excellentes réflexions sur les fictions que la poësie peut ou doit admettre.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Mais afin de contenter ceux qui soutiennent la réalité de l'anachronisme, il convient dans ses remarques sur le quatrième livre de l'Enéide, qu'on ne peut en douter : & c'est à cette occasion qu'il rapporte la Lettre que M. Bochart lui avoit écrite sur ce sujet, dans laquelle ce point est prouvé avec beaucoup d'érudition & de sagacité. M. Bochart y fait voir entre autres, que cette question ne s'étoit bien éclaircie que par les vérités de l'Ecriture Sainte, & par la confrontation que l'on en avoit faite avec les chroniques des Tyriens. Vous pourriez ajoûter à ces Ecris les remarques du Pere Fabre & de M. l'Abbé de S. Remy, &

la Dissertation de M. l'Abbé Desfontaines, dans leurs traductions de Virgile en prose; mais il me semble que je n'y ai rien lû de nouveau: ces trois Traducteurs se sont presque contentés d'abreger la Lettre de Bochart.

Une autre question controversée entre les Sçavans, est de sçavoir si Enée est venu en Italie. M. de Segrays croit qu'il seroit mal-aisé de prouver ce voyage; mais qu'on ne peut faire un crime à Virgile de l'avoir supposé, parce que l'exacte recherche de la vérité n'est point du ressort du Poète: que le fondement de l'Enéide peut n'être qu'une fable, & que Virgile n'en a pas moins eu raison de fonder son Poème sur l'opinion qu'il a embrassée, puisqu'elle étoit universellement suivie dans Rome; & que l'Etat & les Empereurs aimoient cette erreur, & avoient intérêt de la soutenir. Il n'entre gueres plus avant dans l'examen de cette question, parce qu'elle avoit été solidement discutée par M. Bochart dans une Lettre datée de Caën le 20. de Décembre 1663. adressée à M. de Segrays lui-même, qui a eu soin de la faire imprimer. Cette Lettre est une Dissertation en forme, chargée de grec & de latin: mais qui intéresse ceux qui aiment l'érudition. M.

Bochart y décide contre la vérité du voyage d'Enée en Italie. Vous pourriez vous contenter de l'abregé que le P. Fabre a fait de cette Lettre dans ses remarques sur l'Enéide de Virgile.'

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

M. de Segrain convaincu par l'écrit de son ami en adopta le sentiment auquel il avoit eu d'abord quelque peine à se rendre. Il ne fut pas si docile pour embrasser l'explication que M. Huet donnoit au vers deux cens quatre-vingt-septième du quatrième livre des Georgiques, & à quelques-uns des suivans. Ces deux Ecrivains, chacun célèbre dans son genre, étant l'un & l'autre à Caën, la conversation tomba un jour entre eux sur l'endroit des Géorgiques où Virgile dit que l'Egypte est pressée par le voisinage de la Perse, & tire sa fécondité d'un fleuve qui coule de l'Inde, c'est-à-dire, du Nil. M. de Segrain prétendit que cet endroit du Poëte étoit dérangé & vicieux, & il tâcha de le prouver par un nombre de conjectures qui parurent à M. Huet plus ingénieuses que solides. Ce Scavant soutenoit au contraire que le passage contesté devoit être lû comme on le lisoit, & qu'il étoit facile de l'entendre sans rien ôter du texte, ni sans y faire aucun changement. Il l'avoit déjà expliqué dans son

Pet. Daniel
Huetii com-
ment. de re-
bus ad eum
pertinent. l.
4. P. 253.
264.

**ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.**

Pat. Terr.
p. 60. 7 160

Traité de la situation du Paradis terrestre ;
il combattit de nouveau en faveur de cette explication. M. de Segrays ne se rendit point ; & lorsque M. Huet fut de retour à Paris , le premier lui manda qu'après y avoir bien réfléchi , il ne pouvoit adopter son sentiment , & qu'il en avoit mis les raisons par écrit.

Sa Lettre datée de Caën le 5. Décembre 1692. annonce seulement cette réponse & ne la contient pas. M. Huet répondit le 7. du même mois qu'il étoit surpris qu'une dispute passée si légèrement à Caën , le suivît à Paris ; mais que puisque M. de Segrays vouloit que la question fût débattue , il s'y prêteroit volontiers , & qu'il feroit une sérieuse attention à sa réponse qui venoit de lui être communiquée par M. du Quesnay, Conseiller aux Conseils du Roi , à qui M. de Segrays l'avoit envoyée. Voici quel étoit l'objet principal de la dispute.

On convenoit de part & d'autre que l'endroit de Virgile dont il s'agissoit , avoit toujours fait de la peine aux Interprètes ; qu'il n'y en avoit peut-être aucun dans les Ecris des Anciens sur lequel les critiques se fussent plus exercés que sur celui-ci ; & que l'on feroit un juste volume de tout ce qui avoit été composé sur

les huit vers dont on disputoit. L'embarras étoit de prendre un parti sûr, chacun voulant que le sien prévalût. Le point de la difficulté est de sçavoir si dans le vers deux cens quatre-vingt-sept & les six ou sept suivans, le Poëte ne parle que du fleuve du Nil, ou s'il veut parler non-seulement du Nil & de l'Egypte, mais encore du fleuve des Indes, & des contrées que ce fleuve traverse. M. de Segrais tenoit pour cette explication.

A l'exemple du Jesuite Lacerda, il vouloit que les quatre premiers vers se rapportassent à l'Egypte, & les trois derniers à l'Inde. Et comme il ne pouvoit soutenir cette explication en conservant l'arrangement de ces vers tel qu'il est dans nos éditions, il prétendoit que cet endroit étoit corrompu; & que pour le rendre intelligible & sensé, on devoit transposer celui où il est parlé de la *verte Egypte*, & le mettre avant celui qui commence par ces mots, *Quâque pharetrata*, &c. Lacerda avoit crû couper le nœud de la difficulté en supprimant le premier de ces vers. M. de Segrais trouve ce retranchement trop hardi, & fait d'ailleurs sans nécessité, pourvû qu'on admette la transposition qu'il propose.

« Cette leçon, dit-il, enferme un sens

» clair & naturel ; elle n'a rien d'embar-
 » rassé : & cette expression courte & dé-
 » gagée est tout-à-fait du caractère de
 » Virgile qui passe légèrement sur ses
 » images. La leçon admise jusqu'à pré-
 » sent , est confuse , & contre la Géo-
 » graphie. Il est absurde de faire le Nil
 » voisin de la Perse. La mer rouge ,
 » l'Arabie , la Mesopotamie sont entre
 » deux..... Si Virgile n'avoit voulu
 » parler que du Nil , les quatre premiers
 » vers suffisoient..... Comme il est
 » question d'autoriser le secret de réta-
 » blir les Mouches à miel par la pourri-
 » ture d'un jeune taureau , le raisonne-
 » ment est plus fort d'alléguer que ce se-
 » cret se pratique sur les bords du Nil ,
 » que d'alléguer seulement qu'il est en
 » usage dans la seule Egypte Au
 » fond il n'est question que de sçavoir si
 » ce vers *Et viridem Ægyptum* , &c.
 » est le quatrième ou le cinquième
 » Quand ce seroit une témérité de l'ôter
 » de sa place , elle semble plus pardon-
 » nable que d'ôter la Perse de la sienne.
 » L'inconvénient est moindre de trans-
 » poser un vers dans un poëme , que de
 » transférer un Royaume ou un grand
 » fleuve d'une partie du monde en l'au-
 » tre. Car il faut ou que le Nil s'appro-

« che de la Perse , & passe en Asie , ou
 « que la Perse , s'approche du Nil , &
 « passe en Afrique. » Voilà à-peu-près
 où se reduisent les raisons de M. de
 Segrais ; il les appuye de tout son esprit ;
 les conjectures ne lui manquent point ;
 & avec elles , le texte de Virgile lui
 paroît aussi clair que le jour.

M. Huet en jugea différemment. Il
 rejetta la transposition proposée par M.
 de Segrais , ses raisonnemens & ses con-
 jectures , & prétendit que le texte de
 Virgile n'en avoit pas besoin pour être
 juste & intelligible. C'est ce qu'il se mit
 en devoir de prouver dans la réponse
 qu'il fit à M. de Segrais , & qu'il adressa
 pareillement à M. du Quesnay. Il tire
 sa plus forte preuve de l'opinion où il
 croit que les Anciens étoient sur l'ori-
 gine du Nil. Guidés , selon lui , par
 une ignorance grossiere sur la Geogra-
 phie , dont il rapporte quelques exem-
 ples , ils n'ont fait qu'errer dans tout
 ce qu'ils ont dit sur la source du Nil ; &
 Virgile a suivi le torrent. Mais ce Poëte
 est excusable , non pour avoir embrassé
 une opinion contraire à la verité , mais
 parce qu'il s'est laissé entraîner par l'opi-
 nion qui étoit celle de son siècle. Cela sup-
 posé , peut-être un peu trop legerement ,

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

M. Huet prétend qu'on ne doit point être reçu à transposer les vers du Poëte , quoiqu'ils ne s'accordent pas avec la verité de la Geographie , parce qu'il suffit , dit - il , qu'ils soient conformes au sentiment qui étoit alors le plus généralement reçu.

Or l'ancienne Geographie enseignoit que l'Ethiopie & les Indes étoient ou la même région , ou des régions contiguës ; que l'Asie & l'Afrique se joignoient dans l'Ethiopie , & que le Nil avoit sa source dans les Indes. D'où il arrivoit que les Anciens , prévenus de cette erreur , étoient nécessairement obligés de croire que le Nil passoit près de la Perse , puisque la Perse est voisine des Indes du côté de l'Occident , où alloit le Nil. Ils croyoient que le Golfe Persique , le Golfe Arabique , & une partie même de la mer des Indes , n'étoit qu'un grand lac semblable à la mer Caspienne. D'où M. Huet conclut que Virgile n'ayant point eu d'autres idées , a dû s'exprimer comme il a fait , & que tout Lecteur instruit de ces opinions des Anciens doit entendre facilement le texte du Poëte sans y rien changer.

Mais comme une ignorance si grosse-

re de la Geographie est difficile à concevoir, M. Huet employe une partie de sa Dissertation à en prouver la réalité; après quoi il répond en peu de mots aux différentes objections de M. de Segrais. Si vous desirez de suivre cette contestation dans un plus grand détail, je vous indique les pièces du procès, vous les trouverez dans le second volume des *Dissertations sur diverses matieres de Religion & de philologie*, recueillies par M. l'Abbé de la Marque Tilladet, & imprimées à Paris en 1712.

La dispute n'alla pas plus loin entre MM. de Segrais & Huet. Mais les visions du P. Hardouin donnerent lieu au dernier de revenir encore depuis sur le même sujet. Le Jesuite, en préparant sa nouvelle édition de Pline, trouva occasion d'expliquer à sa mode le passage contesté, & pria le P. Jobert, son confrere, de communiquer son explication à M. Huet. Elle consiste à prétendre que des huit vers dont on avoit déjà tant disputé, les trois premiers se doivent entendre de l'Egypte, les quatre suivans de l'Inde, & que le dernier est commun à ces deux régions, & à toutes celles qui les séparent. C'étoit ce que le P. Lacerda avoit déjà dit,

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

quoique le P. Hardouin se donne pour l'inventeur de cette opinion. La seule différence qui est entre eux, c'est que Lacerda retranche le vers *Et viridem Ægyptum*, & que le P. Hardouin, en le conservant, veut que par cette *verte Egypte* Virgile ait entendu l'Isle de Prasiane que le fleuve Indus forme par son embouchure, selon le Commentateur de Pline. Il se fonde sur ce que le mot grec *prasios* signifie *vert*, d'où il conclut que Virgile a exprimé le nom de *prasiane* par celui de *viridem*, qu'il n'a pas employé là comme une épithète, mais comme un nom propre.

M. Huet a raison de répondre que ce sont-là des visions, & rien de plus. Il les réfute néanmoins : il en montre le ridicule par plusieurs preuves sensibles que vous pouvez lire dans sa réponse imprimée avec le système du Pere Hardouin, dans le Journal intitulé ,

Bibl. f. t. 17.

Bibliothèque Française ou Histoire littéraire de la France. M. Huet y marque avec fondement sa surprise, de ce que le Jésuite n'a pas voulu faire attention, que ni Méla, ni Pline même, ni Solin, ni aucun autre Ecrivain, ancien ou récent, Grec ou Latin, ni Géographe, ni Historien, ni Naturaliste, n'ont jamais

parlé de cette Isle *viridis*. Il s'étonne comment il n'a pas senti qu'il avoit avancé trois paradoxes inouïs : le premier , lorsqu'il dit que *viridis* est un nom propre ; le second , lorsqu'il croit que l'Isle de Prasiane s'appelle *Ægyptus* ; le troisiéme , lorsqu'il veut que Virgile ait joint ces deux noms propres pour désigner un même lieu , sans s'expliquer , & sans avoir rien dit qui pût faire soupçonner cette Egypte Indienne inconnue avant lui , & distinguée de la véritable Egypte dont il est parlé dans les trois vers qui précèdent immédiatement. Le P. Hardouin avoit traité avec beaucoup de hauteur & de mépris ceux qui avoient un sentiment différent du sien. M. Huet ne lui répond pas avec moins de vivacité : mais sa réponse est plus suivie , mieux raisonnée , plus prouvée : au lieu que le systéme du Commentateur de Pline n'est qu'une chimere , & , comme s'exprime M. Huet , une *Hardouinade*.

On excepte un point essentiel sur lequel il est difficile d'accorder la victoire à M. Huet ; je vous l'ai déjà insinué ; c'est sur l'accusation d'ignorance grossiere qu'il forme contre les Anciens par rapport à la Géographie. Un ano-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Mem. de
Lit. & d'hist.
t. 10. 2. p.

nyme qui s'est présenté depuis pour les venger de cette accusation, n'a pas craint de défier quiconque lira avec attention Strabon dans son dix-septième livre, Pline, Pomponius Mela, Arien dans ses Indiques, d'y rien trouver qui puisse faire penser que les Anciens aient été dans l'erreur sur le cours du Nil : & si M. Huet a pensé faux sur cet article, que devient sa longue réponse à M. de Segrain, & conséquemment la victoire qu'il avoit crû remporter ? L'anonyme tâche en effet de la lui enlever, en montrant que dans le passage des Georgiques contesté, il n'est question que de la basse Egypte, de l'Egypte voisine de la mer & du Nil, à laquelle il soutient que le nom d'Egypte appartient plus particulièrement, & qui étoit celle que l'on connoissoit d'avantage lorsque Virgile écrivoit ses Géorgiques.

Selon lui, les trois premiers vers désignent la partie de la basse Egypte qui est au-delà du bras le plus occidental du Nil, près de l'embouchure Héracléotique. C'est-là où sont Alexandrie à laquelle l'épithète *Pellai* fait allusion, & Canope. Ces promenades des Egyptiens en bateau autour de leurs terres,

peuvent s'entendre de ce qu'ils faisoient lorsque le Nil étoit débordé, & de leurs parties de plaisir sur le canal du Nil qui alloit se rendre dans la mer auprès de Canope dont ils faisoient leur lieu de plaisance. Dans le vers suivant, *Quâque pharetrata*, &c. Virgile n'a eu en vûë que l'empire des Parthes qui occupoient alors une grande partie des pays qui avoient appartenu aux anciens Perses : alors la Perse elle-même étoit soumise à leur domination. Si le Poëte n'a voulu parler que des Parthes, la difficulté s'évanoüit : on voit qu'il ne s'agit que de la partie de la basse Egypte qui étoit au-delà du bras le plus oriental du Nil, & où la ville de Peluse étoit située.

L'anonyme n'admet ni la transposition, ni moins encore le retranchement du vers *Et viridem Ægyptum*, &c. & celui qui commence par ces mots *Et diversaruens* &c. il l'entend du *Delta* d'Egypte. Ainsi voici en deux mots son sentiment : il croit que Virgile a voulu représenter séparément les trois parties de la basse Egypte ; l'occidentale dans les trois premiers vers : dans les deux suivans, l'orientale : dans les trois derniers le *Delta* qui est entre deux. Et dans le

ECRITS.
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

huitième vers , qui est le dernier il prétend que le Poëte rassemble toutes ces parties. On attribue cet Ecrit à feu M. le Baron de la Bastie dont l'érudition est très-connue. Il ne le donne que comme un essai d'explication : mais la question y paroît approfondie. Il est appuyé de preuves , d'autorités , & surtout de passages des Anciens que l'Auteur semble avoir bien lûs & médités.

Jugem. des
Sav. t. IV.

M. Baillet a donné un précis de la plupart des ouvrages dont je viens de vous parler , à l'exception des Ecris qui concernent l'anachronisme reproché au Poëte latin , & de ceux où l'on discute l'endroit des Géorgiques dont il vient d'être question. Ce précis m'a paru fait avec exactitude , & j'aurois pu me contenter de l'abréger si je ne m'étois crû obligé de consulter les ouvrages mêmes que je voulois vous faire connoître. Comme M. Baillet s'est plus étendu , je crois que vous ne ferez pas mal de lire ce qu'il dit , vous y trouverez réuni ce que les PP. Rapin , le Bossu , Thomassin , M. de Segrais & plusieurs autres ont pensé du dessein & de l'exécution de l'Enéide , de la fable & du héros de ce poëme , de sa matiere & de

son action, de sa forme & de sa narration, des mœurs & des caractères marqués dans le même poëme, des sentimens & de la morale de Virgile, du stile & de l'expression de ce Poëte. Le même critique à joint à ce précis un autre abrégé de la comparaison que l'on a coutume de faire entre Homere & Virgile. Si l'Auteur se trompe quelquefois, M. de la Monnoye est attentif dans ses notes à le redresser ; alors le guide est sûr, & vous pouvez le suivre pour sçavoir au moins ce que les autres ont pensé, ou pour vous rappeler ce que vous aurez lu dans leurs ouvrages.

Il ne sera pas inutile que vous lisiez aussi ce que M. de Voltaire dit de Virgile dans son *Essai sur le poëme épique*.

S'il y convient des défauts où le Poëte est tombé, s'il en montre quelquefois la source, il le justifie fort bien contre la censure outrée que quelques Modernes en ont faite. Il paroît préférer Virgile à Homere, mais il rend justice à l'un & à l'autre. Il venge en particulier le héros de Troye contre le ridicule que M. de S. Evremont tâche de jetter sur son caractère, en voulant le faire passer plutôt pour un dévot que pour un guerrier. « Ce préjugé, dit

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

» M. de Voltaire, vient de la fausse
» idée que la plûpart des hommes ont
» du courage : leurs yeux sont ébloüis
» par la fureur brutale d'un homme vio-
» lent & féroce. Si Virgile avoit été moins
» Philosophe ; si le courage d'Enée a-
» voit été une ferocité sauvage , au lieu
» d'une valeur tranquille & mesurée, peut-
» être auroit-il plû davantage , mais il
» auroit assûrément moins mérité de plai-
» re. »

L'endroit de S. Evremont que M. de Voltaire a en vûë , est sans doute celui dont je vous ai parlé plus haut. Ce n'est pas le seul où S. Evremont paroît avoir jugé des Anciens plus selon ses idées particulieres , que selon la vérité. Je vous ai déjà fait faire cette observation ; & vous aurez encore occasion de la faire , si vous lisez ses *Réflexions sur les poèmes des Anciens*, & sur le *merveilleux de ces poèmes*, dont j'aurois pû vous parler quand je vous ai entretenu des Ecrits pour & contre Homere , qui est plus que Virgile l'objet de ces réflexions. S. Evremont n'y prend point assez , ce semble , l'esprit des Anciens dans les personnages qu'ils faisoient faire à leurs divinités , ni dans le merveilleux qu'ils introduisoient dans leurs poë-

mes. Il en juge trop selon nos idées & nos mœurs , si différentes de celles des Anciens. Je pourrois contredire quelques autres principes de ces réflexions , qui appartiennent plus à la Théologie qu'à la critique , & vous verriez que M. de S. Evremont a quelquefois parlé de matieres qu'il n'entendoit point. Mais pour ne pas sortir des bornes que je me suis prescrites , je me contente de vous en avertir.

Dans le Mercure du mois d'Avril 1696. on trouve une Dissertation de M. Sarrau sur un endroit du premier livre de l'Enéide , qui a fort embarrassé les Traducteurs. Il s'agit de ces deux vers où Jupiter parlant de l'origine de Rome , raconte à Venus la naissance future de Romulus. M. de Segrais a traduit ainsi.

Nourriçon d'une Louve & fils de la Vestale

Romulus fondera la ville Martiale.

Il omet de rendre ces mots latins , *fulvo tegmine latus* qui font la difficulté. Martignac les a pareillement omis ; d'autres les ont traduits , mais fort différemment. M. Sarrau examine ces diverses interprétations , & les rejette. Il croit

ÉCRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Oeuv. de S.
Evrem. t. v.
édit. de 1725.
in-12.

que le dessein du Poëte est que l'on se représente Romulus enfant, couvert de feuilles par la Louve sa nourrice, soit pour le cacher, soit pour le tenir enveloppé & à l'abri des injures de l'air. Il tâche de faire valoir cette idée, & il la développe le mieux qu'il peut. Mais si elle est vraie, elle n'a point été faisie par les quatre derniers Traducteurs de Virgile, les PP. Fabre & Catrou, MM. Mallemans & de la Landelle. Cela me paroît trop peu important pour que je m'y arrête davantage.

Je vous avouërai néanmoins que si j'avois à traduire l'endroit de Virgile dont il s'agit, je ne voudrois pas chercher un sens si éloigné, tel que celui que M. de Sarrau y donne. J'aimerois mieux rapporter à la Louve même cette expression latine *fulvum tegmen* : elle peint en effet avec beaucoup de vérité la couleur de l'animal, & son attention à couvrir de tout son corps le jeune Romulus qu'elle regarde comme un de ses petits.

En parcourant les ouvrages périodiques ou les Journaux littéraires, vous rencontrerez plusieurs autres explications de différens endroits de Virgile, que vous

pouvez lire. Dans les unes on ne propose que des conjectures ; il faut les peser , & ne les admettre que lorsque vous serez convaincu de leur solidité. Dans d'autres on répand réellement de la lumière sur quelques endroits obscurs ou difficiles ; vous pouvez suivre cette lumière , à moins que vous n'ayez une évidence plus grande.

Les Remarques critiques sur un passage de la quatrième Eglogue du Poëte , imprimées dans le premier tome de la *Bibliothèque Angloise* , m'ont paru judicieuses. En changeant une seule lettre dans le vers quarante-cinquième , l'Auteur fait parler le Poëte raisonnablement , & lui sauve une ignorance dans laquelle il y a lieu de croire qu'il n'est point tombé , & qui vient apparemment des Copistes. Le P. Fabre a donné le précis de ces Remarques dans celles qu'il a faites sur cet endroit de Virgile. Tout ce que l'ingénieux Auteur du *Pour & Contre* a inséré sur le même Poëte dans son ouvrage périodique , ne mérite pas moins votre attention. Telles sont en particulier les observations sur les caractères de l'Enéide ; son explication de l'endroit du second livre du même poëme où Virgile parle de Riphée ; la critique qu'un

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Pour & contre , nombres
219. 224.
225.

anonyme fait de cette explication , & la réponse de l'Auteur du *Pour & Contre*.

ÉCRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Mem. de
Trev. Juillet
1702. art. 11.

Je vous conseillerois aussi de lire l'explication du quatre cens trente - cinq & du quatre cens trente-fixième vers du quatrième livre de l'Enéide , donnée par M. de Fresneuse , & imprimée dans un des volumes des Mémoires de Trevoux , & quelques dissertations sur l'enfant qui fait le sujet de la quatrième Eglogue de Virgile , publiées dans les mêmes Mémoires & ailleurs. De toutes les difficultés qui se trouvent dans Virgile, il n'y en a point, dit-on , de si épineuse que celle des deux vers (*) que M. de Fresneuse a tenté d'expliquer. On a lû , & on lit encore différemment ces deux vers , & par conséquent on les explique aussi différemment : mais le P. de la Ruë , Jésuite , critique très-habile , trouve que de toutes ces différentes leçons on ne sçauroit tirer aucun sens juste & raisonnable , & c'est ce qui l'a obligé de faire trois corrections dans le second de ces deux vers , & de l'écrire ainsi :

Quam mihi cum dederit , cumulatam morte remittam.

De cette sorte , dit M. de Fresneuse ,

(*) *Extremam hanc oro veniam , misereve sororis ,
Quam mihi cum dederis , cumulatam morte relinquam.*

il y aura un sens, & même un beau sens :

mais il ne croit point que ce soit celui de Virgile ; & après avoir rapporté les différentes explications qui y ont été don-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

nées par ceux qui s'en sont tenus à l'ancienne leçon, il propose aussi la sienne. Elle consiste principalement à montrer que le verbe *oro* dans le premier des deux vers se doit rapporter à Enée, & non pas à Anne sœur de Didon ; & à lire dans le second vers *dederit*, comme le P. de la Ruë, au lieu de *dederis*, la troisième personne au lieu de la seconde. C'est, dit-il, comme si Didon s'exprimoit ainsi : « Enée ne peut rester avec moi : Jupiter me l'arrache, & il est résolu d'obéir à ce Dieu pour aller en Italie : qu'il parte donc ; mais qu'il ne parte pas si vite : qu'il me donne quelques jours pour me préparer à son départ : qu'il adoucisse mon malheur, autant qu'il le pourra, par cette dernière complaisance ; & qu'il me l'accorde pour combler toutes ses bontés, toutes les obligations que je lui ai. Il ne languira pas long-tems. Je mourrai bientôt, & ma mort le laissera libre. » M. de Fresneuse appuie cette explication sur ce qui précède ces deux vers dans Virgile, & sur plusieurs convenances qui ont paru mieux fondées

que tout ce qui avoit été jusques-là écrit sur ce sujet.

Mem. de Tr.
Fevr. 1740.

Venons aux Dissertations sur la quatrième Eglogue. Ce qui forme la principale difficulté de cette Eglogue, c'est de sçavoir quel est l'enfant, dont Virgile y célèbre la naissance. Les Commentateurs ne sont pas moins embarrassés à le déterminer, qu'à ajuster leurs sentimens, soit avec l'histoire, soit avec les merveilles que le Poëte se promet de son héros. La plupart, sur les traces de l'ancien Grammairien Servius, ont prétendu que l'Eglogue regardoit un fils de Pollion; que ce fils fut appelé Salonin, du nom de Salone, Ville de Dalmatie, l'une des conquêtes de son pere. Ce sentiment qui suppose l'Eglogue publiée sous le Consulat de Pollion l'an 714. de Rome, est; dit-on, démenti par l'histoire, puisque cette Ville n'a pû être prise qu'en 715. au plutôt. On a donc eu recours à un autre fils du même Pollion, nommé Caius Asinius Gallus. Mais de fortes raisons s'opposent encore à cette opinion. Josse Badius Ascensius avoit soupçonné que l'enfant dont il s'agit, pouvoit bien être Marcellus, fils d'Octavie sœur d'Auguste qui fut adopté par ce Prince. Le Pere Catrou a fait revivre cette conjecture

qui n'avoit pas fait fortune, & lui a donné toute la vraisemblance qu'elle pouvoit acquérir. D'autres Critiques n'en ont pas trouvé cette opinion moins insoutenable. Dès 1702. le P. de Tournemine avoit proposé un autre systême qui a été plus goûté. Fondé principalement sur un passage de l'Historien Velleïus Paterculus, il prétendit que l'Eglogue quatrième avoit été composée à l'occasion de la naissance de Drusus fils de Tibere Neron & de Livie, lequel nâquit l'an 714. chez Auguste. Car Livie enceinte de Drusus avoit épousé ce Prince du consentement de son premier mari, qui n'avoit pas crû pouvoir la refuser au maître de Rome. Le P. de Tournemine dans sa dissertation sur ce sujet, ouvrage de sa première jeunesse, mais publié seulement en 1702. développe ce systême avec tout l'esprit & toute la sagacité dont on sçait qu'il étoit abondamment pourvû. Il le développe non-seulement par plusieurs circonstances historiques qui peuvent y donner beaucoup de jour, mais encore par quantité d'endroits choisis de la même Eglogue qu'il explique fort heureusement en conséquence de son systême, & auxquels on est bien embarrassé, dans les autres systêmes, de donner un sens raisonnable.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Mem. de
Trev. Juil.
1702.

ECRIT
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Il fait voir en particulier, que les louanges outrées que Virgile donne, & les promesses magnifiques qu'il fait à cet heureux enfant dont il parle, conviennent beaucoup mieux à Drusus fils adoptif d'Auguste, qu'au fils de Pollion. Qu'il est évident par l'Eglogue même qu'elle fut publiée sous le Consulat de Pollion l'an 714. de la Ville de Rome; & que pour peu que l'on fasse réflexion sur l'état où étoient alors Pollion & Virgile, on comprendra aisément qu'en supposant que le Poète a eu en vûe dans son Eglogue un enfant de Pollion, c'est attribuer à ce Poète si sage & si réservé, un excès d'imprudence dont il étoit incapable, & que Pollion n'auroit pas souffert. Celui-ci, dit le Critique, n'étoit que depuis fort peu de tems dans les bonnes grâces d'Auguste, & il y avoit entre Antoine & Auguste beaucoup de froideur. Qui peut croire que dans cette situation Virgile eût osé publiquement promettre au fils de Pollion l'empire du monde?

Les preuves & les raisonnemens du P. de Tournemine ne plurent pas néanmoins à M. Joannis, Médecin d'Avignon; & celui-ci tâcha de les réfuter dans une Lettre qu'il adressa aux Auteurs du Journal de Trevoux, & que ces Auteurs publie-

rent

rent dans leur Journal du mois de Novembre 1704. avec la réponse du Pere de Tournemine à qui cette Lettre avoit été communiquée. M. Joannis prétendoit que le systême du sçavant Jesuite étoit à peu - près le même que celui que Badius Ascensius avoit suivi. Il répondoit le mieux qu'il pouvoit aux preuves & aux raisons de son adversaire; & il concluoit que toutes ces circonstances marquées dans ces quatre vers : *Incipe, parve puer, &c.* loin de pouvoir être adaptées à Drusus, ne convenoient uniquement qu'à la naissance de Vulcain dont la difformité chagrina, dit-il, si fort Junon, qu'il fut précipité du ciel, privé de la table des Dieux, & rebuté par Minerve qu'il voulut épouser dans la suite. Cette Lettre donna lieu au Pere de Tournemine, en répondant à M. Joannis, de fortifier ses premières preuves, de donner un nouveau jour à ses conjectures, & de montrer en même tems par l'exposé du systême d'Ascensius combien le sien en étoit différent.

Celui du Pere de Tournemine a été adopté depuis quelques années par M. Ribaud de Rochefort, dont je vous ai déjà parlé parmi les Traducteurs de Virgile. Mais M. de Rochefort l'a proposé

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

si différemment, soit en 1736. dans les Mémoires de Trevoux, soit en 1739. & en 1745. en publiant la traduction de la quatrième Eglogue, qu'il est aisé de voir qu'il n'a rien emprunté des deux dissertations de l'habile Jesuite. Leurs idées n'ont rien de commun que l'attribution à Drusus. M. de Rochefort semble même plaider en faveur de son système avec beaucoup plus d'avantage. Il le développe, il l'étaye d'autorités & de raisonnemens plausibles, & tâche de le mettre hors d'atteinte à toute critique fondée. Cependant malgré l'évidence qu'il croit trouver dans ses preuves & dans ses raisonnemens, le fond de la question pourroit bien ne pas paroître encore décidé en dernier ressort. Je ne répéterai point ce que je vous ai dit plus haut, à l'occasion de la traduction de Virgile par M. l'Abbé Desfontaines, de deux autres dissertations sur la même Eglogue, l'une par le sçavant M. Desvignoles, l'autre par Monsieur l'Abbé Desfontaines lui-même. Voyez l'idée que j'ai crû vous devoir donner alors de l'une & de l'autre.

Joignons à ces différentes explications, celle des vers 62. & 63. de la première Eglogue, que vous trouve-

rez dans les Mémoires de Trevoux du
mois de Mars 1742. M. Richer traduit
ainsi ces deux vers :

ÉCRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

Où l'on verra plutôt. . . :

Du Tigre le Germain boire l'onde bruyante ;
Et le Parthe les eaux de la Saône dormante ,
Que mon cœur , &c.

M. Mallemans , le P. Fabre , l'Abbé
de la Landelle , ont donné le même sens
à ces deux vers. Tous font entendre
que Virgile insinuoit un changement
mutuel de climat entre le Parthe & le
Germain. L'Auteur de l'explication
nouvelle prétend que ces Interprètes se
sont trompés , faute d'avoir fait atten-
tion , 1°. A la conjonction disjonctive
aut répétée : 2°. Au sens que l'expres-
sion *pererratis amborum finibus* présente
à l'esprit. Pour lui , voici comment il
traduit & explique ces deux vers.

Où le Parthe exilé parcourra & tra-
versera , non-seulement les vastes con-
trées qu'il habite , mais encore toute la
Germanie ; & viendra enfin s'établir sur
les bords de la Saône , c'est-à-dire , dans
les Gaules : *ou bien* le Germain pareil-
lement exilé se verra contraint d'errer
dans toute la Germanie , de se transpor-
ter jusqu'au pays des Parthes, de la par-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

courir entièrement , & de venir fonder un nouvel empire dans cette partie du monde que le Tigre arrose , c'est-à-dire , dans l'Assyrie , ou dans la Mésopotamie , avant que , &c.

L'anonyme donne de cette explication des preuves qui paroissent fondées : vous pouvez les voir dans son Ecrit : le Journal qui les contient est entre les mains de tout le monde.

En finissant ce qui regarde Virgile , il faut au moins vous dire un mot d'une accusation ridicule formée contre ce Poëte , & qui est déjà ancienne. On a accusé ce grand homme d'avoir été un grand magicien. Les Journalistes de Trevoux qui ont rappelé cette extravagante accusation , en la condamnant , conjecturent que Thevet , qui vivoit sous Henri III. est le premier qui ait avancé une opinion si absurde. Ces Sçavans se sont trompés. Cette opinion est beaucoup plus ancienne , comme Naudé l'a démontré dans le chapitre vingtunième de son *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie*. Ce chapitre est tout entier sur cette matière.

Vous y verrez entre autres, que l'Anglois Gervais de Tillebery qui vivoit

Mem. de
Trev. Juin
1740. pag.
1048.

au commencement du treizième siècle, a enseigné l'opinion absurde dont il s'agit dans ses *Otia Imperialia*, ouvrage que l'on peut définir un tissu d'impertinences. Quoique cet Auteur fût indigne de croyance, l'imputation faite à Virgile ne laissa pas de s'accréditer dans ces tems ténébreux ; & beaucoup d'autres Ecrivains ont répété depuis la même absurdité. Vous pouvez voir ce détail dans le chapitre de Naudé que je viens de citer, & dans le *Journal Helvetique* du mois de Mars 1741. où l'on abregé ce que Naudé a rapporté.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

L'Auteur de ce Journal ajoute aux preuves de ce Critique, que l'on voit dans la Bibliotheque de Genève un manuscrit intitulé : *La fleur des Histoires*, & qui est au plûtard du commencement du quinzième siècle, dans lequel on trouve aussi un long chapitre sur les prétendus prodiges magiques de Virgile. Vous ne ferez pas mal de lire l'article de ce Journal, où il y a des traits curieux sur le sujet en question. L'Auteur y examine, après Naudé, ce qui avoit pû avoir donné lieu à faire regarder Virgile comme un magicien, & il croit que cette opinion que l'on a eue de ce Poëte, pourroit être venue de la

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

lecture de sa huitième Eglogue qui a pour titre l'*Enchantement*, parce que le Poëte y décrit plusieurs opérations magiques, & que ce n'est d'un bout à l'autre que charmes & enchantemens. Des ignorans, dit le Journaliste, auront pû imaginer qu'il falloit avoir pratiqué soi-même cet art, pour en faire des descriptions si détaillées; ils étoient dispensés de savoir que cette Eglogue est presque toute tirée d'ailleurs, & que peu s'en faut que ce ne soit une simple traduction de Théocrite: & ils n'avoient pas assez de justesse d'esprit pour se convaincre que ce n'est pas être magicien que de décrire des enchantemens. Seneque, sans être magicien, n'a-t'il pas rapporté ceux de Medée, Horace ceux de Canidie, & Homere, avant eux, ceux de Circé?

Chap. VII.
N. 13.

Malgré tout ce que Naudé dit sur ce sujet, le sieur Gaffarel dans ses curiosités inouïes prend le parti de Gervais de Tillebery contre Naudé même, mais par des raisons qui ne feront aucune impression sur un esprit sensé. C'est ce que remarque Bayle dans son Dictionnaire, où il y a un article curieux de Virgile que vous ne devez pas négliger.

Aucun des Auteurs que je viens de

eiter n'a fait mention d'un vieux Roman intitulé, *Les faits & dits de Virgile*, où ce Poëte est encore accusé de nécromancie. On ne perd rien au reste à ignorer un pareil écrit plein de fadaïses & d'impertinences : toute l'idée qui m'en est restée, car ce livre ne m'est point présent, c'est que Virgile est le héros de ce Roman. On l'y donne pour fils d'un Empereur Romain ou d'un grand Seigneur, qu'un usurpateur avoit chassé & mis à mort. La veuve, ajoûte le Romancier, réduite à un état fort misérable, avoit envoyé son fils étudier dans une Université d'Espagne ; & dans la suite, jugeant que ce fils étoit capable d'exécuter les desseins qu'elle avoit conçus pour recouvrer ses Etats, elle le fit revenir.

Je me souviens que l'Auteur du Roman insiste sur ce que Virgile avoit fait des études profondes, surtout dans la Nécromancie : qu'il s'étoit introduit à la Cour de l'Empereur de Rome où il avoit fait mille prodiges, tous ridicules, & qui semblent néanmoins racontés sérieusement ; & qu'enfin il avoit trouvé le moyen de se rétablir dans les Etats dont il étoit héritier. Je ne me rappelle plus le tems où ce Roman a

ECRITS
POUR ET
CONTRE
VIRGILE.

été composé : mais s'il n'est pas né dans les siècles d'ignorance , il étoit digne d'y être enfanté.

CHAPITRE XI.

Des Traductions d'Horace en Vers François.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Mem. de
Trev. Mars
1701. art. 6.

VIRGILE est connu & estimé ; vous venez de le voir : Horace ne l'est pas moins , & il est plus lû. Ce Poète est aussi goûté à la Cour de nos Rois qu'il l'a été à la Cour d'Auguste. Les autres chefs - d'œuvre de l'antiquité se sentent un peu du chagrin qu'on a eu en les apprenant par cœur. La jeunesse dégoûtée par de pénibles essais revient plus rarement à Cicéron & à Virgile : Horace est privilégié ; on l'a lû au Collège , & on le lit dans le monde. Une distinction si avantageuse pour le Poète latin , vient , sans doute , de la variété & du choix des sujets qu'il a traités. Elle vient encore plus de ce qu'il a donné à tant de sujets différens la beauté propre de chacun. Sublime sans emphase dans la plupart de ses O-

des , délicat dans celles qui ne demandent point d'élévation , tendre quand il se plaint , véhément quand il blâme , droit quand il loue , sage lors même qu'il s'emporte , admirable dans le tems même qu'il ne fait que badiner , il pense toujours finement , & son expression , par tout ingénieuse , égale presque toujours la finesse de ses pensées. Dans ses Satyres , il est simple , mais inimitable dans sa simplicité. Quelle netteté dans les instructions ! Quel enjouement dans les railleries ! M. Blondel le préfère à Pindare dans la comparaison qu'il a faite de ces deux Poètes ; comme vous pouvez vous en assurer en lisant cet ouvrage de M. Blondel dont je vous ai déjà parlé dans l'article de Pindare , & il y convient des mêmes qualités que vous venez de voir donner au Poète latin.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Plus je trouve ces portraits d'Horace ressemblans , plus vous me verriez sensible aux plaintes que fait un célèbre Ecrivain de ce siècle sur l'indifférence qu'il croit que l'on a pour ce Poète , si ces plaintes avoient quelque chose de réel. Mais je ne fais point me passionner pour des chimères , ni m'affliger d'un mal qui n'existe point. Quoi qu'en

TRADUC- me le lui a fait voir M. Moreau de Mau-
 TIONS tour, Horace est de tous les anciens
 D'HORACE Auteurs celui qui est le plus lû : il fait
 EN VERS. tous les jours les délices de quiconque
 Dans les a quelque goût pour les véritables beau-
 Mem. de l'A- tés de la poésie. C'est toujours le Poète
 cad. de B. L. des beaux esprits ; c'est en particulier
 t. XII. celui des gens de Cour & des Guerriers.
 Et Oeuvr. di- N'y eût-il que le nombre prodigieux
 verses de d'éditions , de Commentaires , & de
 l'Abbé Gé- traductions qu'on a faites de ce Poète,
 doyn , pag. & qu'on en fait encore tous les jours,
 140. & suiv. sans parler de celles des Colléges qui
 se multiplient annuellement , il n'en
 faudroit pas davantage pour prouver
 qu'il est toujours lû , & qu'il le sera tant
 qu'il regnera quelque amour pour les
 Belles Lettres. Il faut avoüer que l'on
 auroit lieu de s'étonner qu'Horace pût
 être négligé , si l'on en juge par le por-
 trait que M. l'Abbé Gédoyne en fait , &
 que je suis tenté de vous rapporter ,
 quoiqu'il ressemble dans plusieurs traits
 à celui que je viens de copier.

Le savant Académicien a raison de
 dire qu'il ne connoît point de Poète plus
 propre qu'Horace à satisfaire un Lec-
 teur sensé & qui a du goût. On y trou-
 ve en effet toutes sortes d'esprits & de

caractères. » Tantôt précis & ferré,
 » il dit beaucoup en peu de mots, &
 » n'en est pas moins clair; tantôt riche
 » & abondant, il s'égaie en des descrip-
 » tions fleuries. S'agit-il d'objets plus
 » tendres, il leur donne de la grace &
 » les peint avec délicatesse, & de ce mê-
 » lange de caractères il résulte une viva-
 » cité infinie qui rend ses poësies char-
 » mantes. Il n'étoit pas de ces Poètes
 » dont la lyre toujours montée sur le
 » même ton, ne chantoit que les amours,
 » comme Anacréon & Sapho; ou que
 » les combats, comme Alcée & Tyr-
 » tée; ou que des Elégies, comme Si-
 » monide, ou que les vainqueurs aux
 » jeux de la Grece, comme Pindar-
 » e. Il traitoit toutes sortes de sujets,
 » & toujours avec la beauté convena-
 » ble; bien différent de quelques-uns
 » de nos Poètes, qui ne réussissent qu'à
 » rimer un trait de satyre, de libertina-
 » ge, ou d'obscénité; plus différent en-
 » core de quelques autres qui véritable-
 » ment ont beaucoup d'esprit, mais qui
 » ne brillent qu'aux dépens des loix, du
 » gouvernement, & de la Religion de
 » leurs pays.

» Horace avoit ses foiblesses, ses vi-
 » ces même & de grands vices: mais

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

» bien loin de se donner pour un impie ;
» il faisoit profession de pieté , & n'en
» rougissoit point : il parloit des Dieux
» avec respect & avec dignité : il recom-
» mande partout leur culte & leurs cé-
» rémonies avec un zèle digne d'une
» meilleure cause. Honnête homme &
» bon citoyen , on diroit qu'il n'écrivoit
» que pour rendre ses compatriotes plus
» gens de bien : & le grand motif qu'il
» leur propoisoit , en homme qui con-
» noissoit parfaitement le cœur humain ,
» c'étoit leur propre intérêt , c'étoit
» la récompense qu'ils devoient atten-
» dre des Dieux , toujours proportion-
» née au sacrifice qu'on leur fait
» C'en'est pas seulement dans quelques-
» unes de ses pièces qu'il témoigne un
» zèle si loüable , c'est dans la plûpart ;
» sans que la condition des personnes
» à qui il les adresse , l'empêche
» de leur dire librement ce qu'il pen-
» se

» Les loüanges mêmes qu'il donne à
» Auguste , toutes flatteuses qu'elles sont ,
» *pourroient être regardées* comme au-
» tant d'avis sur la maniere dont le Prin-
» ce devoit se conduire pour se faire ai-
» mer de ses peuples par sa bonté , & en
» même tems pour les contenir dans

» leur devoir par une juste sévérité. TRADUC-
 » Mais c'est particulièrement dans ses TIONS
 » Satyres & dans ses Epîtres qu'il traite D'HORACE
 » ce que la morale a de plus important. EN VERS.
 » C'est en lisant les unes & les autres,
 » que vous croyez lire Socrate, Platon,
 » Épicète, & tout ce que le Portique
 » & l'ancienne Académie ont produit
 » de plus excellent en fait de mœurs ;
 » avec cette différence, que les Plato-
 » niciens alloient à leur but par des dé-
 » tours & des longueurs insupportables,
 » les Stoïciens avec une sécheresse re-
 » butante, & qu'Horace nous propose
 » des vérités si claires, si sensées, si
 » bien assaisonnées, qu'il n'y a point de
 » lecteur qui ne s'y rende avec plai-
 » sir Son art est de ne dire que des
 » choses tirées de cette lumière natu-
 » relle qui nous éclaire, même en dépit
 » de nous. Il parle toujours raison.
 Voilà le parfait Philosophe, voilà tout
 Horace, selon M. l'Abbé Gedoyn.

Mais ce Poète n'étoit-il qu'un Philo-
 sophe qui moralise toujours ? Sans for-
 tir de ces mêmes écrits où il débite des
 maximes si judicieuses, nous apperce-
 vons un homme qui aimoit la bonne che-
 re, le bon vin sur-tout, & qui avoit eu
 un grand nombre de maîtresses. Il nous

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

a débité d'excellens préceptes de morale , on ne peut en disconvenir ; il en a aussi débité de galans. Quelquefois trop libre dans ses expressions , il n'est pas moins disciple d'Epicure que du Portique. Il est allé même jusqu'au Cynique dans sa seconde Satyre ; desorte que M. Dacier , tout prévenu qu'il étoit en faveur de ce Poëte , est obligé de dire , dans ses remarques sur cette Satyre , qu'il n'y reconnoît point Horace , & qu'il falloit qu'il fût yvre quand il la composa.

Ibid. ut
supra.

» C'est ainsi , dit M. de Mautour ,
» que le même homme considéré sous
» différens points de vûë , est souvent
» très - contraire à lui-même , ou , pour
» parler plus juste , est lui-même une
» véritable contradiction ; » à moins
qu'on ne dise qu'Horace ressembloit
à ceux dont parle M. Despreaux ,

Qui dans leur cabinet , assis aux pieds des hêtres ,

Font redire aux échos des sottises champêtres.

Mais il n'en seroit pas moins vrai que les écrits du Poëte ne sont que trop semés de maximes dangereuses , & contraires aux bonnes mœurs.

De cette opposition de caractère & de sentimens sont nées les vûës différen-

tes qui ont animé ceux qui se sont donné la peine de traduire Horace en notre Langue. Ceux qui n'ont eu pour but que de former le goût des jeunes gens sans nuire à leurs mœurs , ou qui ont voulu faire lire le Poète aux personnes qui n'entendoient point le latin , sans allarmer leur pudeur , ont pris le loüable parti d'en retrancher ce qui y sent l'esprit de libertinage & de dissolution. D'autres au contraire , amis de tout ce qui respire la passion & la galanterie , n'ont pas fait difficulté de tout traduire. Quelques-uns même n'ont choisi que les endroits libres & passionnés , comme plus conformes à leur goût , & peut-être à celui du plus grand nombre des lecteurs. Mais sans prétendre sonder les intentions de personne en particulier , il faut vous rendre compte de ces traductions d'Horace.

Jacques Pelletier du Mans n'a pas seulement traduit l'art poétique , comme je vous l'ai dit ailleurs , nos deux Bibliothequaires , la Croix du Maine & du Verdier , ont eu le soin de remarquer qu'il avoit mis aussi trois Odes du même Poète en vers françois. Cette version fait partie de ses œuvres poétiques. imprimées en 1547. L'Abbé de Ma-

Biblioth.
franc. t. 3.
p. 97.

rolles cite cette édition dans ses remarques sur Horace , & ne laisse pas de dire qu'il n'y a point trouvé cette version. Il falloit qu'il fût bien distrait , ou qu'il dormît en la lisant , puisqu'on y voit en effet la seizième Ode & la trente-unième du premier livre & la seconde du cinquième ou du livre des Epodes. La premiere en vers héroïques , la seconde en vers de trois pieds , & la derniere en vers de huit syllabes.

Pelletier étoit tenté d'en traduire davantage ; mais il avoit pris pour sa devise , *moins & meilleur* ; & il seroit à souhaiter que plusieurs de ceux qui ont couru après lui la même carrière , eussent suivi encore plus littéralement le sens de cette devise. Pelletier n'étoit pas d'ailleurs fort content de l'emploi de Traducteur , comme il l'avoüe dans son Epître à M. de S. Gelais où il répond ainsi à ceux qui portoient envie à la réputation qu'il croyoit que son mérite lui avoit acquise.

Je leur pourroy dire qu'en translatant ,
Y a grand' peine & de l'honneur pas tant :
Car du profit je suis , sans en mentir ,
Jusques ici encore à m'en sentir.
Le plus souvent la regle & loi du mètre
Nous rend contraindre d'ajouter ou d'omettre :

Ou , en voulant suivre fidelement
 L'original , il nous prend tellement ,
 Qu'il faut user d'une grand' périphrase
 Qui veut sauver du vulgaire la phrase . . . ;
 Voilà des points assez avantageux ,
 Pour refroidir un homme courageux.

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN VERS.

Pelletier ajoute une raison encore meilleure : quoiqu'il aimât à traduire les Poètes en vers , il avoit assez de modestie pour avouer que quoiqu'il ne fût pas dépourvu du génie de la poésie , ce n'étoit pas aussi son plus grand talent :

Car poésie n'est en moi , Dieu mercy ,
 Le meilleur don , & n'est le pire aussi ,
 Que par faveur m'aint départis les Cieux.

François Habert , d'Issoudun en Berri , ne se croyoit pas obligé à tant de modestie. Flatté du titre de *Poète du Roi* qu'Henri II. lui donnoit , si dans un de ses dixains il se met au-dessous de Marot , on voit par un autre qu'il n'étoit pas fâché qu'on le comparât à ce Poète. J'ai trouvé cependant dans le plus grand nombre de ses vers moins de génie poétique , & une expression moins facile que dans ceux même de Pelletier. Mais il étoit mieux venu à la Cour,

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

& cette faveur contribua plus que son mérite personnel à sa réputation. Henri II. lui ordonna de traduire en vers les *Métamorphoses* d'Ovide ; & cet ordre lui tenant lieu de génie , il s'appliqua à y satisfaire. Cependant il interrompit ce travail pour s'exercer sur Horace , afin de faire sa Cour à Jacques Thiboust, Ecuier , *Seigneur de Quantilly* , *Notaire & Secrétaire du Roi* , & son *Elu en Berry*.

Habert commença par les *Satyres* du Poëte latin dans un séjour qu'il fit chez le sieur de Quantilly ; & lorsqu'il fut revenu à Paris , il acheva le premier livre , le fit imprimer , & le dédia à son Bienfaiteur dont il vouloit , dit-il , faire passer le nom à la postérité. Celui-ci fut sensible à cette marque d'estime , & faisant lui-même un effort poétique , il en remercia l'Auteur par un Quatrain où rendant à Habert *louanges* pour *louanges* , il dit au lecteur :

Voy ces sermons , & note bien la grace
Qu'en traduisant à heu le Traducteur ,
Car il a fait ressusciter Horace ,
Pour en françois faire parler l'Auteur.

Le premier livre des *Satyres* parut en 1549. & fut réimprimé deux ans après

avec le second. C'étoit en 1551. Je ne fais si Jacques Thiboult étoit mort, ou si Habert dégagé de sa parole, crut devoit chercher un nouveau Mécène. Il dédia ces deux livres à Jean de Bretagne, Duc d'Estampes, Comte de Penthièvre, Gouverneur & Lieutenant Général pour le Roi en Bretagne. Dans une Epître en vers, il s'attache à faire voir à ce Seigneur que c'est par le moyen des Ecrivains que le nom des Grands passe avec honneur à la postérité, & il en conclut que si ceux-ci sont jaloux de leur reputation, ils doivent rechercher & favoriser ceux qui cultivent les Lettres, & surtout les Poètes.

Habert joignit à ces deux livres des Satyres d'Horace, la traduction, aussi en vers de dix syllabes, de quelques Epîtres du même Poète. Il promettoit de traduire le reste des Epîtres; mais je ne crois pas qu'il l'ait exécuté. C'est dans cette édition que l'on trouve l'Epître du même Habert à Melin de S. Gelais, Aumônier du Roi, sur l'immortalité des Poètes françois. C'est un songe poétique, que l'Auteur raconte, & dans lequel il fait venir les éloges des Poètes que se distinguoient de son tems. Il ne s'y oublie pas, mais il parle de lui fort modestement :

TRADUC-
TIONS
D'HORACE.
EN VERS.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Après j'ouy que d'Habert on parla ,
Mais je ne veux te révéler cela ,
Soit mon honneur ou deshonneur qu'il touche ,
Il me suffit de passer par la bouche
De ceux qui ont yeux clairs pour bien juger ,
Sans le chapeau du laurier m'adjuger ,
Dont à toi seul possession est dûë.

Jacques Mondot crut quelques années après rendre un grand service à Horace & à notre Langue , en traduisant en vers les cinq livres des Odes du Poëte latin.

Sa version fut imprimée en 1579. Du Verdier dans sa Bibliothèque , & après lui, l'Abbé de Marolles , qui en cite divers endroits , donnent à Mondot la qualité de *Religieux de l'Ordre de S. Benoît au Monastere de la Chaise Dieu*. Mondot ne prend que le titre de *Docteur en Droit* ; & dans les éloges en vers qui lui ont été consacrés par quinze ou seize Poëtes , on ne lui en donne point d'autre , & il est toujours nommé M. Mondot. Mais Jean de la Roche (*Joannes Rupens*) Religieux de la Chaise-Dieu , l'appelle son Confrere (*Sodalis suus*) ce qui est une preuve qu'il avoit embrassé la vie monastique. Il étoit du Puy en Velay , & il paroît qu'il étoit

connu & estimé des plus beaux esprits de son tems. Ceux-ci se jouant sur l'anagramme de son nom, ne cessent de répéter qu'il avoit *docte nom acquis*. Je ne vous rapporterai que ces quatre vers de Nicolas Poncelet, qu'on lit à la fin de l'ouvrage.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Mondot, icy finit, (mais c'est pour toujours vivre
Malgré le noir tombeau) ton livre tant exquis.
Entre les plus sçavans tu as *nom docte acquis*,
Dont chacun veut tes vers imiter & ensuivre.

C'étoit s'attacher à un modèle fort imparfait. La versification de Mondot est remplie de tous les défauts qui étoient communs aux Poètes de son siècle. Comme il étoit le premier qui eût osé entreprendre de traduire toutes les Odes d'Horace, il avoue qu'il avoit d'autant plus besoin de l'indulgence de ses Lecteurs, que *c'est chose bien difficile de ne s'égarer en un chemin par où personne n'a encore passé*. Il avoit dit plus haut qu'il ne donnoit pas sa traduction pour trancher du brave : car, ajoûte-t-il, « je fais un » nombre presque infini en cette fa- » meuse Université de Paris, qui plus » clairvoyans que moi, m'eussent fait » la leçon parmi l'obscurité de cet Au- » teur. » Mais il proteste que le seul

but qui l'avoit porté à hazarder sa traduction, c'étoit « pour donner moyen » à la jeunesse françoise de voir en son » langage ce que les Anciens ont vou- » lu tenir caché l'espace de tant de sié- » cles. » Guidé par le même motif, il avoit traduit en vers toutes les autres poësies d'Horace ; mais avant d'en faire part au Public, il vouloit *espier* si son travail lui seroit agréable. Il paroît qu'il fut bien reçu, si l'on en juge par cette multitude d'éloges que l'on donna à l'Auteur ; cependant on ne voit pas *qu'il ait fait sortir le second tome*, qu'il promettoit.

La traduction des Odes, dédiée par une longue Epître en vers au Duc d'Angoulême, qui étoit alors à Marseille, est partie en vers de huit syllabes, partie en vers Alexandrins, ou sur d'autres mesures. Les rimes masculines & féminines m'y ont paru exactement observées. L'ouvrage finit par une *complainte* en vers héroïques, *sur le décès de Christine*, sœur de l'Auteur, qui mourut en 1578. à la contagion au Puy. On y trouve des sentimens fort tendres & assez bien exprimés. Mondot nous y apprend qu'il avoit déjà perdu trois frères, comme on le voit par ces vers où il

adresse la parole à sa sœur :

Mais quoi ! tu vis là haut entre les feux divers
Du rond corps estoilé , puis ici dans mes vers.
De nos reres tu vas trouver la belle troupe ,
Louis , François , Gabriel , & boire dans la coupe
Où ils ont déjà bû l'ambrosie des Dieux ,
Pour là prendre ta place , & pour vivre auprès d'eux.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Il lui restoit encore un frere , Pierre Mondot qui a fait quelques vers à sa louange.

Les mêmes défauts qui caractérisent la version de Mondot se font également sentir dans le recueil de quelques autres traductions d'Horace, que Luc de la Porte, Parisien , *Docteur ès Droits & Avocat*, publia en 1583. & 1584. à Paris, en deux volumes in-12. Ce recueil est dédié à Guillaume Rose, grand-maître du Collège de Navarre, qui fut nommé la même année à l'Evêché de Senlis. Outre deux vies d'Horace dont on ignore les Auteurs, écrites en latin, & traduites en prose françoise par l'Editeur, & le peu que Crinitus rapporte du même Poète dans son troisième livre des Poètes latins, le premier volume de ce recueil contient les quatre livres des Odes mises en vers françois par Luc de la Porte, avec un sommaire

à la tête de chaque Ode; les Epodes, & l'Hymne féculaire, de la même traduction, avec des sommaires.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Dans le second volume on trouve les deux livres des Satyres, de la version de François Habert dont je viens de vous parler : les mêmes Satyres paraphrasées en vers françois par le même : les deux livres des Epîtres ; le premier est adressé à Marguerite de France, Duchesse de Savoye, & Luc de la Porte ne nomme point le Traducteur. Celui du second livre n'est désigné que par ces lettres G. P. P. Enfin *l'art poétique mis en rime françoise par Jacques Pelletier, du Mans*. Tous les argumens sont de Luc de la Porte qui a revû & corrigé tout ce qu'il n'a pas traduit lui-même.

Cet Ecrivain croyoit avoir rendu un grand service à Horace & à notre Langue, en publiant ces traductions véritablement gothiques. Il s'en fait à lui-même des complimens fort sérieux dans son Epître à Guillaume Rose ; & il y veut qu'Horace lui sçache gré de l'avoir fait parler françois. Cependant il y avoit dès-lors des Traducteurs qui le surpassoient en fidélité, & en pureté de style ; & il a raison de dire que l'on pourra croire qu'il étoit *plus versé dans les Jurisconsultes*

risconsultes, que familiarisé avec Ho-
race.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

On ne lit pas plus ces traductions au-
jourd'hui que celle qui nous a été don-
née de toutes les œuvres du même Poète
par les deux freres Robert & Antoine le
Chevalier d'Agneaux, qui vous sont
déjà connus. Leur version qui parut en
1588. est dédiée à Henri III. Dans
l'avis au Lecteur les deux freres sont
paroître beaucoup de modestie, & de
zèle pour le progrès de notre Langue,
à la perfection de laquelle ils ont travail-
lé selon leur pouvoir & le génie de leur
siècle. Leur traduction d'Horace est as-
sez littérale; on sent qu'ils ont entendu
les mots & les phrases de leur Auteur:
mais son esprit y manque.

Le Cardinal du Perron a mieux réus-
si dans sa traduction des deux premières
Odes du premier livre, l'une en vers
héroïques, & l'autre en vers de huit
syllabes. Je préférerois la première,
quoique ce soit plus une imitation qu'une
traduction. Du Perron a adressé l'une &
l'autre à M. de Bellievre, Chancelier
de France, à qui il dit entre autres cho-
ses:

Je t'adresse ces deux Cantiques
Retissus sur les tons antiques

Tome V.

O

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

D'Horace , Pindare Romain ;
Pour montrer par experience ,
En ce foible essai de ma main.
Qu'il n'est espece de science
Qui ne te prenne pour son but ,
Et qui ne te doïve tribut.

La traduction de M. du Perron est dans *les délices de la Poësie françoise* imprimées en 1620. & dans le recueil des œuvres de l'Auteur.

Si jamais vous lisez les Poëtes françois qui ont vécu vers le même tems, vous trouverez dans leurs ouvrages d'autres traductions ou imitations de diverses Odes & autres pièces d'Horace, que vous pouvez comparer entre elles, afin de juger par vous-même qui a le mieux saisi le génie du Poëte & celui de notre Langue. J'ai eu occasion d'en lire de Bonaventure Desperiers, de Joachim du Bellay, de Philippe Desportes, de Meziriac, de la Demoiselle de Gournay, de Nicolas Rapin, Poitevin, grand Prévôt de la Connestablie, & de Guillaume Colletet. Toutes ces traductions sont en vers, excepté celle de Bonaventure Desperiers, qui est en assez mauvaise prose; & l'on auroit pû en former au commencement du dix-septième siècle.

c'est un petit recueil qui n'auroit peut-être pas déplu alors. Aujourd'hui il ne pourroit être lû que par ceux qui trouvent quelque amusement à comparer les divers styles & les différens génies.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN VERS.

Je donneroie la palme à la version de l'Ode vingt-unième du premier livre, & de l'Ode seconde du quatrième livre, par Colletet: cette traduction ne m'a pas paru mauvaise, quoiqu'elle soit trop prosaïque. L'Abbé de Marolles dans ses remarques sur Horace nous a conservé le commencement d'une traduction en vers héroïques que Furetière avoit faite de la première Satyre du premier livre; & je crois qu'il n'a pas tort de dire qu'il seroit à souhaiter que l'Auteur en eût traduit davantage. J'ai trouvé de la fidélité, de l'élégance & beaucoup de naturel dans cette version. Mais j'aime encore mieux celle de l'Ode cinquième du troisième livre que Monsieur de la Fosse nous a donnée, & qu'il a enrichie de notes sçavantes & de bon goût.

Horace de
Marol. t. 2.
p. 493.

En 1664. Pierre de Marcaßus donna une libre version des Odes & des Epodes d'Horace en vers françois; c'est le dernier ouvrage de ce fécond Ecrivain. Il avoit alors quatre-vingts ans; & depuis

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

l'âge de vingt-cinq ans sa plume trop fertile avoit enfanté presque chaque mois quelque volume. Celui-ci est une preuve que sa vanité s'étoit fortifiée avec l'âge. Dès le titre, il a soin de faire remarquer qu'il avoit commencé cette traduction à 80. ans, & qu'il l'avoit achevée en deux mois. Mais je trouve plus que de la vanité dans les titres qu'il y prend, de *particulier & principal Historiographe du Roi, rayé de l'Etat*. Sa traduction est précédée d'une Epître à Louis XIV. qui est fort bien assortie au titre du livre. On y voit jusqu'où l'Auteur portoit la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, & le chagrin qu'il ressentoit de ce que tout le monde n'étoit pas d'accord avec lui sur ce point.

» J'ai, dit-il, donné à Horace à-peu-
» près la même pompe & le même éclat
» dont il auroit dû paroître à vos yeux,
» si son Auteur eût eu le bonheur de
» vivre sous votre regne. » Ensuite,
après avoir fait une espece de parallele
entre Auguste & Louis XIV. il ajoute:
» vos libéralités & votre magnificence,
» à ce que j'ai oui dire, & comme le
» bruit en a couru de toutes parts, se
» sont étendues jusqu'aux gens de Let-
» tres, parmi lesquels j'ai l'avantage de

» n'avoir personne au-dessus de moi ,
 » de même que celui d'en voir beaucoup
 » au-dessous. Avec tout cela , quoique
 » j'eusse sujet de me plaindre , je me
 » suis tenu dans le respect & dans le si-
 » lence. Dans mon mal même, je me suis
 » réjoui du bien d'autrui à cause de sa
 » source ; & quoique très-rigoureuse-
 » ment traité d'ailleurs , au grand éton-
 » nement de tout le monde , je n'ai pas
 » laissé de m'estimer heureux de ce que
 » le tems , ni mon accablement ne
 » m'ont rien ôté des richesses de l'esprit
 » que le Ciel m'a départies. »

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN VERS.

Je crois qu'il seroit difficile de pousser
 plus loin la vanité d'Auteur ; & l'on se-
 roit tenté de dire que Marcellus étoit
 en enfance quand il parloit avec tant de
 présomption , si l'on ne voyoit par sa
 traduction que l'âge n'avoit pas tout-à-
 fait glacé sa veine , & que plusieurs de
 ses vers ne se sentent point de la préci-
 pitation avec laquelle il avoit travaillé.
 Parmi bien des défauts , on y trouve
 quelques beaux endroits qui auroient
 fait honneur à des Poètes plus connus
 & plus estimés. Cette version d'ailleurs ,
 quoique fort libre , conserve ordinaire-
 ment le fond des pensées d'Horace.
 Marcellus a traduit les Odes qui peu-

vent blesser la pureté des mœurs, comme celles qu'on peut lire avec utilité, ou au moins sans danger; & quelquefois il a enchéri sur la galanterie, dirois-je sur l'obscénité du Poëte.

Une autre singularité de cette version, c'est que chaque Ode est adressée à quelque personne distinguée dans l'Épée, dans la Robe, ou dans le ministère public; plusieurs à des Sçavans connus; d'autres à quelques personnes qui n'avoient peut-être d'autre mérite que celui d'être des amis de l'Auteur. On diroit qu'il a voulu faire passer en revue toute la Cour & la Ville. Peut-être même que beaucoup ont ignoré que leur nom fût inscrit dans son livre. Sa vanité l'a porté encore à faire imprimer les éloges, que quelques versificateurs, & entre autres le célèbre Desbarreaux, ont bien voulu donner à son travail: éloges dictés par la flatterie la plus outrée, dans lesquels on ne craint pas de mettre le Traducteur au-dessus d'Horace, & de regarder sa version comme supérieure aux poësies de cet ancien Poëte.

Le titre d'un livre qui fut imprimé à Paris en 1677. *in-12.* & dont l'Auteur ne s'est désigné que par ces lettres C. D.

promet les Odes, Satyres & tendres Elégies d'Horace en vers françois. Mais à peine s'y trouve-t-il quelque pièce qui réponde à ce titre. Presque toutes ne sont pas même une imitation libre du Poëte latin. Du reste, l'Auteur n'a voulu en imposer qu'à ceux qui ne s'arrêteroient qu'à son titre. Dès la préface, il avertit que si les Elégies qu'il donne ne sont pas dignes d'Horace pour la pureté du style, elles le sont pour les sentimens & pour la tendresse. On pourroit leur disputer encore cette qualité. *Il en est tout de même, ajoute-t-il, des Odes & des Satyres que l'on trouvera ici, mais qui n'ont point encore vu le jour.* On y trouve en effet une Ode qui commence par ces mots : *O Venus Regina.* Parmi les Satyres, on ne reconnoît que la première, qui soit imitée d'Horace. Les autres ont des étiquêtes aussi peu connues que celles des Elégies. Le prétendu Traducteur aimant mieux être agréable que fidèle, a fait prendre à Horace l'habillement, l'air & les manières des François. Personne ne lui a sçu gré de son travail : il étoit digne de l'oubli dans lequel il est tombé.

Messieurs de Brie, Louis de Puget ;
Prépetit de Grammont, Baron, & Pel-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

legrin ont tenté aussi de traduire quelques parties d'Horace en vers françois. Je connois peu le premier : il dit dans sa préface , qu'il lui avoit paru que tous ceux qui avoient écrit avant lui sur Horace , n'avoient eu en vûe que d'applanir les difficultés que les gens de Lettres pouvoient trouver dans la lecture de ce Poëte ; mais qu'il y avoit bien des personnes qui ne connoissoient point encore le Poëte ; je ne fais trop ce que cela veut dire. Si on avoit applani les difficultés qui peuvent se rencontrer dans les poësies d'Horace , on l'avoit donc fait connoître , sur-tout aux gens de Lettres. Et en effet , que de commentaires , de notes & d'éclaircissemens n'avoit-on pas composés sur cet ancien Auteur depuis le renouvellement des Lettres en France , sans compter les travaux des étrangers sur le même sujet !

Si le sieur de Brie veut parler de la personne d'Horace , de son génie , du caractère de ses ouvrages , on ne l'avoit pas attendu pour éclaircir ces différens points : ce qu'il en dit n'avoit plus rien de nouveau , & même qui n'eût été traité plus solidement. Le portrait qu'il fait du Poëte n'étoit nullement ignoré : trop

de pinceaux s'étoient appliqués avant lui à nous le tracer. A l'égard de sa traduction d'un petit nombre d'Odes, en même - tems qu'il ne la présente que comme un essai, il voudroit persuader qu'elle lui a coûté de longues méditations. Si cela est, il ne donne pas une grande idée de la fécondité de son esprit.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Il semble qu'il ne falloit pas de si grands efforts pour faire une traduction languissante, & plus paraphrasée que littéraire, des vers foibles & profaïques, une version où les pensées de l'Auteur ont une prolixité qui leur fait perdre presque toute leur vivacité, & dans laquelle le Traducteur substitue souvent ses propres pensées à celles de l'original. Il convient lui-même qu'il a quelquefois quitté la traduction pour l'imitation, *quand la matière s'est tout-à-fait éloignée du génie de notre Langue*. Mais ces occasions auroient dû être rares; & si l'on en juge par cette traduction, il n'y a point d'Ode qui ne les offre plusieurs fois.

Cet essai parut en 1693. & ne contenoit que dix-huit Odes choisies. Deux ans après, le sieur de Brie l'augmenta de dix autres Odes. Il promettoit de

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

continuer sur le même plan, si son recueil étoit favorablement reçu. Il paroît que le Public l'a dispensé de faire de nouvelles *méditations*. Il a eu la complaisance de lui épargner *ce travail & ce tems immense* qu'il demandoit pour traduire tout Horace ; & puisque *sa paresse avoit besoin d'être combattue par un vif désir de la gloire qui vient de l'approbation publique*, on a jugé qu'il valoit mieux le laisser jouir d'un repos dont il avoit tant de peine à sortir.

Nov. observ. sur divers endroits d'Hor dans l'hist. critiq. de la Rep. des Lettr. t. x. p. 295.

Bien des gens ont cru que si l'Abbé Pellegrin eût pareillement consulté le Public avant que d'exposer à ses yeux sa traduction des Odes d'Horace, on l'eût aussi volontiers dispensé de ce travail. On a dû être un peu surpris de lire dans un écrit de M. de Rozel Beaumon, François réfugié à Berlin, qu'il avoit lû cette traduction avec un extrême plaisir, & que ce qu'il avoit cru presque impossible, *de se soutenir depuis le commencement jusqu'à la fin*, l'Abbé Pellegrin l'avoit pleinement exécuté. La vérité est que le succès du travail de ce Traducteur n'a ni répondu à son attente, ni encouragé le Libraire à publier la suite de cette version que l'Auteur avoit promise ; & que le Public n'oubliera pas si

côté cette Epigramme que fit M. de la Monnoye en voyant le texte d'Horace à côté de cette traduction :

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Il faudroit , soit dit entre nous ,
A deux Divinités offrir ces deux Horaces ,
Le latin à Venus la Déesse des graces ,
Et le françois à son époux.

Je répète cette Epigramme avec d'autant moins de répugnance , que quoi-que l'on y fasse un partage un peu mortifiant pour un homme qui cherche l'immortalité par la poésie dont il fait son unique occupation , l'on assure que M. l'Abbé Pellegrin n'en a ressenti aucune peine , & qu'il n'en a eu aucune inquiétude pour sa propre gloire. Flatté d'ailleurs de l'approbation de M. de la Motte , qui pour le payer des louanges qu'il lui avoit données , a prononcé que son ouvrage seroit également agréable & utile , il ne s'est point inquiété de ce que le Public ne ratifioit point cette approbation , & il n'a rien fait pour tirer sa traduction de l'obscurité où elle est demeurée ensevelie. Croyant avoir porté la lumière dans tous les endroits obscurs des Odes d'Horace , il n'a pu regarder que comme prévention ou mauvaise humeur de ce qu'on n'approuvoit

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

pas les retranchemens & les additions qu'il s'est donné la liberté de faire à l'original, & de ce qu'on s'obstinoit à ne point voir avec lui que sa traduction étoit plus claire que le texte, & pouvoit servir à celui-ci d'un excellent commentaire.

Le long discours sur Horace, qui précède cette espece de traduction, est destiné à montrer que ce Poëte est digne de tous les éloges qui lui ont été accordés dans tous les siècles. Pour le prouver, M. l'Abbé Pellegrin examine les pensées & les expressions d'Horace, l'ordre & la variété qui regnent dans ses Poësies, sur-tout dans les Odes dont tout ce discours est une sorte d'analyse, qu'on liroit avec encore plus de plaisir si le style n'en étoit pas extrêmement lâche. L'Abbé Pellegrin y convient qu'il n'est pas aussi concis dans sa traduction qu'Horace l'est dans ses Odes, & il n'est pas difficile de s'en appercevoir. Il y loue avec profusion M. de la Motte, à qui il accorde de sa propre autorité l'honneur d'avoir fait renaître parmi nous le vrai goût de la poésie lyrique que l'on sembloit, dit-il, avoir abandonné depuis Malherbe. Il soutient que M. de la Motte a pris Horace pour mo-

dèle , & peu s'en faut qu'il ne le place au-dessus du Poëte latin. Quelques malinges ont dit que l'Abbé Pellegrin étoit un digne Panégyriste de ce froid versificateur ; mais je ne veux pas que vous adoptiez tous les traits que la malignité est ingénieuse à lancer.

Dans le même discours , notre Traducteur a donné en prose l'Ode vingthuitième du premier livre d'Horace ; il croit que c'est un dialogue , & il la regarde comme inintelligible , sur-tout telle qu'elle avoit été traduite jusques-là : sa version n'est pas plus claire , il l'avouë ; mais graces à celle qu'il a faite de la même Ode en vers , toute obscurité disparoît , si on l'en croit : jugez de - là quelle obligation on doit lui avoir , & si ce n'est pas une injustice de ne lui en avoir point témoigné de reconnoissance. Je ne vous dirai rien de ses notes , ni de son abrégé de la vie d'Horace ; il m'a paru que les premières servoient peu à l'intelligence du texte , & que dans la vie on n'apprenoit rien de nouveau.

On fait encore quelque estime des plus belles Odes d'Horace , mises en vers par Louïs de Puget , fils du Procureur du Roi au Présidial de Lyon , mort dans

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

cette Ville à la fin de Décembre 1709. à l'âge de quatre-vingts ans. C'étoit un homme également recommandable par son grand sçavoir & sa solide piété, Vous pouvez consulter son éloge composé par feu M. l'Abbé Tricault de Belmont, Chanoine d'Aisnay, & Académicien de Lyon, imprimé dans les Mémoires de Trevoux du mois de Septembre 1710.

Je vous ai parlé ailleurs de l'art poétique traduit en vers françois par M. de Prepetit de Grammont, ancien Recteur de l'Université de Paris, & Professeur émérite en éloquence. Avec cet ouvrage imprimé à Paris en 1711. on trouve du même Professeur quelques autres traductions d'Horace, de la quatrième & de la dixième Satyre du quatrième livre, & de la douzième Epître du second livre. Ces traductions sont aussi en vers héroïques, & chacune est précédée d'argumens, & suivie de notes. Les argumens contiennent une analyse claire & exacte de chaque pièce. Les notes expliquent les endroits difficiles, ou ceux qui appartiennent à l'histoire. Il y a aussi des notes grammaticales; d'autres, didactiques, c'est-à-dire, contenant une explication solide des maximes & des pré-

ceptes d'Horace. Le seul défaut qui m'y paru , c'est qu'elles sont souvent trop longues , & qu'il y en a trop. Monsieur de Grammont auroit dû être plus court dans celles qui ont quelque utilité & supprimer celles qui n'apprennent rien de nouveau. Sa traduction des trois pièces d'Horace , est communément exacte, mais trop froide, trop languissante.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

La versification n'est gueres moins négligée dans la traduction de plusieurs Odes, & d'une des Satyres du même Poëte , donnée par Michel Boyron, dit Baron. Cette traduction est à la suite des pièces de théâtre de cet écrivain , qui étoit en même tems Auteur & Acteur. Les Odes qu'il a choisies sont d'ailleurs celles où l'amour profane regne davantage. Enfin c'est plus une imitation qu'une traduction : Baron étoit peu propre à asservir son esprit aux pensées d'autrui. Je n'en ai point vu d'édition avant celle de 1736. Mais on voit que la traduction étoit plus ancienne ; & il y en a qui prétendent que Baron n'en étoit que le pere adoptif.

Bab7

Vous voyez par le détail dans lequel je viens d'entrer , que nous avons peu de traductions complètes des œuvres d'Horace en vers françois , & que nous

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

n'en avons aucune qui soit moderne. La difficulté d'y reussir a arrêté la plume de presque tous ceux qui auroient pû tenter une pareille entreprise. On a mieux aimé s'exercer sur quelque pièce particuliere, dont la traduction & l'imitation coûtoit moins de tems & de travail, & demandoit moins de courage, & peut-être de génie; de-là cette multitude étonnante de traductions de divers morceaux de ce Poëte, qu'il seroit difficile de nombrer, & peut-être même de connoître : & dont on pourroit former plusieurs recueils si l'on entreprenoit de les rassembler.

Je ne connois qu'un recueil de cette espece : on le doit aux soins de M. Bruzen de la Martiniere, qui le dédia à feu M. le Maréchal d'Estrées. Ce recueil parut en 1727. à Amsterdam, sous le titre d'*Essai d'une nouvelle traduction d'Horace en vers françois par différens Auteurs*. En général le choix de ces traductions n'est pas mal fait, quoique la plûpart soient plus paraphrasées que littérales : & presque tous les noms des Traducteurs vous sont connus. Vous y trouverez ceux de MM. de Valincour, le Noble, de la Motte, Gacon, de la Fosse, le Laboureur, du Comte de Bussi Rabutin, des Marquis de la Fare &

de Mimure , de l'Abbé Regnier Desmarais , du P. du Cerceau, de M. Faydit de Saint Bonnet , & de M. de la Martiniere , éditeur de ce recueil , & Auteur en même tems de la traduction de plusieurs Odes , & d'une partie des Satyres , aussi-bien que de la préface & du discours sur les Epîtres & sur les Satyres. Les traductions de M. le Noble , au nombre de sept Odes , se trouvoient déjà réunies dans le quatorzième volume du recueil des œuvres de cet Auteur , donné à Paris en 1718. *in-12*.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN VERS.

M. de la Martiniere ne porte pas son jugement sur le mérite de ces pièces , excepté sur celles qu'il s'est hasardé de traduire. Il avoue à cette occasion dans sa préface , qu'Horace est concis , qu'il dit beaucoup de choses en peu de mots ; & que c'est ce qui en rend la traduction difficile. » J'ai été souvent obligé de m'entendre, ajoute-t-il, pour dire la même chose que lui ; mais j'ai quelquefois aussi referré sa pensée , ou même je l'ai laissée entièrement à l'original , ou seulement un peu changée , lorsque je n'ai pu l'exprimer fidèlement sans qu'il fallût un commentaire pour la faire entendre de tout le monde.

Sa raison est que le Poëte fait quel-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

quefois allusion à des choses que les lecteurs contemporains entendoient à demi-mot ; au lieu qu'aujourd'hui ces allusions perdent leur sel , parce qu'on ignore sur quoi elles portent. M. de la Martiniere ajoûte qu'il a traduit bien des endroits du Poète que le P. Tarteron avoit omis , ce Jesuite ne croyant pas pouvoir exprimer décemment ce qui n'est pas honnête. Notre Auteur a l'ame assez bonne pour ne pas blâmer cette juste délicatesse ; mais il s'est cru en droit de ne la pas imiter. Si vous me demandez ses motifs , c'est que le P. Tarteron travailloit pour l'utilité de la jeunesse à qui l'on n'offre point dans les Collèges ce qui pourroit tendre à corrompre les mœurs ; au lieu que M. de la Martiniere n'a écrit que pour les gens d'esprit , qui apparemment ne sont pas susceptibles des impressions que la licence & l'obscénité d'un Poète sont capables de faire.

Si Horace montre dans quelques endroits une impudence cynique , l'éditeur vous répond froidement , que c'est le génie de sa langue : mais n'étoit-ce pas plutôt le vice de son cœur ? S'il donne des éloges à ce qui ne mérite que d'être blâmé ; M. de la Martiniere croit

fermer la bouche à ceux qui pouvoient lui reprocher d'avoir traduit en langue vulgaire des maximes pernicieuses , en disant qu'Horace étoit payen , que ce sont les pensées de ce Poëte , & non les siennes qu'il exprime ; qu'après tout beaucoup de Poëtes , Chrétiens de religion , ont écrit dans le même goût. Voilà , selon lui , ce qui doit justifier son entreprise ; & voilà précisément ce que tout homme sage ne peut s'empêcher de condamner.

Le discours sur les Epîtres & sur les Satyres , est à proprement parler , une apologie d'Horace contre les fausses décisions de Scaliger , de Juste Lipse , & de quelques autres Sçavans qui avoient plus d'érudition que de goût. J'ai trouvé des réflexions fort sensées , des maximes très-judicieuses dans ce discours. C'est dommage que le style en soit si négligé , & qu'il s'y rencontre souvent des expressions & des tours qui se ressentent du pays que l'Auteur a choisi pour son séjour.

Dans un Journal qui s'imprimoit alors dans le même pays, on trouve quelques remarques sur la traduction de la sixième Satyre du premier livre , qui fait partie de celles dont M. de la Mar-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Hist. lit. de
l'Eur. t. 6.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

tinier a orné son recueil : on y reprend quelques vers foibles, quelques expressions vicieuses, quelques tours un peu prosaïques. Et si l'on faisoit un examen un peu scrupuleux de chaque pièce du même recueil, il n'y en a gueres à qui l'on ne pût reprocher quelquefois les mêmes défauts. Mais ces imperfections ne doivent point empêcher d'estimer un assez grand nombre de ces traductions. Si vous vous donnez la peine de les lire il ne vous sera pas difficile de sentir qui sont celles à qui la préférence doit être accordée. Vous pouvez tirer un autre avantage de cette lecture, c'est de voir comment divers Auteurs ont exprimé les mêmes pensées ; & de considérer cette variété dans les tours & dans les termes, qui fait que quoique chacun dise la même chose, il l'exprime plus ou moins élégamment, avec plus ou moins de naturel, de force, ou de fidélité.

Si l'on ajoûtoit un second volume à ce recueil, on pourroit y insérer plusieurs Odes traduites par le P. Dubois, Jesuite, & par Pierre Bellocq, Valet de Chambre du Roi, mort en 1704. les imitations que M. le Président Bouhier a données en 1742. à la suite de sa traduction du quatrième livre de l'Enéide,

de l'Ode XI. du Livre I. de l'Ode IX.
 du Livre III. de l'Ode I. du Livre IV.
 de l'Ode XIII. du même Livre , & de
 l'Epode quinziesme , la traduction de
 l'Ode *Donec gratus eram* , dont on i-
 gnore l'Auteur, mais qui se trouve sous
 le titre de *Dialogue amoureux* , & sans
 avertir que c'est une Ode d'Horace,
 dans la troisieme partie des *Délices de*
la poésie galante , à Paris 1667. in-12.
 C'est peut-être la meilleure traduction
 que l'on ait en vers de cette Ode : elle
 a été réimprimée dans le tome XI. des
Réflexions de M. l'Abbé Granet sur les
ouvrages de Littérature.

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN VERS.

On pourroit encore orner le même
 recueil , de la même Ode *Donec gratus*
eram , plus imitée néanmoins que tra-
 duite d'Horace par Urbain Chevreau ,
 qui la fit pour M. le Duc du Maine , &
 qui se trouve dans la seconde partie des
Oeuvres mêlées de l'Auteur : de l'imita-
 tion de l'Ode *Audivere Lyce* , que
 Thomas Corneille composa autrefois ,
 & qui se trouve dans le recueil de ses
Pièces choisies d'Ovide traduites en vers
françois, & imprimées à Rouen en 1670.
 & d'autres imitations de divers endroits
 des Odes & des Epîtres du même Poë-
 te , dont M. l'Abbé de Loménie de

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

Brienne a fait part dans le tome second de son *Recueil de poësies diverses*, dédié à M. le Prince de Conti. Je conviens néanmoins que ces imitations, dont l'Auteur n'est point nommé, & qui peut-être étoit M. de Brienne lui-même, ne sont gueres que des pensées prises d'Horace, & plutôt imitées que traduites. Il faut en dire autant des pensées morales tirées d'Horace, exprimées chacune en quatre vers françois d'un style fort mauvais, & qui servent d'explication aux emblèmes d'Horace représentées par de très-belles estampes du dessein d'Othon Venius de Leyde, Peintre célèbre, & homme de Lettres. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Anvers en 1607. in-4°.

Un grand nombre de volumes de l'ouvrage périodique connu sous le nom de *Mercur*e, renferme pareillement quantité de ces traductions ou imitations d'Horace. C'est même de-là que M. de la Martiniere en a tiré quelques-unes pour enrichir son recueil : peut-être pourroit-on y glaner après lui, & en extraire plusieurs qui mériteroient une place plus distinguée. J'en dis autant des différentes collections de poësies que l'on a imprimées en France & dans les pays étrangers.

Je ne crois pas que vous exigiez de moi que je vous fasse ici une énumération de toutes ces pièces ; elle seroit immense : mais je ne puis me dispenser de vous avertir que le Président Nicole a traduit les Satyres deuxième & dixième du douzième livre d'Horace , & environ trente Odes. Celles - ci sont tirées sans ordre des cinq livres du Poëte ; mais le choix du traducteur n'est tombé que sur celles où il regne plus de galanterie. C'étoit le goût de ce Magistrat Chartrain , qui crut bien réparer l'abus qu'il avoit fait de son talent pour la poésie , en composant sur ses vieux jours un très - petit nombre de pièces de vers sur quelques sujets de morale ou de piété. On a encore un certain nombre d'imitations d'Odes d'Horace dans les Mémoires du sieur Moreau de Brezey : dont je vous ai parlé à l'occasion de la première continuation du Virgile travesti ; mais ces imitations sont fort mauvaises.

La fureur du burlesque a plus épargné Horace que Virgile ; mais le premier n'en a pas été entièrement exempt. Vigneul Marville , ou Dom Bonaventure d'Argonne dans ses mélanges d'histoire & de littérature , dit qu'un *Rimailleur*

Mélanges de
Vign. Marv.
T. 2. p. 155.
de la dern.
édit.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN VERS.

se trouva assez de loisir pour mettre en vers burlesques trente-huit Odes de ce Poëte, & que son ouvrage fut imprimé à Leyde chez Jean Sambic en 1653. Il ne marque pas la forme de ce volume. L'édition que j'en ai vûë est de 1652. à Paris *in-4°*. Il n'y a ni avertissement, ni préface, ni nom d'Auteur. Quel qu'il soit, il n'a donné en effet que trente-huit Odes, c'est-à-dire, le premier livre, & c'est encore trop. Rien de plus fade que ce burlesque. Mots triviaux, quolibets, platitudes de toute espece, indécences quelquefois; voilà le caractere de ce livre, qui ne méritoit pas assurément l'honneur d'une réimpression, supposé que l'édition *in-12*. de 1653. citée par Vigneul Marville, soit réelle.



CHAPITRE XII.

Des Traductions d'Horace en Prose.

LA première traduction d'Horace en prose que je connoisse, est celle du sieur Bienvenu. Elle parut en 1633. dédiée à M. le Prince. L'Auteur se dit *Lieutenant Général au Siège Royal de Mehun-sur-Yevre, & en la Justice de Graçay*. Il devoit se contenter de ces titres, & ne point aspirer à celui d'Ecrivain. Il avoue lui-même qu'il sentoit son imprudence & son impuissance ; mais en même tems il nous laisse croire qu'il étoit si peu persuadé de l'une & de l'autre, qu'il veut qu'on lui soit obligé de son travail. Je ne puis blâmer le motif qui l'y engagea : il vouloit profiter du loisir qu'il trouvoit dans la solitude.

» Eloigné des Villes, des troubles &
 » des inquiétudes du monde, comme il
 » nous l'apprend, retiré dans sa demeure de Mehun - sur-Yevre, autrefois
 » l'agréable séjour de Charles VII. &
 » charmé de la douceur du lieu, Horace lui parut si beau & si mignard en

son langage , qu'il crut rendre un bon » office à quelques curieux en le faisant » paroître en habit françois. »

Il traduisit d'abord quelques Odes ; il les montra à ses amis ; ceux-ci l'obligerent de continuer & de faire part de son travail au Public qui avoit ignoré son nom jusqu'alors. C'étoit le cas de méditer sérieusement sur le précepte que donne le Poète même qu'il traduisoit , de ne rien entreprendre au-dessus de ses forces ; mais on est peu capable de suivre de sages conseils quand on est aveuglé par son amour-propre , & séduit par la flatterie. Bienvenu regardoit Horace comme *le plus obscur* des Poètes lyriques ; il comptoit avoir dissipé ces prétendues ténèbres : quelle gloire ne devoit-il pas en espérer ? Il aimoit tout ce qui sent la gayeté & l'enjouement ; quel motif plus puissant pour un homme qui s'étoit imaginé que la plus belle qualité d'Horace , c'est qu'*il excite aux ris , aux danses , aux festins , aux voluptés !*

C'est ainsi que par une tournure bizarre d'imagination on est ingénieux à se tromper soi-même , & que l'on n'aperçoit la séduction que lorsqu'on a été pris dans ses filets. C'est ce qui arriva

à notre Traducteur ; il livra au Public sa traduction des Odes. Il comptoit qu'une seconde édition lui donneroit lieu de s'annoncer de plus comme un Dessinateur habile , en faisant graver les sujets de cent vingt Odes sur les desseins qu'il avoit lui-même inventés : la première édition fut méprisée ; on ne fut pas tenté par conséquent d'en entreprendre une seconde : voilà le charme rompu , & toute la gloire de l'Auteur évanouie , malgré les certificats de ses amis qui oferent asûrer , que *voir son livre & l'admirer ne seroit qu'une même chose , & qu'il seroit plus facile aux critiques de le reprendre , que de l'imiter.*

Je ne fais que l'Abbé de Marolles qui content de dire que cette traduction *n'est pas faite avec tout le soin & toute l'intelligence qui auroit été à désirer* , ait entrepris d'excuser l'Auteur , *parce que , selon lui , il avoit cru bien faire , dans l'opinion qu'il avoit sans doute , d'entendre bien cet Auteur , avec tous les soins qu'il y avoit apportés.* Qui n'excuserait-on point par une semblable raison ? Mais est-il vrai que le sieur Bienvenu ait apporté tous ses soins à une traduction où il n'approche jamais du génie & de la délicatesse du Poëte , remplie

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Horace de
Marol. t. I.
P. 343. 344

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

d'ailleurs de vieilles phrafes , de façons de tourner vicieufes , & quelquefois fi ridicules, que l'on ne comprend pas comment elles ont pû lui échaper. Je veux vous en rapporter feulement un exemple , entre beaucoup d'autres que vous pourrez lire vous-même , fi vous en êtes curieux. Je le tire de l'Ode vingt-deuxième du premier livre. Voici comment notre Traducteur tourne le milieu & la fin.

» Lorsque banniffant de mon efprit
» tous foudis , & reposant dans le plus
» épais & horrible d'une forêt fans ar-
» mes aucunes , je chante mon la la , les
» loups les plus raviffans , & les monf-
» tres les plus effrayans me voyant, s'en-
» fuyent. « Et plus bas ; » Sans crainte
» de ma perte , je chérirai toujours &
» chanterai mon la la innocent. « Ajoû-
tons que l'Auteur a omis plufieurs Stan-
ces , faute d'avoir pû les rendre en no-
tre langue , & qu'il a laiffé pareillement
la neuvième & la quatorzième Ode du
quatrième livre , par cette raifon que la
neuvième eft , felon lui , femblable à
la huitième , & la quatorzième à la cin-
quième du même livre , ce qui n'eft
nullement vrai.

Horace fi étrangement défiguré , ne

fit que tomber dans des mains moins mauvaises , lorsque l'Abbé de Marolles entreprit environ dix - huit ans après , de traduire toutes les œuvres de ce Poëte en notre langue. » Comme un labeur , » dit-il dans ses Mémoires , n'étoit pas » plutôt fini , que je formois le dessein » d'un autre , j'entrepris sur le commencement de l'année 1651. de traduire toutes les Poësies d'Horace , que peu de personnes croyoient qui pussent réussir en prose , & sur-tout sur les Odes. C'étoit le sentiment de M. Rougeault . . . Cependant on m'a dit depuis qu'il en fait quelque état. Et certes je me persuadai moi-même que je n'avois guères fait de chose plus agréable. » Le fâcheux est qu'il ne put aussi en persuader le Public. Comme il étoit tout occupé de cet ouvrage , il apprit la mort de deux de ses proches parens ; & cette nouvelle lui fit tomber la plume des mains. Mais & il la reprit assez promptement pour achever sa traduction la même année , en faire même commencer l'impression.

Il dédia le premier volume, celui des Odes , à son Altesse Royale , Gaston Duc d'Orleans , & le second qui contient les autres poësies d'Horace , à M.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Mem. de
Marol p.
187. 193.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

le Duc de Valois , enfant , *pour avoir occasion d'honorer encore le pere en la personne du fils.* L'Abbé de Marolles ajouta qu'il présenta son ouvrage au Duc d'Orleans le jour de l'éclipse du soleil 1652. La rencontre étoit remarquable. Horace éclipsé dans cette traduction méritoit de paroître en pareille circonstance.

Le Traducteur n'avoit pas eu d'autre dessein , si on l'en croit , que de mettre un exemplaire de son livre dans la Bibliothèque du Prince , & de se retirer aussi-tôt sans se montrer , mais l'Abbé Bruneau , Bibliothécaire du Duc d'Orleans , fit violence à sa modestie. Il présenta le livre & l'Auteur à son Altesse Royale qui reçut le présent *comme tous les grands Princes , quand ceux qui font des livres , leur rendent les honneurs qui leur sont dûs.* « Il est vrai, continue l'Abbé de Marolles , que cela ne sert de rien ; mais quelque expérience que j'en ai eue , je n'ai pas jugé à propos jusqu'ici de m'en corriger ; parce que je m'imagine qu'il y a toujours de la gloire à parler aux Grands. Je m'étois rendu ingénieux dans les remarques de ce livre de dire quelque chose en l'honneur de plusieurs qui ont écrit de no-

» tre tems. Mais cela est encore égale-
 » ment inutile , & ne produit pas mê-
 » me un bon effet ; de sorte que je ne
 » conseillerois à personne d'en user
 » comme j'ai fait : & si j'écris encore ,
 » (pouvoit-il en douter ?) je suis bien
 » résolu de m'en abstenir , parce qu'il y
 » a des gens qui se persuadent que c'est
 » par intérêt , ou qui ne prennent pas
 » toujours de bon biais cette sorte de
 » civilité. » Le premier motif étoit in-
 » juste : on devoit sçavoir que l'Abbé de
 Marolles ne consultoit guères plus l'in-
 » térêt de sa bourse , que celui de sa répu-
 tation.

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN PROSE.

Comme par Arrêt du Parlement du huitième de Mars , on avoit dissipé la Bibliothèque du Cardinal Mazarin , notre Traducteur avoit fait sur cela dans ses remarques quelques réflexions un peu vives , auxquelles un pareil événement pouvoit donner lieu. Mais , à son grand regret , on l'obligea de les surprimer ; il s'en dédommage dans ses Mémoires où il ne craint pas de dire , ce qui est outré, *que les Vandales & les Goths n'avoient rien fait de plus barbare & de plus rude.*

Il ajoute que sa version d'Horace fut assez heureuse pour ne pas déplaire à

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

beaucoup de personnes d'esprit & de condition, entre autres au Comte de Mouchy, de la maison *des Boutillers* de Senlis, qui s'en servit, dit-il, pour faire une traduction en vers des Odes d'Horace. Ce n'étoit point faire l'éloge de cette nouvelle traduction : & quoi qu'en dise l'Abbé de Marolles, on ne fera pas facilement disposé à décider sur sa parole qu'une version faite sur une autre sortie de ses mains puisse être également *agréable & fidèle*. Au reste je ne connois point cette traduction du Comte de Mouchy, & l'Abbé de Marolles ne nous dit point si elle a été imprimée.

Dans sa préface il fait des réflexions assez inutiles sur le sort des livres, lequel il traite de capricieux, & sur l'indifférence qu'il suppose que l'on a pour l'étude, & en particulier pour les traductions. Il est rare qu'un bon livre ne soit pas goûté & recherché, & qu'une traduction fidèle, exacte, & élégante, demeure dans l'obscurité. Comme il a traduit Horace en prose, il fait de vains efforts pour prouver qu'il est plus avantageux de traduire ainsi les Poètes. Il eut dit le contraire si sa version eût été en vers, comme on le voit par la préfa-

ce de sa traduction des œuvres de Virgile en vers. Le genre dans lequel il écrivoit, étoit toujours le meilleur ; & il ne s'embarraffoit pas de soutenir le pour & le contre, selon les occasions.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Sa vie d'Horace, & ses longues & abondantes remarques méritent peu d'attention. Ce qu'il y a de plus curieux dans celles-ci, c'est qu'il y rapporte un grand nombre d'endroits de nos Poètes imités ou traduits d'Horace, outre la traduction entière de l'Ode *Sic te Diva potens Cypri*, par le fameux Théophile, qui lui avoit été communiquée par M. Nublé.

A l'égard des loüanges que l'Abbé de Marolles donne dans ces mêmes remarques aux Ecrivains de son tems, & qui remplissent quelquefois des pages entières, elles sont souvent outrées, & presque toujours mal amenées. Chaque Ode, chaque Satyre, chaque Epître a son argument : Horace n'en avoit point mis : mais on ne peut pas dire que ces argumens soient absolument inutiles. Cette traduction de l'Abbé de Marolles fut réimprimée en 1660. avec quelques corrections, & pour la troisième fois en 1678. en deux volumes in-12. Cette troisième édition m'a paru

entièrement semblable à celle de 1660.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Vous voyez par ces différentes éditions, que l'on avoit fait quelque accueil à cette traduction, parce qu'on n'en avoit pas de meilleure. Mais depuis long-tems elle est tombée dans l'oubli. Personne ne conseilleroit de juger sur elle du génie & du caractère des ouvrages du Poëte latin.

L'Auteur la regardoit cependant comme son chef-d'œuvre, ce qui pourroit être, sans que son ouvrage en fût plus estimable; & il convient qu'il vit avec peine que le sieur Algay de Martignac osât entrer en concurrence avec lui. Mais ce qui le chagrina davantage, ce fut l'éloge que l'Auteur du Mercure osa faire de cette nouvelle traduction, en disant que par son moyen *les Dames desormais connoïtroient ce qu'elles n'avoient jamais connu, & que les Sçavans même en profiteroient*. L'Abbé de Marolles souffrit impatiemment cette préférence; son amour propre s'irrita du silence que l'on gardoit sur sa version, & de l'éloge exclusif que l'on donnoit à celle de Martignac. Dans un écrit particulier où il parle de tous ceux qui lui ont fait présent de leurs ouvrages, ou qui l'ont honoré de leur estime, il

Dénombré-

ment, &c.

P. 410.

traite , sans hésiter , le discours de l'Auteur du Mercure , (c'étoit alors le sieur de Vizé) de discours non-seulement peu obligeant , *mais qui sembloit même contenir quelque chose qui blessait la vérité de l'honnêteté civile.* Il ajoute qu'il demanderoit volontiers que l'on comparât les deux traductions ; ce parallele pourroit servir , dit-il , à déterminer le jugement. Mais il n'insiste pas sur cette demande ; *parce que , selon lui , on se met peu en peine de bien juger , & que ce qui désoblige les uns , réjouit quelquefois les autres.*

M. de Marolles ne se tint pas à cette censure indirecte. Il composa deux discours , où se livrant à tout le ressentiment qu'un amour-propre irrité peut faire naître , il attaqua vivement la traduction de Martignac , & fit avec complaisance l'apologie de la sienne. Que ne dit-il pas pour tâcher de convaincre que celle de son concurrent ne différoit de la sienne que dans les expressions ? que l'Auteur ne rend pas mieux que lui le sens du Poëte ; qu'il ne s'exprime ni plus élégamment , ni avec plus d'énergie ; que souvent même les tours qu'il employe ont moins d'élégance ; que le génie d'Horace y est moins fi-

PROSE
TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

délement représenté ; que la traduction est quelquefois moins exacte ? Il en rapporte un grand nombre d'exemples ; & l'on ne peut disconvenir qu'il y en a plusieurs qu'il faut lui abandonner. Mais il n'est point heureux dans beaucoup d'autres, où assurément la traduction de Martignac est préférable à la sienne.

Ces observations générales suffisent pour vous donner une idée de ces deux discours de l'Abbé de Marolles. Mais vous ne serez peut-être pas fâché que je vous rapporte quelques-uns de ces traits singuliers dont ils sont remplis. Dans le premier, il a la simplicité de convenir que ses traductions sont si méprisées, qu'il suffit que l'on soit informé qu'il est Auteur de quelqu'une, pour la rebuter. Il exagere les loüanges que l'on donnoit à celle de Martignac, pour se faire un droit de les tourner en ridicule.

A l'en croire, il y avoit une cabale formée contre lui en faveur de son concurrent ; plein de cette idée, il poursuit cet être imaginaire avec des armes fort offensantes ; dans le même tems qu'il se loüe lui-même avec une indécence dont tout autre que lui auroit eu honte.

Comme il mettoit toujours la plus grande partie de sa gloire à avoir fait un grand nombre de traductions, il défie Martignac de traduire autant de Poètes qu'il en a mis lui-même en notre langue. Et venant à parler de ceux qu'il n'avoit pas encore exposés au grand jour, il s'excuse de ce retardement par cette raison singulière, mais vraie, « qu'il » n'avoit pas acquis assez bonne opinion » chez les Libraires, pour leur persua- » der que les ouvrages qu'il devoit don- » ner, ne sont pas indignes de la lumié- » re. » Malgré cet humiliant aveu, il raille de nouveau Martignac en l'invitant de traduire les mêmes Auteurs, & de les parer *de son style si noble, si galant, si poli*, afin de s'en faire honneur, & que les Libraires en profitent. Comment accorder tant de bassesse avec un ton de hauteur si surprenant ?

Messieurs Guéret & de l'Eslang sont aussi l'objet de ses vivacités. Le premier étoit, selon lui, un faux politique, qui louoit en présence des Auteurs les ouvrages qu'ils avoient faits, & qui les déchiroit ensuite dans ses écrits : & tout le fondement de cette accusation est qu'il prétend que M. Guéret étant venu le voir, avoit beaucoup loué, en lui par-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

lant, sa traduction de Terence, & que dans sa *guerre des Auteurs*, il l'avoit mise au-dessous de celle de Martignac qui n'avoit traduit que trois Comédies de ce Poëte. Il ne parle pas avec moins de chaleur contre M. de l'Estang, qu'il nomme ici *l'Estange*, & qu'il dit ne pas connoître; quoique dans ses observations sur les *régles* de celui-ci pour la traduction, il fasse entendre qu'il le connoissoit depuis long-tems.

Dans le second discours, *s'il est impossible de traduire Horace*, l'Abbé de Marolles toujours monté sur le double ton d'élégie & de satyre, continue de s'encenser lui-même, de se plaindre qu'on le décrie, & de s'en prendre à la prétendue malignité de son siècle. Dans le nombre de ses adversaires, il met le fameux Desbarreaux, qui avoit, dit-il, attaqué sa traduction de Virgile en prose. Mais étoit-ce par écrit ou simplement de vive voix? Il ne le dit point. Il ne s'explique pas plus clairement sur une imputation qu'il fait à *deux excellens hommes que le Roi honore de son estime, & qu'il employe à écrire son histoire*, d'avoir dit, qu'il n'y a personne sur la terre qui puisse traduire Horace.

Il semble qu'il veuille désigner par-

là Messieurs Despreaux & Pellisson, ou le premier & M. Racine. Mais où, & dans quelle occasion ont ils dit ce qu'il leur impute? C'est ce qu'il ne nous apprend pas. Content de supposer comme vrai ce dont on étoit en droit de lui demander des preuves, il employe la plus grande partie de ce discours à faire l'apologie de notre langue, que *ces deux excellens hommes* possédoient infiniment mieux que lui; & à montrer que l'on pouvoit traduire Horace en françois, puisqu'il l'avoit traduit: car voilà sa plus forte preuve. Ce bon homme se citoit toujours pour exemple; & il répète encore ici jusqu'à l'ennui, l'apologie de ses traductions, contre tous les discours désavantageux que l'on en faisoit; & que son Libraire du Palais avoit grand soin, dit-il, de lui rapporter.

La grande facilité qu'il avoit à barbouiller du papier, lui fit enfanter encore de longues *observations sur la version d'Horace imprimée à Paris chez Coignard & Pralard en 1670.* c'est-à-dire, selon lui, la première édition de celle de Martignac. Il y répète une partie des observations qu'il venoit de faire dans les deux écrits dont je vous ai rendu compte; & il en fait de nouvelles.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

On peut dire de ces nouvelles observations ce que j'ai dit des premières, que l'Auteur a quelquefois raison & plus souvent tort dans la censure qu'il fait de cette version imprimée en 1670. & dans la supériorité qu'il donne à la sienne. Et au fonds ce que l'on en doit conclure, c'est que l'une & l'autre paroissent fort défectueuses.

L'Abbé de Marolles dit que cette nouvelle traduction ne contient que les deux premiers livres des Odes, & quelques Satyres du premier & du second livre, & qu'elle est dédiée sous le nom du Libraire, à M. le Marquis de Louvois, Secrétaire d'Etat. Il ajoute que dans la Préface, l'on dit que trois personnes ont travaillé à cet ouvrage, *deux desquelles portent un nom fort célèbre* : qu'on trouve ensuite une Dissertation sur Horace, où l'on nomme avec éloge parmi les vivans, Messieurs Despreaux, Racine, la Fontaine, & Corneille; & entre les morts, Malherbe, Racan, Voiture & d'Ablancourt. L'Abbé de Marolles fâché de ne point trouver son nom dans cette liste, traite tous ces éloges d'affectation, & s'en plaint avec une amertume qui dévoile toute sa vanité.

Mais s'il est vrai que de *grands hommes* ayent travaillé à cette traduction, on ne doit regarder leur ouvrage que comme un essai informe qu'ils n'avoient pas destiné à l'impression. Presque tout y est si défectueux, qu'on ne peut en faire honneur à des Ecrivains dont le mérite n'étoit point équivoque. Outre l'Epître à M. de Louvois, qui a toute la fadeur ordinaire aux Epîtres dédicatoires, on trouve, non une Préface, mais un Avis au Lecteur qui n'a d'autre mérite que celui d'être court. Vient ensuite une dissertation sur Horace, d'environ quinze pages, qui m'a paru sensée, & qui vaut elle seule toute la traduction. On y parle en effet de plusieurs grands hommes, & de ceux qu'a cités l'Abbé de Marolles : Ronfard y tient aussi sa place; mais il y figure comme il convient. Le Dissertateur appelle hardiment du Jugement de Jules Scaliger, qui met Juvénal au-dessus d'Horace, & il seroit à souhaiter qu'il eût aussi-bien rendu celui-ci en notre langue, qu'il a connu sa supériorité sur Juvénal. Il a raison de dire que de grands hommes se sont formés sur un si beau modèle; mais il a tort de nous en faire si mal connaître les beautés par sa traduction.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Si Martignac y a eu la plus grande part, comme M. de Marolles le prétend, il faut qu'il ait donné depuis une forme toute différente à son ouvrage, puisque dans l'édition de 1678. que tous les Journaux regardent comme la première, je n'ai trouvé aucune des phrases, ni presque aucune des expressions censurées dans les observations. La Dissertation sur le Poète latin n'y paroît pas davantage, & dans la préface rien ne rappelle l'essai donné en 1670. L'édition de 1678. est en deux volumes : elle porte le nom du Traducteur, Etienne Algay sieur de Martignac qui est mort en 1698. & elle contient la version de toutes les œuvres d'Horace, avec le texte latin à côté, & des remarques. Elle n'est point dédiée à M. de Louvois, mais à Victor Amédée II. Duc de Savoye, Prince de Piémont, Roi de Chipre, &c. Martignac proteste qu'il ne s'est pas engagé légèrement dans ce travail; & qu'avant de l'entreprendre, il en connoissoit à peu près toutes les difficultés.

« Je sçavois, dit-il, que dans les
» Odes du Poète latin il y a un tour har-
» monieux, & des expressions figurées,
» dont il est presque impossible de con-

» s'erver la beauté , quand on les réduit
 » en prose. Son élégance inimitable , la
 » propriété de ses termes , la justesse de
 » ses pensées ne m'étoient point incon-
 » nues , & je n'ignorois pas non plus
 » que mon génie est trop foible pour un
 » ouvrage si important : cependant je
 » l'ai entrepris , persuadé que le succès
 » ne me sçauroit être glorieux du côté
 » de la politesse : aussi n'ai-je prétendu
 » que donner l'intelligence de cet Au-
 » teur par une version fidèle, conforme
 » à son sens. » Il croit cependant que sa
 version des Odes se sent du génie poë-
 tique d'Horace : à l'égard des Epîtres
 & des Satyres , il a tâché d'en conser-
 ver la simplicité.

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN PROSE.

Le Journal des Sçavans du 28. No-
 vembre 1678. lui rend à peu - près la
 même justice. Il dit que ce qu'il y a de
 nouveau dans cette version , c'est qu'ou-
 tre la fidélité & l'exactitude avec laquel-
 le elle a été faite , M. de Martignac y
 explique en peu de mots , & avec sa
 netteté ordinaire la fable & les antiquités
 qui sont très-fréquentes dans ce Poëte ;
 qu'il ne manque jamais d'ajuster l'ancien-
 ne géographie avec la moderne , & qu'il
 rapporte les différentes opinions des
 principaux Commentateurs touchant le

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Let. du P.
Tarter. à un
de ses amis,
dans l'édit.
de sa trad.
d'Horace de
1723.

sens de cet Auteur, laissant au Lecteur la liberté de prendre le parti qu'il voudra. Cette traduction d'Horace a été réimprimée en 1684 & en 1687. Mais celle du Pere Tarteron la fit presque oublier, même dans les Colléges où sa fortune s'étoit beaucoup plus soutenue que chez les personnes instruites.

Ce Jesuite, quoiqu'avec du goût, de la délicatesse dans le style, & un assez grand fond de Belles-Lettres, ne se crut d'abord propre qu'à traduire les Satyres, les Epîtres & l'art poétique, & n'osa toucher aux Odes. Il s'étoit persuadé que cette partie des poësies d'Horace étoit peu susceptible en prose de cette élévation, de ce nombre, de cette harmonie qui charme toujours. Et pendant vingt ans, c'est-à-dire, depuis 1685. que sa traduction des Satyres parut pour la première fois, il persista à ne pas vouloir entreprendre celle des Odes.

Mais enfin, dit-il, pressé par les vives instances de quelques personnes qu'il honoroit, & animé par le dépit qu'il eut de voir ces belles Odes défigurées par la traduction de l'Abbé de Bellegarde qu'on s'avisa de joindre à celle qu'il avoit faite des autres écrits du Poëte, il osa se hasarder à tourner ces Odes en

notre langue, & les livra au Public à la fin de 1704. Il ajoûte que comme elles furent assez bien reçues, il ne se repentit point de son travail, & *que son dépit cessa au moment que l'ouvrage qui l'avoit causé, disparut.* Il y avoit long-tems en effet que l'on s'étoit apperçu que la version de l'Abbé de Bellegarde étoit un ouvrage de commande, fait à la hâte, & par conséquent fort défectueux. D'ailleurs cet Abbé n'avoit pas eu la précaution de supprimer ce qui pouvoit nuire aux mœurs; ce que le Pere Tarteron avoit fait dans sa traduction des Satyres, conformément à l'Horace latin du Pere Jouvenci.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Si les louanges satisfont un Auteur; jamais Interpréte n'eut tant lieu de se féliciter que le Pere Tarteron. Outre le grand nombre d'éditions qu'il a vû faire de son ouvrage pendant sa vie, de combien d'éloges ne l'a-t-on pas comblé! Selon les uns, l'on peut dire qu'Horace entre ses mains n'a rien perdu de sa beauté, ni de l'élévation de ses pensées; que la prose n'ôte rien à la poësie; & qu'Horace devenu françois ne feroit point méconnu des courtisans d'Auguste. Selon d'autres, rien n'est plus net, plus naturel, ni plus poli; c'est une co-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Mem. de
Trev. Mars
1703. art. 36.
Pref de M.
Coste.

pie qu'on peut admirer , après même qu'on a senti les beautés de l'original.

C'est encore un éloge pour cette traduction , que l'usage que plusieurs écrivains fameux en ont fait quand ils ont eu besoin de citer Horace : Bayle, Basnage , & plusieurs autres ne le citent presque jamais que d'après la version du Jésuite. Et il faut avouer que ces éloges sont bien fondés , s'il est vrai , comme le P. Tarteron l'assûre lui-même , qu'il a mis toute son application à bien exprimer le génie & le caractère de son original , de façon que l'on puisse , en lisant la traduction , sentir le même plaisir que si on lisoit Horace même , & qu'on ne soit pas obligé de s'en rapporter à ceux qui le lisent en latin , pour croire que le Poëte est aussi admirable qu'on le dit ; qu'en un mot il ne s'est pas proposé d'autre modèle que celui qu'il a traduit , & qu'il s'est efforcé de le représenter avec tous ses attraits.

D'autres critiques en avouant que cette traduction est d'une grande légèreté de style , que l'enjouement du Poëte y est assez reconnoissable , prétendent que le Traducteur ne s'assujettit pas autant qu'il l'auroit dû à la diction & aux détails du Poëte ; & que sa version en prose est

Disc. sur les
Sat. & sur les
Ep. d'Horace
dans l'essai
d'une nouv.
trad. de ce
Poëte par di-
vers Auteurs.

aussi peu littérale que le feroit une traduction en vers. Il prend, dit-on, en gros les idées de son Auteur, & les rend en des termes qu'on lit toujours avec plaisir, mais qui, comme il en convient lui-même, sont détachés & indépendans des phrases & des façons de parler d'Horace. Du reste, ajoûte-t-on, l'on ne peut sans injustice lui refuser la louange d'en avoir bien saisi la naïveté & l'agrément.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

C'est presque à cette unique qualité que le Pere Sanadon a borné le mérite de cette traduction de son Confrere. Il avoue que renfermé dans le naturel, le gracieux & l'enjoué, le Pere Tarteron n'a point aspiré au grand & au sublime de l'Ode; & qu'à l'égard des Epîtres & des Satyres, il n'a pas toujours ni pris ni rempli le sens de l'original, c'est dire assez clairement, qu'il s'en est quelquefois écarté; & cette opposition entre le texte & l'interprétation, est encore plus fréquente qu'on ne le fait entendre, même dans l'édition de 1713. si différente de celle de 1708. qui s'étoit déjà éloignée elle-même des éditions précédentes. Voici ce qui donna lieu à cette édition de 1713. à laquelle celle de 1723. & les suivantes sont conformes.

En 1710. M. Coste, sçavant retiré

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

en Angleterre, charmé de cette traduction du Pere Tarteron, mais sans s'aveugler sur les défauts qu'il y trouvoit, jugea à propos de la faire réimprimer à Amsterdam sur l'édition de Paris de 1708. qui étoit alors la plus correcte. Et afin de la rendre plus utile, il ajoûta au bas des pages la critique de différens endroits où il croyoit que le Pere Tarteron n'avoit pas rendu son Auteur avec assez d'exactitude & de fidélité; sur quoi il dit avec politesse, qu'on ne doit regarder sa critique, que comme l'*errata* d'un ouvrage fort correct. Mais au fond c'est presque une critique complete: il y a quelques remarques judicieuses, solides, bien appuyées, & très-utiles pour l'intelligence d'Horace dans le sens duquel le critique semble entrer fort naturellement: elles sont d'ailleurs écrites d'une manière agréable.

Voilà le beau côté de ces remarques: elles en ont un autre qui fait moins d'honneur à M. Coste; c'est qu'il y a peut-être un plus grand nombre de ces notes où l'on cherche inutilement la sagacité du Censeur, & qui semblent ou peu justes ou inutiles. M. Bernard eut soin de le faire observer dans ses Nouvelles de la République des Lettres; il y

censure

censure plusieurs de ces remarques, propose ses doutes sur quelques autres, & prend ouvertement sur divers points la défense du Pere Tarteron, qui y étant encore plus intéressé que tout autre, entreprit lui-même de se défendre dans une Lettre qu'il adressa à M. Coste.

Cette Lettre datée du quinze Juin 1710. répond principalement à la Préface que le Censeur avoit mise à la tête de sa critique sur la traduction d'Horace. Le Pere Tarteron y examine scrupuleusement presque toutes les remarques de son adversaire ; il entre dans la discussion la plus exacte, & prétend démontrer que la plûpart sont plus ébloüissantes que solides. Je vous avoüe que j'ai lû cette Lettre avec beaucoup de satisfaction, quoique j'eusse désiré que l'habile Jesuite fût convenu plus souvent qu'il s'étoit mépris & qu'il avoit trop donné à sa brillante imagination. Il dit entre autres à M. Coste :

« Tenez pour constant que tout ce
que vous avez remarqué d'altéré &
d'ôté dans ma traduction, est entière-
ment conforme à l'Horace du P. Jou-
venci. . . . Je me suis fait une espèce
de religion de suivre pas à pas tout
son texte, à quelques petits mots près

» de nulle conséquence. A la vérité , il
» a laissé, quelques vers qui m'ont paru
» délicats ; mais enfin ils se sont trou-
» vés dans la route ; je me suis exprès
» familiarisé , pour ainsi dire , avec eux ,
» afin de les conduire insensiblement au
» terme où j'allois. Parlons nettement :
» j'ai fait de mon mieux pour les tour-
» ner du bon côté , & pour les rendre
» irrépréhensibles aux personnes les plus
» scrupuleuses. »

Ce scrupule , quoique bien fondé , étoit un des articles qui avoient déplû à M. Coste: Il est vrai qu'il n'ose blâmer le Pere Tarteron d'avoir supprimé dans sa traduction les endroits licentieux d'Horace ; mais il croit qu'il auroit encore mieux fait de les donner. *Pour lui il les a publiés , à l'imitation , dit-il , des Commentateurs à la Dauphine , sages Religieux pour la plûpart , qui nous ont conservé fidèlement tout le texte des Auteurs qu'ils ont mis au jour.* Mais ces sages Religieux n'ont point fait certainement de Commentaires sur ces Auteurs dont les ouvrages contiennent *des images trop licentieuses* , tels que Lucrece , Plaute , Terence , Ovide , Tibulle , Catulle , Properce , Martial , & Juvénal. Le Commentaire du Pere Rodelle ,

Jésuite, sur Horace, qui fut fait à l'im-
 tation des commentaires à la Dauphine,
 ne présente point le texte d'Horace en-
 tier. L'Auteur du commentaire sur Ovi-
 de imprimé en 1689. qui n'étoit pas du
 nombre de *ces sages Religieux*, n'a pas
 laissé que de rejeter à la fin de l'ouvra-
 ge, tous les endroits qu'il a jugé à pro-
 pos de retrancher. Ce sont des faits que
 M. Coste ne devoit pas ignorer.

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN PROSE.

Le Pere Tarteron, pour achever de
 justifier sa traduction auprès de Mon-
 sieur Coste; le renvoye à une autre
 Lettre qu'il avoit jointe en 1709. à la
 suite de sa version des Odes, & dans
 laquelle il avoit fait diverses corrections,
 qui auroient diminué le nombre des no-
 tes de M. Coste, si celui-ci en eût eu
 connoissance. Mais la justification la plus
 complete du P. Tarteron, fut l'édition
 de sa version de toutes les œuvres d'Ho-
 race qu'il donna, comme je vous l'ai déjà
 dit, en 1713. Non-seulement il y pro-
 fita de tout ce qu'il crut devoir adopter
 des notes de M. Coste, & des obser-
 vations particulières que ses amis lui
 avoient fait faire; il en fit aussi de nou-
 velles qu'il mit en usage. Il dit lui mê-
 me que ses corrections montent à près
 de cinq cens.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Lettre du P.
Tarter. à un
de ses amis
dans l'édit.
de sa trad.
de 1713.

« Oüi , dit-il , j'ai renchéri des trois
» quarts au moins sur les sçavantes no-
» tes de M. Coste , & je puis vous pro-
» tester sans hyperbole , que presque pas
» une page n'a échappé à ma vigilance ,
» & à l'humeur difficile que l'âge & les
» réflexions amènent ordinairement....
» Mon dessein dans tout cet ouvrage
» est de contenter les personnes de l'un
» & de l'autre sexe , les plus délicates &
» les plus habiles ; en sorte que toute
» femme d'esprit se console d'ignorer
» parfaitement le latin en lisant cette tra-
» duction ; & que d'un autre côté le plus
» intelligent & le plus versé dans la lec-
» ture de ce Poëte trouve à l'air dont je
» le représente , que toutes ses pensées
» & tous ses mots y sont exprimés avec
» tant de justesse & d'exactitude qu'il
» n'y puisse rien reprendre , quelque
» difficile critique qu'il soit. » C'est à
ce but que le P. Tarteron proteste qu'il
a visé ; mais il ne se flate pas de l'avoir
atteint , & il a quelquefois raison , puis-
que c'est de cette même édition que l'on
a dit , que le Traducteur n'avoit pas
toujours ni pris ni rempli le sens de son
Auteur.

Il avoüe dans le même endroit qu'il
pensoit autrefois que les vers françois ,

dont les loix , dit-il , trop rigoureuses , & les rimes gênent beaucoup , approcheroient moins que la prose de ces beautés qui nous enlèvent dans Horace.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Il pensoit néanmoins différemment lorsqu'il refusoit de traduire les Odes. Quoiqu'il en soit , il ajoûte qu'il avoit bien changé d'opinion depuis qu'il avoit lû *les excellens ouvrages du premier Poëte lyrique de nos jours*. A ce mot on s'attend de voir citer M. Rousseau , & l'on est assez surpris de ne lire au bas de la page que le nom de M. de la Motte.

La traduction d'Horace de M. Dacier , qui commençoit de paroître lorsque le P. Tarteron donna la sienne , s'écarte moins du sens littéral que celle de l'Abbé de Marolles , de Martignac , & du Jesuite ; mais elle n'est guères propre à donner une idée de la finesse & de l'enjouement du texte latin ; & ce n'est qu'à la faveur des longues & nombreuses remarques dont elle est suivie , qu'on entrevoit des beautés qu'elle ne fait presque point sentir. Malgré ces défauts , & les critiques presque sans nombre que cette traduction a essuyées , cet ouvrage qui parut d'abord successivement à Paris depuis 1681. jusqu'en 1689. en plusieurs volumes in-12. n'a pas laissé que

Disc. sur les
Ep. & les Sat.
d'Hor. dans
l'essai d'une
trad. en vers
de ce Poëte.

d'être réimprimé plusieurs fois.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Dès 1691. il fut contrefait à Lyon ; & il l'a été encore depuis en plusieurs endroits , entre autres à Amsterdam en 1691. même , quoiqu'on veuille faire croire dans le titre que cette édition avoit été faite à Paris chez Denis Thierry & Claude Barbin. Mais celle que Monsieur Dacier a donnée lui-même en 1709. à Paris en dix volumes , a effacé toutes les éditions précédentes par les corrections & les augmentations que les critiques & ses propres réflexions lui avoient donné lieu de faire.

Le fameux Perrault , partisan outré des Ecrivains modernes, & presque l'ennemi des anciens , fut un des premiers qui invoqua la satire contre cet ouvrage. M. Dacier l'avoit maltraité dans ses remarques ; il avoit jetté sur lui un soupçon d'ignorance & de mauvais goût , & malheureusement Perrault n'avoit que trop confirmé ce jugement. Mais le portrait déplut à l'original , & celui-ci s'en vengea contre le peintre dans une Lettre qu'il écrivit à l'Abbé Ménage , & qui se trouve imprimée dans le Mercure du mois de Mars 1690. Il répond entre autres que M. Dacier ne sera point le juge de sa science & de son goût.

Puis venant à la nouvelle traduction d'Horace : » Je ne rencontre , dit - il ,
 » que des gens qui prétendent qu'elle ne
 » vaut rien , & je leur soutiens à tous
 » qu'elle doit être fort bonne. Et en ef-
 » fet , leur dis-je , comment ne seroit-
 » elle pas la meilleure de toutes , puis-
 » que M. Dacier avoit eu devant lui
 » cinquante ou soixante Interprètes , &
 » qu'il n'a eu qu'à choisir les endroits où
 » chacun a le mieux rencontré ? Ce qui
 » vous fait parler de la sorte , ajoutai-
 » je , c'est que ne trouvant pas dans Ho-
 » race les beautés ineffables que son
 » obscurité vous avoit fait croire jusqu'i-
 » ci y être renfermées , vous vous en
 » prenez mal-à-propos à son Traduc-
 » teur qui vous le fait voir tel qu'il est ,
 » & qui n'est qu'une cause innocente du
 » déchet où tombe Horace dans votre
 » esprit. Quelque beau que soit Horace ,
 » car assurément cet Auteur est admira-
 » ble en mille endroits ; M. Dacier lui
 » a fait un mauvais tour de le tra-
 » duire. »

Cette ironie assez fade est plus fon-
 dée sur les préventions si connues de M.
 Perrault , que sur la vérité. M. Dacier
 la laissa tomber , & peut-être eût-il bien
 fait de garder le même silence sur les

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN PROSE.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

autres critiques qui s'éleverent quelques années après contre son ouvrage , se réservant seulement le droit , qu'on ne pouvoit lui ôter , de profiter de ce qu'elles pouvoient contenir d'utile , & de négliger tout ce qui y étoit de personnel ou de mal censuré.

Ce fut le conseil que quelques amis lui donnerent , & qu'il n'eut pas la docilité de suivre lorsqu'il eût parcouru la vie d'Horace en latin que le sieur Masson publia en Hollande au commencement de ce siècle. Ce *Ministre réfugié en Angleterre* , prétendoit qu'en rangeant par ordre chronologique les actions & les écrits du Poëte latin , son ouvrage pourroit tenir lieu d'un Commentaire historique & critique , au moins sur les principaux ouvrages d'Horace ; qu'il rendoit ceux-ci à leurs dates véritables ; qu'il les éclairoit d'un nouveau jour , & les dégageoit des mauvaises interprétations des plus célèbres Commentateurs , & sur-tout de M. le Fevre , de Saumur , & de M. Dacier son gendre. C'est ce que Masson promet dès le titre de son livre.

Quelque jugement que l'on puisse porter de cet écrit , il est certain que dès l'entrée l'Auteur s'annonce comme un

ennemi qui va déclarer une guerre ouverte , & qui méprise , même avant que d'en venir aux mains , ceux à qui il va livrer l'attaque. Il lui étoit libre de prendre un parti différent de celui des deux Scavans contre qui il s'élève. Mais l'équité demandoit qu'il le soutînt avec modération ; & il paroissoit trop d'affectation de choisir par préférence Messieurs le Fevre & Dacier , & de les mettre , avant toutes preuves , au rang *des mauvais Interprètes*. Le même ton de hauteur & de mépris regne dans tout le livre de Masson ; & quoique l'Auteur y loue quelquefois ceux qu'il avoit pris pour l'objet principal de sa critique ; il semble qu'il soit encore plus ardent à les censurer , & il le fait rarement sans montrer une vivacité qui déplaît toujours , lors même qu'on a raison.

Voilà ce qui irrita M. Dacier , trop prompt lui-même à s'enflammer , & qui prétendoit à la gloire du plus célèbre Commentateur des Anciens sur lesquels il travailloit. Voilà ce qui lui fit faire une réponse où l'aigreur & l'emportement ne se font pas moins sentir que dans l'ouvrage du sieur Masson. Quoique ceux qui attaquent aient toujours le premier tort , sur-tout quand ils n'ob-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

servent pas les règles sévères de la modération & de la civilité; cependant on n'est jamais blâmé de répondre avec douceur. Le Public qui juge de sang froid d'une querelle où les Parties sont échauffées, eut peut-être rendu plus de justice à M. Dacier, s'il se fût mieux possédé.

Ses nouveaux éclaircissmens sur les œuvres d'Horace, qu'il opposa à son adversaire en 1708. contiennent en effet d'excellentes remarques. Quelques-unes portent une lumière pure sur divers endroits du Poëte latin. Mais il falloit s'en tenir là, céder de bonne foi à son adversaire tout ce qu'on pouvoit raisonnablement lui abandonner, & sur-tout éviter de rendre injure pour injure. Que fait au contraire M. Dacier? Il accuse le sieur Masson de vanité, de plagiat, de mauvaise foi, d'ignorance. Il lui reproche d'avoir emprunté des deux critiques qu'il méprise la méthode qu'il a suivie, & des'en faire honneur, comme s'il ne la devoit qu'à son propre génie. Il prétend qu'il ne réussit qu'autant qu'il copie les autres, & que dès qu'il parle de son chef ou qu'il censure, il s'égare: que sa critique tombe toujours à faux quand il veut assigner aux ouvrages.

d'Horace d'autres dates que celles que M. le Fèvre & lui ont données : qu'il n'a pas repris avec justesse ni avec fondement une seule de ses explications ; que tous les jours nouveaux qu'il croit avoir donnés, sont faux ou empruntés.

TRADUC
TIONS
D'HORACE.
EN PROSE.

Il appuie ces accusations d'un grand nombre d'exemples auxquels il défie de répliquer quelque chose de solide. S'il convient quelquefois que son adversaire a raison, c'est toujours en récriminant, & en tâchant de montrer dans son Censeur de nouveaux égaremens. Une date, une conjecture, un rien excite également la bile de ces deux critiques : il semble qu'il s'agisse entre eux de l'honneur ou de la ruine entière de toute la République des Lettres. Du reste, il y a beaucoup d'érudition dans l'écrit de M. Dacier, mais peut-être y en a-t-il trop. Tant de passages grecs & latins étoient-ils nécessaires pour prouver à M. Masson que sa critique portoit quelquefois à faux ?

Comme M. Dacier étoit prêt de faire paroître une nouvelle édition de sa traduction, il saisit pour l'annoncer l'occasion de cette réponse à la critique de M. Masson ; & afin de prévenir le Public en faveur de cette édition, il l'aver-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Eloge de M.
Dacier par
M. de Boze.

tit qu'il y a corrigé des fautes réelles ; non sur les avis ou les remarques de son critique , mais des fautes dont celui-ci ne s'étoit point apperçu ; qu'il y a donné à beaucoup de passages de nouvelles explications qui ont échappé à ses lumières , & qu'il y réfute les autres critiques auxquelles il n'avoit pû répondre dans ses *nouveaux éclaircissemens*.

Il pouvoit d'autant moins refuser cette édition qui parut en 1709. qu'on la lui demandoit de toutes parts ; & qu'à son insçu & malgré lui on le réimprimoit , c'est-à-dire , on le défiguroit & en France & dans les Pays étrangers , tandis que dans son cabinet vingt années de lecture & d'expérience avoient mis chaque jour à son ouvrage quelque nouveau degré de perfection.

Je vous ai parlé ailleurs de la Préface qui orne cette nouvelle édition , espece d'écrit didactique sur la poësie lyrique , & sur ceux qui l'ont cultivée tant chez les Grecs & les Latins , que chez les François. La fin de cet écrit est destinée à faire connoître l'utilité de la poësie d'Horace. L'Auteur croit que tous les Etats peuvent en retirer beaucoup de profit. « Selon lui , elle enseigne aux
» Philosophes à être contents de leur

» condition , à ne pas troubler la tran-
 » quillité de leur vie par une ambition
 » déréglée , à obéir aux loix , à être
 » soumis aux Supérieurs , à fuir l'ava-
 » rice , à être modérés en tout , à n'ap-
 » peller & à ne croire bienheureux que
 » ceux qui sçavent user sagement des
 » présens des Dieux , & à craindre la
 » honte plus que la mort. Elle enseigne
 » aux Magistrats à surmonter leurs pas-
 » sions , & à rendre la justice avec fer-
 » meté & avec constance. Elle donne
 » aux jeunes Guerriers des préceptes
 » très-utiles. Elle leur fait voir que pour
 » réussir , il faut renoncer à la mollesse ,
 » passer sa vie dans les hazards , sup-
 » porter les plus grandes fatigues ; &
 » que loin de porter dans les camps la
 » mollesse & le luxe des Villes , il faut
 » apprendre à y souffrir la plus étroite
 » pauvreté. «

C'est dommage que le Poëte n'ait pas
 aussi donné des préceptes pour être mo-
 déré dans la dispute, sage & prudent dans
 les répréhensions , modeste dans l'usa-
 ge des talens , ou que M. Dacier n'y
 ait point vû ces préceptes ; aussi préve-
 nu qu'il l'étoit en faveur de la morale
 d'Horace , il y a lieu de croire qu'il l'eût
 pris pour guide dans ses actions & dans

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

ses travaux. Il compare ensuite cette morale avec celle de plusieurs Philosophes ; & vous jugez bien qu'il trouve la première plus pure & plus solide. Il semble même qu'il ait quelque regret de convenir que le Poëte ait donné sur plusieurs points essentiels dans des excès que l'on ne peut que condamner.

Les changemens & les additions qu'il a faites à ses notes sont de différentes espèces. Elles servent à expliquer & à appuyer de raisons & d'autorités nouvelles ses anciennes remarques. Dans plusieurs il réfute ce que M. Zurck Professeur à Harlem , M. Masson , le Cardinal Noris , & quelques autres avoient écrit contre son ouvrage. Dans d'autres il se réfute lui-même , abandonnant les sentimens qu'il avoit soutenus dans sa première édition. Vous trouverez des exemples de ces différentes sortes de notes dans les Nouvelles de la République des Lettres , mais exposés de manière que M. Bernard y fait au Traducteur diverses objections , lui propose de nouvelles conjectures , & le critique quelquefois , quoique plus souvent il lui applaudisse.

A la tête du second volume de la même édition , se présente un *Discours*

Tom. 49.
Avril 1710.
& t. 50. Mai
1710.

de quatre pages *sur Horace*. M. Dacier dit qu'il vient d'un homme de qualité, & qu'il y a trouvé tant d'esprit & de politesse, qu'en le supprimant il auroit cru faire un vol au Public & un grand tort à Horace. Ce discours contient un jugement sur ce Poëte, à peu près tel que tous ses Traducteurs & ses Commentateurs l'ont porté. M. Dacier s'applaudit beaucoup de ce que l'Auteur dit que comme Horace n'a rien oublié pour rendre ses expressions aussi fortes & aussi justes que ses pensées, on ne doit pas s'attendre que les traductions que l'on fera de ses ouvrages, quelque fidèles & polies qu'elles soient, puissent passer pour quelque chose de plus que des copies : il en conclut, que s'il a été assez heureux pour avoir communiqué à sa prose quelque petite partie des graces du Poëte, il doit espérer que sa peine ne sera pas entièrement perdue, & que les gens de bon goût seront assez contents de ses efforts. Et voilà apparemment toute la raison qu'il a eue pour faire imprimer ce petit discours dont la suppression n'auroit fait sûrement aucun tort ni au Public ni à Horace.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Cette nouvelle édition du Poëte & de la traduction de M. Dacier, n'étoit

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Hist. crit. t. 3.

point encore répandue , lorsque le sieur Masson fut averti des *nouveaux Eclaircissemens* du Commentateur. Mais un voyage en Italie qui l'occupoit alors , l'empêcha de repliquer aussi-tôt qu'il l'auroit souhaité. Il ne put y travailler qu'à son retour en Angleterre, & sa réponse ne fut prête qu'en 1710. Il l'adressa à M. du Trouffet de Valincour , de l'Académie Française , & la publia dans l'Histoire critique de la République des Lettres. Elle est datée de Londres au mois de Juillet 1710. M. Dacier, comme je vous l'ai déjà fait entrevoir, avoit accusé entre autres M. Masson d'avoir mal pris le sens de ce qu'il avoit censuré dans ses remarques & dans sa traduction, d'avoir copié ses idées & de s'en être fait honneur comme si elles eussent été de lui ; enfin d'avoir profité de son travail, & de se l'être attribué à la faveur de quelques legers changemens.

C'est sur ces trois points que Masson se défend. Il prétend que son ouvrage sur Horace étoit fait avant celui de M. Dacier ; qu'ainsi il n'a pû copier ce Sçavant : il soutient tout ce qu'il avoit déjà dit dans sa vie d'Horace , & tâche de détruire les *nouveaux éclaircissemens*. Cette réponse est faite avec toute la vi-

vacité dont on est capable un Sçavant prévenu pour lui-même, qui se croit offensé, & qui ne fait pas assez bien la langue dont il se sert pour sentir toute la force des expressions qu'il employe. Elle fut suivie peu après d'une seconde & d'une troisième partie de sa réponse en forme d'additions à la première, où il s'agit encore de sens de passages, de fixations de dates, de récriminations, d'accusations de faux, d'injures repoussées par d'autres injures, & de tout cet attirail de pédantisme qui plaisoit un peu trop aux deux contestans. Ces additions, imprimées dans le même Journal, sont encore adressées à M. de Valincour, qui paroît néanmoins n'avoir pris aucune part à cette querelle.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Hist. crit. t. 3.
& t. 8.

Ibid. t. 9.

Masson revint pour la quatrième fois à la charge dans son *explication du commencement de la première Ode du premier livre d'Horace*, insérée dans la même histoire critique. Il s'y agit principalement de la ponctuation & de l'arrangement du commencement de cette Ode. M. Dacier ne met un point qu'après le sixième vers : Masson prétend qu'il faut le placer à la fin du cinquième, & que ceux qu'Horace dit qu'on élève au rang des Dieux, ne sont pas les vainqueurs dans la course, mais ceux

que le peuple travaille à élever aux premières dignités. Ce sentiment paroît assez raisonnable ; quoique le P. Sanadon l'ait rejeté depuis. Mais falloit-il tant de vivacités pour une question d'une si mince importance ?

A l'égard de Bentley , qui est aussi l'objet de la critique de Masson , on doit l'abandonner. Ce critique Anglois , comme le remarque le Pere Sanadon , avoit des idées singulieres : il trouvoit dans les douze premiers vers de l'Ode dont on parle , une confusion étonnante ; & pour remédier à un défaut imaginaire , il tombe dans un réel. Il remanie tous ces vers , il combine les pensées en différentes manieres , il dérange les constructions , & ensuite il les arrange à sa fantaisie : il répand successivement l'obscurité & la lumière ; c'est un cahos qu'il forme pour avoir le plaisir de le débrouïller. Tout cela est accompagné d'un étalage d'érudition en partie bonne , en partie superficielle , mais entièrement inutile.

Un Sçavant résidant à Berlin , saisissant l'occasion de la dispute entre MM. Dacier & Masson pour annoncer au Public l'étude particuliere qu'il avoit faite d'Horace , remplit alors l'*Histoire criti-*

que de la République des Lettres à laquelle Maffon travailloit, & quelques volumes, soit des Nouvelles de la République des Lettres de M. Bernard, soit du Journal littéraire de la Haye, de Lettres, de Remarques, d'observations, de conjectures de toute espece sur le même Poëte & sur quelques-uns de ses Commentateurs & Traducteurs, entre autres M. Dacier & le P. Tarteron en France, & M. Bentley en Angleterre.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Ce Sçavant étoit Jacques de Rozel-Beaumont, Conseiller d'Ambassade de Sa Majesté Prussienne, né à Castres, & qui est mort à Berlin le 23. de Novembre 1729. âgé de plus de quatre-vingt-trois ans. Je ne crois pas que vous me demandiez que j'entre ici dans le détail de cette multitude d'écrits remplis de citations grecques & latines, de traits d'érudition qui n'appartiennent souvent que de loin au sujet principal, de conjectures, de dits & de contredits, qui ne peuvent gueres avoir de l'agrément que pour des Sçavans de profession, que le goût ou quelque nécessité engageroient à lire tout ce que l'on a écrit pour & contre un Auteur. Maffon qui profitoit de tout pour charger perpétuellement M. Dacier, souvent harcelé dans ces

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

différens écrits , le rameme encore plusieurs fois sur la scene à l'occasion de ces mêmes écrits, auxquels il ajoûte de tems en tems ses propres réflexions : au moins celles-ci ne paroissent - elles pas avoir d'autre but.

Mais la différence que je trouve entre Maffon & M. de Rozel-Beaumon , c'est que le dernier propose toujours ses conjectures avec modestie , & n'attaque jamais qu'avec modération : au lieu que la plume de Maffon est toujours remplie d'aigreur & trempée dans le fiel le plus amer. Je remarque cette politesse & cette modération de M. Beaumon jusques dans les écrits où il répond à ceux qui avoient censuré ou contredit plusieurs de ses observations ; comme M. Coste qui écrivit à cette occasion plusieurs Lettres pour défendre ses propres remarques sur Horace , contre le Sçavant de Berlin ; M. de Valbonays qui avoit donné une explication particuliere du *Tricesima Sabbata* de la neuvième Satyre du dixième livre d'Horace , dans les Mémoires de Trevoux du mois d'Avril 1716. l'anonyme dont les remarques latines envoyées par David Wilkins à M. Maffon , ont été inférées par celui - ci dans le tome neuvième de son *Histoire criti-*

tique de la République des Lettres, & M. de Sallengre qui avoit aussi proposé ses conjectures sur un endroit de l'Ode seizième du second livre d'Horace dans une lettre imprimée au tome premier du Journal littéraire qui s'imprimoit alors à la Haye, & auquel ce jeune Sçavant avoit beaucoup de part.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Pour M. Dacier, quoiqu'il y ait peu de ces écrits où il ne soit l'objet de la critique, il ne répondit à aucun; & il eut raison. C'eût été multiplier les disputes sans nécessité, & s'exposer à les rendre interminables, & à perdre un tems précieux qu'il pouvoit beaucoup mieux employer.

Il s'attacha principalement à lire les remarques du Docteur Bentley qui dans son édition d'Horace avoit souvent contredit sa traduction & ses notes: il fit quelques observations sur plusieurs remarques du sçavant Anglois; il se corrigea lui-même sur quelques-unes; mais il en censura le plus grand nombre. C'est ce que l'on voit dans l'édition de l'Horace de M. Dacier que les Westeins donnerent à Amsterdam en 1727. L'on y trouve ces nouvelles remarques que le sçavant Intreprète avoit achevées peu de tems avant sa mort.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Cet habile homme n'eut pas, dirai-je, la satisfaction ou le déplaisir de voir la nouvelle traduction d'Horace dont le P. Sanadon fit présent au Public en 1728. On a lieu de douter si les graces dont le Poëte s'y trouve revêtu, eussent flatté son amour ardent pour cet ancien Ecrivain , ou si le chagrin de voir un concurrent qui venoit lui enlever la gloire d'en avoir été jusques-là le plus exact Traducteur , & le plus sçavant Interprete , ne l'eût pas emporté sur sa tendre affection pour Horace.

Quoi qu'il en soit , M. Dacier n'étant plus au monde lorsque l'ouvrage du P. Sanadon parut, l'habile Jesuite n'eut plus lui-même à craindre un critique qui avoit sçû rarement épargner les meilleurs ouvrages quand il y étoit contredit ou réfuté. Les poësies d'Horace paroissent dans cette nouvelle traduction , fruit d'une longue méditation , & de plusieurs années d'un travail assidu , disposées suivant l'ordre chronologique , c'est-à-dire, suivant un ordre inconnu à tous les Interpretes & à tous les Commentateurs du Poëte , & dont on peut dire que le P. Sanadon est lui-même le créateur.

Je ne vous rapporterai point le magnifique éloge qu'il fait du Poëte dans

son Epître dédicatoire à M. le Prince de Conti, de peur de copier divers traits que je vous ai déjà tracés d'après les autres Traducteurs du Poëte, mais je vous exhorte à lire cet éloge dicté par la vérité, & peint avec beaucoup de délicatesse. La préface du Traducteur est un écrit d'un autre genre qui m'a paru fort intéressant. Le P. Sanadon y fait voir la supériorité, non de sa traduction, sa modestie l'en a empêché, mais de son édition du texte d'Horace, sur toutes les éditions précédentes. Il y parle au long des changemens qu'il a faits soit dans l'ordre & dans l'arrangement des pièces, soit dans les pièces elles-mêmes. Il justifie ces changemens par une multitude de raisons qui, pour la plupart, semblent plus que vrai-semblables, & il répond avec autant de discernement que de modestie, aux objections qu'on pourroit lui faire.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Ce n'est pas parce qu'il a traduit Horace en prose qu'il prend la défense de la prose contre ceux qui voudroient que les Poëtes ne fussent traduits qu'en vers: il rapporte leurs raisons sans les affoiblir; on peut dire même qu'il les met dans un jour avantageux; & s'il croit que les raisons qu'il y oppose sont décisives en

sa faveur, il les fait valoir, moins pour surprendre l'approbation du lecteur, que pour l'obliger à ne céder qu'à la lumière & à la conviction. Sans prétendre décider moi-même ce qui apparemment fera longt-tems encore un objet de dispute, il est sûr qu'en voulant traduire un Poëte en prose, on doit varier le style selon les sujets, & les conformer au génie & au caractère des ouvrages que l'on traduit.

C'est ce qu'a fait le P. Sanadon : dans la traduction des Odes il employe un style élevé, une prose poétique : dans les Satyres & les Epîtres, il se réduit à un style plus simple, plus familier, mais toujours pur, élégant, & exact. C'est par choix & par goût, comme il le dit lui-même, que dans la version des Odes il a employé une prose poétique ; il a cru qu'elle étoit seule capable de conserver à l'Auteur toutes les richesses de la poésie qui rehaussent particulièrement l'éclat de cette partie de ses ouvrages. C'est de même par choix qu'il a réservé la prose ordinaire pour les Epîtres & les Satyres, qui ne tiennent à la poésie que par ce que celle-ci a de moins essentiel, par les mesures de la versification. Ce double choix est une preuve du discernement dont le

P. Sanadon

P. Sanadon a donné tant de fois des preuves sensibles: on y a applaudi, & on l'a dû.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Les changemens qu'il a faits dans l'ordre des Odes & des autres poësies d'Horace, & dans presque chaque pièce en particulier, ont trouvé plus d'adversaires.

On les a regardés au moins comme des nouveautés; ils ont causé quelque surprise, & le P. Sanadon s'y étoit bien attendu. De toutes les pièces du Poëte, il n'en a laissé que trois dans leur ancienne situation. Partout il met de nouveaux titres & de nouveaux argumens. Il partage quelquefois une pièce en deux, & quelquefois de deux il n'en fait qu'une. Ici il enlève au Poëte plusieurs vers qui avoient toujours paru sous son nom, là il change la distribution à laquelle on avoit été accoutumé jusqu'à lui. Il fait disparoître entierement le titre d'Epodes que le cinquième livre avoit porté, & en fait un dernier livre d'Odes. Mais il n'est pas le premier qui s'en soit ainsi expliqué: on avoit déjà remarqué avant lui, que le nom d'Epodes n'est ni du tems d'Horace, ni convenable aux pièces de ce cinquième livre. Enfin il suit dans le texte latin & dans sa traduction une orthographe particulière.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE

Voilà bien des nouveautés qui demandent afsûrément d'être appuyées sur de solides fondemens pour n'être point ébranlées. Le Pere Sanadon l'a senti : il expose ses raisons : il va au-devant des objections ; il résoud les difficultés : il est rare qu'il ne satisfasse point ceux qui écoutent plus la raison que la prévention, sur-tout pour les changemens faits à l'ordre des pièces & à la plûpart des endroits du texte même, dans lesquels il s'écarte des autres éditions. Comme ce texte étoit le sujet & la matière de son travail, il n'est pas étonnant qu'il l'ait remanié à plusieurs reprises, qu'il en ait épluché tous les mots & toutes les phrases, qu'ainsi il soit parvenu à le bien connoître ; & que secondé par les diverses leçons des manuscrits, par les conjectures des Sçavans, & par ses réflexions particulières, il ait tâché d'en bien afsûrer toutes les parties, & de remédier, le mieux qu'il étoit possible, aux playes qu'il avoit reçues des copistes & des éditeurs.

Ce n'est pas en effet sans fondement qu'il croit que les poësies d'Horace ont été ramassées & publiées sans aucun ordre ; & que l'arrangement que les anciens Grammairiens y ont donné, fait

au hazard & sans critique, s'est perpétué jusqu'à nous par la multiplication des copies manuscrites & imprimées. « HORACE en cet état a toujours conservé les traits d'un grand Poëte ; mais on peut dire que ces traits ne lui ressembloient que de loin , parce qu'étant déplacés , ils manquoient de ce rapport , & de cette symmétrie qui sont nécessaires pour la ressemblance entière. »

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Par l'arrangement que le Pere Sanadon a suivi , il a tâché de remettre tout en sa place. Les pièces qui sont caractérisées par quelques faits , il les a mises suivant l'ordre des tems où ces faits sont arrivés , à moins qu'elles ne fussent des especes de préfaces ou d'épilogues : car alors il a cru devoir les tirer de l'ordre des tems où elles ont été composées , pour les ranger suivant l'intention de l'Auteur. Pour les autres , qui ne portent aucune circonstance de tems , comme elles n'ont rien d'intéressant pour l'histoire , peu importe dans quel rang on les présente : le Pere Sanadon n'en a pas moins tâché d'y mettre tout l'ordre dont elles lui ont paru susceptibles , en les rapportant à de certaines époques générales tirées de leur caractère même. Il a placé dans les premiers livres celles

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

dont les pensées, les sentimens, & le style sentent plus la jeunesse de l'Auteur, & dans les derniers livres il a répandu toutes celles où la morale domine, & qui semblent être les fruits naturels d'un âge plus avancé & plus mûr.

Cet arrangement offre deux avantages; au moins le Pere Sanadon a-t-il eu en vûe de les procurer: on pourra suivre Horace dans ses progrès, en voyant par où il a commencé, continué, & fini: on fera en état de comparer ses premières productions avec les dernières, & celles du milieu avec les unes & les autres. Un nouvel avantage plus considérable, supposé qu'il soit aussi réel que notre Auteur le pense, c'est qu'en lisant l'ancien Poëte on lira une histoire suivie & fidèle du premier Empereur de Rome, écrite par un Ecrivain contemporain, & ornée de toutes les graces de la plus belle poésie.

Le Pere Sanadon a raison de dire en conséquence, que cela seul suffiroit pour justifier le nouvel ordre qu'il a donné aux ouvrages d'Horace. Mais il faut supposer en même-tems que dans cet ordre il n'a rien donné aux frivoles conjectures, rien à une imagination trop éprise des charmes du Poëte, & que son

syftême est auffi bien fondé qu'il paroît ingénieux. Vous en jugerez en lifant les réponfes qu'il fait aux difficultés qu'il femble exposer lui-même avec beaucoup de fincérité.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Ce détail auffi curieux qu'intéreffant, dans lequel vous pouvez entrer avec lui, annonce un Ecrivain qui a également consulté les manufcrits & les imprimés d'Horace, fes Commentateurs & fes Critiques, mais qui a encore plus médité fon Auteur & l'hiftoire du tems auquel il écrivoit. Ce qui prouve encore fon difcernement, & femble le décharger de tout foupçon de partialité, c'eft que quelque eftime qu'il ait conçue pour Horace, il ne paroît pas s'y être livré avec cette prévention aveugle qui ne laiffe plus ordinairement de liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer.

Persuadé que le premier but de ces fortes d'ouvrages eft de former le goût de la jeunefſe; & que ce goût ne fe forme pas moins en faifant remarquer les fautes qui ont échappé aux plus grands Ecrivains de l'antiquité, que les perfections qui les diftinguent, il manque rarement de faire également sentir les unes & les autres. Parmi des beautés fans nombre qui éclatent dans Horace, & que le feul

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Perrault refusoit de voir, il a trouvé quelques négligences, & il en a averti. Il a repris la conduite de quelques Odes dont la fin ne lui a pas paru soutenir assez la dignité du sujet. Il désapprouve certains vers lyriques dont la cadence n'est pas assez correcte ni l'expression assez châtiée. Il a relevé en plusieurs endroits des pensées, des tours, des sentimens, des termes qui lui ont paru répréhensibles. Mais aussi en beaucoup d'autres endroits, il s'est appliqué à justifier le Poëte contre la témérité des Critiques ignorans, prévenus, ou de mauvais goût.

C'est le but principal des notes, peut-être trop abondantes, dont il a enrichi sa traduction. Il y suit Horace pas à pas, & rarement il le perd de vûe. A ces longues tirades de citations grecques & latines, souvent inutiles, & presque toujours ennuyeuses, que l'on trouve dans d'autres Commentateurs fort renommés, il a substitué des remarques de goût, particulièrement dans les Odes, en exposant toutes les richesses de la plus belle poésie lyrique qui fût jamais. Il l'a fait avec d'autant plus de soin, que cette partie des œuvres du Poëte avoit été traitée plus superficiellement que les

Satyres & les Epîtres ; même par Monsieur Dacier. Il s'est aussi attaché à ajuster l'ancienne géographie à la nouvelle, & à éclaircir en peu de mots, quand l'occasion s'en est présentée naturellement, divers points de chronologie, d'histoire & de géographie, qui ont donné de l'exercice aux Sçavans.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Pour ce qui est de l'allégorie morale des histoires fabuleuses, sur quoi nos Commentateurs s'étendent si volontiers, il n'y est point entré. Ces allégories peuvent être ingénieuses, mais elles sont arbitraires ; & chacun est en état de débiter là-dessus tout ce qu'il lui plaira d'imaginer. Si dans ces mêmes notes Messieurs Dacier, Bentley, & autres Commentateurs ou Interprètes d'Horace, font souvent l'objet de la critique du Pere Sanadon, jamais il ne les censure qu'avec une modération que l'on devroit prendre pour modèle, & c'est toujours en prouvant pourquoi il les reprend : quand il peut s'accorder avec eux, il leur fait volontiers honneur de leurs découvertes.

La vie d'Horace qu'il a donnée à la tête de cet ouvrage, n'est pas travaillée avec moins de soin, & elle sert aussi beaucoup pour l'intelligence du Poëte,

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

étant dressée sur ses œuvres & dirigée par années. Je ne vous parle point de son petit Traité sur les différentes sortes de vers qui se trouvent dans Horace ; il n'est utile qu'à un certain genre de Scavans qui n'est pas fort étendu. Vous trouverez à la fin du second volume une *Dissertation* (adressée au Traducteur) où l'on examine la traduction & les remarques de M. Dacier sur un endroit d'Horace ; & où l'on explique par occasion ce qui regarde la *Tetrachorde des Grecs*. C'est un morceau assez curieux pour ceux qui aiment cette sorte d'érudition. On l'attribue au Pere du Cerceau, Jesuite ; & il avoit déjà paru dans les Mémoires de Trevoux.

Mem. de
Trev. Janv.
& Fev. 1727.
art. 7. & 16.

Outre cette pièce, le Pere Sanadon dans ses remarques sur l'Ode neuvième du cinquième livre, parle aussi de la musique des Anciens d'après le Pere du Cerceau qu'il prend pour guide, & qui lui avoit fourni le systême qu'il embrasse. M. Burette, de l'Académie des Belles-Lettres, qui travailloit alors au Journal des Scavans, attaqua ce systême dans le Journal du mois de Mai 1728. ce qui engagea le Pere du Cerceau à faire une réponse qui fut imprimée la même année dans les Mémoires de Tre-

Ibid. Nov.
& Dec. 1728.
art. 114. &
119.

voux; & M. Burette repliqua dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres qu'il honoroit depuis long-tems par son érudition. Je ne fais que vous indiquer ces pièces, dont je pourrai vous parler ailleurs : il s'y agit moins d'Horace que de la musique & de la symphonie des Anciens.

Le P. Brumoy parlant de cette dispute dans l'éloge du Pere du Cerceau, dit que son confrere engagé sur la fin de sa vie à défendre une explication d'Horace qu'il avoit suggerée au Pere Sanadon, est entré dans ce que l'ancienne musique a de plus profond & de plus inaccessible; qu'il y a porté & repoussé les attaques d'un sçavant adverfaire (M. Burette) avec tant de force, que la victoire est encore douteuse. Cela peut être; mais bien des gens croient que le sçavant adverfaire a au moins approché davantage du triomphe.

Revenons à l'ouvrage du Pere Sanadon. La difficulté d'en jouir causée par des intérêts de Libraires, a engagé les sieurs Westein & Smith de le réimprimer à Amsterdam en 1735. avec celui de M. Dacier sur le même Poëte. Cette édition qui compose huit gros volumes in-12. est dédiée à M. Walpole,

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Mem. de
l'Acad. des
B. L. t. VIII.

El. du P. du
Cerc. au de-
vant de la
conjurat. de
Gabrini.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

alors Ambassadeur d'Angleterre en Hollande. Si le projet a quelque chose de singulier, de former un seul tout de deux ouvrages qui diffèrent presque toujours entre eux dans le texte, dans la traduction & dans les notes, on peut dire, ce semble, qu'il ne laisse pas que d'avoir quelque utilité. Il met plus facilement à portée de comparer le travail des deux Ecrivains. L'éditeur a même voulu épargner cette comparaison à ceux qui voudroient se contenter de son autorité, en faisant lui-même ce parallele.

« Chacune de ces traductions, dit-il ;
» a son caractère distinctif & son excellence particulière. M. Dacier exact &
» laborieux, ne veut pas que l'on perde
» une seule parole d'Horace. Le Pere
» Sanadon, vif & délicat, en cherche
» & en saisit avec grace les plus grandes
» beautés. Le premier s'applique par
» tout à lui donner du bon sens, & le
» second s'occupe à le faire parler en
» homme d'esprit. L'un le traduit fidé-
» lement, & l'autre le fait avec noblesse
» & avec élévation. Enfin, celui-là sim-
» plement Traducteur, se borne à le
» faire entendre d'une manière qui ne
» choque point les oreilles françoises ;
» & celui-ci, Poëte lui-même, a voulu

» faire admirer en France , ce que Ro-
 » me admira dans le siècle d'Auguste. »
 Il faut convenir que ce parallele est as-
 sez exact.

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN PROSE.

« Je ne voudrois pourtant pas dire ,
 » selon la réflexion d'un critique , que
 » M. Dacier ne veut pas que l'on per-
 » de une seule parole d'Horace. Il est
 » aisé de voir que pour se conformer au
 » génie de la langue françoise , il a don-
 » né à plusieurs idées un tour différent
 » de celui de l'original. Le grand défaut
 » de M. Dacier , dit le même critique ,
 » est d'exprimer peu heureusement
 » tout ce qui est du ressort de l'esprit &
 » du sentiment ; ces graces naïves & dé-
 » licates , qui ont tant de vie dans l'ori-
 » ginal , sont presque mortes dans sa co-
 » pie. A l'égard du P. Sanadon , il faut
 » avouer qu'il est presque entièrement
 » doué de toutes les qualités qu'on lui
 » attribue dans le parallele. Mais il faut
 » reconnoître en même tems qu'il est
 » quelquefois plus Paraphraste que Tra-
 » ducteur. A la poésie lyrique d'Hora-
 » ce , qui est si ferrée & si énergique ,
 » il substitue ordinairement une prose
 » poétique où il y a du feu & de l'élé-
 » vation , mais quelquefois diffuse & al-
 » longée. Le même défaut ne se fait pas

Observat.
 sur les Ecr.
 mod. t. 21.
 Lett. 305.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

sentir dans les Satyres & dans les Epî-
tres. Du reste il y a de l'esprit, du
goût, & de la délicatesse dans sa tra-
duction & dans ses notes, & l'on ne
peut disconvenir qu'elle ne se fasse li-
re avec plus de plaisir que celle de M.
Dacier.

Dans l'édition qui a donné lieu à ces réflexions, l'on n'a pas retenu l'ordre du P. Sanadon, parce que l'on s'est astringé à mettre sa traduction à côté de celle de M. Dacier, qui a suivi l'arrangement ordinaire. Mais on a suivi le P. Sanadon dans le poëme séculaire, & par cette raison on l'a mis seul avec sa traduction & ses notes hors de rang, à la fin du premier volume; ce qui n'empêche pas qu'on ne l'ait mis encore à sa place ordinaire, & dans son ancien état. Sur quoi je ne dois pas oublier de vous avertir qu'un des changemens les plus considérables que le P. Sanadon ait faits au texte du Poëte latin, regarde ce poëme séculaire.

Jusqu'à lui l'on n'avoit donné ce nom qu'à l'Ode *Phœbe sylvarum*; cependant Horace y parle expressément de trois chants, & le P. Sanadon les a trouvés dans le Poëte. Il a fait plus: il y a découvert un prologue & un épilogue; &

de ces cinq morceaux il en a formé un corps d'ouvrage également capable de frapper par sa singularité , & de plaire par sa beauté. C'est en effet un des plus riches morceaux de la poésie lyrique. Il fut glorieux à Horace d'avoir été choisi par Auguste pour chanter les jeux séculaires. Sa pièce est de plus un monument curieux & unique des cérémonies qui s'observoient en cette fête. L'éditeur de Hollande a donc bien fait de la conserver telle que le P. Sanadon l'avoit donnée.

Mais je ne puis le louer de ce qu'il dit que l'habile Jésuite a traité Horace avec trop de rigueur , en refusant de traduire ce qu'il y a de licentieux dans ce Poëte. C'est, selon cet anonyme , *un attentat contre les droits du Parnasse*. Mais cet attentat prétendu n'est point particulier au P. Sanadon. Non - seulement dans les Etats Catholiques, mais en Angleterre même , les poésies d'Horace destinées à la jeunesse , s'impriment avec des retranchemens. On craint avec raison que dans un âge tendre , ces endroits obscènes , ces traits de galanterie dont le Poëte n'est nullement exempt , ne laissent des impressions dangereuses. Ne suffit-il pas de connoître le

funeste penchant de l'homme au mal ; & ce qu'exige la juste sévérité du Christianisme pour arrêter ce mal dans sa source , autant qu'il est possible , loin de le fomenter ?

Les reproches vifs & amers que l'Editeur fait au P. Sanadon sur ces retranchemens , ne deshonnorent donc que le censeur , & sont eux-mêmes un attentat contre les loix de la Religion. Et lorsqu'il a la hardiesse d'en prendre occasion d'insulter , comme il le fait , aux Peres de l'Eglise , & de les représenter comme des destructeurs des plus beaux ouvrages de l'antiquité , il ne prouve que sa prévention & sa mauvaise foi. Quintilien , quoique payen , pensoit bien autrement , lui qui vouloit que les Maîtres , dans le choix des livres qu'ils font lire aux jeunes personnes , fussent plus attentifs à la pureté des mœurs qu'à celle du langage , par la raison que les premières impressions durent plus long-tems , & ont de grandes suites.

Cette règle si sage n'est pas observée avec encore assez d'exactitude dans la traduction de quelques Satyres & des Epîtres d'Horace , qui a été donnée en 1726. dans les *nouvelles œuvres posthumes* attribuées à feu M. de Maucroix.

Cette version , aussi-bien que celle de l'art poétique , qui fait partie des mêmes œuvres , & de laquelle je vous ai parlé ailleurs , est de plus une traduction fort libre. L'Auteur retranche souvent du texte , & souvent il y ajoute. J'ai apperçu beaucoup d'endroits où le sens même est manqué. Dans d'autres , il tourne en proverbes triviaux des maximes qui n'ont rien que de sérieux dans le Poète pour le sens & pour l'expression. Il badine là où la gravité sembloit requise. Cet ouvrage est peu digne de la réputation que l'Abbé de Maucroix s'étoit si justement acquise. On a douté par une autre raison s'il étoit de lui , parce qu'on ne le trouve point indiqué dans la liste imprimée de ses Manuscrits. Mais il pouvoit se faire que celui-ci fût demeuré à l'écart , & que l'Auteur l'eût abandonné à quelque ami qui ne l'auroit point indiqué lorsqu'on fit cette liste. Quoi qu'il en soit , il y manque trois Satyres , la cinquième , la septième & la huitième du premier livre.

Si la méthode raisonnée pour apprendre la langue latine par M. Chefsneau du Marfais , imprimée en 1722. tombe entre vos mains , vous pourrez y lire une traduction particulière du poë-

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

me séculaire d'Horace qu'il a renfermé, comme tous ceux qui en avoient parlé avant lui, dans l'Ode *Phæbe sylvarum* &c. qui dans les éditions ordinaires du Poète est à la fin du livre des Epodes. M. du Marfais a fait cette traduction pour montrer l'usage de sa méthode, & il y joint des remarques presque toutes grammaticales, pour donner l'intelligence du texte. Dans l'exposition du sujet il explique en peu de mots ce qu'étoient les jeux séculaires que les Romains célébroient pendant trois jours & trois nuits tous les cent dix ans, en l'honneur des Dieux.

Un écrit encore plus récent, dont on peut vous conseiller la lecture, est une brochure qui parut en 1734. à Paris sous le titre d'*Essais sur quelques Odes d'Horace*. C'est un nouveau système qui ne s'accorde avec aucun Traducteur, Critique, ou Commentateur du Poète latin. On dit que cet écrit vient de Provence; mais l'Auteur m'est inconnu. Il convient que son ouvrage attaque toute l'autorité des Commentateurs, qu'il tend à renverser des idées qu'on a reçûs dès l'enfance, & qu'il annonce au Public un aveuglement de près de deux mille ans sur des Odes d'Horace qu'il

n'a cessé d'avoir sous les yeux.

Il explique , selon son nouveau système , les Odes seconde , onzième , douzième , quatorzième , quinzième & vingt-huitième du premier livre; la dix-neuvième du second livre , la seconde , la cinquième & la vingt-septième du troisième , & la cinquième du quatrième. Il paraphrase en même tems ces Odes , & dans son commentaire il développe les raisons du sens qu'il leur donne. On ne peut nier qu'il ne propose des vûes toutes nouvelles; souvent il contredit celles de M. Dacier , sans s'accorder davantage avec celles du P. Sanadon , quoiqu'il ne le nomme point. Le système du Jesuite paroît très-lié; celui de l'anonyme, quoique fort différent, ne le paroît guères moins. A qui croire? Il viendra peut-être encore quelqu'autre fabricant de systèmes, qui renversera les précédens. Ainsi chacun prête-il ses vûes aux Anciens.

Les vieux Traducteurs d'Horace contens de faire entendre , le mieux qu'ils pouvoient, le texte de ce Poète à ceux qui ignoroient la langue latine, ont fait peu de notes pour l'éclaircir , n'ont point inventé de système pour l'expliquer. Ils ne le croyoient pas assez obscur pour en avoir besoin. Qu'auroient-

TRADUC
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

ils dit, s'ils eussent vû le petit volume des œuvres d'Horace noyé dans un amas immense de notes, d'observations, de conjectures, de variantes, de dissertations ? L'Abbé de Marolles en a composé avec le texte & sa traduction, deux volumes in 8°. M. Dacier l'a poussé jusqu'à dix volumes in-12. Le P. Sarnadon en a fait deux volumes in-4°.

On en formeroit encore plusieurs autres, si l'on s'avisoit de réunir les remarques, les conjectures, les explications, les dits & les contredits de MM. Mafson, de Rozel-Beaumont, Coste, de Sallengre, de l'Auteur anonyme des Essais sur quelques Odes du Poëte, & de plusieurs autres, l'explication de la quatrième Ode du troisième livre, donnée par le sieur de Girac, dans la section vingtième de sa réponse à la défense des œuvres de Voiture faite par Costar, une Lettre d'Urbain Chevreau à M. Dacier sur l'*atrocem animum Catonis*, dans la seconde partie des œuvres mêlées du même M. Chevreau; les explications de divers endroits du même Poëte données par MM. Boivin, Couture, & Fourmont, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres; les judicieuses réflexions de M. le Président Bouhier,

sur la sixième Satyre du premier livre ,
 & sur un endroit de la seconde Epître
 du second livre , publiées dans les Mé-
 moires de Trevoux ; les remarques sur
 la même Satyre , & sur plusieurs autres
 passages du Poëte qui sont dans le mê-
 me Journal. Les connoisseurs verront
 bien , disent les Journalistes en parlant
 des corrections du sçavant Magistrat ,
 que les observations ne viennent pas
 d'un Scholiaste ; & ils regretteront ,
 sans doute , que la naissance & les grands
 emplois de l'Auteur ne lui aient permis
 de donner à ce genre d'étude , que des
 momens dérobés. On ajoute dans la *Bi-*
bliothèque des Auteurs de Bourgogne ,
 que ces remarques ne sont qu'un essai de
 celles que M. Bouhier avoit faites sur
 toutes les œuvres du même Poëte.

TRADUC-
 TIONS
 D'HORACE
 EN PROSE.

Est-il donc vrai qu'Horace soit si peu
 clair qu'il faille des commentaires si é-
 tendus , si variés , si nombreux pour le
 rendre intelligible ? Si du moins cet a-
 mas de notes de toute espece, en rendoit
 l'intelligence sûre, s'il la fixoit, peut-
 être pourroit-on le supporter. Mais
 presque tous les Commentateurs dont
 je viens de vous parler , peu d'accord
 entre eux , prêtent souvent à Horace
 leurs propres pensées , chacun le tire de

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Journ. lit.
de la Haye de
l'an 1736. p.
410. & suiv.

Et Vign.
Marv. Mè-
lang. t. 3. p.
235. édit. de
M. l'Abbé
Bannier.

son côté, on se combat mutuellement. Au milieu de tant de réflexions, de remarques & de contestations, on cherche souvent le sens du Poète, on a peine à le trouver, il échappe. On croyoit l'entendre, on ne l'entend plus. Il paroît néanmoins certain qu'un Auteur, comme celui-ci, qui n'a fait que des chansons & des portraits des mœurs & des vices de son tems, ne doit pas être si obscur. Il ne doit y avoir que quelques faits, quelques traits d'histoire qui puissent demander d'être éclaircis.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que tous ces Commentateurs & ces Critiques qui diffèrent entre eux sur le sens d'Horace, sur l'histoire, la chronologie, le dessein de ses pièces, s'accusent mutuellement d'ignorance, de prévention, de bizarrerie, quelquefois de mauvaise foi. Ils ne sont presque d'accord qu'à ne trouver dans le Poète aucun défaut, qu'à y voir partout des mystères. Tout y est grand; rien n'est plus beau, ni plus admirable: la délicatesse, la finesse ne peuvent aller plus loin: chaque Ode en particulier est la plus belle; l'harmonie est achevée, peu de personnes sont capables d'en sentir, d'en apercevoir même les beautés: il n'y a pas

une pensée fautive ou peu solide. Pour le langage, ce seroit un crime de penser seulement qu'il ne soit pas le plus élégant, le plus correct. Tous disent qu'ils sont extrêmement en garde contre l'espece de passion qu'un Sçavant conçoit ordinairement pour l'Auteur qu'il traduit ou qu'il commente ; mais s'ils avoient été guéris de cette maladie, n'eussent-ils point trouvé quelquefois un peu de matiere à leur critique dans les poësies d'Horace ?

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Un commentaire où l'on feroit sentir les expressions impropres d'un Auteur, ses phrases obscures, ses tours forcés, & ses autres défauts, seroit, on l'avoüe, un peu singulier ; mais peut-être seroit-t-il plus utile, & prouveroit-il autant de goût que ceux où l'on se donne la torture pour approuver tout, pour justifier tout. Le P. Sanadon n'a pas été blâmé de trop de hardiesse, il a même été loüé, pour avoir fait observer des fautes dans Horace.

On a essayé depuis un pareil commentaire critique sur les Odes du même Poëte & sur son art poëtique, dans la seconde partie du tome vingt-troisième du Journal littéraire, & dans la premiere partie du tome vingt-quatrième ; &

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

cet essai m'a paru bien fait & utile. On y reprend dans ces ouvrages du Poëte des défauts qui semblent mériter la censure : peut-être chicane-t-on quelquefois, & critique-t-on avec trop de sévérité : mais plus souvent la critique semble juste. On y attaque aussi bien des notes & des réflexions de M. Dacier & du P. Sanadon ; mais on parle avec estime de leurs personnes, & l'on ne prétend point leur disputer une grande érudition. Il n'y a qu'à profiter en effet de leurs travaux : ce qui ne sert pas à éclaircir Horace, peut du moins servir à augmenter sur d'autres sujets les richesses de l'esprit.

Je ne crois pas que quelqu'un puisse dire la même chose des *amours d'Horace*, imprimées en 1728. à Amsterdam, quoique le titre porte à Cologne. Cet ouvrage est anonyme ; & l'Auteur a eu raison de se voiler ; C'est un Roman plutôt qu'une histoire ; mais un Roman où la licence se montre trop à découvert. C'est en vain que le sieur Bruys, Auteur lui-même de divers ouvrages qui auroient à jamais deshonoré sa mémoire, s'il n'en eût pas témoigné son repentir, a essayé de justifier l'anonyme sur ce point dans sa *critique* prétendue

desintéressée des Journaux littéraires : il n'est jamais permis de choquer les bonnes mœurs.

TRADUCTIONS
D'HORACE
EN PROSE.

Ce livre des amours d'Horace est partagé en cinq Lettres, où l'Auteur perd souvent de vue son objet pour se jeter dans quantité de digressions, dont quelques-unes peuvent avoir leur utilité pour l'histoire littéraire, mais qui ne sont pas là à leur place. M. de la Chapelle avoit déjà donné les amours de Catulle & de Tibulle, mais avec autant de modestie à-peu-près qu'on peut l'attendre d'un ouvrage de galanterie. L'anonyme lui fait un reproche de cette espèce de retenue : il prétend que par cette conduite il a trop masqué ses Auteurs. Pour lui, non-seulement il dévoile Horace, mais il ajoute à ses obscénités. Il se plaît à le conduire chez toutes ses maîtresses, & partout il lui fait jouer le personnage d'un parfait débauché. Aussi l'Auteur veut-il que l'on se méfie de tout homme qui se gendarme d'une expression libre & enjouée. Quel langage ?

Il ne s'est pas moins donné de licence en traduisant ou Horace, ou les Auteurs qu'il cite assez fréquemment dans son livre. C'est une paraphrase qui ressemble rarement à une traduction. Ce

TRADUC-
TIONS
D'HORACE
EN PROSE.

qui est singulier , c'est que dans un ouvrage où il prétend amuser les gens du monde , il lance contre les femmes les traits les plus indécents. On pourroit lui demander quelle espece de lecteurs il a prétendu avoir. Horace, quoique le héros du livre , n'y est pas plus ménagé. Ajoûtons qu'il y a dans cet ouvrage, tout écrit en prose, tant de termes nouveaux, que l'on pourroit en remplir plusieurs pages d'un second Dictionnaire néologique. L'Auteur dit qu'il les a trouvés plus propres à bien exprimer ses pensées. Mais s'exprime-t-on bien , quand pour se faire entendre , on se sert de termes presque toujours inintelligibles au commun des lecteurs ? Cependant il fait au commencement de son livre de bonnes réflexions sur le style qui convient aux Lettres ; mais il ne suit pas ses principes dans la pratique.



CHAPITRE XIII.

*Des Traductions d'Ovide en Prose
& en Vers.*

SI la lecture des poësies d'Horace est propre à former le goût, celle des écrits d'Ovide peut le gâter, si on ne l'a déjà bien formé. On convient communément que ce fut ce Poëte qui contribua beaucoup à changer celui de son siècle. « C'étoit, dit M. l'Abbé Gedoyne, le plus bel esprit de son tems, & le plus galant. Jamais Poëte n'a fait des vers avec une facilité si heureuse. Tous les sujets qu'il traitoit, quelque stériles, quelque bizarres même qu'ils fussent, devenoient riches, gracieux & fleuris entre ses mains. Mais comme il avoit infiniment d'esprit, il en mettoit partout jusqu'à l'excès. Se plaignoit-il de ses malheurs? Il songeoit bien plus à être ingénieux qu'à s'attirer de la compassion. Ecrivoit-il des Lettres amoureuses? c'étoient pensées sur pensées, de l'esprit à chaque mot, par conséquent peu de senti-

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Pref. de la
traduct de
Quintil.

ment & de passion... Jusqu'à lui on
n'avoit gueres connu que la belle &
noble simplicité. Son genre d'écrire
commença à se faire goûter. Un dé-
faut revêtu de tant de graces, se prend
aisément pour vertu. On l'imita donc:
mais ceux qui l'imiterent, n'ayant pas
son esprit, & voulant pourtant en a-
voir en dépit de la nature, gâterent
tout par une affectation ridicule, qui
est de tous les vices le plus insuppor-
table à ceux qui ont du goût. Vous
sçavez le mot d'un de nos Poëtes :

J'étois pour Ovide à quinze ans.

Je suis pour Horace à trente.

C'est ce qui arrive ordinairement à ceux
qui ont un esprit de justesse & de discer-
nement.

Le sçavant & ingénieux M. Huet en
avoit fait l'expérience, comme beau-
coup d'autres. Il raconte qu'il s'attira
autrefois les reproches de l'Académie
de Caën, parce qu'il lui arriva de don-
ner quelque préférence à Tibulle & à
Propertius au dessus d'Ovide. Il deman-
da à se justifier, & il avoua que dans son
enfance, il avoit fait ses délices d'Ovi-
de; mais que quand l'âge eût formé son

goût, il reconnut qu'il ne falloit pas se
laisser prévenir d'une admiration uni-
verselle pour tous les ouvrages de ce
Poëte.

« Les livres d'amour, dit-il, & par-
ticuliérement les Epîtres Héroïdes
sont plus châtiées, plus étudiées, plus
élégantes, écrites même avec plus
d'esprit & plus d'art, soit que la ma-
tiere lui plût davantage, & que le
cœur aidât l'esprit dans la compo-
sition, soit que le feu de la jeunesse
soutînt davantage & animât la beauté
de son génie. Les Métamorphoses leur
sont fort inférieures : c'est un ouvrage
languissant, négligé, sans feu, & sans
art. Les liaisons de ses fables, qu'on
me faisoit admirer dans mon enfance,
sont froides, & tirées par les cheveux.
Ses Fables sont beaucoup plus estima-
bles. La facilité de son esprit lui a fait
renfermer assez heureusement sous la
même mesure de vers une matiere fort
peu susceptible des ornemens de la
poësie. Ses autres livres portent des
marques visibles de l'abbatement &
de la tristesse où l'avoit réduit le pi-
toyable état de son exil. Son princi-
pal défaut, & qui s'étend dans tous
ses ouvrages, est cette licence immo-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

» dérée de son style. Il veut tout dire ;
» il ne ſçauroit finir. Il a hazardé plu-
» ſieurs mots qui ne ſe trouvent que
» chez lui , & qu'on voit clairement n'a-
» voir été faits que pour remplir la me-
» ſure des vers où il les placés. D'un au-
» tre côté on reconnoît par tout un ef-
» prit fort élevé, fort étendu , très-culti-
» vé, & poli par l'usage du grand monde.
» Au milieu même des ouvrages où il
» s'eſt le plus relâché, il lui échappe des
» traits inimitables. » Cette addition de
M. Huet étoit néceſſaire pour rectifier
le jugement qu'il porte en particulier
des Métamorphoſes , qui eſt aſſûrément
trop ſévère.

Troisième
diſc. ſur l'é-
leg. par M.
l'Abbé Sou-
chay, dans
les Mem. de
l'Acad. des
B. L. t. VII.

Permettez-moi de vous rapporter
encore le caractère qu'un Critique plus
moderne que M. Huet, fait d'Ovide
comme Poète élégiaque. Ovide , ſelon
lui , eſt léger , abondant , fleuri ; il ſur-
prend , il étonne par ſon incomparable
facilité. Mais il veut trop paroître ſpi-
rituel : au lieu de ſuivre la nature , il
court après des ornemens frivoles ; il
répand des fleurs au lieu de montrer des
ſentimens. Juſques dans ſes Héroïdes
il ne fait point maîtriſer ſon imagina-
tion , lorsqu'une fois elle eſt échauffée ,
ni modérer la démangeaiſon qu'il a de
faire briller de l'eſprit.

Un autre défaut, c'est qu'il aime à s'égarer jusques dans les sujets les plus graves & les plus sérieux, comme on le voit en beaucoup d'endroits de ses Tristes. Bien différent encore de ce Peintre admirable dont Pline fait mention, qui donnoit toujours plus de choses à deviner au spectateur qu'il n'en exprimoit; Ovide ne laisse rien à deviner, il exprime toujours plus qu'il ne peint, il offre une idée sous toutes les images dont elle est susceptible, & ne la quitte qu'après avoir épuisé celles qui peuvent la représenter. Cette abondance excessive est comme le fond de son caractère; & les exemples en sont si fréquens dans ses Elégies sur-tout, qu'elle n'a pas besoin d'être prouvée: il aime ce qui est superflu; il s'en tient rarement au seul nécessaire: en quoi consiste pourtant l'excellence d'un ouvrage qui n'est jamais plus parfait, que quand on ne peut rien y retrancher, sans en altérer la perfection. C'est la réflexion que fait M. l'Abbé Souchay en finissant ce portrait d'Ovide dont j'ai rassemblé d'après lui les traits principaux.

Reprenons les différens ouvrages du Poëte latin, afin de vous parler par ordre des traductions qui en ont été faites

en notre langue, soit en prose, soit en vers. Je commence par les Epîtres, que l'on appelle Héroïdes, parce qu'elles portent le nom de quelque Héroïne. Elles ne sont pas toutes d'Ovide, quoi- qu'elles soient parmi ses ouvrages. Quelques-unes n'ont été faites que depuis lui; d'autres lui sont supposées; plusieurs sont d'Aulus Sabinus. Ovide avoue celles de Pénélope, de Phylis, de Canacée, d'Hypsipile, d'Ariadne, de Phedre, de Didon, de Sapho. Ces Epîtres sont remplies de sentimens tendres & passionnés, & d'une morale qui n'est digne pour l'ordinaire que de l'école du libertinage & de la volupté.

Il faut supposer une extrême simplicité dans Octavien de Saint Gelais, Evêque d'Angoulême, pour l'excuser d'avoir cru qu'il lui étoit permis d'employer son tems à traduire ces Epîtres. De la maniere même dont il parle dans son Prologue au Roi, il semble qu'il n'avoit rien de mieux à faire, & qu'il mettoit cette occupation au nombre de ses devoirs. Le desir de plaire au Roi n'étoit pas, comme S. Gelais le croyoit, un motif suffisant pour travestir en bonne œuvre une occupation qui ne convenoit ni à la Religion ni à son caractère.

Cependant l'on recevoit alors avec une espèce d'avidité des traductions qui n'ont rien présentement de remarquable que le mauvais goût qui y regne. Abandonnons l'éloge de celles de S. Gelais à Pierre Grosnet, supposé qu'il ait voulu les louer, lorsqu'il dit dans sa pièce intitulée : *De la louange & excellence des bons Facteurs qui ont bien composé en rime & en prose tant deçà que delà les monts* :

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Octavian de Saint Gelais
Virgile & Ovide en François
Composa authentiquement ;
Chacun le scet évidemment.

Quel françois en effet ! ou plutôt ; quelle barbarie de langage dans cette version d'Ovide par Saint Gelais ! Ses vers sont de dix syllables, où l'alternative des rimes masculines & féminines est communément observée, ce qui étoit assez rare alors : & voilà tout leur mérite. Du reste, rien de plus plat & de plus corrompu que la versification du Traducteur : une syllabe de plus ou de moins ne l'embarasse point : pourvû que la fin du vers fût rimée, l'observation des autres règles l'arrêtoit rarement. Il n'étoit gueres plus inquiet s'il rendoit ou non le

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

sens de son Auteur : il exprimoit comme il pouvoit, dans son vieux langage, ce qu'Ovide avoit écrit avec tant de pureté & de délicatesse ; & il suppléoit sans façon à ce qu'il n'entendoit point, ou à ce qui lui eût coûté trop de peine à rendre avec fidélité.

Cette traduction eut néanmoins un tel succès, que l'on en fit quatre éditions avant le milieu du seizième siècle, & dans l'espace de moins de vingt ans. J'ai vû ces quatre éditions : deux sont *in-4^o*. la troisième est *in-12*. & la quatrième est *in-16*. Des deux premières, l'une est sans date, l'autre est de 1525. Toutes les deux en caractères gothiques, & avec le même Prologue : mais les figures qui ont rapport aux sujets traités dans les vingt & une Epîtres sont différentes : l'édition sans date est d'ailleurs d'un caractère plus net, & a de plus l'image d'Ovide à la tête. L'édition *in-12*. qui est très-bien imprimée est de 1538. & l'*in-16*. de 1544.

Dans ces deux dernières éditions on trouve quatre autres Epîtres, de *Philistine à Elinus* ; de *Cloacus à Clibane* ; de *la belle Amazone à son ami Cazias* ; de *Cynaras à son faux & déloyal ami Celius*. L'Auteur, qui étoit un ami de S.

Gelais, les donne sous le titre d'*Epîtres d'Ovide*, quoiqu'elles soient de son invention, & seulement faites à l'imitation de celles du Poète latin. Elles sont aussi en vers de dix syllabes ; dans le même goût & avec les mêmes défauts que la traduction d'Octavien de Saint Gelais : il y a même un défaut de plus ; c'est que l'observation des rimes masculines & féminines y est rarement gardée.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

L'Auteur de ces quatre Epîtres se nomme Maître André de la Vigne ; il est qualifié d'*Historien & Orateur, Secrétaire de la Reine, & de M. le Duc de Savoye ; & depuis Orateur du Roi de France Charles VIII.* Il étoit ami de l'Evêque d'Angoulême, & il avoit travaillé beaucoup plus que ce Prélat au *Vergier d'honneur sur l'entreprise & voyage de Naples de Charles VIII.* La Croix du Maine ne parle point de ces quatre Epîtres ; & du Verdier n'en cite qu'une édition faite, dit-il, à Paris chez Denis Janot in-16.

Charles Fontaine, Parisien, l'un des plus féconds Traducteurs du seizième siècle, rejettoit les défauts de la version d'Octavien de Saint Gelais sur ceux du siècle où ce Prélat écrivoit ; & il avoit

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS

quelque raison. *Notre langue, comme il le dit, n'étoit pas encore bien avant sortie de son enfance*, les arts & les sciences n'étoient pas si bien éclaircies, les esprits n'étoient ni si prompts, ni si vifs, ni si pénétrants qu'ils le furent depuis. Fontaine qui croyoit jouir de ces avantages dont le siècle de Saint Gelais avoit été privé, & qui dès son jeune âge avoit toujours admiré les ouvrages d'Ovide, voulut donc aussi faire connoître ces ouvrages à ceux qui ignoroient la langue latine. Il choisit sur-tout les Epîtres dites Héroïdes, à cause de l'estime qu'on en faisoit, & parce qu'elles sont, selon lui, *brièves, utiles, & récréatives*.

On pourroit peut-être lui passer d'avoir cru qu'elles n'étoient pas inutiles pour apprendre à bien parler, & à écrire avec grace : mais on ne se feroit pas attendu qu'il eût loué ces Epîtres du côté des grands avantages que les mœurs pouvoient en retirer. La raison qu'il en apporte est chimérique, sçavoir, qu'en voyant les folles passions & leurs suites, on est plus porté à les éviter : l'expérience montre tous les jours le contraire : on n'éteint point le feu en l'entretenant. Tout ce que dit Fontaine sur cela, sent trop l'affection de Traducteur.

On n'a de lui que la version des dix premières Epîtres : elle est en vers françois, *avec des préfaces & des annotations.* Elle parut à Lyon où elle fut achevée d'être imprimée le 14. Avril 1552. avant Pâques, c'est-à-dire en 1553. selon le calcul que l'on suivoit alors. L'Epître dédicatoire à M. de Crussol, *Sénéchal de Cahors en Quercy, & l'un des cent Gentilshommes de la Chambre du Roi*, est du premier Janvier 1551. datée de Lyon où Fontaine s'étoit retiré depuis quelque tems. Il y avoit même commencé cette traduction dès 1546. & il l'avoit gardée quelques années sans prendre la résolution de la publier. Elle fut bien reçue dès qu'elle parut ; & le débit en fut assez prompt, puisqu'en 1555. l'Auteur dit qu'il eut beaucoup de peine à en recouvrer deux exemplaires, pour satisfaire deux amis qui lui demandoient son ouvrage. Il nous apprend qu'on le sollicita alors de toutes parts de le faire réimprimer, & qu'il y étoit porté lui-même *par cette affection naturelle & paternelle que chacun vrai pere porte à ses enfans.*

Avec une pareille disposition, l'on juge aisément qu'il ne se fit pas longtemps prier : il revit sa traduction ; & afin que l'ouvrage fût plus complet, il réso-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

lut d'y joindre les onze Epîtres qu'il n'avoit point traduites, en se servant de la version d'Octavien de Saint Gelais qu'il retoucha dans un assez grand nombre d'endroits. Mais il ne s'appliqua qu'à en corriger le style, & à racoustrer l'ortographe, les points, quelques mots, & lignes entieres laissées en sens imparfait. Peu inquiet si elle étoit fidèle, il ne se donna pas la peine de la conférer sur le texte latin. *J'aurois mieux aimé, dit-il, en faire une nouvelle, comme j'en ai eu bonne envie qui n'est pas encore éteinte : vrai est, ajoute t-il, que le tems, les procès, & affaires domestiques par moi soutenus, ont icelle mienne affection quelques ores retenue & retardée: & d'ailleurs, quelque plaisir que je trouve dans la composition de mes ouvrages, ni moi, ni ma famille ne pourroient en vivre un seul jour.*

Cette nouvelle édition est de 1556. dédiée à Madame de Crussol, mere du Sénéchal de Cahors. La dix-septième Epître qui est l'Epître de Léandre à Héro, & la dix-huitième qui est la réponse de Héro à Léandre, ne sont point de la traduction de S. Gelais, mais du Seigneur de Saint Romat. C'est Fontaine qui nous l'apprend dans l'Epître à Ma-

dame de Crussol. Cette traduction du Seigneur de Saint Romat est moins mauvaise que celle de Saint Gelais ; mais je n'ai pu découvrir qui étoit ce Traducteur. L'Epigramme que Fontaine lui adresse dans un recueil de ses poësies intitulé, *les Ruisseaux de Fontaine*, donne de lui l'idée d'un Sçavant, mais ne fait point connoître sa personne.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

A la fin des vingt & une Epîtres Fontaine a ajoûté *les Amours de Mars & de Venus, imitées d'Homere; le ravissement de Proserpine, imité d'Ovide, & le combat d'Hercule & d'Acheloüs, pris du même Poëte*, & traduit par Joachim du Bellay. Après l'Epître de Léandre à Héro, on trouve le poëme de Musée sur le même sujet, de la traduction en vers de Clement Marot, avec une Epître aussi en vers sur cette traduction. Je vous ai parlé ailleurs de cette Epître, déjà imprimée dans la version de Musée par Marot en 1541. J'ignorois alors qu'elle fût de Charles Fontaine, & que l'Epître de Léandre à Héro & la réponse de Héro qui sont dans la même édition de 1541. sans nom d'Auteur, fussent de la traduction du Seigneur de Saint Romat.

Fontaine eut à essuyer plusieurs re-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

proches à l'occasion de sa version des dix premières Epîtres d'Ovide : on trouva mauvais qu'il eût entrepris de traduire ce qui l'avoit déjà été par Saint Gelais ; & il se crut obligé de se justifier. C'est le but d'un *petit avertissement aux Lecteurs* , qui se lit dans les éditions de 1552. & de 1556. Fontaine y fait voir que sa conduite n'avoit rien en cela d'extraordinaire : que quoique Saint Gelais eût aussi traduit l'Enéïde , Des Mafures n'avoit pas cru que cette version dût l'empêcher d'en donner une nouvelle : que feu M. de saint Ambrois , & M. de saint Romat , avoient traduit après l'Evêque d'Angoulême , les Epîtres de Paris à Helene , d'Helene à Paris , de Léandre à Héro , de Héro à Léandre.

Ce Monsieur de *saint Ambrois* est , sans doute , Jacques Colin , Lecteur du Roi , Abbé de saint Ambroise de Bourges : je n'ai point vu sa traduction. Fontaine ajoute , en parlant toujours de ceux qui lui reprochoient d'avoir traduit les Epîtres d'Ovide après Saint Gelais : Que s'ils avoient cru que la version de celui-ci étoit trop défectueuse pour plaire , il avoit été en droit d'en porter le même jugement , & de tâcher de faire mieux : *Que les Seigneurs Carles* (c'est

Lancelot de Carle, Evêque de Riez)

& Pelletier, avoient tous deux mis en vers françois l'Odyssée d'Homere, ou une partie de ce poëme. Je ne vois pas que celle de Carle ait été imprimée.

Que d'ailleurs, loin de blâmer deux Auteurs qui traduisent en même tems le même ouvrage, on doit leur en sçavoir gré, puisqu'ils mettent par-là les Lecteurs en état de comparer leurs ouvrages, & de voir qui a le mieux réussi; que cela sert à former le jugement, & peut être utile pour perfectionner la langue. Qu'enfin sa traduction a cet avantage au-dessus de celle de Saint Gelais, qu'il y a ajoûté des argumens où il expose les sujets de chaque Epître & la fable, & des notes où il explique les endroits obscurs ou difficiles.

Quant à sa traduction en elle-même, il dit dans un autre avertissement en forme de *discours* sur cette version, qu'il s'est plus attaché au sens qu'aux termes de l'original; qu'il en a approché le plus près qu'il lui a été possible; & que le génie de notre langue le lui a permis: que souvent il a rendu deux vers d'Ovide en trois vers françois, & quelquefois qu'il a exprimé en un vers un autre vers de l'original. « J'ai évité, dit-il, autant

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

» que je l'ai pu , la contrainte & l'obf-
» curité dont je fuis ennemi naturel , &
» ne me fuis par cette raifon en quel-
» ques paffages tant voulu affujettir à la
» rime , que quand le fens s'eft mieux
» offert autrement, eftimant la rime être
» la miniftre & chambriere du fens , &
» non au contraire. » Il protefte qu'il a
traduit , même les endroits les plus dif-
ficiles , & il blâme les Traducteurs qui
agiffent autrement. Il fait enfuite de
fort bonnes réflexions contre les traduc-
tions trop littérales , & prouve fort bien
que l'on doit tourner un Auteur com-
me celui-ci auroit fait lui-même , s'il eût
écrit dans la langue qu'on lui fait parler.

A la fin de l'édition de 1552. Char-
les Fontaine a jugé à propos de faire
imprimer dix réponfes aux dix Lettres
qu'il avoit traduites. Ces dix réponfes
font de l'invention de Michel d'Amboi-
fe, Seigneur de Chevillon, furnommé
l'Efclave fortuné. Cet ouvrage eft en
vers de dix fyllabes. L'alternative des ri-
mes mafculines & féminines y eft enco-
re plus négligée que dans la traduction
des dix Epîtres d'Ovide par Fontaine.
Celui-ci femble faire croire qu'il eft le
premier qui ait mis au jour cette produ-
ction de Michel d'Amboife. Elle avoit

cependant été imprimée dès 1546. avec cinq réponses de plus , sous le titre de *Contre Epîtres d'Ovide nouvellement inventées , & composées par Michel d'Amboise , dit l'Esclave fortuné , Seigneur de Chevillon ; où sont contenues plusieurs choses récréatives & dignes de lire.* La Croix du Maine n'a point connu cet ouvrage ; & du Verdier en cite seulement une édition , qu'il met en 1541. antérieure par conséquent aux deux que j'ai vûes. Ces contre - Epîtres sont dédiées par l'Auteur au Prince Charles de Valois , Duc d'Orleans , & l'Epître dédicatoire est en prose.

On trouve à la fin de ce livre plusieurs pièces en vers latins & françois , dans lesquelles on fait sans façon Michel d'Amboise égal à Ovide. Ce n'est pas sûrement du côté de la versification qui est fort mauvaise. Pour l'ouvrage même il n'est pas sans génie , & l'on y remarque de l'invention. Ce sont les héros qui y parlent ; & dans plusieurs des discours que l'Auteur leur prête , on voit qu'il n'a pas eu intention de faire sa cour aux Dames. Ces Epîtres sont d'ailleurs remplies d'expressions qu'on n'entend plus , ou qu'on n'entend que très-difficilement , à moins que d'être

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

extrêmement versé dans la lecture de
ces vieux Poëtes.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

J'ai vu plusieurs autres traductions de quelques-unes des Epîtres Héroïdes, faites en prose par différens Auteurs, dans un recueil imprimé pour la quatrième fois en 1603. chez Mathurin Guillemot, à Paris, sous le titre de *Fleurs de bien dire, recueillies des cabinets des plus rares esprits de ce tems, &c.* Ce recueil, qui contient plusieurs autres pièces, est dédié à *Madame, sœur unique du Roi* : c'étoit Catherine, Duchesse de Bar, sœur de Henri IV. Les Auteurs de ces traductions, lesquelles sont presque toutes d'un fort mauvais goût, ne sont point nommés.

La traduction en prose des vingt & une Epîtres par le sieur de Deimier, qui parut en 1615. in-8°. n'est ni plus fidèle ni d'un meilleur style. Le Traducteur a beaucoup ajoûté du sien, comme il l'avoue dans sa Préface. Il a aussi traduit dans le même goût une *Epître amoureuse*, attribuée à Aulus Sabinus. La version de l'Epître de Didon à Enée, & de celle de Héro à Léandre en vers françois par le sieur de la Rocque, imprimée en 1609. avec ses *Oeuvres poë-
tiques*, est autant une paraphrase que

celle de Deimier son contemporain.

Le premier Traducteur françois des Héroïdes que l'on puisse lire avec quelque satisfaction, est Jean Davy du Perron, depuis Evêque & Cardinal. Mais il ne poussa pas loin sa traduction : je ne connois de lui que celle de l'Epître de Pénélope à Ulysse : elle est en vers héroïques, & c'est en ce genre ce que l'on fit de mieux alors. On remarque dans son vieux style beaucoup de douceur jointe à une noble simplicité. Mais ayant fait sa version en forme de Quatrains, il est aisé de remarquer qu'il a été obligé d'employer pour rendre cette Epître, presque une fois plus de vers françois qu'il n'y en a dans le Poëte latin. On a du même la Lettre de Phylis à Démophoon, en prose : mais ce n'est qu'une imitation d'Ovide, qui finit par douze vers en forme de *Complainte de Philis après sa mort*. Ces deux pièces font partie des œuvres du Cardinal du Perron, de l'édition *in-folio* faite à Paris. La première avoit déjà été donnée dans *les fleurs de bien dire*; & c'est la seule des traductions d'Ovide que contient ce recueil qui soit en vers. Du Bray l'inséra aussi dans les *Délices de la Poësie françoise* de l'édition de 1620.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Lettre à
l'Abbé de
Villeboin, au
devant de la
Tr. des Ep.
d'Ovide par
cet Abbé.

L'exemple du Cardinal du Perron fut contagieux. Plusieurs Ecrivains qui lui étoient inférieurs en mérite, s'efforcèrent de l'imiter. » Je sortois du Collège, » dit M. Ogier dans une de ses Lettres, lorsque cette fantaisie de traduire & d'imiter les Epîtres d'Ovide, venoit de s'emparer de l'esprit des plus honnêtes gens du siècle. » Nous avons un recueil de la plûpart de ces traductions, imprimé dès 1615. & réimprimé en 1618. en 1621. & peut-être encore depuis. Je n'ai vu que l'édition de 1621. qui ne contient que des traductions en prose, excepté celle de la première Epître, traduite en vers par le Cardinal du Perron, qui a été réimprimée dans cette collection. Les autres Traducteurs sont, M. de la Brosse, Ecclésiastique attaché à ce Cardinal, & de qui l'on a plusieurs versions de divers ouvrages de Peres de l'Eglise; M. Hédelin, pere de l'Abbé d'Aubignac; des Portes, Abbé de Thiron; Guillaume Colletet, & M. de Lingendes.

Ce fut ce dernier qui réunit ces traductions, & qui les dédia à *la Reine Mere du Roi (Marie de Médicis)*. Il avoit traduit lui-même les vingt & une Epîtres d'Ovide pour le contentement de

deux Princesses à qui , dit-il, il lui eût été bien difficile de les pouvoir refuser: Cependant le recueil dont je vous parle , n'en contient que treize de sa traduction. M. de Lingendes se contenta , sans doute , de faire un choix de celles qu'il avoit travaillées avec plus de soin; & pour le reste , il aima mieux faire honneur au travail d'autrui que de publier le sien. Il a donné quelquefois plusieurs traductions de la même Épître par différens Auteurs, tant afin que l'on puisse comparer les divers styles, que pour faire plaisir au Public , en lui présentant toutes ces traductions. Ce sont les motifs qu'il allègue.

Si vous parcourez cette collection , qui ne vous amusera pas beaucoup , & dont le style lâche, & plus que suranné, vous plaira encore moins , vous remarquerez qu'en général toutes les traductions qu'elle contient sont fort paraphrasées ; & que la plûpart sont plutôt des imitations que des traductions. Celle d'Ariadne à Thésée par le sieur de la Brosse , en particulier , est une espèce de Roman dont il n'y a que le fond qui soit pris d'Ovide. Celle d'Hypermetre à Lyncée , dont le Traducteur n'est point nommé , est si mauvaise , & d'un style si plat , que M. de Lin-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

gendes auroit mieux fait de la supprimer que d'en grossir son recueil. L'Abbé de Marolles dans ses remarques sur les Héroïdes d'Ovide, dit en un endroit, que la traduction de cette Epître est de Guillaume Colletet ; & dans un autre, il dit qu'il a de la peine à le croire à cause de la barbarie du langage. Mais ce pouvoit être un fruit de la première jeunesse de cet Auteur. La version de l'Epître de Sapho à Phaon, qui porte son nom, n'est d'ailleurs guères plus supportable.

François Ogier, M. de Bellefleur, Jean Prevost, Avocat en la Basse Marche, Renouard, & plusieurs autres, voulurent aussi augmenter le nombre des Traducteurs & des imitateurs des Epîtres d'Ovide. Ogier traduisit la seconde en Quatrains, à l'exemple du Cardinal du Perron, & de M. de Meziriac duquel je vais bientôt vous parler. » Je » m'imaginois, dit-il, qu'il ne seroit pas » difficile de les surpasser, sinon dans la » force & la vigueur de l'expression ; au » moins dans la facilité de la structure & » de la composition du vers Tou- » tefois quand je me trouvai embarqué ; » je m'aperçus que la route étoit plus » difficile à tenir que je ne pensois :

Lettre de
M. Ogier à
l'Abbé de
Villeloin.

» je m'épouvantai de la longueur du
 » voyage, & je demeurai à moitié che-
 » min Le démêlé que j'eus en ce
 » tems-là avec le P. G. (le Père Garaf-
 » se , Jesuite) arrêta mes fureurs poë-
 » tiques , & me fit penser à des étu-
 » des bien plus réglées & plus sérieu-
 » ses. » Le fragment de cette traduc-
 tion que l'Abbé de Marolles nous a con-
 servé , justifie la crainte de M. Ogier ,
 & nous montre qu'il fit sagement d'a-
bandonner Phylis au milieu de ses plain-
tes.

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

Marolles
 Rem. sur les
 Ep. Her. d'O-
 vide , p. 244.

M. de Bellefleur , né au Perche , ne
 traduisit que deux Epîtres , celle de Sa-
 pho à Phaon, & de Canacée à Macaré :
 cette version, qui est en prose, fait partie
 de celle des *Amours d'Ovide*, que l'Au-
 teur publia en 1621. à Paris , & qu'il
 dédia à M. le Marquis d'Alluye. Il pa-
 roît par ce qu'il dit dans son Epître dé-
 dicatoire , que sa traduction , ou plutôt
 son imitation libre de ces deux Epîtres
 d'Ovide , avoit déjà vû le jour avant
 1621. Il est aisé de juger en la lisant ,
 que l'Auteur étoit fort jeune quand il
 la composa. Il vivoit encore en 1661.
 ayant depuis long-tems embrassé l'état
 Ecclésiastique , où l'on assure qu'il s'est
 distingué par sa piété.

TRADUC-
TION,
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Je ne connois de Jean Prevôt que l'*Epître de Philis à Démophoon imitée*, en vers françois du latin d'Ovide. Elle se trouve dans la seconde partie de son *Bocage*, imprimé à Poitiers en 1613. à la suite de son *Apotheose* de Henri IV. Cette imitation, qui n'a point été connue de l'Abbé de Marolles, commence ainsi :

A toi Demophoon, ta femme & ton hôtesse.
La Princeſſe Phylis envoie ces regrets,
Pour ſe plaindre de toy, qui contre ta promeſſe
Sejourne trop long tems ſur les rivages Grecs.

Nicolas Renoüiard qui venoit de s'acquérir de la réputation par ſa traduction des *Métamorphoſes* d'Ovide, croyant qu'il augmenteroit ſa gloire en traduiſant les *Epîtres* du même Poëte, ſe mit auſſi ſur les rangs : mais il manqua de courage ou de tems après les premiers eſſais. Il ne donna que trois *Epîtres*, qui ſont en proſe, celles de *Didon à Enée*, d'*Adriadne à Théſée*, & de *Médée à Jaſon*. La *Lettre d'Octavie à Marc - Antoine*, tirée de la vérité de l'*hiſtoire*, que Renoüiard a ajoutée aux trois premières *Epîtres*, & dans laquelle il ſe flattoit d'avoir imité Ovide, n'eſt qu'un diſcours fade & inſipide, expri-
mé

mé avec beaucoup de platitude. Octavie auroit afsûrément défavoué un Secrétaire de si mauvais goût, & Marc-Antoine n'auroit eu que du mépris pour une Lettre dictée avec si peu de génie, & si mal tournée.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

De toutes ces anciennes traductions des Epîtres d'Ovide, la seule pour laquelle on conserve encore quelque estime, est celle du sçavant Gaspard Bachet, sieur de Méziriac, membre de l'Académie Françoisé qu'il avoit vû naître. L'émulation lui fit entreprendre cet ouvrage. Témoin des applaudissemens que l'on donnoit à l'Epître d'Œnone à Paris traduite en vers par son frere aîné Guillaume Bachet, il traduisit dans le même goût l'Epître de Phylis à Demophoon, & la fit imprimer en 1616. à Dijon sous un titre ortographié à l'Italienne.

Cet essai lui fit honneur : on l'engagea à tourner de même en vers françois les autres Epîtres : il se rendit aux vœux de ses amis, & se fit de ce travail un amusement qui remplit les intervalles que son amour pour l'étude des Mathématiques lui laissoit libres. Il lisoit chaque Epître dans les compagnies qu'il fréquentoit le plus ordinairement, à

mesure que la traduction en étoit achevée ; & l'on prétend qu'il ne comptoit pas d'abord en faire d'autre usage. Mais un Poëte s'obstine rarement à livrer ses productions aux ténèbres , sur - tout quand elles sont applaudies & demandées. Méziriac en fit l'épreuve. On loua les fruits de sa Muse & l'on ne tarda pas à obtenir de lui qu'il les rendît publiques.

Dès 1620. il laissa paroître dans les *Délices de la Poësie françoise* quatre des Epîtres qu'il avoit traduites , celles de Pénélope à Ulysse , de Phylis à Démophon , d'Hypsipyle à Jason , & de Didon à Enée ; & l'on eut soin d'avertir que l'Auteur se préparoit à donner dans peu la traduction de toutes les Epîtres du même Poëte. On assûre en effet que Méziriac les avoit toutes traduites. Mais nous n'en avons que sept de sa version , qui , avec celle d'Enone à Paris que son frere avoit déjà donnée , parurent en 1626. à Bourg en Bresse.

M. de Méziriac dédia cet ouvrage à André Frémot , ancien Archevêque de Bourges , & l'accompagna d'un ample Commentaire historique , mythologique , & critique , où il a versé à pleines mains l'érudition grecque & latine. Con-

jectures de toute espèce, corrections de textes, citations sans nombre, variantes, tout en un mot ce qui peut annoncer un Sçavant, & montrer une vaste lecture, s'y trouve jusqu'à la profusion. Aussi quels éloges ce Commentaire n'a-t-il pas fait donner à son Auteur ?

Mais sa version des Epîtres d'Ovide qui étoit pour le plus grand nombre des Lecteurs, n'a pas reçu les mêmes applaudissemens. On a trouvé que la versification en étoit dure, sans élégance, sans délicatesse ; & que quelquefois même elle péchoit contre les règles auxquelles ce genre d'écrire doit être soumis. On a jugé que la version elle-même étoit trop libre ; qu'elle approchoit trop de la paraphrase ou de la simple imitation. Méziriac ne s'étoit, dit-on, si fort étendu, que pour faire mieux entendre le sens de son original : cependant, plusieurs fois il oublie la moitié d'un vers d'Ovide, & en d'autres endroits il s'éloigne un peu de la fidélité qui est le premier caractère de toute bonne traduction. « Sa version, disoit M. Ogier, » sent beaucoup l'huile, quoique par- » fumée avec beaucoup de peine & d'in- » dustrie. . . . J'y vois plus de jugement » que d'esprit, plus d'art que de nature. »

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Lettre à
M. l'Abbé
Villevain.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Cet ouvrage de Méziriac étant devenu fort rare, feu M. de Sallengre le fit réimprimer en 1716. à la Haye, avec plusieurs autres écrits sortis de la même plume, & un discours fort curieux sur la vie & les ouvrages de l'Auteur. Cette édition est belle & bien exécutée.

L'affection que le Président Nicole avoit pour Ovide, sur-tout pour les pièces où ce Poëte se livre le plus à la licence, lui avoit fait naître le desir de traduire aussi en vers les Epîtres Héroides; il le dit lui-même dans l'avertissement qui précède *sa suite du recueil de diverses pièces choisies traduites en vers françois*: mais il en est demeuré au seul projet. Il en est de même, sans doute, de M. de la Mare, s'il est vrai, comme l'Abbé de Marolles le fait entendre, que ce Sçavant ait eu assez de loisir pour entreprendre une pareille traduction.

A l'égard de toutes celles que nous avons, & dont je viens de vous parler, l'Abbé de Marolles en juge fort sainement dans ses remarques sur le même ouvrage d'Ovide: il les estime peu, & il a raison: il en censure le style, la trop grande liberté, le défaut d'exactitude, & l'on voit qu'il les avoit lues

avec réflexion. Mais il a un peu trop écouté son amour-propre lorsqu'il prend occasion de cette censure, pour relever sa propre traduction des mêmes Epîtres d'Ovide qu'il donna en 1661. La comparaison qu'il en fait avec chacune de ces anciennes versions, ne tourne pas toujours à son avantage, au moins pour la fidélité à rendre le sens de l'original.

Quoique plus traducteur qu'imitateur, il ne laisse pas aussi que d'ajouter souvent aux pensées d'Ovide, ou du moins d'étendre celles de ce Poëte, & de se conformer trop quelquefois au goût de la paraphrase. Si son style est plus pur, si ses expressions sont plus châtiées, c'est que notre langue elle-même avoit fait beaucoup de progrès dans l'espace de quarante ans qui s'étoient écoulés depuis les anciens Traducteurs qu'il critique jusqu'au tems où il donna sa version. Mais il n'avoit pas encore autant profité qu'il l'auroit dû de cette perfection vers laquelle notre langue s'avançoit lorsqu'il écrivoit, & dont plusieurs Auteurs du même tems avoient fait un meilleur usage que lui.

Il faut donc rabattre beaucoup des louanges que M. Ogier lui donne dans cette longue Lettre que l'Abbé de Ma-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

rolles a fait imprimer lui-même à la tête de sa traduction. Qui oseroit, par exemple, dire aujourd'hui avec l'Auteur de cette Lettre, *qu'il ne croit pas qu'il y eût alors homme en France qui entendît mieux les Poètes latins que l'Abbé de Marolles, ni qui pût exprimer leurs pensées & leurs graces dans un tour plus juste & dans une élocution plus françoise & plus naturelle* : ce n'est pourtant là qu'une partie des éloges que M. Ogier prodigue à l'Abbé de Marolles. Mais l'Auteur étoit accoutumé à faire des panegyriques. Ce qui pourroit faire rechercher encore aujourd'hui les traductions de l'Abbé de Marolles, ce sont les notes qui les accompagnent, parce qu'elles renferment quelquefois des anecdotes littéraires, dont la connoissance n'est jamais sans utilité : car d'ailleurs ces remarques toujours trop nombreuses font plus d'honneur à la vaste lecture de l'Auteur, qu'à son goût, & à la justesse de son esprit.

La traduction, aussi en prose, des Epîtres d'Ovide que l'Abbé de Bellegarde joignit à celle des Métamorphoses, n'a pas même le foible avantage qui peut faire rechercher celle de l'Abbé de Marolles : on n'y trouve ni remarques,

ni anecdotes , & j'aurois de la peine à dire que le Traducteur dédommage son lecteur par la fidélité & l'exactitude de sa version. Il m'a paru au moins que cette traduction étoit extrêmement libre , & qu'en bien des endroits c'étoit plus une esquisse des Epîtres d'Ovide, qu'une traduction en forme de ces Epîtres.

Avant, & depuis l'Abbé de Bellegarde , plusieurs Ecrivains connus ont tenté de traduire ou d'imiter en vers le même ouvrage d'Ovide , en tout ou en partie : & parmi ces Ecrivains , il me semble que Thomas Corneille , l'Abbé Barrin , & Monsieur Richer n'ont pas mal réussi , quoique dans un degré différent , à exprimer la tendresse & la délicatesse des sentimens que le Poëte prête à ses Héroïnes. La version de Corneille fait partie de ses *Pièces choisies d'Ovide traduites en vers françois* , & imprimées en 1670. On y trouve les Epîtres d'Ariadne à Thésée , de Sapho à Phaon , de Leandre à Héro , d'Héro à Léandre , d'Enone à Paris , d'Hypsipyle à Jason , d'Hypermetre à Lyncée.

Corneille ne donne pas la traduction de ces pièces comme un ouvrage parfait ; il n'avoit voulu que s'amuser , & divertir quelques amis. Aussi n'en fit-il

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

point d'autre usage pendant quelques années. Et quand on le pressa de la publier, il demanda & prit du tems pour la revoir & la corriger. Il étoit capable de la perfectionner davantage : mais il convient qu'il ne put y travailler ni avec assez de loisir, ni avec toute l'application requise *pour y changer tout ce qui lui paroissoit de mal tourné pour la versification, ou trop éloigné des graces de l'original.* Il a diversifié son style en se servant tantôt de Quatrains, tantôt de Stances, quelquefois du vers héroïque. Chaque Epître est terminée par de petites notes où il explique la fable.

La traduction de six Epîtres du même Poëte faite par l'Abbé Barrin, est supérieure à celle de Corneille du côté du style, de la douceur & de la facilité de la versification, & de la délicatesse des expressions. Elle l'emporte même du côté de la fidélité; quoiqu'elle approche encore plus qu'il ne faut de la paraphrase que de la traduction. C'étoit le fruit des premiers travaux de l'Abbé Barrin qui sacrifia les prémices de ses talens aux sentimens tendres & passionnés.

M. Richer que la poésie galante a occupé encore plus long-tems que l'Ab-

bé Barrin , a traduit deux Epîtres de plus que celui-ci. Cette traduction est encore en vers françois. L'Auteur l'adressa en 1723. avec plusieurs autres poësies de sa composition , à M. Delâtre d'Oby , alors premier Avocat Général au Grand Conseil. Si on l'en croit, il a essayé de rendre vers pour vers , & quelquefois il y est parvenu. Il convient cependant qu'il y a ordinairement dans chaque Epître un quart de vers françois plus que de latins , & il s'en excuse sur ce que le latin est moins diffus que notre langue.

Il ajoute que l'exactitude n'a pas dû l'empêcher *de passer par dessus* quelques endroits qu'il avoit désespéré de pouvoir revêtir des ornemens de notre poésie : mais que ces omissions ne sont pas fréquentes ; qu'il n'a supprimé que quelques comparaisons qui n'auroient pas en françois la même grace qu'elles ont dans l'original. Qu'il a cru aussi qu'il étoit de la bienfiance d'adoucir , ou même de retrancher quelques traits d'une morale trop licentieuse , & quelques obscénités qui auroient pû allarmer les oreilles du Lecteur. Rien de plus louable : mais M. Richer auroit pû porter plus loin ces retranchemens. Chaque

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Epître a son argument qui en donne une espèce d'analyse.

En 1745. le même Auteur publia une traduction, aussi en vers, de la neuvième Epître du même Poëte. C'est l'Epître de Déjanire à Hercule. Elle se lit dans le Mercure de France, mois de Février. M. Richer s'y est donné une liberté qu'il n'avoit pas osé prendre dans la traduction des huit premières Epîtres. Craignant que la prodigieuse fécondité du Poëte latin ne lassât le Lecteur, il s'est contenté de rendre les idées d'Ovide sans les répéter aussi souvent que celui-ci le fait sous des tours différens. Ce n'est au reste qu'un essai qu'il propose. On nous avertit dans le même endroit du Mercure qu'il est disposé à donner tout ce qui lui restoit à traduire des Epîtres d'Ovide, *selon la manière qui agréera le plus au Public*. S'il m'est permis de dire ce que je pense, je souhaiterois qu'il exerçât sur d'autres sujets le talent qu'il a pour la poésie.

A sa traduction des huit premières Epîtres, il a joint les *Réponses d'Hippolyte à Phedre, & de Protésilas à Laodamie*, deux pièces qui paroissent assez bien tournées. La seconde seule est toute de l'invention de l'Auteur : pour la

première, c'est une imitation d'une pièce latine de Sidronius, dont M. Richer n'a pris néanmoins que le plan. Le Poëte latin avoit trop de retenuë pour s'égayer autant que l'a fait son imitateur. Ce Jesuite faisoit sa cour aux Muses, & elles n'ont point été ingrates à son égard : mais le commerce qu'il avoit avec elles n'avoit rien que de très-chaste.

C'est par la raison du danger où la lecture des pièces dont je viens de parler expose les mœurs, sur-tout des jeunes gens, qu'il ne feroit pas à désirer que les Héroïdes d'Ovide fussent traduites avec autant d'élégance & de délicatesse que l'on en trouve dans la traduction ou imitation de l'Epître de Léandre à Héro que M. le Président Bouchier nous a donnée en 1737. & 1738. à la suite de plusieurs autres pièces qui ont été si bien reçues du Public. Ce que l'on goûte avec tant de satisfaction, laisse ordinairement une impression durable. La traduction de l'Epître de Léandre a été réimprimée dans le quatrième tome des *amusemens du cœur & de l'esprit*.

Le danger dont je parle est plus à craindre dans l'imitation de la même

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Epître, faite en vers par le sieur Tyf-
fot de Patot, Professeur ordinaire en
Mathématiques dans l'Ecole de Deven-
ter en Ower - yssel. Si ce burlesque
Ecrivain n'avoit fait de cette Epître
qu'une pièce ridicule, on n'en seroit pas
surpris ; rien n'étoit mieux assorti au ca-
ractere de son génie. Mais il y a pouf-
fé la licence beaucoup plus loin qu'O-
vide. C'étoit le goût de cet Auteur ; il
avoit l'esprit & les sentimens fort libres
sur les mœurs aussi-bien que sur la Reli-
gion. Tout ce qu'il a dit pour se justifier
sur ces points essentiels, n'a fait aucune
impression sur ceux qui ont connu sa
personne & ses ouvrages.

Quoique fort éloigné de vous don-
ner la même idée de Mademoiselle l'Hé-
ritier dont la sagesse n'a pas besoin d'a-
pologie, je ne puis m'empêcher de la
blâmer de s'être fait une occupation sé-
rieuse de traduire de nouveau les vingt
& une Epîtres d'Ovide, & sur - tout
dans un âge où ceux qui ont le plus ai-
mé ces frivoles & dangereux amusemens,
sont ordinairement portés à les condam-
ner. Du reste, je conviendrai que cette
traduction est supérieure à toutes celles
qui avoient paru jusques-là. Elle est
adressée à *Madame la Comtesse de Ver-*

tillac par une Epître en vers où l'esprit & la délicatesse du goût de cette comtesse recoivent un juste tribut de louanges.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Pour mettre de la variété dans cette traduction, Mademoiselle l'Héritier a traduit les Epîtres du Poëte latin en différentes manières : on en trouve en vers suivis, en Quatrains, & en vers de diverses mesures. Il y en a même cinq qui ne sont qu'en prose, pour rendre la diversité complete : en évitant l'uniformité, le plus qu'il est possible, elle a tâché de satisfaire les goûts différens. Quoique cette traduction soit de l'année 1732. elle a été oubliée dans la liste des ouvrages de Mlle l'Héritier donnée par l'Auteur de l'*Almanach des Dames sçavantes* qui n'a été imprimé qu'en 1735.

Aux vingt & une Epîtres d'Ovide, on en joint ordinairement trois autres qui répondent à trois de celles de ce Poëte. Ces trois Epîtres ajoutées, sont celles d'Ulysse à Pénélope, de Démophon à Phylis, de Paris à Enone. On les attribue à Aulus Sabinus, Orateur & Poëte, qui étoit contemporain d'Ovide, si c'est de lui que parle ce Poëte dans quelques-unes de ses Elégies. Les

TRADUC-
 DION
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

bons critiques font peu de cas de ces trois Epîtres : ils n'y trouvent ni la délicatesse, ni le génie d'Ovide. L'Abbé de Marolles qui en portoit un jugement plus favorable, & qui y appercevoit une élocution digne des bons siècles, crut faire plaisir au Public en les traduisant en notre langue. Sa version étoit peu capable de leur concilier l'estime de ceux qui les méprisoient. Mais le Traducteur n'en étoit nullement persuadé. Sa traduction qui est en prose fait partie de son *Recueil de diverses poësies d'Ovide, & d'autres Poëtes anciens* qu'il a traduites, accompagnées de remarques, & publiées en 1661. in-8°.

Ceux qui ont mis en notre langue les Elégies amoureuses d'Ovide, ont encore plus nui aux bonnes mœurs que les Traducteurs des Epîtres Héroïdes. Pouvoient-ils ignorer que ces Elégies ne respirent que la mollesse, & qu'elles se sentent trop de la vie efféminée du Poëte ? Combien de fois Ovide fait-il gloire de ce qui n'étoit propre qu'à le couvrir de confusion aux yeux des Lecteurs moins passionnés ? Si l'on y trouve rarement de ces expressions obscènes qu'on lit dans Catulle, dans Horace & dans Martial, le poison n'en est que plus

dangereux. Plus il y a d'art dans ces écrits , plus l'Auteur est attentif à n'y employer que des termes convenables à la mollesse qui en fait le caractère principal; plus les traits qu'il lance sont capables de blesser, plus les playes que font ces traits peuvent être incurables.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Le premier qui ait traduit quelques-unes de ces Elégies , est François Habert, que l'on croit mort vers l'an 1561. Il en a traduit quatre en vers françois de dix syllabes où il n'observe que par hazard l'alternative des rimes masculines & féminines. Il les adresse à son ami , *Benoît Fourcheret, Prieur de Fontaines, amateur des Lettres humaines*, dont il dit dans une de ses Epîtres, que voulant lui écrire, *Dame Vergogne* tâcha de l'en empêcher en lui disant :

Je m'ébahis de ta folle entreprise
D'écrire à cil que tant on autorize ;
Et qui a plus de doctrine au cerveau
Que tu ne beus oncques de gouttes d'eau.

Dame Vergogne auroit encore mieux fait de le détourner de traduire ces quatre Elégies d'Ovide , ou de lui représenter du moins qu'il devoit chercher des expressions moins indécentes que celles dont il s'est servi. Mais un Poëte est rarement docile ; & je doute qu'Ha-

bert se fût soumis aux plus sages remon-
trances.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Sous le regne d'Henri IV. le célèbre Regnier imita quelques Elégies du même Poëte latin dans deux de ses Satyres, la septième & la treizième, & dans trois de ses Elégies, la seconde, la troisième & la quatrième. Bellefleur a toutes dérobées (les Elégies d'Ovide) à la langue latine pour les mettre en prose françoise. C'est ce que dit l'Abbé Barrin qui avoit eu la patience de lire cette traduction imprimée en 1621. sous le titre des *Amours d'Ovide*. Ce que l'Abbé de Marolles en cite dans ses remarques sur les Elégies d'Ovide, est d'un goût si mauvais, & d'un style si peu supportable, que ce seroit un vrai supplice si l'on étoit condamné à lire une pareille traduction.

L'Abbé Barrin, quelque modéré qu'il soit dans le jugement qu'il en porte, assûre que l'on peut dire de l'Auteur qu'il entend assez bien Ovide, mais qu'il en détruit le sens, par ce qu'il ajoute de lui-même : & que son expression trop hardie nuit à l'éclaircissement qu'il auroit pu en donner, s'il eût estimé assez l'original pour ne suivre que les pensées du Poëte. C'étoit en son tems un très-habile homme,

continue M. Barrin ; mais à présent il n'auroit qu'à *rengainer* sa traduction ; & *le goût de nos connoisseurs ne lui pardonneroit pas les soins qu'il a pris pour la satisfaction du Public.*

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE,
ET EN
VERS.

Le pardonneroit - on davantage au Marquis de Villaines qui a choisi les endroits les plus tendres & les plus dangereux des mêmes Elégies pour les traduire en vers françois ? Cet Ecrivain, qui avoit été de l'Académie de l'Abbé d'Aubignac , a senti lui-même qu'on sera étonné qu'un homme de sa naissance & de sa profession se soit donné le loisir de s'attacher à un pareil ouvrage. Il avoit en effet des emplois qui lui faisoient plus d'honneur que ses minces talens pour la poësie , & des occupations qui devoient emporter une grande partie de son tems. Mais il vouloit se divertir ; c'est l'excuse au moins qu'il apporte fort sérieusement ; & il ne croyoit pas , sans doute , pouvoir choisir un divertissement plus noble. Son intention d'ailleurs n'étoit pas, si on l'en croit, que son ouvrage devînt public ; & ce n'étoit que par précaution qu'il y avoit fait une Préface. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Ce Marquis de Villaines , Baron de Chapelaine-d'Anglure , Gouverneur

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

de Vitry-le-François , &c. se nommoit Nicolas Bourdin , & mourut en 1676. Ainsi sa traduction parut de son vivant , puisqu'elle fut imprimée en 1668. On a encore de lui quelques ouvrages. Sa versification est communément fort plate & fort rampante.

Celle du Président Nicole, autre Traducteur des Elégies amoureuses , est plus noble & mieux soutenue. L'Abbé Barrin qui n'avoit point d'intérêt à l'élever , dit que ses vers sont naturels , que son tour est galant , que ses expressions sont justes , & qu'il traduit parfaitement bien Ovide. C'est peut être un peu trop dire : il me semble qu'il est plus imitateur que Traducteur. Ce Magistrat Chartrain ne s'est attaché qu'à quelques Elégies particulières , sans suivre l'ordre que l'Auteur leur a donné ; de quarante - six Elégies , il n'en a fait paroître que dix-sept.

C'est l'unique motif que l'Abbé Barrin dit avoir eu pour travailler sur le même sujet. Il proteste qu'il n'eut pas tenté une nouvelle traduction , si celle de M. Nicole eût été complete , mais qu'il crut pouvoir s'enrichir des restes d'une plume si délicate , & *cacher les désavantages de sa nouvelle traduction*

sous ce qu'il lui donnoit d'étendue. Il insinue cependant un autre motif dans l'aveu qu'il fait de la passion de l'amour qui le tourmentoit. Elle lui dictoit d'exprimer ses sentimens ; & il les chercha encore plus dans son propre cœur que dans Ovide. Aussi convient-il qu'il n'a fait aucuns larcins à son prédécesseur.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Mais il n'avoit dessein apparemment que de faire un simple compliment, lorsqu'il ajoute qu'il seroit bien fâché d'emprunter quelque chose de ceux qui ne voudroient pas lui rien devoir en pareille rencontre. Il avoit lui même trop de conformité avec Ovide, considéré comme Poëte galant, pour ne pas sentir la supériorité de sa traduction sur celle du Président Nicole. Comme lui, il étoit *perdu d'amour* ; c'est lui-même qui le dit : comme le Poëte latin, il ne voyoit rien alors, il ne goûtoit rien que ce qui pouvoit nourrir & enflammer sa passion. Son cœur se montre, pour ainsi dire à nud dans cette traduction, & dans la préface qui la précède, remplie de préceptes & de maximes de galanterie que l'on ne peut que condamner.

Il y fait néanmoins lui-même le procès aux Elégies d'Ovide, quand il dit : Que ce Poëte y a si bien humanisé la

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

vertu , & rendu les sens si spirituels , que le jugement s'est trouvé d'accord avec le plaisir , & la pudeur avec la galanterie. La vertu humanisée par Ovide , la galanterie d'accord avec la pudeur , le plaisir en union avec le jugement ! Voilà des phénomènes aussi impossibles que l'alliance de la piété avec le libertinage. Le Privilège accordé pour l'impression de cette traduction est de 1665. Cependant je n'en ai point vu d'édition antérieure à l'année 1676.

Cet ouvrage , étoit comme la traduction des Epîtres Héroïdes , un fruit de la jeunesse de l'Auteur ; & il y a lieu de croire qu'il n'étoit point encore engagé dans l'état Ecclésiastique , lorsqu'il le fit , s'il est vrai qu'il ne fut ordonné Prêtre qu'en 1703. Fils d'un Magistrat du Parlement de Rennes , il fut lui-même élevé aux dignités dans l'état qu'il avoit embrassé. Il a été Chanoine, Grand Chantre , & Grand Vicaire de Nantes ; & l'on dit qu'il se distingua dans la prédication. Ce qui doit le faire estimer davantage , c'est qu'il témoigna , comme on l'assûre , un vif regret des ouvrages de sa jeunesse. Quelque belle que soit sa traduction , son repentir a dû causer encore plus de plaisir. Pour moi j'aime

mieux voir couler ses larmes , que d'entendre les charmes de sa voix : ceux-ci peuvent corrompre les cœurs , ses regrets ont pû guérir le sien.

Thomas Corneille a traduit aussi sept des Elégies d'Ovide , & M. Richer a donné depuis la douzième du second livre. La traduction du premier est avec celle qu'il a faite en vers de quelques pièces choisies du Poëte latin , & celle de M. Richer parmi les poësies diverses qui sont à la suite de sa traduction des Héroïdes.

Long-tems auparavant , l'Abbé de Marolles avoit donné à la suite de sa traduction en prose de Tibulle en 1653. une version aussi en prose de l'Elégie sur la mort de ce Poëte , qui est la neuvième du troisième livre des amours d'Ovide. Cette traduction est un peu différente de celle qui fait partie de sa version de toutes les Elégies d'Ovide. Dans une remarque sur cette Elégie , il parle de deux autres traductions de la même pièce ; l'une en vers par Pierre de Marcassus ; l'autre en prose par M. de Bellefleur : la traduction de celui-ci parut en 1621. je vous en ai parlé : celle de Marcassus fut imprimée

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

en 1620. C'est une amplification, qui n'auroit pas même fait honneur au plus médiocre écolier.

L'Elégie fixième du second livre sur la mort du Perroquet de Corinne a été aussi traduite par l'Abbé de Marolles, d'abord en prose, & ensuite en vers françois. Celle qui est en prose diffère un peu de sa traduction de la même Elégie donnée en 1661. je ne fais dans quelle édition il a trouvé que cette Elégie étoit la seconde de celles du Poëte latin. Sa traduction en vers est très-paraphrasée. La pièce n'a que soixante-deux vers dans le latin, & il lui a fallu cent vingt-six vers françois pour la rendre assez mal.

Avant lui, Charles de Piard, sieur d'Infrainville, & de Touvant, avoit traduit en forme de Stances, l'Elégie dixième du premier livre. Cette Elégie est imprimée dans les *Délices de la poésie Françoise*, avec quelques autres pièces du sieur de Touvant. Je n'ai pas de peine à croire qu'il ne se trouve encore plusieurs autres traductions ou imitations des Epîtres & des Elégies d'Ovide, surtout parmi les œuvres de nos Poëtes : mais pour les connoître, il faudroit

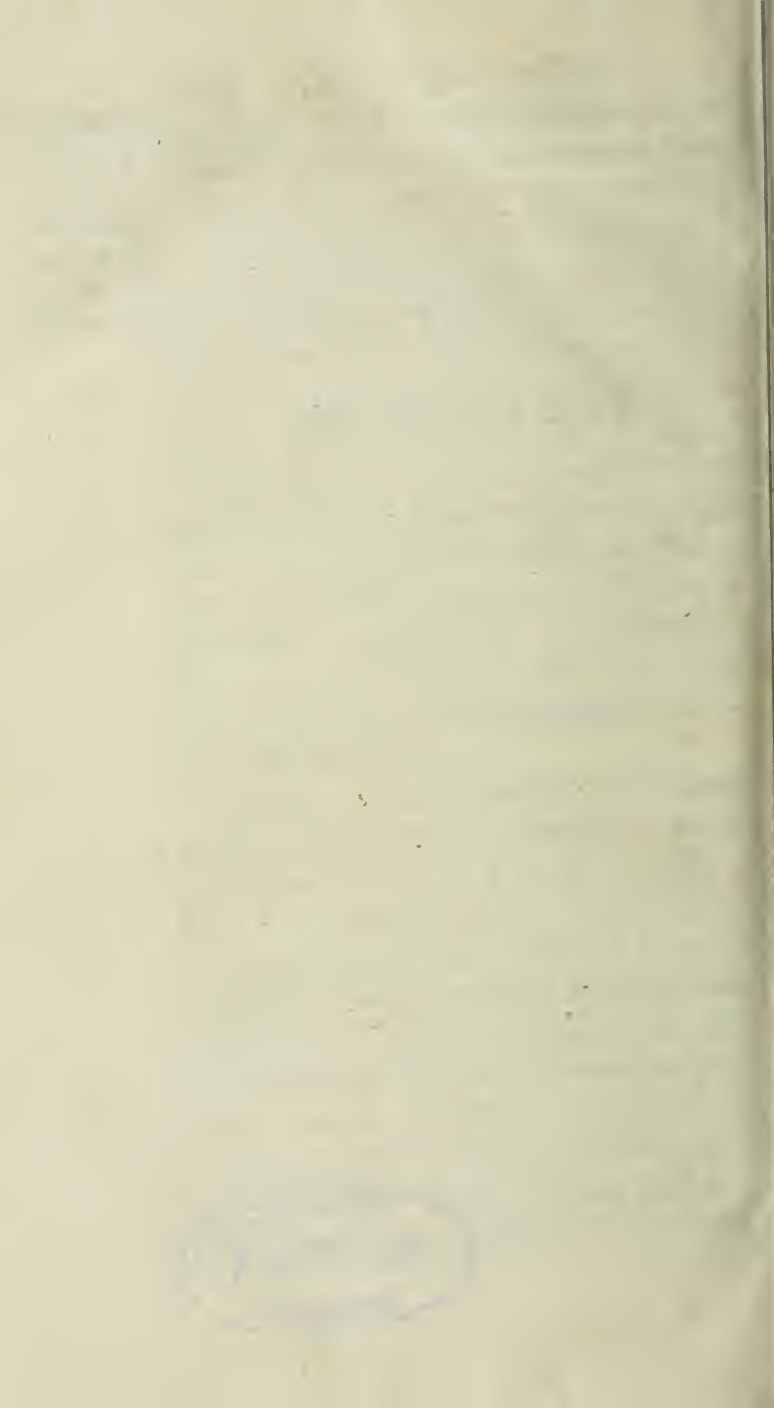
FRANÇOISE. 455

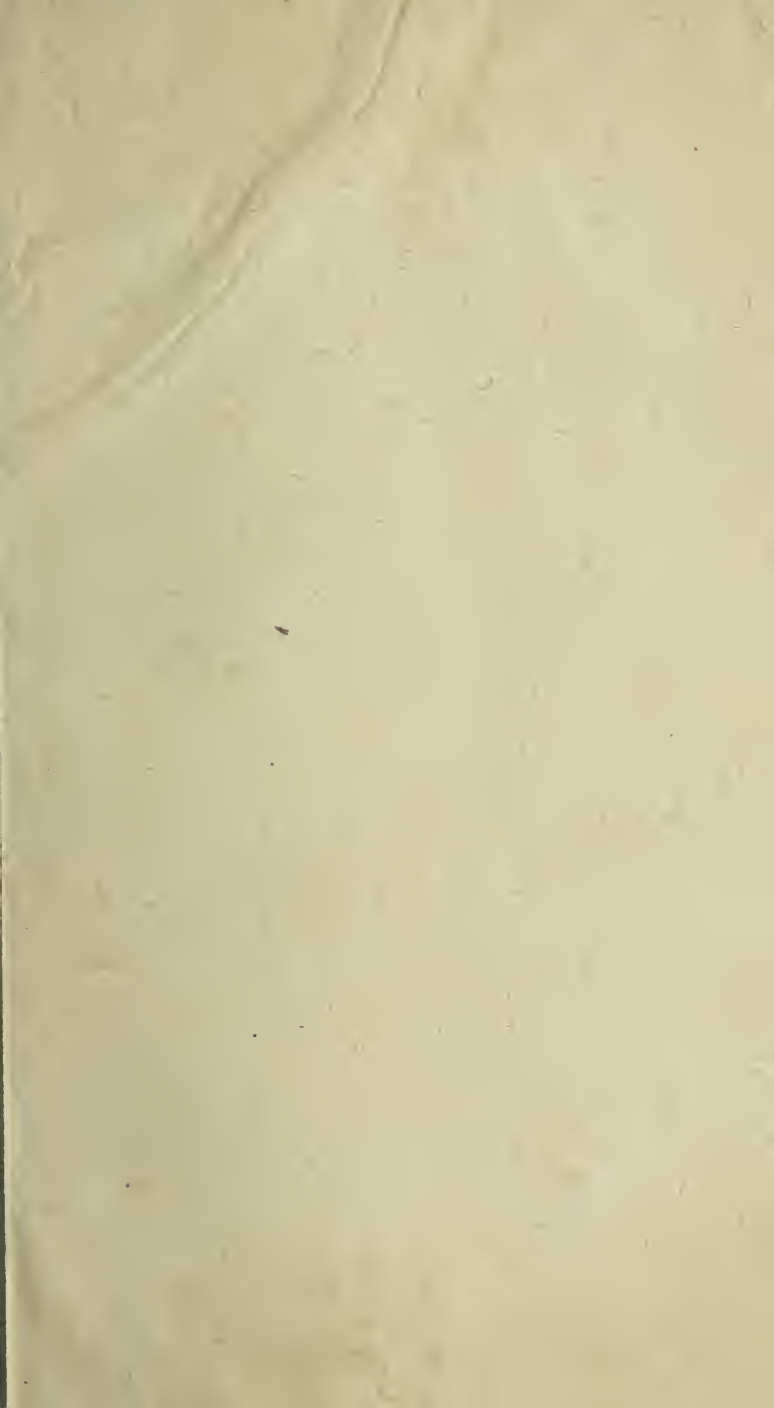
avoir examiné toutes ces œuvres, &
c'est un travail dont vous devez me dis-
penfer pour le présent.

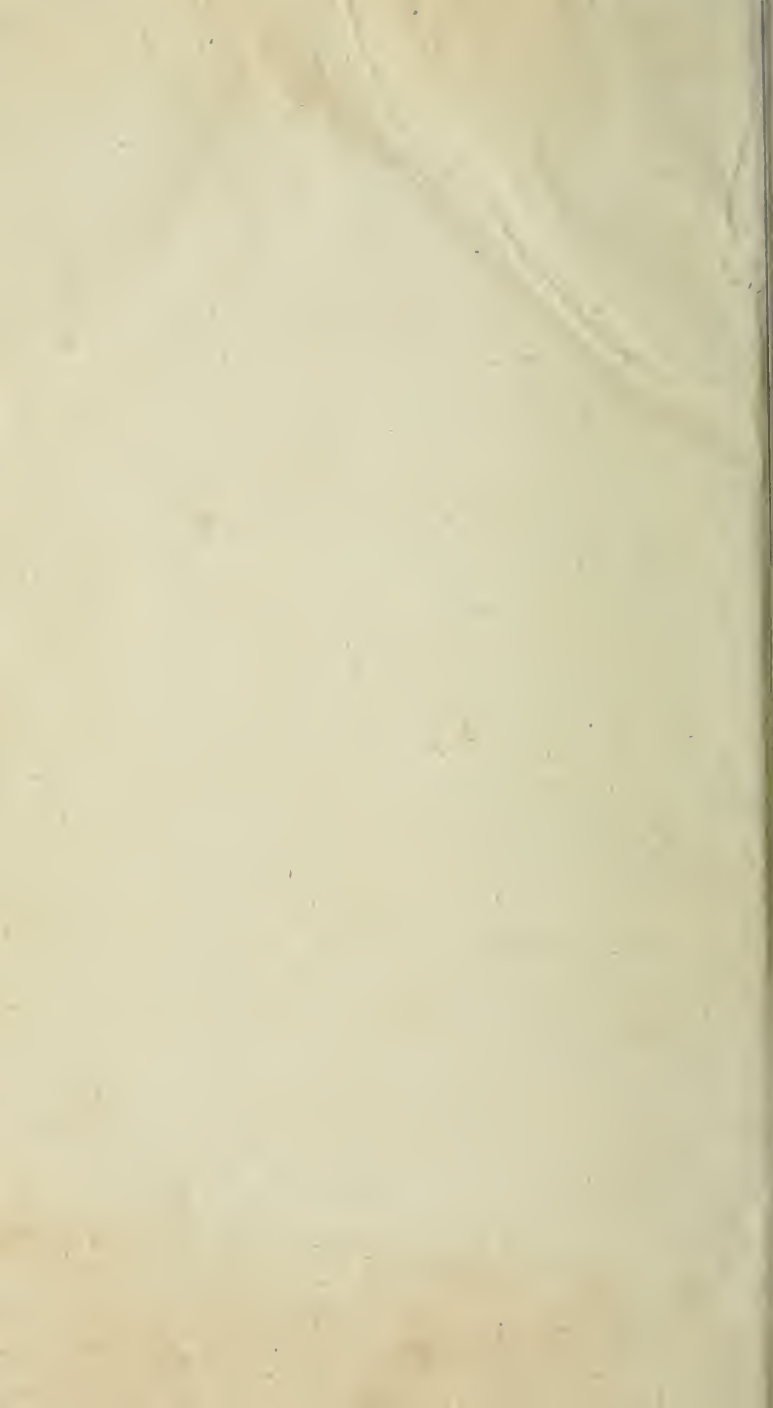
TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Fin du cinquième Tome.











**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book or before the last date stamped below there will be a fine of cents, and an extra charge of cent for each additional day.

30 oct 65



